

Université de Montréal

Dérives et réussite sociale en Afrique urbaine contemporaine.  
Variabilité des stratégies chez les jeunes à Abidjan

par

Boniface Bahi

Département d'anthropologie

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)  
en anthropologie

avril 2001



©Boniface Bahi, 2001  
Université de Montréal

GN

4

U54

2001

v. 021

Document de travail

Document de travail - Version préliminaire - Ne pas distribuer

Document de travail

Document de travail - Version préliminaire - Ne pas distribuer

Document de travail - Version préliminaire - Ne pas distribuer

Document de travail - Version préliminaire - Ne pas distribuer



Document de travail

Document de travail - Version préliminaire - Ne pas distribuer

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Dérives et réussite sociale en Afrique urbaine contemporaine.  
Variabilité des stratégies chez les jeunes à Abidjan

présentée par

Boniface Bahi

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Muller, Jean Claude  
Président-rapporteur

Bibeau, Gilles  
Directeur de recherche

White, Bob  
Membre du jury

Launay, Robert  
Examineur externe

Hamel, Pierre  
Représentant du doyen de la FES

## Sommaire

Cette thèse sur la dérive des jeunes, la quête de la réussite sociale et la variabilité des stratégies à Abidjan, vise d'un côté l'identification des fondements de cette dérive et de l'autre, les stratégies que ces jeunes déploient à l'échelle individuelle et collective pour survivre et trouver une place dans la société. En tant que lieu et enjeu de lutte sociale, culturelle et économique, la ville engendre des processus structurels d'exclusion et de discrimination. Cette recherche s'attache à expliquer comment les dérives psychosociales des jeunes expriment des contradictions cachées dans le tissu social et culturel des villes, et particulièrement d'Abidjan.

Des dispositifs structurels socioculturels renforcés par des facteurs conjoncturels de nature sociale, économique et spatiale soutiennent la dérive des jeunes en difficulté. L'interférence du traditionnel et du moderne produit non seulement des effets négatifs mais engendre aussi de la créativité chez les jeunes en difficulté notamment chez ceux qui sont déscolarisés, sans emploi, orphelins, qui vivent chez des tuteurs et chez les filles-mères.

La dérive des jeunes abidjanais et leur quête de réussite sociale sont étudiées sur un horizon à trois épaisseurs qu'éclairent les concepts de centre, marge, dérive, mobilité et capital culturel : 1°) "l'entrée", qui porte sur les facteurs menant les jeunes scolarisés qui adoptent des pratiques de marge à temps partiel et qui témoignent de dispositifs précoces de dérive; 2°) "le dedans", se référant aux jeunes gens et aux jeunes filles qui sont en dérive, dans la permanence des pratiques de marge, sortes de stratégies visant la réussite sociale; 3°) "la sortie", qui porte sur les anciens de la marge, des adultes ayant réussi ou pas, vus comme groupe préfigurateur et éclairé pour les jeunes. L'étude s'est surtout centrée sur le niveau intermédiaire et les pratiques quotidiennes qu'y déploient les jeunes, tout en examinant les manières dont se font l'entrée et la sortie de la marge.

L'analyse s'appuie sur les dimensions écologique, narrative et expérientielle, tant dans le recours à la littérature anthropologique disponible que dans le traitement des

119 entretiens constituant le corpus de base de cette étude. Le niveau narratif articule le deuil social (expérience) sur l'arrière-fond d'une écologie de la ville. Les dispositifs producteurs de la dérive de certains jeunes s'organisent autour des niveaux individuel, familial, communautaire et global : ils mettent en lumière la place de la composition et recomposition des familles, la crise économique, les pertes de revenus individuels, la saleté sociale et spatiale et la corruption, comme des mutations majeures du milieu. Ces données se conjuguent avec la conception de la personne, le degré d'attachement culturel, le cadre ethnique des droits et devoirs des individus ainsi que la compétence et les échecs personnels. Un horizon prédictif réactif des individus fragilisés se dessine toujours à partir du seuil critique de pression que déterminent les extinctions de la voie scolaire et de la source fondamentale de soutien. Le pôle des solutions marginales et celui des solutions positives situent la zone des pratiques dans la marge. La pratique des solutions positives révèle une brisure au sein de la marge, qui engendre des comportements parasites.

Les fondements de la dérive sont peu discriminants, contrairement à ceux de la réussite sociale. La dérive offre une mobilité à la fois sociale, spatiale et psychologique. Des jeunes optent tantôt pour des voies actives (petits métiers, corps, langage et musique) tantôt pour des voies passives (vol, violence, drogues, alcoolisme). Ce travail pose le constat que tout milieu est autant une source de risques que de protection pour les individus correspondants. Ceux-ci créent toujours ou adhèrent à ce qui donne sens, satisfait leur quotidienneté et permet de construire une différence implicite et explicite. Les jeunes en difficulté sont toujours en quête de références pour leurs expériences psychologiques dans les pratiques quotidiennes. Ces considérations abstraites et concrètes cadrent, en quelque sorte, leur sous-culture. Cette thèse révèle des modes de vie qui déconstruisent les normalités de la vie elle-même. Les pratiques des jeunes s'imposent comme une partie intégrante des cultures urbaines africaines qui les engendrent.

# Table des matières

<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>I</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>III</b>
<b>LISTE DES TABLEAUX .....</b>	<b>VII</b>
<b>LISTE DES FIGURES.....</b>	<b>VIII</b>
<b>LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....</b>	<b>IX</b>
<b>DÉDICACE .....</b>	<b>X</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>XI</b>
<b>AVANT-PROPOS : RÉCIT DE OYORO, UN JEUNE DE LA RUE.....</b>	<b>1</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>16</b>
<b>CHAPITRE 1 : CHAMP DE RÉFÉRENCE CONCEPTUEL.....</b>	<b>21</b>
<b>1.1 Les divers aspects de la recherche sur les villes africaines .....</b>	<b>21</b>
1.1.1 Le peuplement urbain en Afrique .....	22
1.1.2 Études urbanistiques : habitat.....	31
1.1.3 Une anthropologie de la ville.....	35
<b>1.2 Problématique de cette recherche.....</b>	<b>38</b>
1.2.1 De la question des jeunes en Afrique .....	38
1.2.2 Spécificité de cette étude.....	44
<b>1.3 Paramètres conceptuels.....</b>	<b>48</b>
1.3.1 Marge et centre, une dialectique de rapport.....	48
1.3.2 Mobilité : ascension et descente sociales .....	55
1.3.3 Dérive : correction, réparation, résistance .....	59
1.3.4 Du “ capital culturel ” : entre dépossession et réidentification .....	60

<b>CHAPITRE 2 : MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE.....</b>	<b>62</b>
<b>2.1 Déroulement du travail de terrain .....</b>	<b>62</b>
2.1.1 Bref historique de la recherche .....	62
2.1.2 Observation et recueil des récits de vie .....	64
<b>2.2 Caractéristiques des données recueillies.....</b>	<b>68</b>
2.2.1 Techniques d'enquête et types de données.....	68
2.2.2 Analyse critique des données .....	73
<b>2.3 Traitement des données.....</b>	<b>75</b>
<b>CHAPITRE 3 : ABIDJAN ET LA CARTOGRAPHIE DES FAMILLES ET DES JEUNES.....</b>	<b>78</b>
<b>3.1 Abidjan, ville cosmopolite .....</b>	<b>81</b>
3.1.1 Entre villagisation et modernisation : confluence et hybridation.....	87
3.1.2 Démographie juvénile.....	91
3.1.3 Entre nécessité et possibilité : les offres du milieu .....	95
<b>3.2 Cartographie du monde des familles et des jeunes.....</b>	<b>97</b>
3.2.1 Le concept de jeune .....	100
3.2.2 Statut à la naissance et conception de la personne.....	102
3.2.3 La question de l'éducation (traditionnelle).....	107
<b>CHAPITRE 4 : DISPOSITIFS STRUCTURELS DE LA DÉRIVE DES JEUNES.....</b>	<b>111</b>
<b>4.1 Niveau individuel.....</b>	<b>111</b>
4.1.1 Statut du jeune .....	111
4.1.2 Mise en acte de l'individualité.....	114
<b>4.2 Système familial.....</b>	<b>120</b>
4.2.1 Mari et femme .....	120
4.2.2 Parents et enfants .....	123
<b>4.3 Niveau communautaire.....</b>	<b>127</b>
4.3.1 Famille élargie.....	127
4.3.2 De l'héritage.....	133
<b>4.4 Niveau global.....</b>	<b>135</b>
4.4.1 De la place de l'école .....	135
4.4.2 Crise économique ivoirienne.....	140

<b>CHAPITRE 5 : FACTEURS CONJONCTURELS DE LA DÉRIVE DES JEUNES .....</b>	<b>146</b>
5.1 Être aux études et travailler.....	146
5.2 Être étranger, vivre chez un tuteur .....	151
5.3 Les compagnons: bons et mauvais.....	155
5.4 L'état de fille-mère.....	160
5.5 Le type de rapport au client.....	164
5.6 Projet initial de vie : le deuil social.....	172
 <b>CHAPITRE 6 : STRATÉGIES DES JEUNES AU SEIN DE LA MARGE ....</b>	<b>176</b>
6.1 Les petits métiers .....	176
6.1.1 Cirage de chaussures et gardiennage de voitures .....	177
6.1.2 Des métiers liés au climat .....	180
6.2 Le corps face à la dérive .....	184
6.2.1 Quête de domination chez les loubards.....	184
6.2.2 Un horizon de sécurité sociale et de sécurité rapprochée.....	188
6.3 Une autre musique .....	192
6.3.1 Inventer à partir de la culture locale.....	192
6.3.2 Critiquer la société dans les chansons .....	195
6.4 La langue de la rue .....	198
6.4.1 Un contexte social et culturel favorisant .....	199
6.4.2 Un lieu de camouflage et de différenciation entre centre et marge .....	201
 <b>CHAPITRE 7 : DES DIFFÉRENCES ENTRE DES JEUNES EN QUÊTE DE RÉUSSITE SOCIALE.....</b>	<b>206</b>
7.1 Comment on s'en sort.....	208
7.1.1 De la gestion du deuil social .....	208
7.1.2 Une affaire de volonté? .....	212
7.2 Ambivalence des clients.....	215
7.2.1 Débrouillardise, lieu de travail et mobilité.....	215
7.2.2 Affiches, publicité et police .....	219



<b>7.3 S’asseoir sur les recettes du jour?</b> .....	<b>223</b>
7.3.1 L’épargne et ses formes .....	223
7.3.2 Nouvelles aspirations .....	227
<b>7.4 Choisir des solutions marginales</b> .....	<b>229</b>
7.4.1 Drogues, alcoolisme.....	230
7.4.2 Vols, jeux de hasard et agressions .....	233
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>236</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>241</b>
<b>ANNEXES</b> .....	<b>I</b>
<b>Annexe 1 Guides d’entrevue de la recherche</b> .....	<b>ii</b>
Questionnaire de groupes pour toutes les catégories de jeunes en difficulté.....	iii
Questionnaire pour évaluer les stratégies des jeunes .....	iv
Guide des entrevues sur les histoires de vie des jeunes en difficulté.....	v
Guide d’entrevue avec les chefs des unités résidentielles de trois groupes ethniques : Baoulé, Bété et étrangers (Bambara).....	vii
<b>Annexe 2 Pyramides des âges de la population de Côte d’Ivoire</b> .....	<b>xiii</b>
Pyramide des âges de la population de nationalité ivoirienne.....	xiv
Pyramide des âges de la population de nationalité non ivoirienne .....	xiv
Pyramide des âges de la population de toutes nationalités.....	xv
<b>Annexe 3 Pyramide des âges de la population d’Abidjan</b> .....	<b>xvi</b>
Pyramide par groupe d’âges de la population de la ville d’Abidjan.....	xvii
<b>Annexe 4 Répartition des étrangers résidant à Abidjan par nationalité</b> .....	<b>xviii</b>
Répartition (en %) des étrangers résidant à Abidjan par nationalité.....	xix

## Liste des tableaux

TABLEAU 1 : PROPORTIONS DES GROUPES D'ÂGE EN CÔTE D'IVOIRE .....	92
TABLEAU 2 : ÉVOLUTION DE LA PROPORTION DES 0-34 ANS EN CÔTE D'IVOIRE .....	92
TABLEAU 3 : ÉVOLUTION DE LA PROPORTION DES 0-34 ANS À ABIDJAN .....	93
TABLEAU 4 : COMPARAISON DE LA PROPORTION DES 0-34 ANS EN 1978 ET 1988 (CÔTE D'IVOIRE /ABIDJAN).....	94

## Liste des figures

FIGURE 1 : MODÈLE EXPLICATIF DE LA QUOTIDIENNETÉ DES JEUNES.....	77
FIGURE 2 : LA CÔTE D'IVOIRE DANS L'AFRIQUE.....	79
FIGURE 3 : ABIDJAN DANS LA CÔTE D'IVOIRE.....	79
FIGURE 4 : ABIDJAN ET SES DIX COMMUNES.....	80
FIGURE 5 : LES SPHÈRES DE CAUSALITÉ, DISPOSITIFS STRUCTURELS DE LA DÉRIVE	144
FIGURE 6 : LES COORDONNÉES SOCIOCULTURELLES DE LA DÉRIVE.....	145
FIGURE 7 : VARIABILITÉ DES DÉRIVES ET DES RÉACTIONS.....	171
FIGURE 8 : FACTEURS FAVORISANTS DE SORTIE DE LA MARGE .....	205
FIGURE 9 : SEUIL CRITIQUE DE PRESSION .....	207

## Liste des sigles et abréviations

AOF	: Afrique occidentale française
BEPC	: brevet d'étude du premier cycle
CEPE	: certificat d'études primaires et élémentaires
CCIA	: centre commercial international d'Abidjan
CFA	: comptoir français d'Afrique
CM2	: cours moyen deuxième année
CNLS	: comité national de lutte contre le sida
CRS	: compagnie républicaine de sécurité
EECI	: énergie électrique de Côte d'Ivoire
FMI	: fonds monétaire international
GIRAME	: groupe interuniversitaire de recherche en anthropologie médicale et en ethnopsychiatrie
IFRA	: Institut français de recherche en Afrique
MST	: maladies sexuellement transmissibles
ONG	: organisation non-gouvernementale
P.J.	: police judiciaire
PAS	: programme d'ajustement structurel
PDG	: président directeur général
R.C.I.	: République de Côte d'Ivoire
RGHP	: recensement général de l'habitat et de la population
SETU	: société d'État pour les terrains urbains
SIB	: société ivoirienne des banques
SICA	: société immobilière de la Centrafrique
SICAV	: société immobilière du Cap-Vert
SICOGI	: société ivoirienne de construction et de gestion immobilière
SICONGO	: société immobilière du Congo
SIGA	: société immobilière du Gabon
SIHCI	: société immobilière des habitations à bon marché de Côte d'Ivoire
SIM	: société immobilière malgache
SOGEFIHA	: société de gestion financière et de l'habitat
STI	: société immobilière
STIF	: société de transport
SUCCI	: société urbaine de construction de la Côte d'Ivoire
USAID	: united states agency for international development

## **Dédicace**

À mon père, Gogo Bahi Z. Émile, décédé pendant la rédaction de cette thèse. Mon titre de docteur est symboliquement ta propriété tel que promis lors de notre ultime entretien. Pour me faire honneur, tu disais parfois qu'en moi se trouve une fraction de ton cœur et que "non seulement la vie est beaucoup dedans (pour parler de son caractère infini et complexe), mais que l'humilité, le détachement, la tolérance, la sincérité et la compassion en sont les véritables essences qui permettent d'y cheminer aisément et efficacement".

Et à ma mère, Guédé D. Sahoua, pour qui ma présence et ma formation ici en "Occident" ne sont que la réalisation concrète de sa prophétie, de son "rêve". Tu m'as toujours proposé de ne voir que le "côté positif des choses, source de soutien et d'attachement à la vie, le reste n'étant qu'illusions de l'être humain".

## Remerciements

Mes remerciements vont, en premier lieu, à mon directeur de thèse, le professeur Gilles Bibeau, un homme dont la conduite de vie reste le véritable miroir de sa doctrine, celle d'un humaniste. Vous me guidez depuis plusieurs années dans mon apprentissage des univers de l'anthropologie, de la santé, de la maladie et des problèmes sociaux. Merci Gilles pour tout ce que vous m'avez apporté au cours de cette décennie, depuis les séminaires internationaux en Afrique jusqu'à Montréal. Merci à votre épouse complice, Ellen Corin, professeure à l'université McGill, dont le soutien n'a pas manqué dans l'initiation de mon aventure canadienne.

Je remercie le professeur Dedy Séri de l'université d'Abidjan qui a été l'intermédiaire entre le professeur Bibeau et moi.

J'exprime toute ma reconnaissance à l'État de Côte d'Ivoire pour la bourse d'étude qui m'a été octroyée, en dépit d'une conjoncture économique difficile.

Je remercie la direction du département d'anthropologie, notamment la professeure Louise Paradis (ancienne directrice), et la faculté des études supérieures (FES) pour l'octroi d'un soutien financier.

J'aimerais exprimer toute ma reconnaissance à la famille Djandji qui m'a généreusement intégré en son sein et dont le soutien a été constant depuis mon arrivée à Montréal.

Merci à Johanne Tremblay pour avoir guidé mes premiers pas à Montréal.

Dans les moments décisifs de la rédaction de cette thèse, mon amie Véronique Françoise Marie L'Helgoualch a été disponible, a fait des lectures minutieuses et m'a apporté en plus une aide informatique et des conseils techniques. Merci Véro.

Ce texte doit sa correction finale à madame Louise Inkel. Merci beaucoup Louise.

Je remercie mes ami(e)s Virginie Lafleur, Marcellin Ayé, Célestin Blaud, Antoine Nzué et Sylvain Thoméo pour leur contribution informatique, Samba Diop pour ses encouragements.

Je ne saurais terminer sans penser à mes amis de toujours, Agnissan Assi Aubin, aujourd'hui enseignant à l'université d'Abidjan et Ouizan-Bi Djenin (décédé).

## **Avant-propos : Récit de Oyoro, un jeune de la rue**

Je m'appelle Oyoro. J'ai 19 ans, ça me fait presque un an je suis dans la rue ici. En 1990, j'ai eu mon entrée en 6<sup>e</sup> [première année secondaire]. Avec l'année blanche, mes parents ont dit que ouais il fallait qu'on arrête parce [parce que] l'année scolaire ce n'était pas trop ça [les résultats n'étaient pas bons] pourtant nous-mêmes on avait envie de fréquenter [le "nous" concerne lui et ses frères]. Ils ont dit que ouais l'école y'avait rien dedans donc nous on n'a qu'à arrêter. À ce moment-là, les autres ils portaient les "bleu et blanc" [ancien uniforme des élèves du secondaire] et nous aussi on avait envie de porter ça comme les autres aussi et moi j'étais content d'aller au collège, bref les parents ont dit on n'a qu'à arrêter d'aller à l'école. Moi, mon papa, lui il a dit ça et il a commencé à me négliger moi et mes petits frères; notre papa il a dit qu'il voyage et il est parti jusque au Sénégal...

### **Perte du soutien parental**

Il est revenu, il a fait quelque chose comme 3 à 4 mois là-bas et il est revenu. Toutes ses affaires, rien ne marchait maintenant. Mais là vous m'excusez [il s'adresse personnellement à moi pour la révélation qui suit et qui fait allusion à des fétiches], il était allé chercher du médicament là-bas mais rien n'a marché. Là il est tombé [faillite], rien ne marchait maintenant et pourtant tout le monde le connaissait bien, il était grand commerçant, là il est tombé et nous tous on traînait là. Avant d'aller au Sénégal, il nous a demandé d'arrêter l'école et qu'il va faire quelque chose et qu'on va devenir commerçant comme lui. Ses affaires marchaient avant d'aller au Sénégal mais il est parti là-bas en disant qu'il va chercher quelques petits trucs [autres termes pour désigner ce qu'il appelait médicament un peu plus haut]. Après quand il est revenu, tout a commencé à tomber [faillite] petit à petit jusqu'à on n'a plus rien entendu après ça [faillite totale].

### **L'attrait d'Abidjan, au contact de la rue**

C'est là moi aussi j'avais des oncles à Abidjan ici, car on était à Danané. Ça m'a tellement pénétré que je ne me voyais pas en train de rester à côté de lui tout ça. Un

de ces quatre je lui ai dit bon moi je m'en vais à Abidjan. Il ne croyait pas, moi je me suis levé, je suis venu. Et je suis arrivé. D'abord quand je suis arrivé, j'ai fait 3 à 4 jours dans la rue surtout à Adjamé là, à la gare des cars là hein. Je grouillais là après je cherchais mon oncle jusqu'à je suis parti le trouver. Lui, qu'est-ce qu'il me dit, que il veut pas me recevoir parce que je lui ai pas dit mot avant d'arriver [ l'oncle n'aurait pas été prévenu de son arrivée] chez lui ici tout ça rentrer sorti ici, donc de me retourner tel que je suis venu. J'ai vu que quelque part il a raison et j'ai essayé de lui faire comprendre que c'est parce que où nous sommes le vieux [le père] est tombé et c'est parce que y'a rien et puis nous sommes tous là en famille vraiment c'est trop difficile bon donc il n'a pas cherché à me comprendre et donc de retourner tel que je suis venu. Ouais, tu sais, il m'a mis à la porte. Au moins au moins s'il était gentil il pouvait me dire tiens ton transport, là c'était compréhensible mais il m'a mis à la porte.

### **Itinéraire tourmenté**

Je n'ai rien dit j'ai pris mon sac je suis parti. J'avais un oncle à la Selmer, le premier que j'étais parti [celui dont il vient de parler] il était au camp militaire à Yopougon Toit-rouge. Le même jour que j'étais entré là-bas, il avait une petite bonne qui avait l'habitude de voler là-bas, la bonne elle était venue ça faisait pas une semaine. À peine je venais d'arriver la bonne avait volé 1000 francs là-bas dans la maison. Et là, les gens ont commencé à penser que c'était moi. Tout le monde mettait les idées sur moi. Mon oncle il rentre dans la maison puis il dit c'est comme ça c'est comme ça. Ça c'est le grand de la famille, plus grand même que mon papa [grand s'apprécie ici en terme d'aîné]. Il est grandfrère de mon papa. Mainant [maintenant] je suis là, il dit que depuis que ils sont là rien n'est perdu, moi je suis arrivé, les 1000 francs sont perdus donc c'est moi j'ai pris les 1000 francs. Donc moi de sortir de là ou je rembourse les 1000 francs sinon eux ils bloquent mes bagages. Que ouais, c'est ce que le premier oncle a vu et puis il m'a chassé de chez lui. Ça m'a tellement fait mal que je savais même pas où mettre la tête. Et j'étais là aussi, j'étais obligé de ressortir de chez lui, je suis parti.



### **Dépossession et rencontres dans la rue**

Là finalement j'étais dans la rue, franchement j'étais dans la rue; tout ce que j'avais, je voyais que le sac que j'avais, ça me surchargeait. J'ai tout vendu, mes habits, mon sac, mes chaussures et je suis resté dans un seul habit maintenant, je me baladais maintenant. J'étais avec des amis et puis j'ai croisé d'autres camarades que je connaissais à Danané [sa ville natale]. Eux ils avaient des parents mais j'avais pas la possibilité de rentrer chez eux... donc on se voyait dans la rue, dans la journée on se baladait et après chacun rentrait chez lui. Là pour manger j'apprenais à balancer, je devenais apprenti de *gbaka* [mini-car pour transport urbain], à Adjamé on appelle ça les *gnamolo*. C'est-à-dire, quand le *gbaka* gare, on crie " Abobo Abobo " si c'est pour Abobo ou " Yopougou Yopougou " si c'est pour Yopougou. Et quand c'est plein [ de clients passagers], le chauffeur vous donne 50 francs CFA ou l'apprenti donne 25 francs CFA [...] C'est dans ça j'ai commencé à vivre jusqu'à et bref un jour j'ai croisé l'une de mes tantes qui était mariée à Jacquville, la petite sœur de ma maman. Elle était mariée à un instituteur à Jacquville là-bas. Elle m'a dit moi je fais quoi à Abidjan, que elle a appris que moi je suis à Abidjan, que je suis même pas logé quelque part bien paraît que je suis dans la rue tout ça; que de venir avec elle là-bas [à Jacquville]. Bon je suis parti avec elle là-bas. J'ai fait un mois là-bas mais j'ai vu que la vie de là-bas ne me convenait pas; là où j'étais dans la rue ça me plaisait.

### **Retour dans la rue**

J'ai fait un mois, j'ai fui et puis je suis venu à Abidjan encore pour rester encore dans la rue. J'étais dans la rue pour jusque 3 à 4 mois. Quand j'étais chez elle là-bas, j'ai vu que je n'avais pas d'habits, et j'avais honte, c'est pour ça j'ai fait un mois et j'ai quitté. Alors dans la rue j'ai grouillé et je me suis acheté quelques habits et là je suis reparti chez elle là-bas encore à Jacquville; j'ai fait 3 mois. Et y'avait une petite fille qu'elle avait pris au village; la petite fille elle était tellement têtue que, elle [la tante] ne voulait pas se donner de problèmes, qu'elle m'a demandé de la raccompagner au village.

### **Séjour au village**

Dès que je suis arrivé là-bas, je suis revenu voir mon papa encore; mon papa même, c'était pire, il ne savait quoi faire, il a commencé à vendre sa maison. Il avait construit une petite maison au milieu de la cour, finalement c'est dedans il vivait maintenant [maintenant], tout le reste il avait tout vendu. Tu vois, bon après ça, ça me mettait tellement mal à l'aise que je ne voulais pas vivre avec lui. Je suis allé vivre avec des amis. Par coup de chance, y'a un monsieur qui m'a dit de gérer son hôtel à Danané là-bas. C'était un hôtel-bar. Après il m'a dit que le gars qui gérait le bar est parti, y'a personne pour gérer ça; donc il dit si je connais quelqu'un qui peut gérer ça de l'envoyer. Mon petit frère que tu as vu tout à l'heure [ son frère cadet était aussi dans le même espace de débrouillardise au moment où cette entrevue se passait], je l'ai fait venir. Lui et moi, de 1992 à 94 on était dedans [gestion de l'hôtel et du bar]. Le gars, un an il me payait mais après un an, de 93 à 94 il ne me payait plus; moi ça m'a énervé. Je dis bon je m'en vais. Et j'ai des amis, à l'hôtel là-bas, j'ai connu plein d'amis. J'avais leurs adresses tout ça, où je pouvais les joindre tout ça. Il y avait un ami aussi qui était à Bouaké, il était chauffeur de car. Tout temps, quand il venait avec les cars, c'est là-bas il dormait [dans l'hôtel-bar en question]. Donc un jour ça m'a pris comme ça, je dis je travaille plus ici [dans l'hôtel].

### **Abidjan revisitée**

Je suis parti à Bouaké. J'étais avec lui là-bas. Je suis allé me jeter dans la ville de Bouaké sans chercher à contacter quelqu'un d'abord et par une bonne chance aussi je l'ai croisé [ son ami conducteur de car]. Il m'a mis derrière un autre chauffeur et j'ai commencé à devenir convoyeur. Je faisais Abidjan-Bouaké dans les cars STIF. Mais les responsables de la société ne me reconnaissaient pas, ils ont trouvé un autre convoyeur à ma place. J'étais payé par mon ami et non par la société. Donc maintenant on m'a dit de me chercher [de se débrouiller ailleurs]. Mon ami a dit ha, j'ai fait ce que je pouvais, tu vois que le problème... [il n'achève pas son idée]. Je lui ai dit que si c'est comme ça, je préfère rester ici Abidjan encore au lieu d'aller à Bouaké et je suis resté Abidjan ici. Avec tout ça il m'avait confié à l'un de ses grands frères. Quand on vient à Abidjan [du temps où il était "convoyeur"] s'il faut qu'on

dorme 2 ou 3 jours, je dormais chez son grand frère. J'étais habitué à lui maintenant. Donc quand j'ai arrêté, c'est chez lui que je suis resté.

### **L'épisode du tuteur dioula**

Finalement j'étais comme un petit dioula [désignation d'une ethnie commerçante] en même temps tellement je parlais le dioula comme un petit dioula... Si je ne te dis pas que je suis petit Yacouba [ethnie de l'ouest de la Côte d'Ivoire] tu ne vas pas me croire, tu vas me prendre pour un petit dioula. De 94 jusque en 95 j'étais chez eux. Et là maintenant, j'ai commencé à balancer de 95 jusque en 96. Balancer veut dire apprenti de *gbakas*. Je balançais sur Abobo Anyama jusque en 1996. Et en 1996, quand mon oncle est parti au village, mon père lui a dit : "mais il paraît que Oyoro est à Abidjan mais pourquoi il n'est pas chez toi; il paraît que quand il est arrivé chez toi tu l'as chassé". Bon, mon oncle il avait honte là-bas maintenant et il cherchait à me voir ici maintenant. On lui a dit qu'on me voit souvent à la gare là-bas vers Roxy [un cinéma populaire]. Bon il a commencé à me chercher, un jour, par coup de chance comme ça il m'a vu dans un *gbaka*.

### **Retour chez le premier oncle**

Il m'a dit que ouais de revenir à la maison il va essayer de faire quelque chose pour moi tout ça. Je suis parti, je n'ai rien dit, je suis parti à la maison là-bas encore. C'était toujours les mêmes conneries. Je suis à la maison, sa femme me détestait; parce que là la femme elle a fait venir ses enfants à la maison : 5 enfants faits ailleurs avant qu'elle vienne se marier avec lui [son oncle]. Elle a fait venir ses enfants et puis ses enfants sont des filles. Tout temps, y'avait des prises de bec entre elles et moi tout ça, la vie me coûtait toujours cher, ça m'énervait, mon oncle il ne faisait rien, je ne faisais que manger dormir. Quand je sors un peu, sa femme fait des reproches sur moi; quand mon oncle vient elle dit ouais que ton petit là il sort il rentre tard tout ça, que Abidjan est risqué tout ça. Je passe à Adjamé, je faisais mes mêmes trucs et puis je balance [il se débrouille en trouvant de la clientèle à des transporteurs], le soir je rentre à la maison mais elle, elle voyait que je me promenais tout ça. Quand je suis venu, le gars il ne fait rien pour moi tout cela [parlant de son oncle]. À côté de nous,

il y avait un jeune qui vendait des romans, à côté de nous, au bord de la rue. Je suis parti avec lui.

### **Entrée dans le petit commerce**

Lui et moi on a commencé à vendre les livres [usagés en réalité], les romans, disons *librairie par terre*. Les romans scolaires tout ça. On a commencé à vendre au fur à mesure, on a fait 2 mois, 3 mois ensemble. Le gars aussi il se foutait de moi [manque de respect], il m'a pris comme un... il m'exploitait quoi. Ça m'a énervé, je suis quitté avec lui. Moi-même je suis allé m'asseoir à la maison. Y'a un monsieur qui m'a fait confiance tellement même on se connaissait depuis Danané là-bas. Comme il m'avait vu à Adjamé, il dit que si je pouvais continuer dans ce que je faisais avant, vente de librairie par terre, que c'était mieux. Je lui ai dit que je n'ai pas les moyens les moyens financiers pour m'engager dedans. Le monsieur il m'a donné 20 000 francs CFA. Il m'a dit de payer les romans pour vendre, j'ai acheté tous les trucs. Moi-même je suis allé m'installer. Je vendais, je vendais jusqu'à un mois s'est passé. Le monsieur je l'ai vu, il m'a demandé comment ça va. Je lui ai dit que ça marche bien. Je lui ai donné rendez-vous que je vais le rembourser, je lui ai remboursé un peu, un peu, jusqu'à. Tellement j'étais content jusqu'à je lui ai remboursé les 20 000, et j'ai mis intérêt là-dessus et ça lui a fait 30 000. L'argent je n'ai pas tout donné ensemble, j'ai donné un peu, peu et tout est fini.

### **Devenir créancier**

Par la suite, le monsieur quand il a de petits besoins, il venait vers moi, "oui, Oyoro, j'ai de petits besoins", il prenait de petits crédits avec moi. Des fois quand il a problème, il envoyait sa femme vers moi. Un temps même, quand sa femme était malade, il est venu me voir pour lui donner crédit. Maintenant mon oncle, lui à la maison, souvent vers fin du mois, l'argent lui manquait et il prenait crédit : "non, donne-moi crédit 5000, à la fin du mois je vais te donner ça". C'est celui qui m'avait chassé mais comme je suis revenu à la maison encore, bon c'est un gars, mon argent est devenu trop beaucoup avec lui. Un jour je l'ai fait asseoir et j'ai dit : "mon argent il faut rembourser maintenant, ça fait 45000 CFA". Il dit : "je vais te rembourser, ce qui est sûr patiente-toi".

### **Adversité policière**

Un temps, en 1997, la mairie [ville d'Abidjan] a commencé à faire ravage. On disait que la mairie n'a qu'à déblayer tout ça les rues [opération de salubrité]. Pour la première fois ils m'ont dégagé là-bas et je suis venu en face de la cité universitaire de Yopougon... un mois après, les gars sont venus nous dégager là. Après, mon oncle lui il m'a énervé et je suis quitté à la maison. Moi, je lui dis bon leur maison ils n'ont qu'à s'asseoir là-bas pace [parce que] moi j'en ai marre. Mon argent, quand je réclame, à chaque fois c'est des histoires ce que tu manges ici, l'eau courant qui paye ça. Donc, moi je suis quitté et je suis allé prendre ma propre maison. J'étais dans ma maison là-bas, bon y'a une grande sœur aussi, de même père mais pas de même mère, elle m'a dit mais pourquoi je suis allé m'asseoir là-bas seul. Avec tous les problèmes Abidjan ici, si je tombe malade qui va s'occuper de moi, donc de revenir. Elle aussi elle avait des problèmes donc elle m'a fait appel pour que je puisse l'aider aussi en cas de quoi.

### **Hospitalité intéressée**

Elle voyait que je m'en sortais pas mal, quand elle aura un petit problème, c'est que je vais l'aider. J'étais venu aussi [il a accepté de rester chez elle]. Là 1 mois après, 2 mois, elle a eu de quoi à faire; elle voyait encore qu'on la surchargeait [parce qu'elle a un emploi, du coup elle constate qu'on devient encombrant]. Entre-temps, mon petit frère qui était resté dans l'hôtel a appris que je reste chez moi et que je me débrouille bien; comme le responsable de l'hôtel déconne, lui aussi il veut venir chez moi. Je lui ai dit que je ne suis plus chez moi-même, et que la grande sœur chez qui je suis, comme elle a un emploi, elle commence à dire de sortir de chez elle. Donc comme je voyais déjà son attitude, je dis bon, je vais essayer de me sauver le plus vite possible avant qu'elle dise merde. Mon petit frère lui il n'a pas compris tout ça, il est venu avant que je quitte; il dit bon il va aller chez notre oncle mais je lui ai dit que chez notre oncle c'est la merde, sa femme et ses enfants, tu peux même pas respirer, toi-même tu vas te sentir mal à l'aise... Au moment où mon petit frère est venu, comme la mairie m'embêtait tellement, j'ai pris les romans, j'ai tout vendu; j'ai pris l'argent, et j'ai pris une autre maison, j'ai payé la caution.

### **Du travail de rue à l'usine**

Mon petit frère, lui il ne savait plus comment moi j'allais m'arranger pour vivre; je lui ai dit non, si c'est pour se débrouiller pour avoir l'argent par jour y'a pas de problème. Je l'ai pris, nous sommes venu dans la rue ici. D'abord on est devenu "josseurs nama". *Josseurs de namas* ça veut dire ceux qui surveillent des voitures; josseur c'est celui qui est dans les parkings, namas c'est les voitures. On était là maintenant moi, comme j'ai beaucoup de connaissances, y'a un ami libanais qui m'a pris, il s'appelle Hamed. Il m'a dit d'aller travailler à la zone [zone industrielle], c'est à la zone industrielle de Yopougon, on était manœuvres là-bas dans la fabrication de produits cosmétiques, les pommades et autres. J'ai travaillé là-bas pendant 10 mois. Le Libanais m'a connu là où on gardait les voitures. Un jour je l'ai vu et j'ai dit ce qu'on fait là, ça ne me ressemble pas mais c'est parce que la vie est ainsi qu'on est dans la rue. Si tu pouvais trouver quelque chose pour moi; il m'a dit y'a pas de problème. Mais moi je n'avais pas de carte d'identité à ce moment-là. Il m'a dit qu'affaire de carte d'identité est exigée là-bas mais il va me couvrir; je suis parti il m'a couvri [couvert]. On était là 10 mois après on dit non, y'avait des jeunes qui ont volé là-bas, on les a attrapés. Le grand frère du jeune Libanais là, il contrôlait les cartes d'identité; il regarde ton visage et il regarde dans les cartes, s'il n'a pas vu pour toi.

### **Le piège de Hamed**

Donc Hamed a dit bon, moi de venir chercher mes papiers [s'établir des documents d'identité] et après je peux revenir là-bas. À ce moment-là ceux qui sont dans la débrouillardise, ici, c'est moi je leur ai montré le topo [la façon de demander du soutien aux gens]; je dis : "il faut dire aux gens clairement ce qu'on veut au moment où on garde leurs voitures ou autres. Et maintenant, y'a beaucoup de jeunes qui sont dans des services grâce à ce que j'ai dit de faire. C'est là maintenant, on dit comme y'a personne pour charger les "woroworo" [taxis de transports sans compteur], on dit mon petit frère n'a qu'à faire ça et il est devenu chargeur maintenant [...]. Les autres, avant ils gardaient sans rien demander. Quand j'ai eu mon emploi à la zone, alors tout le monde a fait comme moi. Actuellement y'a d'autres qui travaillent et là

mon petit frère a pris leur place. Quand j'ai fini avec la zone, un mois après, je suis allé au village et j'ai fait 3 semaines là-bas. J'ai fait mes papiers tout, tout, mon extrait de naissance. Mon certificat de résidence, mon certificat de nationalité tout est à la police et j'ai le récépissé; c'est dans un mois je vais avoir ma carte d'identité. Avec ce que mon petit frère et moi on a cotisé, parce [ parce que] j'ai un carnet d'épargne.

### **Nouveau projet de vie**

Mon petit frère et moi, chaque fin de semaine, il me donne 2500 et moi je mets 5000, et puis je vais déposer ça à la poste [ sorte de caisse d'épargne]. Donc actuellement, ce qu'on pense faire, chacun doit faire son permis de conduire le plus vite possible. Ça c'est mon vrai secret, ça y'est dans mon cœur et personne n'est au courant, c'est toi seul qui est au courant maintenant [ parlant de moi, son intervieweur]. Donc actuellement, c'est un truc comme cela mon petit frère et moi on a préparé. Bref, actuellement, tous nos parents sont au village là-bas, tous mes petits frères aussi.

### **Rapports entre frères**

Entre nous frères, tout est ok, tout est ok. Les parents ne font que nous encourager. Ils disent que depuis qu'on a quitté l'école, on est tellement courageux qu'on ne restait jamais à la maison. On attendait jamais son argent; néanmoins quand on était petit, on attendait son argent, là c'est un autre cas. Depuis qu'on a arrêté l'école, on ne compte plus sur son argent; mon petit frère et moi on ne fait que avancer dans la vie seulement.

### **Un problème grave**

Actuellement, si quelque chose de grave arrive, je ne vois pas qui va se lever pour dire il vient à mon aide. Quelqu'un je vais dire je vais le voir, non y'en a pas. Même mon oncle qui est ici, quand je le croise, il me demande de l'argent mais là je refuse catégoriquement. Un gars comme cela, tu vas avoir des problèmes, tu vas aller lui dire quoi et il va te dire quoi. Quand c'est l'aîné de mon papa, quand il nous voit, il dit ouais on a pris maison et on a enceinté des filles, on vit dedans avec, ça c'est faux,

c'est des trucs on a jamais fait. Même là où je suis problème de femme, je connais femme mais ce n'est pas mon affaire.

### **Projet initial de vie**

Là je n'avais pas une idée de ça. Quand j'étais petit [enfant], je pensais à l'école et à toutes les classes que y'a dedans, et je pensais à ça et je m'amusais et je pensais que toutes ces classes là n'allaient jamais finir... ça dépend, parmi nous, tu sais, y'en a qui ont mal commencé. Nous [lui et son frère] comme ça là, de la manière on avait commencé, notre père, tout marchait pour lui, il avait des boutiques, il nous donnait tout ce qu'on voulait. Bon, un enfant qui est quitté dans ça, quand il vient ici, même par jour, s'il gagne 50 ou 100 francs, il risque de tout dépenser le même jour et il va s'asseoir à la maison. Tu vois, ça dépend des habitudes. Un jeune qui a pris l'habitude de voler chez lui, dans sa famille, quand il arrive ici, il va pas chercher à gagner l'argent honnêtement, il va voler encore les gens. Il va changer de prison, il va revenir ici, il va encore retourner en prison; tout temps c'est lui qui va quitter en prison; il va changer de prison comme rien et tout ça, ça le retarde. Au fur à mesure les années passent. Le départ compte beaucoup et aussi le comportement de l'enfant dans la famille là-bas avant qu'il ne sorte avec. Quand tu sors de la famille avec bon cœur, dans la famille d'abord on te bénit. Quelque part là, tu as une chance de réussir. En famille, on dit oh, où il va arriver; où il va là, il va mourir, on va le tuer. Si on te souhaite des choses comme ça, où tu vas aller ? La différence ici, au Plateau ici, quand tu arrives ici, simplement je peux te dire que il n'y a pas de différence ici. Tous ceux qui viennent vous traitent tous des enfants de la rue.

### **Obstacles**

On accepte tout ça là. Y'a d'autres, pour venir te donner 25 francs CFA là ils t'insultent : tu es bien en forme là, tu es gaillard là, tu peux rien faire d'autre; vous êtes là, vous venez vous arrêter à côté des voitures des gens. On est obligé d'accepter tous ces sommages-là [les attaques verbales]. On est obligé d'accepter tout ça. Souvent on dit : "mais monsieur vous n'êtes pas obligé de donner [sous-entendu un peu d'argent], si vous voulez, vous donnez si vous voulez vous ne donnez pas; c'est pas la peine de nous menacer ici; on sait ce qu'on cherche; si on avait la facilité



d'avoir du boulot, tu n'allais pas nous voir ici". Quand on dit ça, y'a d'autres qui voyaient qu'on parle mal, y'a d'autres quand ça chauffe sur leur conscience, ils deviennent nerveux tout à coup, mais après, le lendemain, quand ils reviennent, ils deviennent doux en même temps.

### **Tests de bonne conscience**

Le problème ici c'est quoi, c'est un problème d'habitude. Y'a d'autres [certains propriétaires de voitures], ils font exprès, ils viennent garer, toujours pour vous étudier. Pace [parce que] tous les enfants ne sont pas les mêmes, y'a d'autres qui viennent, ils font exprès : il ne ferme pas sa porte [portière de voiture], il peut te coincer, il laisse, il s'en va. Toi-même, tu sais qu'il n'a pas fermé, tu le regardes comme ça, 2 fois, 3 fois. Y'a des gens i travaillent là tout temps, i garent là. Mais au début quand i venaient garer, ils travaillaient depuis des années mais, arrivés à un certain moment, ils ont eu de voitures, mais quand i viennent garer, ils ont peur de nous. I gare là, i condamne bien, bon i laisse sa voiture là i s'en va. Quand i vient, avant de monter dans sa voiture i fouille bien là-sus, i regarde, i regarde. Ouais, ceux qui ouvrent [les individus qui ne condamnent pas les portières de leur voiture] c'est pour tester notre honnêteté; souvent i peuvent garder des billets [de banque], tu sais, tout ce qui attire l'homme avant d'abord, c'est l'argent; i peut laisser billet de 1000 francs là dans la voiture; tu vois que les vitres sont bien transparentes, tu vois bien que c'est un billet de 1000 francs mais les portières ne sont pas fermées...

### **Fragmentation de la marge**

Et on [eux, les gardiens de voitures] leur disait que c'est très risqué, ça peut pas être nous, nous on peut pas voler mais quelqu'un d'autre peut passer derrière nous pour voler. Pa-yé [parce que] là, tu as garé une voiture au bout là-bas, tu vas courir pour aller au bout là-bas, les enfants de la rue qui traînent là, i peuvent voler, et les enfants mêmes i viennent voler des trucs, on est obligé de les pardonner [leur demander de ne pas voler], non, laisser voitures là pour ne pas on gêne nos noms [pour notre bonne réputation]; on leur pardonne, on leur donne de l'argent, ce que nous on gagne ici là, on leur donne aussi, souvent 500 francs pour les pardonner, tu vois, des trucs comme ça ! tout ça c'est des risques.

Y'a des voleurs que tu les moyen pas [contre qui on reste impuissant, des voleurs qu'on ne peut dissuader] même si tu es gardien comment, comment [avec une vigilance poussée] y'a des voleurs toi-même tu sais que c'est un voleur mais tu le moyen pas, sur tous les plans tu le moyen pas; mais il est venu, i te dit mon frère, i faut quitter ici, moi je vais voler ce qui est là, là; mais comme tu sais que le monsieur t'a confié sa voiture, c'est toi qui va le calmer maintenant: oh pardon, faut arrêter ça, faut pas faire ça. Ils mettent la force en jeu, parfois i sont armés, ils ont des couteaux, tout, tout, tu vas leur dire quoi ? Tu vois les trucs comme ça, souvent on les pardonne même avec l'argent et des fois, le propriétaire de la voiture lui, il arrive et i te dit : "eh, mon ami, j'ai pas de monnaie hein [une manière de refuser de payer le gardien de voiture], bon c'est bon faut partir [ réponse du jeune gardien de voiture au propriétaire de voiture, à contre-cœur]. Tu sais quoi, c'est au fur à mesure que, ouais... [il arrête son idée].

### **La ville par rapport au village**

Tu vois que dans notre langage, on dit : " Abidjan ici si tu sais maniérer [savoir se débrouiller] pour toi sort, hein ", si tu sais maniérer pour toi sort voilà. Actuellement y'a d'autres, quand i vont quitter au village, quand i vont se voir que ouais au village au moins si i partaient à la pêche, i partaient couper des régimes de graines [de palme] et puis les gens achetaient, ça lui rapportait de l'argent, mais qu'est-ce lui i va faire Abidjan ici et puis lui i va avoir de l'argent, tu vois non ? En tout cas moi, moi par exemple, moi-là, je peux aller faire un an au village, je reviens je n'ai pas besoin de dire à quelqu'un ici donne-moi petit de cigarette, je suis un fumeur je sais ça mais, je sais où je vais m'arranger pis pour moi je vais avoir petit de cigarette, hein tu vois, c'est un problème d'habitude.

Pour les jeunes qui sont habitués, ouais, pour les jeunes qui savent en âme et conscience que derrière eux Abidjan ici y'a rien qui savent que s'ils n'ont pas tamponné aussi, ça peut pas sortir, peuvent s'en sortir. S'ils ne sont pas débrouilleirs [débrouillards] ils seront obligés de se retenir là. Actuellement y'a des élèves, à peine vacances est arrivée, i sont là chercher, i sont devenus des manœuvres, des apprentis, comment dirais-je, eeeh, maçons tout ça, aide-maçons c'est quoi, i sont là, i

mouillent, i mouillent le ciment puis le sable, vous chargez dans les seaux, vous leur donnez, une journée à 1000 francs CFA. Pour un élève, chaque fin de semaine, i peut aller s'amuser, y'a comme d'habitude. Si on veut voir, bon, c'est que pendant les vacances y'a beaucoup de choses pour faire amuser les gens. Si tu n'as rien dans la poche, tu es comme un homme..., je sais pas... tu vois tout ça, donc y'a beaucoup, ceux qui connaissent ça, i s'engagent rapidement puis chaque fin de semaine ils ont quelque chose dans la poche.

### **Souhais**

Moi, mon souhait c'est quoi, actuellement où nous sommes là-bas [référence à son espace de travail car l'entrevue se passe dans un hall d'immeuble], tous les jours que Dieu fait, au moins 3 ou 4 voitures qui viennent et les propriétaires disent : "ouais, je cherche un chauffeur pour faire mon " *woroworo* " je cherche un chauffeur pour faire mon taxi". Tout ça, on est là, on écoute; les propriétaires viennent et demandent : "toi tu as permis, non ?" [une sorte d'offre d'emploi de conducteur qui serait faite à eux quotidiennement]. "Non je n'ai pas de permis". "Mais tu attends quoi pour faire ton permis?"

Ce qu'on peut faire pour les jeunes... Nous [les jeunes], ça, vraiment, je peux pas donner le point de vue de quelqu'un d'autre, tu vois, nous tous on n'a pas les mêmes problèmes. Y'a d'autres, actuellement, leur problème c'est quoi, bon, eux i préfèrent vivre dans la rue. Pa-yé, dans la rue, le problème c'est quoi, on a une sale habitude déya [déjà] on gagne l'argent facile; l'argent par jour, tu sais que tu es habitué. Même moi-même où je suis là, où je travaillais à la zone, on me diyait [disait] même de travailler une semaine, i vont me payer à la fin de semaine, c'était tout temps un problème pour moi. Une semaine était devant moi comme un mois, tu vois ça ! Et y'a d'autres aussi avec ça, y'a beaucoup qui droguent entre nous, y'a beaucoup qui se dr...gue t'vois [tu vois] [la voix baisse complètement du coup]. Peut-être que nous, moi, je peux te dire que, en particulier moi, je me drogue pas, je fume. Je connais ce que c'est que la drogue et je marche avec ceux qui prennent la drogue.

### **Apport de la drogue**

La drogue c'est quoi, c'est un problème quand tu es... C'est que, quand je leur demande [changement de tournure pour s'exclure des preneurs de drogue] i disent non, quand tu es comme ça, tu bouges beaucoup sous le soleil, tu n'es jamais fatigué, tu es tout temps en mouvement et puis bon, là au moins tu n'es jamais fatigué de parler, tu... c'est que la drogue, quand tu prends la drogue, quand toi-même tu sais que tu es bien drogué, tu deviens, tu te soumets quoi, tu deviens encore plus calme, tu deviens encore plus gentil. Tu vois ce que la drogue fait ? [cette tournure expressive semble l'inscrire comme utilisateur]. Et y'a un [il ne dit pas une] autre drogue, quand les gars prennent, ça les rend plus nerveux, ça les rend, ça leur donne des idées; i se voit, il est à la hauteur de tout. Pa-yé là, même quand on voit tu es dans la drogue je parle de ça [ le type de drogue dont il s'agit] tu as pris, on peut braquer fusil sur toi ça va rien te dire. Que ça soit une grande personne, i n'a qu'à s'arrêter devant toi, tu peux l'insulter, marcher sur lui comme tu veux, tu vois non ?

### **Source de la drogue**

C'est facile ça, ça circule beaucoup ici ! Surtout au Plateau [centre-ville] où nous sommes, ça circule beaucoup. Ce qui est sûr, nous-mêmes, on voit dedans mais ça... on peut. Y'a des gens ils ont des voitures spécialement, ça, c'est leur marché comme ça. On peut pas en parler de ça, bref! Le problème c'est quoi, y'a des gens, voilà mais on les voit venir là-bas : “ mon frère, petit viens ici ” [expression utilisée par les dealers pour aborder des jeunes comme lui]. C'est des grands qui livrent et maintenant, tu vois? Les grands sont venus, i vont venir, i vont dire : “ bon, petit viens, j'ai telle chose, si tu vends, enlève pour toi, tu vends pour moi là à tel prix, tu m'envoies telle somme ou bien si tu connais un vendeur ici... ”, au fur à mesure c'est ça on partage maintenant pour vendre ça en détail, tu vois non? Donc on peut aller, on donne le gros lot, vous partez après vendre ça en détail maintenant. Donc sans te rendre compte, rapidement même, tu le vois même, il est en voiture, [allusion au “ dealer grossiste ”] ceux qui connaissent les gars déjà et puis ils ont un coin de repère, où i s'attrapent tout temps. Tu vois les jeunes Ghanéens, les jeunes Sénégalais et puis d'autres, plein, on les voit, les étrangers puis avec les Ivoiriens. Mais un

étranger i vient, puice [puisque] il ne connaît pas bien la ville d'Abidjan, i vient où i peut attraper un Ivoirien qui peut bien le faire circuler dans la ville d'Abidjan où les gens peuvent prendre ça facilement. Tout ça, i sont en contact; tu les vois, i sont bien habillés, ils ont cellulaires [téléphone] partout, tu vois que c'est les boulots comme ça i font. Voilà, c'est tout ça, on voit ça tout temps ici.

### **Discrétion**

Mais on dit "bouche voit Abidjan ici", c'est des jeunes, même tu les vois mais actuellement tu sais que c'est un jeune mais il est armé jusqu'aux dents, pistolet sur lui tout ça, tu vas dire : "Quoi ! C'est des trafiquants". Ils ont tout, ils ont presque tout. Ils ont la facilité, même peut-être que vous pouvez vous deux partir à la police, tout de suite, lui i peut sortir pa-yé l'argent circule là puis toi tu restes au trou [en boîte]; tu vois, non ? Donc quand c'est com'an [comme cela] on préfère se méfier pour ne pas les dévoiler ou bien les regarder comme ça. Quand on voit les jeunes policiers de la P.J. [police judiciaire] qui viennent là, i font semblant de tourner, tourner, eux, nous, c'est nous i guettent, voilà !

## Introduction

Symbole de la crise contemporaine, la ville africaine se présente comme une réalité plurielle qui se particularise selon les pays, les régions et les cultures. Creuset d'attraction et de séduction, notamment pour les jeunes, la ville africaine est, de nos jours, en crise et connaît de graves problèmes sur les plans de l'habitat, du transport et de l'emploi. Elle n'en favorise pas moins l'émergence d'un nouvel esprit et le relâchement de certaines "attaches", notamment vis-à-vis de la parenté, de la famille. Les États apparaissent dépassés par ces bouleversements et ne disposent ni des savoir-faire, ni des ressources nécessaires pour les contrôler ou y apporter des solutions efficaces (Beti, 1993). La ville constitue en Afrique, on l'oublie souvent, un phénomène aussi ancien qu'ailleurs dans le reste du monde (Coquery-Vidrovitch, 1993); on peut néanmoins parler, relativement aux processus modernes ou post-modernes, d'une néocitadinité pour ce continent. L'Africain est en effet, de façon générale, un néocitadin.

Il ressort des recherches que, dans le nouveau monde urbain africain, les valeurs ethniques traditionnelles et les valeurs modernes se rencontrent, interagissent et se conjuguent pour former les nouveaux modèles de référence des personnes. La ville est en effet le lieu par excellence des processus de transformation et de restructuration : de nouvelles solidarités de quartier et de voisinage naissent, des groupes d'intérêts communs se développent, d'autres valeurs religieuses (églises syncrétiques, charismatiques, pentecôtistes, prophétiques, etc.) surgissent et des crises, la crise éthique et la crise des valeurs sociales, apparaissent. La mutation des liens familiaux, l'éclatement des modèles et la reformulation des rôles sociaux lancent à la jeunesse un défi inédit les invitant à un remodelage des aspirations et des modalités d'insertion sociale et professionnelle.

En tant qu'enjeu et lieu de lutte sociale, culturelle et économique, la ville engendre des processus structurels d'exclusion et de discrimination (Xiberras, 1993). Cette étude permet d'identifier trois catégories de personnes qui sont plus touchées que

d'autres par ces processus de transformation: les jeunes (notamment ceux qui sont déscolarisés, sans emploi, qui vivent chez des tuteurs, surtout les filles-mères, etc.), les femmes (celles qui sont sans enfant, " 2<sup>e</sup> bureau " <sup>1</sup>, chef de famille, etc.), et les personnes qui ne sont plus en mesure de répondre positivement aux exigences des solidarités traditionnelles en milieu urbain, telle que la participation à des réunions ethniques où il faut donner de l'argent<sup>2</sup>.

L'on ne saurait omettre que la ville constitue en effet pour l'Africain en général, et en particulier pour les jeunes, un espace d'expérimentation sociale, un nouveau médium d'apprentissage culturel et un lieu de formation d'une nouvelle identité. Celle-ci se caractérise non seulement par les difficultés que ces jeunes vivent mais aussi, et surtout, par les stratégies de recherche de survie qu'ils inventent. Ces pratiques sont perçues, d'un côté comme créatives et positives, de l'autre comme passives et marginales. Quoiqu'il en soit, ces stratégies plurielles visent toutes l'objectif d'abandon des codes de la marge. Cette quête de réidentification sociale se fait dans un contexte où les difficultés économique, sociale, culturelle et psychologique affectent non seulement les jeunes mais toute la société.

En tant que relais et relève, les jeunes occupent une position centrale entre les générations humaines. De par cette position et par l'éducation qu'ils reçoivent, ils sont porteurs ou produits de cultures, de conditionnements ou d'"habitus" qui participent d'une manière ou de l'autre à leur élaboration de stratégies de vie quotidienne. La nature et la densité des pressions sur les jeunes détermineraient la nature et la forme de leurs stratégies de survie ou de recherche de réussite sociale, qu'ils déploient à l'échelle individuelle ou collective. En réalité, personne ne peut prévoir le sens et la nature de la plasticité adaptative de l'être humain en général et particulièrement des jeunes en difficulté dans les villes africaines. Cependant, pour de jeunes Abidjanais, des profils comportementaux se laissent entrevoir à travers les petits métiers ou les petits commerces, une créolisation linguistique et musicale, et

---

<sup>1</sup> La femme 2<sup>e</sup> bureau est l'amante, la maîtresse.

des stratégies liées au corps (habillement, force physique et musculation menant à des privilèges), en somme des activités centrées sur le corps.

En effet, aujourd'hui en Afrique, la question urbaine est tellement vaste et complexe qu'aucune méthode scientifique ne saurait l'embrasser totalement; la diversité des aspects du phénomène urbain africain appelle des perspectives scientifiques variées pour être saisie. Il est intéressant d'identifier le palier de la recherche urbaine que l'anthropologie est en mesure d'éclairer efficacement et en quoi ses éclairages spécifiques peuvent contribuer à une meilleure gestion des problèmes urbains et, notamment, de la situation des jeunes en difficulté. C'est une démarche qui tient nécessairement compte de l'idée que le couplage ville-campagne exprime des mobilités socioculturelles ou, plus simplement, du " mouvement " (culturel) ayant un impact certain dans la quotidienneté des individus et des groupes en milieu urbain africain.

Le premier chapitre met globalement en place la problématisation et la conceptualisation de ce travail. La première partie de la problématique justifie l'intervention anthropologique dans la ville en général, et particulièrement en Afrique. En effet, dans la proximité spatiale urbaine, l'exigence de distance qui fonde généralement la démarche anthropologique s'exprime sur le plan psychologique, entre le chercheur et l'individu étudié. En plus, à partir d'un apparent simple, l'anthropologue peut faire émerger du complexe. C'est dans cette optique que mon approche se dessine à Abidjan, s'appuyant sur les notions de centre et marge qui éclairent celles de mobilité et de dérive. Cependant, j'utilise ces concepts de façon systématique.

La seconde partie de la problématique renvoie au contexte abidjanais multiethnique qui offre non seulement des difficultés mais aussi des sources d'aide pour les jeunes. Pour ceux-ci, la cohorte de 0 à 34 ans représente près de 80% de la population globale de Côte d'Ivoire. Ainsi me semble-t-il important de mettre en relief dans ce

---

<sup>2</sup> Il existe souvent des associations villageoises ou régionales en milieu urbain. Il est demandé aux membres une cotisation financière régulière. Des sans-revenu construisent leur propre isolement en



travail, leur créativité, leurs voies de recherche de sortie des difficultés existentielles, par l'articulation de leurs pratiques aux dynamiques du contexte culturel, social et économique d'Abidjan.

De ce qui précède, je présente, dans le second chapitre, les caractéristiques de ce travail, des données humaines et techniques. Ces données humaines se situent au moins à trois niveaux : "l'entrée", "le dedans" et "la sortie". En plus, je précise ici les sphères écologique, individuelle et expérientielle et comment ces dernières sont médiatisées par l'ordre de la parole. Ce chapitre de la méthodologie aide non seulement à décrire les caractéristiques des données de cette étude, mais aussi et surtout à présenter le modèle explicatif de ma démarche.

Le chapitre 3 nous inscrit au cœur de la géographie humaine d'Abidjan, de la figuration juvénile aux transformations familiales. Cette dynamique s'accompagne des migrations nationales et internationales qui font d'Abidjan une ville cosmopolite. Au demeurant, les individus et les groupes se retrouvent dans une zone d'interférence entre du traditionnel et du moderne au plan psychologique. C'est ce confluent de faits qui structure en quelque sorte la toile de fond des actions et réactions des individus.

Le chapitre 4 introduit aux coordonnées individuelles, familiales, communautaires et globales de la dérive. J'y révèle comment ces différents niveaux constituent la sphère structurelle de causalité. Ces niveaux font système dans la production des facteurs de marginalisation qui ouvrent sur ceux conjoncturels.

Le chapitre 5 touche aux réactions entourant l'extinction du projet initial de vie et comment cela renforce la dérive. Je montre aussi la conjoncture défavorable liée aux petits boulots à temps partiel, à la vie chez un tuteur, au statut d'étranger. Est également pris à témoin l'état de fille-mère faisant suite parfois à de mauvaises fréquentations.

L'avant dernier chapitre traite des petits métiers, du corps, de la musique et du langage comme des stratégies positives dans la recherche de la réussite sociale des jeunes en difficulté même si cela demeure très précaire. À défaut de résultat tangible, c'est déjà un élan très appréciable que de chercher à faire la preuve de sa compétence, comme c'est le cas de beaucoup de jeunes. En dehors de ceux-ci, les autres optent pour des solutions peu enviables.

Ce qui conduit au dernier chapitre où l'on explique pourquoi certains arrivent à s'en sortir et d'autres pas. Avant tout, cela tient à la nature de l'option des voies de recherche. Ensuite, le désir et l'attachement aux valeurs de constance, de persévérance, de l'épargne doivent s'affilier à une volonté de renouvellement du projet principal de vie. Cela prend en compte aussi une certaine "culture de tête à queue".

## **Chapitre 1 : Champ de référence conceptuel**

Le but de toute science est de faire progresser les connaissances et, éventuellement, de faire des découvertes (Durkheim, 1937). Nous nous engageons dans la recherche scientifique dans le but de savoir, savoir pour prévoir et prévoir pour agir. À la suite de A. Comte, on peut parler de science comme étant à la fois gnoséologie et praxéologie. Pendant que le savoir nous inscrit au cœur des systèmes de signes, de connaissances et de sens, la prévision des phénomènes passe nécessairement par la conceptualisation et la théorisation qui symbolisent le souci permanent d'anticipation des phénomènes, ne serait-ce qu'au plan de leur lecture. La réalité traitée apparaît souvent sous une forme très diffuse, expansionniste, comme celle de la réalité urbaine africaine par exemple.

Cette nature plurielle ne saurait être appréhendée que dans un niveau d'abstraction qui mène nécessairement à sa singularisation maîtrisable par une étude scientifique. Et le pluralisme de la réalité urbaine africaine ne saurait être soustrait à cette démarche. L'exigence de théorie s'allie à l'impossibilité d'une description entièrement positive ou "concrète" de la chose urbaine (Ritchot et Feltz, 1985). J'évoquerai d'abord les lignes de force de cette réalité urbaine avant de présenter le cadre conceptuel qui servira à situer cette réalité sur un horizon d'anthropologie urbaine, dans un processus fortement interdisciplinaire en relation au développement urbain et à l'urbanisation qui libère de puissantes forces économiques, sociales et culturelles supplantant les capacités de contrôle des gouvernements.

### **1.1 Les divers aspects de la recherche sur les villes africaines**

L'emploi, le logement, le transport et l'identité posent toujours problème aux nouveaux citadins. Les villes et les campagnes sont liées par des rapports économiques, symboliques, politiques et sociaux qui ont pour effet de déraciner les populations rurales lorsque transformées dans l'espace urbain. Nous le verrons dans les lignes qui suivent.

### 1.1.1 Le peuplement urbain en Afrique

L'attrait de la ville participe traditionnellement au déracinement des populations rurales. À côté des grandes villes se trouvent des zones intermédiaires de peuplement, mi-urbaines mi-rurales. Par exemple, l'économie de plantation favorise directement la croissance urbaine en permettant l'essor de villes petites ou moyennes durant la phase de développement (Dureau, 1987). La croissance des villes ne peut se comprendre, dès lors, sans faire référence aux systèmes régionaux de peuplement. L'expérience ouest-africaine, et notamment celle de la Côte d'Ivoire, révèle d'ailleurs très bien comment les politiques de l'État en matière de développement économique influencent les migrations internes et internationales des populations. Dureau décrit de cette façon la pression qu'exerce l'agriculture de rente sur la mobilité des populations africaines et sur leur urbanisation. L'ouvrier agricole qui cherche d'abord à capitaliser, financièrement et culturellement, dans une zone mi-urbaine et mi-rurale, a pour objectif final l'accès à la grande ville. Une fois dans cet espace, il est un point de chute non seulement pour des membres de sa famille mais aussi pour d'autres anciens compagnons professionnels.

À cet aspect s'ajoute également, parmi les facteurs favorisant l'urbanisation des populations africaines, le pouvoir attractif de la ville, et surtout de la capitale. La ville est attirante en elle-même. Ses infrastructures routières, ses édifices publics, ses marchés, ses structures hospitalières, ses édifices religieux, tout cela confère à la civilisation urbaine un cachet particulier. Toutes ces caractéristiques sont le produit de l'influence européenne et exercent, de ce fait, un attrait considérable sur les populations rurales. La ville est ainsi considérée en Afrique comme un monde à part qui sécrète un type nouveau de civilisation (Foté, 1978). Elle est signe de richesse et de promotion sociale. On pense que l'intégrer c'est participer à cette richesse et à cette apparente évolution qu'elle affiche à travers ses multiples équipements. L'imagerie populaire associe également la ville à l'emploi, à l'accession à de nouveaux métiers. La ville est vue alors comme pourvoyeuse d'argent et de biens de consommation. De nouvelles habitudes de consommation y naissent, générant à leur tour de nouvelles valeurs dans la perception interindividuelle ou intergroupale. C'est

le lieu où le mode d'alimentation devient signe distinctif entre les individus et les groupes. Ceci s'entend non seulement dans le sens de la conservation des habitudes alimentaires traditionnelles mais aussi, et surtout, dans l'accès à certains aliments modernes onéreux, à certains types de restauration.

Sur le plan culturel, Ela (1983) et Foté (1978) retiennent que la ville moderne bouleverse l'ordre social traditionnel et relativise la portée des cultures ethniques. Balandier (1955) remarque à cet égard que le milieu urbain africain ne met pas que deux cultures en présence (étrangère et autochtone) mais la multiplicité des "cultures négro-africaines". Ces cultures interagissent et complexifient le milieu urbain. La ville est aussi associée à l'anonymat et à la liberté de comportement, à l'actualisation de nouvelles relations sociales, professionnelles, sportives, religieuses, culturelles, familiales, etc. Il est évident que de nouveaux critères hiérarchiques, différents de ceux du village, s'affirment dans ce nouveau contexte social. En réalité, le critère distinctif par excellence reste l'argent, le capital financier, qui semble organisateur de tout le reste : avantages de tous ordres, privilèges, audiences, accès à des biens de luxe... Ce "facteur prédominant" en contexte urbain qu'est l'argent, met souvent en veilleuse les critères traditionnels de hiérarchisation sociale, initiant en cela une certaine reconstruction des rapports interpersonnels.

De nouveaux cadres symboliques s'imposent également dans le nouvel espace urbain. Les symbolismes du pouvoir politique, de la puissance technique, de la puissance économique et financière prennent une nouvelle valeur dans l'espace urbain. Ces symboles font partie intégrante du mythe urbain (Gapyisi, 1989). Les contraintes économique, sociale et culturelle du milieu rural et la nouvelle mythologie urbaine se rejoignent donc et stimulent chacune à sa façon, la migration des populations rurales, et surtout celle des jeunes. Cette combinaison mène nécessairement à un exode puissant et continu. À cet exode s'ajoute plus tard une croissance démographique résultant d'une natalité élevée et d'une réduction de la mortalité infantile (Vennetier, 1991).

Par ailleurs, s'il paraît pertinent de relater la force externe d'invitation à l'exode rural comme dans les lignes qui précèdent, il est aussi souhaitable de mettre en relief les dispositifs socioculturels internes qui symbolisent la répulsion villageoise au profit de la ville. Il est désormais établi que les principaux acteurs de l'exode rural sont les jeunes. Ela (1983) note que, parmi les causes de cet exode, il faut souligner le poids de certaines coutumes qui les rebutent, dont la gérontocratie prévalant dans les villages. Là, les aînés monopolisent les instances du pouvoir. La ville représente donc pour les jeunes l'accession à l'autonomie et au pouvoir. Même si cette analyse de Ela reste encore acceptable, on peut cependant la nuancer en admettant qu'un aménagement du milieu, combiné à une certaine porosité des frontières entre milieu rural et milieu urbain aujourd'hui, permet une certaine émancipation des jeunes qui sont en milieu rural. Tout compte fait, on peut souscrire à l'idée de Ela pour mentionner que la ville représente donc, pour les jeunes, l'accession à l'autonomie et au pouvoir. Ce sont des attentes qui préfigurent la dynamique, la complexification des systèmes de référence en milieu urbain. Ela voit également dans la peur de la sorcellerie une autre cause de l'exode des jeunes vers la ville.

S'il est indéniable que tout milieu est aussi protecteur que fragilisateur en termes de dispositifs structurels ou circonstanciels, l'espace urbain paraît non favorisant pour la sorcellerie et se pose donc comme lieu de refuge pour les jeunes. Par ailleurs, les jeunes qui ont quitté leurs villages pour les villes sont considérés par leurs proches comme ceux qui ont réussi. L'exode vers la ville s'apparente dès lors à une épreuve initiatique où le jeune africain affirme son courage et son habileté (Muller, 1989). Ela précise à ce sujet : " Les récits de ceux qui reviennent de la grande ville, malgré les déboires rencontrés qu'ils taisent souvent, peuvent inciter les autres à partir, pour tenter leur chance. " (1983 : 39) C'est dans cette optique que Gapyisi parle de " médiation populaire " de la culture urbaine à travers la promotion qu'en font les nouveaux ou anciens citadins qui vont à la campagne. Ces derniers colportent habituellement une image glorifiée de la ville, par contraste à une campagne servile et régressive. Ainsi, soutenues par cette " médiation populaire ", les filles des zones rurales pensent-elles s'émanciper en contractant un mariage avec un homme de la ville (Gapyisi, 1989).

Sur un autre plan, des causes extraordinaires telles la guerre ou la sécheresse favorisent, elles aussi, l'exode rural. L'exemple du Tchad, où la guerre a produit d'énormes migrations vers les villes, est, à ce titre, révélateur. Il en est de même pour le Sahel, où la sécheresse a chassé des populations entières des zones rurales, l'hydraulique urbaine étant la seule qui puisse pallier le manque d'eau. Pour les générations actuelles, la vie urbaine apparaît comme la modalité de l'existence nouvelle. Sous ce rapport, un jeune garçon ou une jeune fille qui accepte aujourd'hui de vivre en campagne accepte du même coup de se dévaloriser aux yeux des autres. Ela note à ce sujet :

Le jeune africain rêve de la ville, c'est-à-dire d'un emploi qui laisse entrevoir argent et considération. Une civilisation nouvelle, dominée par l'obsession de l'argent et parée de puissance, bouleverse la société traditionnelle et séduit la jeunesse africaine, accusant la tension avec un milieu qui se lézarde. (1983 : 39)

Ela soutient un peu plus loin que " l'attraction invincible de la ville est un phénomène universel; elle n'est pas propre à l'Africain d'aujourd'hui. " (1983 : 40)

On peut retenir que les disparités entre le développement des grandes métropoles et le sous-développement de l'arrière-pays sont si grandes que les jeunes paysans peuvent difficilement résister à l'attraction urbaine. L'exode rural met en lumière, dans une grande mesure, le malaise paysan; or, ce monde paysan reste extrêmement lié au monde urbain avec qui il interagit. Par ailleurs, les implications de l'aspect démographique en milieu urbain consacrent à leur façon la complexification continue du phénomène urbain. Ce niveau de l'analyse soulève avant tout une question fondamentale, celle de l'insertion de l'individu migrant dans le milieu urbain africain. De façon générale, les recherches font le constat d'un décalage entre la croissance démographique des villes africaines et leur développement infrastructurel et économique (Piché, 1995). Les chiffres qu'apporte Gapyisi sont assez éloquentes:

La migration de la campagne vers les villes en représente environ 50% pour l'ensemble du continent africain. Cependant, pour certaines villes à croissance rapide elle contribue à plus de 70% de l'accroissement de la population urbaine. (1983 : 33)

Il n'est cependant encore rien qui puisse éclairer les conditions de vie dans le milieu urbain. Migrer c'est changer d'espace, c'est s'inscrire dans un nouvel espace où les codes et les manières de faire divergent de ceux qui nous sont familiers. Il importe donc d'examiner comment s'effectue l'entrée dans l'espace urbain.

Des études s'accordent à noter que les individus cherchent d'abord à s'inscrire dans des réseaux de solidarité. La filière principale est celle de la parenté ou du village car, à défaut d'être accueilli par un proche parent, on le sera par le chef des ressortissants du village, de la région (Deniel, 1968). Si ce chef ne peut accueillir le nouveau migrant, il chargera un autre membre du groupe de le faire. Ces regroupements villageois, régionaux ou ethniques finissent toutefois par éclater. Cependant, le premier quartier d'accueil est en général modeste, pauvre. C'est avant tout un espace de quête d'hospitalité pour le néocitadin en vue de l'apprentissage de la ville. L'accession à certains quartiers ou sous-quartiers aisés témoigne d'un certain niveau d'intégration urbaine qu'on vient consacrer :

Au fur et à mesure que les membres du groupement domestique s'adaptent à la ville, ils acquièrent des statuts socio-économiques modernes qui influent sur leurs aspirations en matière résidentielle. Ceux qui ont le mieux "réussi socialement" quittent les concessions initiales pour s'établir dans les nouveaux quartiers d'immeubles ou de villas. (Bloc, 1969 : 19)

Ainsi les critères d'installation paraissent-ils sélectivement à base socio-économique et socioprofessionnelle avant d'être ethniques pour certaines catégories d'individus.

Même si cette analyse de Deniel s'enracine dans des dynamiques migratoires lointaines, cette forme d'introduction à l'urbanité est encore d'actualité. Deniel (*ibid.*) note qu'à un moment donné le nouvel arrivant est appelé à participer aux dépenses de nourriture et de logement de ses hôtes. La question de l'emploi s'affirme alors, de même que celle des qualifications, de l'instruction académique de l'arrivant. Par ailleurs, d'autres filières de solidarité existent en parallèle, dont celle du "sexe" relative à la prostitution. Ces réseaux parallèles de placement se développent, semble-



t-il, de plus en plus en Afrique<sup>3</sup>. La question de l'emploi ne se pose cependant pas seulement pour les nouveaux citadins mais pour l'ensemble de la population urbaine. À la limite, c'est ce front économique qui contingente les conduites en matière de logement et de transport, car tout s'achète en milieu urbain, même la satisfaction des besoins primaires. S'il y a une porosité des frontières alimentaires entre la campagne et le milieu urbain, l'apport du rural n'est effectif qu'à une période de traite et n'est pas permanent. L'aspect économique précontraint en quelque sorte l'élaboration des stratégies de vie quotidienne. L'accès à l'emploi garantit d'une certaine façon l'accès aux ressources urbaines au sens où il procure les revenus de consommation. Plusieurs formes de solidarité se développent dans ce contexte urbain : la solidarité des groupes d'intérêts communs, celle de l'appartenance à un même travail, celle des réseaux politiques, etc. Ces formes nouvelles se développent au détriment des solidarités familiales. Balandier note que :

Les groupements familiaux étendus n'avaient qu'une existence provisoire et tendaient à libérer des familles dites " individuelles ". C'est là un mouvement qu'il convient de resituer parmi les processus d'individuation que la ville multiplie et rend prédominante. (1955 : 262)

Cette déconstruction appelle des interrogations dans la mesure où l'espace de parenté est en même temps l'espace de confiance, de solidarité et constitue ultimement celui de la sécurité pour l'individu.

Cette sécurité porte sur tous les registres du vivre: santé, alimentation, liens sociaux, alliances, etc. C'est donc à juste titre que Balandier affirme :

Le phénomène déterminant en milieu urbain, est la destruction (ou l'aliénation) du cadre familial à l'intérieur duquel s'inscrit l'individu, même lorsque celui-ci maintient des relations avec son groupement d'origine. (ibid.)

De fait, aujourd'hui encore, c'est l'ensemble social de base, à savoir le groupe de parenté, qui définit et régit les groupements et les comportements les plus typiques. En les disloquant, la société urbaine altère puis ruine le dernier support des cultures

---

<sup>3</sup> De jeunes filles rurales sont de plus en plus envoyées en ville pour jouer le rôle de servantes, une sorte de voile de la prostitution.

traditionnelles. Cette “ néoségrégation sociale ” reste l’expression la plus dramatique de la fragmentation des rapports sociaux et des milieux de vie. La coexistence d’une “ culture étrangère ” et d’une multitude de cultures autochtones génère nécessairement une multiplicité des systèmes de référence. C’est sur cet horizon que les individus mènent leur vie sociale et élaborent leurs stratégies de vie quotidienne. Il va de soi que l’absence de cadre de comportements typiques (famille, parenté...) autorise et favorise l’hybridation des conduites dans ce nouvel environnement urbain pour certaines catégories d’individus. C’est en ce sens que l’espace collectif prend une signification toute particulière comme lieu d’abaissement des cloisons que constitueraient les espaces domestiques des unités résidentielles.

L’espace collectif, physique ou psychosocial, situe dans l’ordre public par rapport à celui domestique, tendant vers le repli sur soi. Pendant que le premier est social, exocentrique, le second apparaît individuel, égocentrique et solitaire. En somme, tout en recouvrant deux niveaux différents de la vie urbaine, ces données spatiales ne sont pas exclusives l’une de l’autre; elles se complètent dans l’expérience de la vie urbaine. En permettant la participation sociale des individus et des groupes à un certain style de vie, l’espace collectif se pose comme un facteur d’intégration sociale. C’est à juste titre que Ledrut (1968) définit cet espace comme une étendue concrète qui réalise la sphère vivante de la vie de chacun. Dans le chapitre 5 de cette étude je reviendrai sur le rôle et la représentation de l’espace collectif, public chez les jeunes en constante élaboration de stratégies de survie. Relevons tout de même que l’identité des individus et des groupes est en quelque sorte liée à la coexistence de ces nombreux systèmes de référence et des syncrétismes particuliers qui en émergent. Cette identité s’établit aussi dans les rapports que les individus établissent avec les autres dans les différentes pratiques sociales (Ducret, 1988).

D’un point de vue heuristique, la dynamique interculturelle urbaine se pose comme une richesse pour l’anthropologie entendue comme la science de la culture et des rapports interculturels. Espaces de nouvelles pratiques sociales, économiques, culturelles et spirituelles, les villes sont donc devenues des lieux de confrontations entre des individus et des groupes qui n’ont en commun que leur origine rurale.

Gapyisi départage deux principaux groupes d'opposition dans ce nouveau cadre : d'un côté les politiciens, les officiers supérieurs de l'armée et de la police, les hauts fonctionnaires, les grands commerçants et le haut clergé; de l'autre, les jeunes sans emploi et les ouvriers mal payés. Même si cette bipolarité est certainement complexifiable et divisible, il convient cependant de reconnaître avec Gapyisi que :

Le fossé est devenu énorme et la force de la divergence de leurs intérêts efface progressivement bien que lentement la référence à une origine paysanne commune et les liens traditionnels claniques ou ethniques que les classes dirigeantes actuelles ont si habilement exploités. (1989 : 28)

La divergence entre les deux catégories d'individus identifiées par Gapyisi renvoie aussi à un contraste au niveau de l'habitat. Les démunis côtoient quotidiennement les " enrichis ", autrement dit, des quartiers insalubres jouxtent de riches " plateaux " résidentiels. Cela entraîne un sentiment d'insécurité parmi les populations des villes africaines, et ce, parmi toutes les couches sociales. Les pauvres l'éprouvent pour leur travail ou simplement pour leur survie. Les plus aisés n'ont pas souvent le sommeil tranquille malgré les mesures de sécurité dont ils s'entourent et la présence de " chiens méchants " et de gardes privés. La police assure l'ordre et la sécurité en s'en prenant, durant ses rafles, aux jeunes qui n'ont pas de " carte de travail ". L'État essaie, quant à lui, de rétablir " l'ordre " en détruisant les quartiers insalubres qu'il trouve encombrants et malsains dans l'espace urbain.

Ces données caractérisent en somme le milieu urbain africain et éclairent l'inégalité des conditions et des niveaux de vie de ses habitants, de même que les disparités qui opposent les zones d'habitat et les catégories socioprofessionnelles. Le contraste entre les quartiers résidentiels et les bidonvilles révèle en fait une continuité dans le monde urbain africain, celle de la ségrégation sociale coloniale posant d'un côté le " quartier blanc " et de l'autre le " quartier africain ". Dans ce contexte, les attitudes et les problèmes des habitants d'un quartier dépendent directement de leurs relations avec les quartiers voisins, riches ou pauvres, de la situation générale de la société. Werner (1993) a, dans ce sens, montré qu'à Pikine (Dakar) on doit oublier la division ethnique des quartiers pour noter plutôt leur division socio-économique. Cette

tendance s'affirme de plus en plus à travers l'Afrique, chaque groupe socio-économique développant une représentation spécifique de la ville et de ses problèmes. La hiérarchie des emplois, des revenus et des ancrages spirituels qui caractérise la société urbaine africaine sous-tend cela. Le tissu urbain offre l'image que les groupes sociaux lui impriment, de la division de la ville en quartiers ou sous-quartiers et de ceux-ci en différentes sortes d'unités résidentielles. Si ailleurs l'on a tendance à soutenir que la densification populationnelle des espaces urbains instaure l'anonymat et l'indifférence, en milieu urbain africain, les quartiers "populaires" à forte concentration prédisposent à une solidarité effective et affective. Ceci l'est sur la base d'une situation relativement partagée : la pauvreté. Au contraire, les quartiers de "prestige social", de riches, à faible concentration, mettent en présence des gens à intérêts calculés en sorte que leur indifférence mutuelle en serait une conséquence ou refléterait l'égoïsme du système économique dont ils relèvent.

Finalement, les stratégies d'accès aux ressources urbaines s'élaborent sur un fond de contingences et de répertoires plus ou moins individuels. Par exemple, le secteur informel joue un rôle de socialisation et d'initiation aux codes de la ville pour les nouveaux migrants (Diouf 1994). De même, le secteur primaire a droit de cité dans les villes d'Afrique tropicale avec la culture de produits vivriers en pleine ville (Lee 1993; Vennetier, 1991). Diouf souligne à cet égard l'emboîtement des espaces de vie, de travail, de la débrouille et de la délinquance. Il note sur le plan des stratégies :

À cette situation, il n'y a nulle possibilité autre que la confrontation et/ou la négociation. Les procédures deviennent ainsi celles de la dérobe, de la rature, du contournement et plus souvent encore de l'acquiescement feint et de l'affrontement direct. (1994 : 9)

D'emblée paraît saisissable ici toute la complexité du milieu urbain. Cette complexité renvoie à l'interdépendance des niveaux à l'intérieur du tout social urbain : l'économique, le social, le culturel, l'environnemental, le sanitaire, etc. De façon spécifique, les problèmes de santé appellent des stratégies diverses dont l'automédication (Bahi, 1991) et une sorte de reconduction de pratiques rurales en milieu urbain à travers la fréquentation des guérisseurs (Ela, 1983). Relativement à

toutes ces données, chaque grande ville africaine exprime sa coloration spécifique et Abidjan en est un exemple patent.

### 1.1.2 Études urbanistiques : habitat

L'urbanisation s'édifie à travers un large processus de transformations économiques et sociales qui renvoient à un mouvement migratoire des populations des zones rurales vers les zones urbaines (Stren, 1992 ). L'Afrique colore cependant à sa manière ce processus car, comme le mentionne Diouf (1994), la ville est le lieu d'insertion de l'Afrique dans la modernité. Cette modernité appelle des ruptures et des métissages par rapport au traditionnel afin de donner une certaine identité, une certaine coloration aux mutations en perpétuelle réalisation.

La colonisation a joué un rôle de premier plan dans le développement accéléré de l'urbanisation africaine. En effet, la colonisation a provoqué une conjoncture nouvelle en installant des cadres administratifs et les pouvoirs coloniaux. Il convient de noter que, du côté anglais, le système colonial a été plus décentralisé que du côté français (Comhaire, 1981). Dans les pays colonisés par l'Angleterre, les dirigeants post-coloniaux ont cependant adopté, comme le firent les dirigeants des pays de l'Afrique française, des politiques très centralisées. Du côté français, une série de sociétés immobilières avaient été créées grâce à un ensemble d'ordonnances et de lois. Ces sociétés déterminèrent en grande partie le développement des villes de l'Afrique noire française à la fin de la période coloniale.

L'ordonnance du 28 juin 1945 a inauguré le début de la première législation sur l'urbanisme dans les territoires français d'outre-mer. Elle introduisit aussi la notion de plan d'aménagement. Le décret du 10 juin 1946 (décret du gouvernement de la France d'outre-mer) crée un comité d'urbanisme et identifie les localités devant bénéficier d'un plan directeur. Une perspective discriminatoire se laisse entrevoir par le choix des localités. La loi du 30 avril 1946 établit, quant à elle, la création de sociétés d'État et des sociétés d'économie mixte conçues afin de résoudre les problèmes d'habitation, déjà présents à cette époque. Cette loi dessine les lignes

directrices de la gestion étatique de l'habitat à travers les sociétés d'état. À partir de 1949, ces dispositions prennent effet en Afrique équatoriale française, puis en Afrique occidentale française. L'année 1949 voit la naissance de la *SICONGO* (société immobilière) qui regroupe le Congo-Brazzaville, l'Ubangui-Chari, le Tchad et le Gabon.

En 1960, année de l'indépendance de la plupart des pays africains, chaque nouvel État crée sa société immobilière à partir de l'exemple colonial. La *SICONGO* revient alors au Congo-Brazzaville et la Centrafrique institue la *SICA* (société immobilière de la Centrafrique). De leur côté le Tchad à Fort-Lamy et le Gabon à Libreville créent respectivement la *STI* et la *SIGA* dans un objectif immobilier urbain.

En 1950, l'Afrique occidentale française (AOF) se dote de la *SICAV* (société immobilière qui va du Cap-Vert au Sénégal). Un an plus tard, en 1951, la *SIM* (société immobilière malgache) et la *SIHCI* (société immobilière des habitations à bon marché en Côte d'Ivoire) voient le jour. Pour ce dernier pays, une autre société, la *SUCCI* (société urbaine et de construction) apparaît en 1959. La fusion de ces deux sociétés (*SIHCI* et *SUCCI*) en 1965 a donné la première société post-coloniale, la *SICOGI* (société ivoirienne de construction et de gestion immobilière). C'est à cette société et à la *SOGEFIA* (société de gestion financière et de l'habitat) que Stren *et al.* (1992) font allusion dans leur survol rapide de la politique de la Côte d'Ivoire en matière de logement. Cet aspect également sera considéré plus loin.

Le pouvoir colonial français planifia ses aménagements urbains de façon à faciliter le contrôle sur le territoire et sur les populations locales. En ce sens, les premiers centres urbains sont, pour la plupart, des ports maritimes. Ces premières villes coloniales fonctionnaient à la fois comme des bases d'exploitation, des centres commerciaux, des capitales administratives et politiques. Elles permettaient aux colonisateurs le contrôle politique et le transfert des richesses vers les métropoles. Elles cristallisaient, en quelque sorte, l'extraversion des économies locales africaines. Les sociétés citées plus haut seront cependant incapables de résoudre les problèmes de logement créés d'un côté par l'arrivée massive et continue des populations rurales, et de l'autre par

une croissance naturelle continue des populations urbaines elles-mêmes. Ces problématiques sont véritablement pluriethniques pour l'Afrique urbaine moderne.

Le contexte de crise actuel inscrit les politiques sur un fond d'ajustements économiques et de libéralisation politique. Il faut notamment résoudre les problèmes aigus du logement, du travail, de l'enseignement et de l'éducation sanitaire. Ces exigences ont conduit la plupart des pays de l'Afrique de l'ouest à élaborer des politiques urbaines centrées sur trois objectifs principaux : 1) la maîtrise de la croissance démographique, 2) la promotion d'une politique d'emploi et de logements sociaux et 3) la satisfaction des besoins essentiels en matière d'équipements et d'infrastructures (Diouf, 1994).

Ces objectifs n'ont pas été atteints. Comme l'expliquent Gapyisi (1989) et Diouf (1994), non seulement la croissance urbaine n'est pas liée à la création d'emplois mais les gouvernements ont mené une politique de centralisation politique et économique contraire à toute promotion de la démocratie locale, de la participation, de l'attribution et de l'expression d'un quelconque rôle économique au pouvoir local ou communal. Même dans les pays anciennement colonisés par les Anglais, qui jouissaient d'une relative décentralisation communale dès le temps colonial, l'on assiste à une rigoureuse centralisation administrative. Dépassés, les pouvoirs publics ont, dans plusieurs pays, cherché à freiner par des mesures administratives et répressives l'afflux de nouveaux migrants vers les villes. Au regard de tout cela, Diouf se demande s'il existe une véritable politique urbaine africaine, les schémas urbains élaborés par les fonctionnaires n'étant jamais réalisés. Ceci semble être la caractéristique fondamentale de la plupart des politiques gouvernementales. D'ailleurs, que ce soit à Bamako, Dakar ou Abidjan, les quartiers dits spontanés sont plus peuplés que les quartiers planifiés (Vennetier, 1991). La tendance est plus souvent à la destruction des quartiers spontanés. Ceci amène Ela à faire la remarque suivante :

Faire disparaître les bidonvilles à la périphérie des grandes métropoles ne constitue qu'un effort limité d'aménagement du territoire si la structure urbaine qui prédomine n'est pas remise en cause dans sa totalité. (1983 : 182)

Autrement dit, on ne maîtrise pas la croissance urbaine par de simples mesures d'assainissement. Ces mesures ne sont, au contraire, dictées que par des raisons de prestige afin que les délégations étrangères et les touristes ne voient que ce qui est " beau ". Dans les faits, ces opérations " cosmétiques " provoquent plutôt des conflits et des affrontements entre l'État et les populations (Diouf, 1994). Elles ne font qu'accroître l'insécurité dans les villes africaines. En fait, se contenter d'attribuer les problèmes urbains aux migrations ne paraît pas pertinent. En effet, la croissance de la population urbaine déjà en place contribue à près de 50% de la croissance urbaine dans beaucoup de pays africains; de plus, les pouvoirs publics parviennent à peine à satisfaire 10% des besoins en infrastructures et en équipements liés à l'accroissement de la population urbaine (Gapyisi, 1989). Donc, même sans migration, les difficultés urbaines submergent les gouvernements.

Si l'on considère l'extraversion économique, les politiques gouvernementales se font à partir de marqueurs tels l'ajustement économique et la libéralisation politique, deux signes de la mondialisation actuelle des marchés. La plupart des politiques urbaines nationales consistent en une sorte de gestion des pénuries qui tend à relâcher les politiques de centralisation à outrance du passé. L'abandon de certaines de ses prérogatives et de domaines jadis réservés, réduit aujourd'hui le crédit de l'État en Afrique. Stren et White décrivent ainsi la tendance à la décentralisation :

Governments have turned to administration, decentralization, community self-help, privatization, and full-cost recovery in attempts to retrieve a modicum of control. None of these policies has yet reversed the general trend of deteriorating urban conditions, though it could be argued that conditions might be worse had they not been attempted. (1993 : 305)

De fait, le profil des politiques gouvernementales ne privilégie en rien le développement à l'échelle microsociale. L'arrière-fond des réponses économique, politique, sociale, religieuse et idéologique des individus et des groupes échappe donc en général aux gouvernements. Tout compte fait, l'on peut soutenir, à la suite de Gapyisi, que la maîtrise de la problématique urbaine est un défi énorme pour le présent et l'avenir du continent africain. Le rythme et la violence des dynamiques urbaines sont tels qu'il faudrait agir rapidement pour relever ce défi qui ne s'adresse



pas seulement aux planificateurs urbains mais à l'ensemble de la population. Toutes les couches sociales sont en effet concernées, car elles subissent d'une façon ou de l'autre les conséquences de la crise urbaine actuelle.

Un tel contexte nécessite déjà des recherches au sens où démographes, géographes, urbanistes et environnementalistes ont dominé les recherches sur les villes du tiers-monde de façon générale et sur les villes africaines de façon particulière. Dans les faits, toute ville constitue un organisme social très complexe dont on ne peut comprendre la dynamique que par des observations et des analyses à la fois approfondies et minutieuses. Par ailleurs, quand on sait que l'anthropologie paraissait au départ, tout comme elle l'est aujourd'hui dans une large mesure, synonyme d'études exotiques, une intervention de l'anthropologue en étude urbaine n'est pas sans difficulté, ne serait-ce que pour des raisons d'ordre épistémologique au moins.

### **1.1.3 Une anthropologie de la ville**

La constitution progressive d'une méthodologie propre à l'anthropologie est en rapport étroit avec l'histoire de l'anthropologie elle-même. En ce sens, les sociétés exotiques ont toujours constitué l'univers principal de la recherche anthropologique. Cependant, depuis le début des années 1980, l'ethnologie urbaine est à l'ordre du jour de la discipline ethnologique.

Une perspective de l'ethnologie urbaine se précise ainsi avec Gutwirth :

Les innovations trouvent toujours des références " ancestrales " ou des modèles venus du passé. L'école sociologique de l'Université de Chicago apparaît ainsi comme la référence fondatrice de l'ethnologie dans la ville. Au début du siècle, des sociologues enquêtant à Chicago sur les immigrés récemment installés en nombre dans des quartiers déterminés, parfois des " ghettos " (Wirth, 1928), se sont inspirés des méthodes de l'ethnologie " classique " et de ses maîtres, notamment Lowie et Boas. Ce que l'on méconnaît, c'est que des ethnologues classiques ont, eux aussi, réfléchi sur l'utilisation de leur discipline pour l'étude de nos propres sociétés. (1987 : 2-3)

Ce déplacement de l'anthropologie vers de nouveaux pôles d'intérêt est toujours en cours. Même s'il a parlé de " sociologie " des Brazzaville noires, Balandier (1955)

initiait à mon sens, dès les années 1950, l'anthropologie urbaine en Afrique. L'Afrique urbaine contemporaine laisse véritablement entrevoir des façons diverses de vivre en ville et de " vivre la ville ".

Face aux études urbaines, l'on pourrait penser que l'anthropologue de la ville ne dispose pas de l'atout majeur central de l'enquête ethnologique " exotique " : la distance culturelle. Sylvie Fainzang répond à cela :

[...] l'observateur et l'observé n'ont jamais rigoureusement à la fois les mêmes statuts sociaux et les mêmes modèles culturels, - ni d'ailleurs les mêmes représentations de ces statuts et modèles - lors même qu'ils appartiennent au même groupe et relèvent d'une même " culture urbaine". (1987 : 136)

Ultimement, la question renvoie à la démarche à suivre pour étudier les relations interpersonnelles. Une évidence s'impose, celle de se convaincre que, quel que soit l'espace d'étude, l'anthropologue interprète en le décrivant. L'interprétation des observations de terrain implique une réélaboration du savoir, le but poursuivi étant de rendre compréhensible à l'intention du lecteur, une expérience, un mode de vie, une culture, dans un langage qui ne peut qu'être réducteur tant il concentre, confond, transforme. Les limites de la mémoire et de l'œil humains ont incité les ethnographes à utiliser des techniques de captage du réel de plus en plus performantes et sophistiquées. C'est ce que firent Gregory Bateson et Margaret Mead dès 1942. À la suite de ces derniers, des chercheurs, ayant pris conscience que "le social passe par l'individuel", mettent au point la technique de l'enregistrement filmé pour l'étude des interactions sociales. Certes, par rapport aux seuls résidus écrits, les documents vidéo fournissent une image plus fidèle du réel : paroles, bruits de fond, silences, gestes, regards, mimiques... Cependant, des inconvénients subsistent avec cette technique : derrière la caméra se cache le preneur d'images, il n'est jamais en position de neutralité face à l'objectif et reste précontraint dans son exercice par des conditions techniques d'enregistrement. Certains détails plus ou moins importants du contexte comme les odeurs, les conditions climatiques et bien d'autres perceptions sensorielles ne sont pas reproductibles.

Il semble donc illusoire de revendiquer une pure objectivité dans la quête matérielle des informations en discriminant un espace d'étude indépendamment des problèmes qui s'y posent. Ces problèmes, individuels ou collectifs, appellent le plus souvent la mise en branle des mécanismes de régulation sociale, culturelle. Ces mécanismes ou dispositifs de résolution desdits problèmes font autant l'objet de préoccupations de la discipline anthropologique que les problèmes eux-mêmes.

La possibilité de s'affranchir d'une considération spatiale demeure pour la ville. Yves Delaporte précise, quant à lui, que : "la diversité des milieux formant la mosaïque sociale de la ville est telle que le dépaysement et l'étrangeté commencent au coin de la rue" (1987 : 243). De plus, selon lui : "l'absence de recul est un danger qui finit par guetter tout enquêteur, pour peu qu'il ait fréquenté le même terrain pendant une longue période [...] (*ibid.*)". En fait, la distance comme tentative de construction de l'objectivité est avant tout une attitude d'esprit et peut commencer avec notre voisin de palier. Tout se joue sur un fond de probité intellectuelle et morale avec, en toile de fond, l'articulation de la recherche sur les attributs essentiels et traditionnels de l'anthropologie. C'est ce que semble soutenir Gutwirth :

La fidélité aux leçons essentielles de nos maîtres engagés dans des recherches "exotiques" demeure. Nous pratiquons les problèmes, les concepts, les méthodes de l'ethnologie. Il n'y a pas de discontinuité entre tel africaniste étudiant les phénomènes de possession haussa, et l'ethnologue enquêtant sur des pratiques religieuses bouddhistes en région parisienne. (1987 : 5)

L'anthropologue urbain se distingue des chercheurs des autres disciplines travaillant sur le champ urbain (démographes, économistes, urbanistes et sociologues...) car son approche est centrée sur la complexité et la profondeur des phénomènes sociaux. Il apporte sa démarche particulière qui permet, souvent à partir d'un objet de recherche restreint, d'éclairer des phénomènes complexes (Gutwirth, *ibid.*). La méthode au sens général est constituée de l'ensemble des opérations intellectuelles par lesquelles une discipline cherche à atteindre les vérités qu'elle poursuit, à les démontrer. C'est la méthode scientifique au sens général (Grawitz, 1984).

En référence à la complexité du phénomène urbain africain, il faut distinguer les “niveaux” de la réalité sociale, culturelle, économique, spirituelle et les caractéristiques qui leur sont propres malgré leur interdépendance évidente. Ces dernières imposent l’emploi d’un mode d’approche, d’une méthode, d’une technique particulière. Il faut cependant insister sur la complémentarité, la solidarité de ces méthodes dans la saisie du phénomène urbain africain. L’anthropologue doit rester attentif aux perspectives des autres chercheurs en milieu urbain africain, qu’il s’agisse des urbanistes, des démographes, des politologues ou des sociologues. Cependant la relativité des méthodes n’exclut pas l’éventuelle prédominance d’un procédé par rapport aux autres qui concourent dans le même temps à l’élucidation des phénomènes.

J’ai mené cette étude sur les jeunes en difficulté à Abidjan en prenant en compte les exigences qui précèdent. Je vais donc présenter maintenant la problématique spécifique à ces jeunes et à leur environnement.

## **1.2 Problématique de cette recherche**

Des études s’accordent à montrer que les pays du tiers-monde sont en voie de devenir principalement urbains et que les centres urbains constituent déjà les moteurs économiques de leur développement (Stren, 1992). Du côté africain, l’explosion démographique relativement récente fait de l’Afrique un continent jeune et, dans un pays comme la Côte d’Ivoire, 70% de la population a moins de 30 ans (RGHP, 1988) tandis que l’urbanisation atteignait déjà 55% il y a dix ans (Gapyisi, 1989). Je vais aborder la question des jeunes en Afrique avant de situer les axes majeurs de ma propre étude.

### **1.2.1 De la question des jeunes en Afrique**

Comme il a été souligné, la crise du logement, de l’assainissement, de l’emploi, de l’équipement socio-sanitaire par exemple, caractérise globalement l’urbanisation africaine. La crise de l’emploi, qui entraîne des pertes de revenus, joue

nécessairement sur les exigences de droits et de devoirs des individus et des groupes, particulièrement pour ce qui est de l'investissement parental. Il me semble important maintenant de relater certaines recherches, de manière non exhaustive bien sûr, qui sont des tentatives pour comprendre, chacune selon son style, les enjeux du phénomène urbain et des jeunes.

Le pluralisme de la réalité urbaine africaine n'a pas dès le départ polarisé l'attention des chercheurs sur la situation des jeunes. Ce manque d'intérêt initial tant en milieu rural qu'en ville s'explique assez aisément dans le cas de l'anthropologie, note Coquery-Vidrovitch :

Les jeunes n'étaient pas en eux-mêmes un champ d'études intéressant. Les anthropologues ont eu tendance à se plier à cette tradition et, recevant leurs informations des vieux, se sont eux-mêmes, dans leur ensemble, bien peu préoccupés de prendre les jeunes comme objet d'observation. Leurs interlocuteurs considéraient la jeunesse comme une zone de passage et de transition qui n'apparaissait pas essentielle : la plupart des travaux, s'ils ont parfois interrogé l'école - qu'il s'agisse des modes d'enseignement autochtones (centres coraniques ou éducation "traditionnelle"), s'ils se sont attachés à décrire certains rites de passage et à déterminer les "classes d'âge", ont négligé les jeunes en tant que tels, comme sujet en somme négligeable, peu important sur le plan politique comme sur celui de la vie quotidienne. D'où le retard pris en ce domaine. (1992 : 35-36)

En dehors de cette "négligence" des jeunes, les différents angles d'approche sont à la fois historique, géographique, démographique et sociologique.

La perspective de la géographie urbaine a surtout été mentionnée par J. Dresch et Richard Molard. L'important courant des études de géographie urbaine en Afrique se dessine à travers les caractéristiques tridimensionnelles suivantes. Apparaît d'abord un aspect topographique qui a conduit les géographes à s'intéresser à l'espace et aux sites dans les villes. Cette dimension a fait l'objet de nombreuses monographies. Ainsi, on a pu trouver les raisons du choix des grandes cités, raisons stratégiques, économiques, commerciales. L'aspect fonctionnel a porté sur les intérêts économiques des colonisateurs dans la fondation des villes portuaires, minières, résidentielles. Le troisième niveau de ces caractéristiques touche aux questions de

population en traitant de la croissance de l'immigration et de l'exode rural (Mercier, 1954). Cette tendance est toujours en vogue aujourd'hui, mais en étant le fait des démographes (Piché, 1995) ou des sociodémographes (Moriba, 1993) qui s'intéressent en plus aux mécanismes "d'insertion" en milieu urbain. Véritable espace de pression écologique, sociale, culturelle et économique, le milieu urbain africain constitue aujourd'hui non seulement un espace de déconstruction mais est également, selon Piché *et al.*, (*ibid.*) un lieu de reconstruction de pratiques et d'aspirations dans les domaines social, culturel, économique et professionnel.

Quant à l'approche historique, elle s'est développée à partir de 1960 et a porté sur les villes précoloniales et sur l'évolution des grandes villes postcoloniales. Les villes précoloniales ont été surtout étudiées à partir de leur adaptation au changement économique, politique et culturel (Kipré, 1985). Dans certains cas, la tendance historique a révélé une continuité entre la ville précoloniale et la ville coloniale ou postcoloniale, c'est le cas par exemple de Niamey (Bernus, 1970 ). Certains auteurs sont allés jusqu'à mettre l'accent sur les problèmes fonciers ainsi que ceux de l'organisation des divisions sociales pendant les périodes de la traite et de la colonisation (Mercier, 1959).

L'horizon des sociologues laisse entrevoir les phénomènes de conservatisme en milieu urbain et l'utilisation de modèles anciens. À cela s'ajoute l'étude des rapports de solidarité et les principales activités faites par les groupes anciens et par les groupes lignagers surtout (Gibbal, 1974). C'est dans cette optique que Foté *et al.* (1978) ont analysé les rapports entre "vie urbaine et personnalité africaine". De la permanence de certaines solidarités comme l'entraide dans des cours communes d'habitation, ils concluent à la permanence de cette "personnalité africaine". C'est une vision qui mérite d'être complexifiée au sens où la "personnalité africaine" ne saurait être un invariant, compte tenu des changements multiples qui apparaissent. Le constat de dispositifs ou sources d'aide présents dans les environnements de cours communes a été fait dans le cadre du projet *Villes et pathologie* dirigé par Bibeau

(GIRAME<sup>4</sup>, Abidjan 1991-93), sans pour autant faire de généralisation. Certes, l'on pourrait noter la distance temporelle entre les deux études mais à la limite, la tendance même à la singularisation de la personnalité en question peut paraître socialement et culturellement appauvrissante.

Dans cette perspective, même si l'on fait état de l'expression de nouvelles solidarités qui permettent de reconstituer des substituts de groupes familiaux traditionnels, les dynamiques créatrices (celles des jeunes notamment) à l'interface des anciens et nouveaux modèles sont généralement passées sous silence. Il en est de même de la question des "inadaptés sociaux", groupe hétérogène où l'on trouve des jeunes en difficulté, des parents seuls incapables de subvenir aux besoins familiaux, etc. En somme, les processus de marginalisation ou d'exclusion qui s'enracinent dans des réseaux sociaux ou dans des dynamiques culturelles et économiques en milieu urbain, semblent être à l'arrière-plan des recherches citées. Cependant, un bon nombre d'études ou supposées telles se font, ces dernières années, sur les jeunes dans les villes africaines en général et particulièrement à Abidjan, qui touchent aux processus de marginalisation et d'exclusion. C'est l'œuvre de sociologues, de psychologues et de travailleurs sociaux au sein des O.N.G.

Une collaboration pluridisciplinaire, entre spécialistes et travailleurs sociaux, se retrouve dans le projet *Jeunes en Afrique*, recherche menée sous la co-supervision de Coquery-Vidrovitch et de D'Almeida-Topor (1992). Celle-ci s'initie à partir du constat d'absence d'étude sur les jeunes malgré leur "explosion démographique". Sachant que cette croissance ne peut se faire sans poser de problèmes, ces chercheuses et leur équipe appréhendent le "rôle historique" des jeunes dans les luttes coloniales et politiques de l'Afrique à travers des associations, des syndicats. Cette étude laisse entrevoir le caractère de tension, de "situation" parfois "explosive", que cela représente. C'est à juste titre que cette étude retient qu'en milieu urbain africain, ce sont les jeunes qui descendent dans la rue et constituent le gros des troupes des émeutes, qui tendent à se multiplier depuis dix ans surtout. En

---

<sup>4</sup> Groupe interuniversitaire de recherche en anthropologie médicale et en ethnopsychiatrie.

reconnaissant cette “ situation de crise ” comme le produit d’une longue histoire, cette étude trouve ses fondements aux niveaux social, culturel, politique et économique, voire religieux. D’Almeida-Topor *et al.* (1992) font aussi le constat que ce sont les jeunes qui (parce qu’ils sont au chômage ou sans emploi, scolarisés ou non) sont le fer de lance de ce système “ de la débrouille ” que, faute de mieux, les experts du Bureau international du travail ont nommé “l’informel”.

Cette étude a le mérite de mettre en relief des nœuds explicatifs importants au sens, par exemple, où la situation de sans-emploi ou de chômeur, de scolarisé ou non, peut expliquer des comportements de jeunes. Mbembe (1985) touche à ces questions en identifiant les procédures par lesquelles les jeunes contestent ou détournent les injonctions des pouvoirs africains et élaborent des stratégies en réponse à ce qu’impose la quotidienneté en milieu urbain. Certes, l’idée de “ la débrouille ”, telle qu’énoncée ici, paraît non discriminatoire et homogénéisante pour tous les jeunes; c’est pourquoi il conviendrait d’ajouter que tous n’arrivent pas toujours à élaborer des pratiques sociales et culturelles neuves et à énoncer des langages qui permettent d’accéder à la pluralité des sens comme le mentionne Mbembe (*ibid.*). Ces éventuelles pratiques créatrices et protectrices s’établissent véritablement le long d’une interface tridimensionnelle relativement à un univers collectif de référence, à la vie individuelle et aux contingences de la quotidienneté. Vidal (1995) a surtout articulé sa recherche sur cette interface en appréhendant l’identité du jeune Mahorais à travers un univers de signification, des sources de désordre et dans un mouvement de conflit et de discontinuité.

Une autre équipe de chercheurs s’est attelée à *L’étude des jeunes et de la culture de la rue*, thème s’inscrivant dans un programme de recherche plus vaste initié par l’Institut français de recherche en Afrique (IFRA) en 1994 et portant sur la violence urbaine en Afrique. L’objectif de cette étude<sup>5</sup> est ainsi :

Appréhender la culture de la rue, analyser ses multiples facettes, identifier les facteurs qui la produisent, c’est se donner autant de

---

<sup>5</sup> Elle a été rendue possible grâce au concours du Ministère français de la coopération et du Programme de gestion urbaine des Nations Unies.



moyens d'intervention pour parvenir à réorienter un processus qui, laissé à lui-même, ne peut conduire qu'à une dégradation constante de destins individuels comme du tissu social dans son ensemble. (Hérault, 1996 : 1)

Ce programme de recherche a touché huit villes d'Afrique : Dakar, Abidjan, Kano, Lagos, Kinshasa, Nairobi, Johannesburg et Umtata. Le résultat renvoie à des situations locales diverses avec un fond commun où se retrouvent l'extrême pauvreté, les dysfonctionnements institutionnels, le chômage, la disparition des réseaux traditionnels de solidarité, etc. Dans cette étude, on montre que ces situations poussent les jeunes à "une uniformité des modes de survie dans la rue", des modes consistant uniquement en des solutions marginales comme la prostitution, la mendicité, la délinquance, les trafics et les activités illicites comme autant de moyens de survie :

Partout, cette condition se prête à des abus de tous ordres : psychologiques, sociaux, politiques, sexuels, addiction à diverses drogues, etc. Partout, elle constitue un terrain de prédilection pour le développement d'attitudes et de comportements agressifs, violents - mais pas nécessairement immoraux. (Hérault, *ibid.*)

Ce sombre tableau est maintenu et entretenu, selon l'étude, par "la constance des mécanismes de production d'enfants de la rue" (extrême pauvreté, dissociation du couple parental, individualisme et crise morale), "la spirale de la violence" et "l'inadéquation des réponses" institutionnelles ou privées, entreprises en vue de résorber et de prévenir la délinquance juvénile et la violence afférente.

Cette recherche considère les jeunes comme des victimes qui n'ont d'autres solutions que celles de la déviance. C'est une façon d'admettre que toutes les pressions sociales, économiques, culturelles, contextuelles, structurelles ou occasionnelles n'ont pas d'effet positif sur les jeunes. Certes, de telles pressions peuvent mener à l'autodestruction, à la passivité et à la non-mobilisation sociale (Bibeau, 1995) mais les victimes ou supposées telles ne sont pas que des acteurs purement passifs, puisque répondant le plus souvent à leur situation en essayant de s'en sortir positivement. Même si les résultats de leur réaction ne sont pas toujours déterminants, il convient

cependant de polariser l'attention sur la façon dont des "victimes" font preuve d'initiative et de créativité.

Toutes les recherches révèlent la diversité de la situation des jeunes et, en quelque sorte, elles montrent comment l'étude de la situation des jeunes à Abidjan ne peut s'appréhender qu'en référence au contexte africain global, mais surtout à celui de la Côte d'Ivoire elle-même.

### 1.2.2 Spécificité de cette étude

La dynamique de la population en Côte d'Ivoire se caractérise par une explosion démographique<sup>6</sup> imputable à la fois à un taux d'accroissement naturel très élevé et à un important apport migratoire. Les stratégies coloniales et postcoloniales de développement y sont aussi pour quelque chose. La Côte d'Ivoire a connu d'intenses mouvements migratoires pendant la période coloniale et continue d'être en Afrique un important pays d'immigration (Moriba *et al.*, 1993).

Les migrations internes (exode rural, mouvements interrégionaux et interurbains de populations) sont intenses. Son climat, sa situation économique et son histoire récente font de la Côte d'Ivoire un pays de forte migration. C'est en ce sens que Moriba *et al.* notent :

Les statistiques disponibles montrent que la population d'étrangers en Côte d'Ivoire n'a pas cessé d'augmenter depuis les années 40, notamment avec l'introduction de l'économie d'échange, qui s'y est considérablement développée surtout grâce à la création de l'économie de plantation dans le sud du pays dont les conditions physiques s'y prêtent, et à l'organisation de nouveaux courants commerciaux tant entre l'Europe et le pays qu'à l'intérieur de celui-ci. (1993 : 9)

Les activités agricoles, les premières industries (savonnerie, textile) et les stratégies commerciales libanaises et mauritaniennes soutenues par certaines infrastructures (ports, chemin de fer Abidjan-Niger), ont mené à la création de centres urbains de première et moyenne importance ainsi qu'au développement d'Abidjan.

---

<sup>6</sup> De 3 865 000 en 1960, la population ivoirienne est estimée actuellement à 14 millions d'habitants (RGP, 1994).

La question urbaine en Côte d'Ivoire s'articule principalement autour d'Abidjan qui rassemble 40-45% de la population urbaine ivoirienne depuis un demi-siècle (Dureau, 1987). Cette prédominance amène, par exemple, Touré (1981, 1985) à traiter de la "vie quotidienne en Côte d'Ivoire" et des "petits métiers" en se centrant exclusivement sur Abidjan. Il esquisse un procès d'occidentalisation de la vie sociale où l'on perçoit une sorte de mimétisme, de snobisme dans les comportements des individus et des groupes, et même à travers des dispositifs matériels de la ville (toit d'Abidjan comme toit de Paris). Dans le fond et par rapport aux individus, cette étude jette un doute sur l'idée de Gibbal (1974) qui affirme que plus on a un revenu élevé, plus on maintient les liens avec la famille rurale en lui apportant de l'aide financière. En fait, le snobisme est généralement le propre de ceux qui ont de grands revenus, qu'ils utilisent pour des besoins plus ou moins fictifs, selon Touré (1981). En toute rigueur, la question du rapport ville-campagne est beaucoup plus complexe que le penserait un esprit non averti compte tenu des logiques diverses au fondement de la porosité de la frontière entre les deux. Cet aspect sera traité plus loin dans ce travail.

Touré (1985) montre ensuite comment la conjoncture économique difficile est source de créativité chez certaines catégories de personnes, notamment chez des adultes de certains groupes ethniques (nationaux et étrangers); il fait d'ailleurs une description des petits métiers créés. Tout en révélant comment une pression peut être génératrice de comportements, d'actions dans ce milieu, les catégories de jeunes ne font pas l'objet de préoccupations dans sa recherche. Il ne traite pas non plus de la représentation, de la perception que les individus en ont ni de la gestion qui en est proposée ou faite. En d'autres termes, c'est la dimension organisatrice ou réorganisatrice de vie sociale et de (re)structuration ou de (re)construction identitaire qui est omise.

C'est avec Konaté que Touré a entrepris, en 1990, une étude qui a analysé le contexte psychosocial global dans lequel baignent les jeunes en général et ceux en difficulté particulièrement. Cette étude qui porte sur "le sacrifice dans la ville" montre comment le sacrifice peut être envisagé comme un indicateur, un "miroir" de la santé psychosociale des individus et des groupes. Pour ces chercheurs, la dimension

plurielle du sacrifice répond aux soucis majeurs des citoyens ivoiriens dans les domaines de l'emploi, de la santé, de l'école et de la sorcellerie, par ordre d'importance décroissante.

Ce contexte social global urbain est aussi évalué par Dedy et Tapé (1995) mais sous l'angle de la " famille " et de l' " éducation " appréhendées dans une perspective psychosociologique. Pour eux, le milieu urbain réduit ou éteint " l'effet protecteur du feu familial " avec une " démission " des parents envers leurs enfants, démission générée, selon eux, par ce milieu urbain. C'est ainsi que Dedy et Tapé qualifient ce milieu de " défoliant " socioculturel. Même si cette vision des choses peut être fondée sur une apparente différence de potentiel d'attention, des comportements ou des actions au profit de la chose économique au détriment du social et du culturel traditionnel, il n'en demeure pas moins que les diverses pressions qui s'exercent sur les individus et les groupes restent source de créativité et donc d'évolution, de promotion possible pour les individus et les groupes. Aussi convient-il d'ajouter que ce milieu urbain n'a pas pour victimes que des enfants mais aussi des parents et qu'il faut avoir à l'esprit la complexité des rapports de relations entre parents et enfants.

Bonnassieux (1987) traite d'ailleurs de cette dualité des processus urbains à travers *l'autre Abidjan* ou l'histoire d'un quartier oublié. D'un côté, il montre comment les nouvelles industries génèrent des bidonvilles, de l'autre, il insiste sur les stratégies plurielles de subsistance qu'élaborent les habitants des quartiers pauvres, individuellement et collectivement, à travers de petits commerces et des formes de solidarité très variées. C'est dans cette optique que Antoine Philippe *et al.* (1988) ont réalisé *Abidjan côté cour* pour comprendre la question de l'habitat. Je reviendrai sur cet aspect dans la présentation d'Abidjan.

Mon étude s'intéresse aux contradictions dans le tissu social et culturel des villes africaines, notamment Abidjan, et aux rapports entre les processus urbains macroscopiques et les problèmes individuels de groupes spécifiques de jeunes en difficulté. Cela signifie, en quelque sorte, que la question des problèmes sociaux et des stratégies quotidiennes de vie en milieu urbain ne peut être appréhendée de façon

pertinente que si l'on prend en compte les problèmes d'environnement, de santé, d'éducation, d'emploi, de logement, d'histoire culturelle et ethnique.

Les transformations du tissu urbain génèrent d'un côté des problèmes sociaux, voire psychosociaux chez certaines personnes et contraignent de l'autre des catégories de jeunes à ouvrir des voies insoupçonnées pour l'évolution des sociétés. Ceci montre comment ces jeunes sont en mesure d'interpeller, ne serait-ce qu'indirectement, les gestionnaires socio-politiques sur les initiatives à prendre. En fin de compte, il s'agit d'ouvrir des pistes susceptibles de faire comprendre les défis que l'urbanisation pose autant aux groupes et aux individus qu'aux gouvernants eux-mêmes. Cette étude se construit sur trois perspectives qui se complètent :

- 1) articuler l'univers macrosocial de la réalité urbaine sur les pratiques et les stratégies qui se déploient à l'échelle microsociale des groupes domestiques et des personnes, notamment des jeunes. Cette articulation me mènera à décrire la manière dont les transformations du contexte social et culturel des villes, et particulièrement d'Abidjan, se reflètent dans la vie quotidienne concrète de différentes catégories de jeunes en difficulté. Cette approche me permettra d'identifier les catégories de jeunes particulièrement vulnérables dans un tel contexte et les conditions corrélées à cette vulnérabilité;
- 2) décrire les dispositifs, les facteurs de déstructuration-restructuration du tissu socioculturel qui médiatisent positivement et négativement l'impact des dynamiques urbaines sur les jeunes. Tout en caractérisant les principaux modes d'expression des problèmes sociaux et psychologiques que présentent ces catégories de jeunes, les stratégies de survie, de protection développées par ces jeunes (en groupe ou individuellement) seront envisagées comme des réponses à leurs conditions quotidiennes de vie;
- 3) examiner dans une approche comparative, les tendances des stratégies communes et les groupes de jeunes qui les déploient à l'échelle individuelle et collective. Cela devra permettre l'identification des processus de différenciation interindividuelle ou intergroupale dans la recherche de survie ou du succès social. Il s'agit aussi de mesurer la portée réelle dans une perspective diachronique, de ces stratégies de survie

ou de quête de réussite sociale, à travers le vécu ou l'expérience actuelle de certains adultes anciennement adeptes de ces stratégies.

Dans ce travail, j'adopte une perspective anthropologique au sens où elle s'intéresse aux cultures urbaines et à leur dynamisme relativement aux conditions et aux expériences quotidiennes de vie de catégories de jeunes en difficulté. Cela nécessite la mise en relief d'armatures conceptuelles qui serviront à l'analyse des faits eux-mêmes.

### **1.3 Paramètres conceptuels**

Je me propose de montrer la fécondité explicative d'une construction théorique attribuant à l'urbanisation africaine, à la culture urbaine africaine, un caractère signifiant et causal qui s'agrège en un ensemble de concepts qui sont les suivants. Les concepts de marge et de centre, de mobilité, de dérive et de capital culturel, me servent avant tout de repères abstraits qui aident à penser. Ces notions échappent en effet, *a priori*, à l'ancrage dans un contexte particulier et à une expérience particulière, spécifique. Avant de les enraciner dans la quotidienneté des jeunes d'Abidjan, et particulièrement dans celle des jeunes en difficulté qui pratiquent des petits métiers, un nouveau langage, de la musique et des stratégies relatives au corps, un examen critique de leur contenu sémantique s'impose. Ceci me permettra de mieux articuler l'horizon sur lequel je compte y recourir dans ce travail. Leur approche dialectique renverra à l'affirmation d'une interdépendance des niveaux à l'intérieur du tout social quotidien des jeunes qui font objet de préoccupation ici. C'est pourquoi je vais approcher ces concepts à partir de ce qui les lie tout en insistant sur l'éclairage spécifique que chacun apportera dans ce cadre africain, ivoirien, abidjanais.

#### **1.3.1 Marge et centre, une dialectique de rapport**

La littérature révèle d'abord une évidence, celle où la définition de "marge" pose d'emblée l'existence de quelque chose qu'on appelle le "centre". Les analyses n'ont cependant pas toujours eu recours à la notion de centre comme porte d'accès à la

définition de la marge ni pour penser la coexistence des deux concepts. Impossible néanmoins ne pas articuler les deux concepts tout au long de cet examen critique, en traitant particulièrement de la notion de marge.

L'équivocité de la notion de marge se laisse déjà entrevoir par une référence encyclopédique. En ce sens, la marge est définie à partir de plusieurs points de vue, certaines des dimensions retenues pouvant être considérées comme révélatrices pour cette étude. La marge est notamment présentée comme l'espace blanc autour d'un texte, d'une gravure ou d'une photographie. Le terme est alors accompagné de l'expression " annotations en marge ". C'est aussi la latitude ou la liberté d'action relative, d'où les expressions comme " laisser de la marge à quelqu'un " ou " tolérer une marge d'erreur ", qui évoquent l'existence d'un espace de liberté, d'une possibilité de prise d'écart et d'initiative personnelle. La marge s'emploie aussi dans une préposition locutive comme " en marge de " pour signifier que l'on se situe en dehors de quelque chose sans en être vraiment éloigné. L'existence d'emplois informels que l'on occupe en marge de ce qui est formel paraîtrait une illustration en l'occurrence. Cette référence indique, sur le plan macrosocial, l'expression " vivre en marge de la société ou vivre en marge, sans être socialement intégré ". Fondamentalement, cette idée renvoie à la dialectique des rapports entre l'individu et la société et ouvre sur le concept de socialisation. Elle renvoie aussi indirectement à l'idée de Jean-Jacques Rousseau relativement au fait que l'homme naîtrait bon et que la société le corromprait. Cet énoncé a souvent servi de justification implicite à la différence théorique que plusieurs font entre la socialisation des humains et le processus de leur éducation morale (Mucchielli, 1979). Cette référence au sens nominal du mot " marge " me permet de resituer la famille parmi les diverses instances de socialisation et de réexaminer le contenu du processus de socialisation tel qu'il s'effectue en Afrique, au sein de rapports sociaux complexes, impliquant plusieurs lignages, diverses générations et de nombreux personnages.

Le dernier sens que donne le dictionnaire (*op. cit.*) est emprunté au latin *margo*, *marginis* qui désigne " le bord " ou " la bordure ". Le mot évoque ici l'idée de la flexibilité et du débordement réciproque possible entre la marge et le centre. Le

premier problème qui se pose en relation à la définition de la marge consiste à se demander à quel niveau d'abstraction il convient de l'appréhender. La dimension d'abstraction ou de concrétude est à vrai dire fonction des intérêts particuliers des différents anthropologues qui emploient le concept (Augé, 1983). D'un point de vue général, les notions de marge et de centre sont régies par un mouvement dont le contrôle échappe : par exemple, un centrisme primitif offrant l'avantage d'être introuvable sur les lieux et permettant ainsi d'y comparer toutes les situations possibles imaginables. L'on peut tout de même indexer un *back-ground* à leur émergence avec R. Bleier :

*Hierarchies, relations of domination, subordination, power, and control are not necessarily inherent in nature but are an integral part of the conceptual framework of persons bred in a civilization constructed on principles of stratification, domination, subordination, power and control, all made to appear natural. The relationship of culture to nature is not necessarily oppositional; the relationship of the knowing subject to the studied object is not necessarily the dualistic one of activity and passivity or domination and subordination.*  
(1984 : 200)

Dans une perspective globale et strictement anthropologique, l'étude des notions de marge et de centre a pour principal intérêt de mettre en évidence les caractéristiques générales (indépendantes des situations particulières) qui sont associées au fonctionnement des rapports sociaux et culturels. C'est à ce niveau que l'analyse de Ellen Corin (1986) se révèle particulièrement pertinente et utile. Cette analyse donne indirectement résonance à l'acception de la marge comme nécessité logique dans des rapports interpersonnels comme entre enseignant et enseigné (Marotin, 1988). C'est un niveau de préfiguration de l'approche des trajectoires de vie qui m'apparaissent fort utiles pour cette étude des jeunes en milieu urbain africain. Ceci connote l'idée de marge biographique.

La biographie renvoie généralement à la vie d'un individu ou d'un groupe d'individus, des proches ou de la famille d'une personne. De ce point de vue, la biographie prend toujours racine dans un passé qui peut être restitué à travers la mémoire d'une personne ou de ses proches. Elle est aussi indissociable de la



référence au statut présent, à la position socialement reconnue pour la personne. Toute biographie ouvre dans une double direction, vers le public et vers le privé ou l'intime, vers la marge et vers le centre. Cette double ouverture permet de m'interroger sur la notion de marge dans la biographie des personnes. J'ai précisément recours aux biographies dans cette étude des jeunes en milieu urbain africain et particulièrement à Abidjan et, sous ce rapport, il est important d'examiner la question de la marge dans le contexte des "histoires de vie". La définition de la marge que donne Madelenat suggère justement une lecture métaphorique qui est applicable à l'analyse des "récits de vie" (sorte de textes) que peuvent faire les chercheurs et particulièrement les anthropologues :

Système complexe et plurifonctionnel, la marge peut se définir, au sens le plus étroit, comme le texte qui coexiste, spatialement, avec le récit principal (manchettes marginales, notes en bas de page, titres courants); interrompt le fil du récit (titres et sous-titres) de parties ou de chapitres, épigraphes, sommaires partiels ou "arguments"...; précède et suit le récit (titre et sous-titre général), préfaces, avant-propos, avertissements, remerciements, voire "accessoires d'édition": dédicaces, lettres d'envoi, lettres en exergue pour insérer l'œuvre dans un cadre social ou institutionnel; postfaces, post-scriptum, tables, sommaires, index, notes finales, pièces justificatives, tableaux de concordance ou chronologiques, page "quatrième de couverture", ou bande "promotionnelle". (1988 : 34)

Dans le récit de vie, dans le discours sur la trajectoire d'une vie, la marge serait le sous-entendu, l'indicible que l'enquêteur éventuel n'arrive que difficilement à faire émerger. Bien que complexe, la marge ouvre ici sur les sources cachées et sur les "autorités" sur lesquelles se fonde le récit, et suggère les linéaments principaux du contexte explicatif. La marge évoque donc la référence qui permet au lecteur (à la lectrice) ou à l'enquêteur (enquêteuse) de voir comment le récit se construit par collage, bricolage, démarquage et par inférences (de toutes sortes). En d'autres termes, le texte singulier d'une histoire de vie peut de fait s'articuler sur des ensembles multiples qui constituent autant de contextes et autant de marges qui parlent sans doute encore plus que le récit lui-même. Pour compléter, il convient de noter que toute vie est faite d'un continuum, de la naissance à la mort. Le chercheur doit donc essayer d'isoler des cycles, d'imposer un ordre et de discerner des phases

(jeunesse, maturité, déclin). C'est dans cette optique que je m'attellerai, un peu plus loin, à caractériser le statut de jeune dans l'étude de la position des jeunes dans le cadre urbain africain et particulièrement pour cette étude.

Relativement à l'idée évoquée par Corin, je voudrais maintenant relater une vision anthropologique de la marge entre centration et décentration. La naissance d'une anthropologie sociale et culturelle est liée au passage d'une réflexion à caractère philosophique et normatif à une attitude positive devant les faits, c'est-à-dire à l'observation et à l'explication des phénomènes (Grawitz, 1984). Au lieu de se contenter de documents rapportés, les anthropologues sont partis les recueillir eux-mêmes sur le terrain (Mercier, 1966). L'observation directe, l'obéissance au fait se sont affirmées en même temps que le refus des synthèses audacieuses et rapides. Mercier souligne que le chef de file de cette école dite analytique fut Franz Boas qui a recueilli des mythes et des traditions orales, en se refusant à toute reconstruction arbitraire, allant même jusqu'à affirmer qu'il était impossible d'ordonner les phénomènes ethnologiques selon une loi. L'observation qui est mise ici de l'avant invite à poser la question de la centration et de la décentration du regard chez le (la) chercheur(e), particulièrement l'anthropologue. Corin examine cette question en ces termes :

Traditionnellement, l'anthropologue a eu tendance à centrer son attention sur l'étude d'objets posés comme culturellement et socialement centraux dans une société particulière. Cette orientation s'est reflétée sur le plan méthodologique dans le fait de privilégier des informateurs-clés qui avaient, de par leur position sociale, le plus de chances d'avoir accès à, et de refléter des connaissances fondées dans la tradition officielle du groupe. Parfois, la centralité du savoir de l'informateur a été postulée ou construite par l'ethnologue lui-même, indépendamment d'une marginalité de fait de son informateur. (1986 : 1)

Dans son étude, Corin indique que le cadre référentiel théorique du chercheur détermine largement son attitude lorsqu'il s'agit de recueillir les données de terrain. Corin met ici particulièrement en évidence la difficulté qu'éprouvent souvent les anthropologues lorsqu'ils doivent construire théoriquement les notions de divergence ou d'écart par rapport à une réalité culturelle. Corin va plus loin que Grawitz en considérant que la recherche est un processus discriminatoire au sens où des éléments

sont jugés pertinents par rapport à d'autres qui sont mis de côté ou perçus comme venant brouiller l'accès à ce qui est posé comme essentiel dans la société. Le choix du chercheur soulève, il me semble, une question à laquelle la réponse ne peut être que plurielle quant à ce qui touche aux motivations qui sont à la base de l'attitude du chercheur (de la chercheure). Naomar, Corin et Bibeau apportent sur ce sujet un éclairage intéressant :

*Pure empiricists (an almost extinct species, with perhaps a few specimens remaining in the health field) would deny the creative social nature of the scientific enterprise, for them reduced to the translation of the laws of nature, about the natural causes of the things, into a fixed code (mathematics). On the contrary, idealists would deny the mere possibility of concrete processes of determination, for them entirely construed as ideological objects. In this case, one can easily understand the negligible impact of this approach to a scientific practice in general, being restricted to highly specific fields among the human sciences. (1995 : 2)*

L'idée même de la pertinence ou non de retenir certains éléments de la culture étudiée se comprend dans un rapport au cadre théorique du chercheur. C'est sur cet horizon, je pense, que les concepts de contre-culture, de culture souterraine, prennent eux aussi sens. On peut néanmoins se demander dans quelle mesure l'anthropologie sociale et culturelle est capable de délimiter l'espace de cette contre-culture qui coexiste avec la "matrice" culturelle elle-même. Pour répondre à cette question, il faut établir la distinction, au sein de la même culture, entre le centre et la marge au sens où Corin (*op.cit.*) l'explique. L'éventuelle mise en vedette de niveaux à l'intérieur d'un tout social, culturel, peut être le fait des acteurs sociaux eux-mêmes.

La discrimination par le "dedans" suggère l'idée que toute culture se construit autour d'un noyau central qui définit ses codes majeurs et autour de possibilités qui existent dans la périphérie et qui sous-tendent d'autres arrangements, jetant par là même un doute sur la légitimité du centre, selon l'idée de Corin. C'est en ce sens que la marge peut être perçue comme un reflet-miroir bidirectionnel et comme une liminalité qui est source de créativité. Les codes périphériques ont de plus la particularité, comme leur nom l'indique, de se situer à la frontière, à la bordure, entre le dedans et le dehors (Vidal, 1995). Corin n'en pense pas moins la marge comme un

reste non intégrable à la logique centrale, comme un repoussoir dans la quête de toute identité, qu'elle soit personnelle, nationale ou ethnique. Cet énoncé est d'autant plus révélateur que les groupes humains et leurs organisations culturelles sont largement le produit de la différenciation ou d'une quête de différenciation. Dans un tel contexte, seule l'étude du peuple voisin qui vit sur la frontière ou en périphérie peut apporter l'éclairage nécessaire à toute quête d'informations sur le peuple qui fait l'objet de la recherche. La vérité d'un groupe se trouve donc aussi déposée chez ses voisins. Ce niveau de rapport entre centre et marge m'apparaît fort utile pour mieux apprécier le "capital culturel, social" des jeunes d'Abidjan, j'entends leur créolisation linguistique, musicale, leur système de petits métiers et leurs stratégies qui se fondent sur le corps. En réalité, il s'agit pour moi de caractériser leur langage par rapport au français, leurs boulots par rapport aux métiers formels et la gestion de leurs corps par rapport à des valeurs en vigueur.

L'étude des dynamiques se construisant dans la marge permet d'aborder différemment et même de renouveler les interprétations des faits sociaux et culturels plus centraux dans une société. La hiérarchie supposée ou réelle des valeurs peut être inversée au sein même d'une société donnée. Corin note que cela se fait relativement à des situations précises dont il faut chercher à dégager l'intégrale pour en saisir la portée. L'accès à cette intégrale peut se faire par le questionnement d'une "rupture" avec les mécanismes de régulation de la société. C'est le cadre d'une prise de possession temporaire du centre par la marge qui n'a d'autre objectif que le renforcement d'une cohérence sociale future pour l'évolution de la société elle-même. L'image du déplacement des références qui peut intervenir serait une sorte de "commentaire" qui transforme les valeurs centrales en "possibilités contingentes" au sein de l'ordre de l'ensemble des possibles. On assiste en quelque sorte à une disparition de la marge et à sa réduction au rôle d'un élément équivalent au centre. Il apparaît que la marge peut être nécessaire au centre comme elle peut en être rejetée, comme aussi le centre lui est nécessaire pour sa démarcation. Tout en pouvant être constituée par le centre et tout en pouvant s'en démarquer, la marge offre un éclairage sur le fonctionnement du centre autant ou plus que ce dernier ne le détermine. Les

conditions des jeunes à Abidjan, par exemple, sont assez révélatrices des bouleversements socioculturels au sein de la société globale ivoirienne elle-même.

Tout compte fait, la notion de marge est à admettre ici comme :

un concept unificateur pour indiquer l'existence de "quelque chose" qu'il faudra cerner de manière plus précise, qui n'est généralement repris que de façon accessoire dans la construction d'un savoir ethnologique sur une société particulière. (Corin, 1986 : 2)

La négligence des jeunes dans les préoccupations des recherches anthropologiques en Afrique pendant longtemps, est assez révélatrice. L'on retiendra qu'à la perception d'un rapport d'opposition entre marge et centre devrait se substituer la conception d'un rapport fondé sur la différence (ou la différenciation), donc une dialectique. C'est de ce point de vue que la marge est à percevoir comme un processus dont il faut comprendre la construction et la dynamique, plus que comme un contenu; autrement dit, elle doit être vue comme une marginalisation plus que comme marginalité. De cette considération, il est possible d'identifier ou d'établir des rapports de détermination réciproque. À la limite, je parlerais de solidarité entre centre et marge, mais une solidarité qui se joue dans un jeu à la fois antinomique, concurrent et complémentaire. L'essentiel serait donc pour le chercheur de s'intéresser à la logique qui organise la marge dans chaque contexte. C'est cette logique qui pourrait éclairer des dynamiques éventuelles dont la mobilité sociale, elle-même polysémique.

### **1.3.2 Mobilité : ascension et descente sociales**

Je me propose d'approcher cette notion de mobilité sociale dans sa double résonance physique ou visible et abstraite ou invisible. Dans sa dimension visible, cette notion renvoie en quelque sorte à la réactualisation d'une discussion sur les genres de vie, une réactualisation qui exigerait que soit repensé de fond en comble le rapport du nomadisme à la sédentarité dans la vie urbaine en général et particulièrement à Abidjan. D'un côté, il s'agit de la mobilité géographique, spatiale en milieu urbain, et de l'autre, du processus d'incorporation dans les couches qui se superposent dans la société, de celles qui la dominent à celles qui connaissent le sort le moins avantageux.

C'est ici le niveau invisible du mouvement social à travers l'échelle sociale des valeurs, des statuts.

Ce mouvement se fait souvent à partir d'une quête permanente d'ascendance sociale en tension avec une stabilité souvent relayée par une descendance dans cette échelle des statuts sociaux. La mobilité et la sédentarité sont, dans une société urbaine, deux aspects complémentaires de la manière dont les individus et les groupes habitent l'espace social. Cette mobilité organise le succès de celui qui, maîtrisant divers réseaux matériels et symboliques, tire de l'un ce qu'il réinvestit dans l'autre, et gagne à tout coup (Ritchot et Feltz, 1985). En examinant la manière dont, en différentes situations, des individus peuvent jouer de la mobilité spatiale pour répondre à des exigences, je me donne pour objet non pas les déplacements en eux-mêmes, mais le rapport que des agents, des individus, situés socialement, entretiennent avec ces déplacements, ce rapport étant constitutif ou indicatif de ce qu'on pourrait appeler leur mode de vie qui impose et justifie l'élaboration de certaines stratégies quotidiennes de vie. C'est ici que pourrait être identifiée une certaine volonté de recherche de sortie de la marge pour certaines catégories d'individus, notamment des jeunes.

Cette question de mobilité sociale a fait l'objet de recherches qui ont porté sur les changements de niveau que ce classement entraîne par rapport à la condition sociale des parents, ainsi que sur les changements de situation qui se produisent en cours de carrière, remettant en cause les affectations initiales :

Dans le vocabulaire des spécialistes, la mobilité qui se mesure en comparant la situation des individus à celle de leurs parents (ou grands-parents, etc.) est dite "intergénérationnelle". Par opposition, la mobilité "intragénérationnelle" désigne celle qui ressort d'une comparaison opérée entre des moments de l'existence d'un même individu. La mobilité professionnelle survenant en cours de carrière n'est qu'un aspect particulier de cette mobilité intragénérationnelle, puisque l'on peut, par exemple, s'occuper également de la mobilité géographique (lieu de domicile à une date donnée, dix ans plus tard, vingt ans plus tard, etc.), de la mobilité économique (différences de niveau de vie), des changements de rang social (considération) et ainsi de suite. (Girod, 1971 : 2)

La plupart des études réalisées ont mis en avant les classes, celles qui sont à déterminer sous l'angle de la propriété du capital, les milieux sociaux, ceux définis par leurs façons d'être ou par le degré de considération dont jouissent leurs membres. Je tends à m'éloigner de ces références pour considérer plutôt des aspects non socioprofessionnels de la mobilité, en prenant en compte l'idée de " façon d'être " et de " degré de considération ". Pour les jeunes qui font l'objet de cette étude, les stratégies consistent à sortir d'une certaine marge sociale qui ne présuppose généralement pas un début de carrière professionnelle. C'est ici le lieu d'une quête de positionnement social, d'une construction de trajectoire sociale personnelle. Cependant, l'extinction de la trajectoire scolaire initiale, l'extinction d'un éventuel projet initial de vie, orienteraient l'organisation des stratégies existentielles vers une quête de repositionnement.

Ces catégories d'individus dont la vie est en devenir resteraient en quelque façon tributaires de la situation de leurs parents au sens où l'investissement parental supporterait leur propre trajectoire de vie dans une certaine mesure. Pour ces enfants, pour ces jeunes, les aspirations resteraient au fondement de leur évolution au sens où elles potentialisent leur mobilité sociale. Les aspirations ont des incidences même si l'on admet qu'il y a toujours un écart entre celles-ci et leur niveau de réalisation. Il est facile de constater que, de la naissance à l'entrée dans une profession, le jeune se forge un système de valeurs dont l'un des axes est l'image qu'il se fait peu à peu de son statut social présent et à venir. Cette image a une très grande influence sur son degré d'intérêt pour les études, sur le choix de ses camarades de jeu, sur ses loisirs (Parsons, 1965; Ginzberg, 1956). Les projets de carrière qui se précisent dans son esprit à partir d'un certain stade, assez précoce en général, semble-t-il, sont probablement très étroitement solidaires de cette image. Celle-ci s'exprime d'abord, bien entendu, de façon puérile. L'enfant s'identifie à des types professionnels qui l'amuse ou qu'il admire, bien avant d'en arriver à une fixation sérieuse de ses ambitions.

L'amenuisement ou l'extinction de l'investissement parental, de quelque façon que ce soit, inscrirait les jeunes en situation difficile dans la marge sociale qui imposerait et

justifierait une quête de mobilité ascendante, une quête de sortie de la marge. L'impact des parents dans le processus de la mobilité sociale des jeunes a souvent nourri les principales critiques adressées aux systèmes modernes d'enseignement, à l'école (Bourdieu, 1970). Cette considération pose en même temps ce qu'on pourrait appeler la théorie des barrières à la mobilité sociale. Cependant, la mise en cause de l'éducation ne saurait être absolue :

L'idée selon laquelle l'éducation reproduit les structures sociales et professionnelles, en exerçant une action opprimante sur les enfants des couches populaires est, de nos jours, un lieu commun. Elle comporte une grande part de vérité notamment au sujet des injustices de la sélection scolaire. Mais elle comporte aussi beaucoup d'idées toutes faites, erronées, qui faussent le diagnostic et donc aussi la thérapeutique. (Girod, 1971 : 64)

Girod fait certainement allusion ici, entre autres, au fait d'imaginer que les inégalités propres aux systèmes économiques et politiques, à l'existence de rangs sociaux, sont enracinées dans des différenciations psychiques engendrées par l'éducation, donc reconstituées par celle-ci. Bien que cette idée ne soit dénuée de tout fondement, l'inégalité peut être construite par l'individu lui-même en acte, par le système familial, la communauté ou la société globale. Cette organisation a ses dynamismes propres qui mettent en tension ou en contraste les individus relativement à leurs typifications, leurs dispositifs ou aptitudes bien souvent, et donc pas forcément, en raison de celles-ci (Naville, 1945). En définitive, la "mobilité" est à percevoir ici comme "genre de vie" constitutif du jeune urbain en difficulté à Abidjan. C'est un mouvement d'actions, de pratiques et de conduite dans la trajectoire de vie des individus et des groupes, particulièrement des jeunes dans la marge, justement en vue de sortir de cette marge. Cependant, certaines pratiques de sous-groupes de jeunes situent ceux-ci sur une autre rive sociale non enviable tandis que pour d'autres, la production de nouvelles pratiques permettrait l'organisation ou la réorganisation de leur vie. Ce sont ces formes d'émergence que qualifierait le concept de "dérive".



### 1.3.3 Dérive : correction, réparation, résistance

Ce troisième niveau de recours conceptuel vient compléter ceux de marge/centre et de mobilité sociale, mais en même temps, il s'en démarque. Alors que la notion de mobilité sociale s'allie à celle de marge dans sa descente sociale et s'en éloigne relativement à l'ascension sociale et à la mobilité géographique, l'expression de dérive éclaire *a posteriori* et qualifie le contenu de la mobilité sociale, c'est-à-dire la sortie ou pas de la marge sociale, les nouvelles émergences sociales, culturelles, économiques. Cette notion de dérive sociale soulève en même temps un questionnement, celui de l'impossibilité peut-être de voir un système social sans marge, en sorte qu'on pourrait poser que la marge elle-même est un constituant à part entière pour tout système social dont l'autre constituant est le "centre".

J'emploie aussi ce terme pour désigner comment un jeune de cette étude peut s'écarter de sa direction objectivée de vie, de sorte que cela mène à l'extinction du projet de vie lui-même, du projet initial notamment. Il reste indubitable que l'entendement général de "dérive" indexe le fait de s'écarter de la "norme" dans une sorte d'évolution incontrôlée et dangereuse. Cet aspect essaiera d'éclairer les pratiques, les stratégies de survie de la catégorie des jeunes qui optent pour des solutions marginales, des solutions que la morale et l'éthique sociale excluraient.

Si l'on considère la position de marge de certains jeunes, les attentes sociales, culturelles voire économiques sont difficilement réalisables; c'est sous ce rapport que leur créativité pourrait être considérée comme une sorte de dérive au sens d'émergence nouvelle, de production dans la marge. Ceci serait à percevoir comme des données de correction, de réparation de la trajectoire de vie. Étant entendu que cette trajectoire est à identifier comme une construction face à l'échec, un éventuel examen des ressources, des moyens utilisés s'impose afin d'en identifier ce qui aurait fait faillite pour procéder à une correction, à une réparation ou à un total remplacement de ces ressources. Cette façon de réagir face à un "deuil social" nous situe déjà en plein cœur des données de différenciation interindividuelle ou intergroupale. Aussi convient-il de noter que les nouvelles ressources (corrigées ou renouvelées), les nouveaux moyens, en somme les "stratégies-sources d'aide" face à

l'adversité du milieu urbain, constituent le "capital culturel" de ces jeunes, un capital voué nécessairement aux aléas de leur identité. La déconnexion de certaines catégories de jeunes du feu protecteur familial invite à se demander comment ce vide se comble.

La dérive est au moins ambivalente, sinon complexe : des processus macroscopiques urbains sont fragilisateurs et peuvent produire de la disqualification sociale, mais, en un autre sens, ils mènent des jeunes à produire des façons d'être, de faire et de se comporter, complexifient la dérive en l'émancipant de son premier entendement qu'est l'option de l'horizon de solutions marginales. Le recours au corps, la musique propre aux jeunes, dans une certaine mesure le langage, les petits métiers, tout ceci participe à la dérive ; ce sont des dérivés sociaux, culturels, des émergences dans la marge. Ceci est une forme de dérivation socioculturelle seconde dans laquelle le premier mouvement de dérive, celui anormal, trouverait à réfléchir, et même s'invaliderait.

Tout ceci nous situe au cœur de l'ingénierie sociale des jeunes; une ingénierie qui émerge dans l'espace d'une rupture, celle de la privation du feu familial en termes de chaleur familiale, d'éducation, de construction d'habiletés primaires, d'initiation à une logique sociétale plus ou moins coercitive. C'est l'espace des premières expériences de vie.

#### **1.3.4 Du " capital culturel " : entre dépossession et réidentification**

La notion de capital intervient ici pour désigner un ensemble de dispositifs que les jeunes en difficulté conjuguent, associés à la situation particulière de chacun, pour parvenir à une sortie plurielle de la marge. Cependant, la notion de capital a surtout été élaborée par Karl Marx dans sa critique fondamentale de l'idéologie économique. La détention du "capital", qu'il soit matériel, intellectuel ou financier, fonde la détention du pouvoir de l'opresseur sur l'opprimé, du riche sur le pauvre.

Étymologiquement, capital vient du grec *caput* qui désigne tête. C'est ainsi que l'on parlera de la capitale d'un pays. La symbolique de la tête elle-même renvoie à ce qui

est déterminant, prédominant, voire indispensable. L'agrégat de stratégies adaptatives ou de survie des jeunes en difficulté s'inscrit sur cet horizon. L'élaboration et la gestion de leur créolisation linguistique, de leur musique, des petits métiers et des stratégies relatives au corps supportent leurs vies. Cette composante ou capital social et culturel des jeunes vient supporter les mécanismes de dépossession et de désidentification auxquels certains d'entre eux s'adonnent. Le premier niveau de dépossession réside dans l'extinction du projet initial de vie souvent chapeauté par une extinction de l'investissement parental. L'incidence principale de cette perspective reste une désidentification correspondante. Le second niveau de dépossession réside dans le recours au "capital" dont il est question ici. Cette dépossession établit la réidentification avec la sortie possible de la marge dans le sens du repositionnement social. C'est le versant du refus des solutions marginales.

Tout compte fait, le passage du centre à la marge ou de la marge vers le centre dans une sorte de mobilité, de dérive se fait sur le fond d'un certain nombre de facteurs. Ceux qui aident au repositionnement, au retour vers le centre constituent le nœud du capital culturel (propre) des jeunes en difficulté eux-mêmes. Une possible mobilité existerait entre les solutions marginales et celles positives avec lesquelles les jeunes capitalisent véritablement.

En définitive, la complexité du phénomène urbain impose et justifie l'intervention anthropologique pour une explication complexe. L'exigence scientifique de la distance comme donnée d'objectivation est autant spatiale que psychologique et mentale relativement à des prénotions ou à des préjugés. Cette approche est de mise dans l'étude de la situation des jeunes en difficulté à Abidjan. La saisie du déclassement social et la quête du recentrage de ces jeunes nécessitent le recours aux concepts de marge et centre, de dérive, de mobilité et de capital. Par ailleurs, le souci d'objectivité en matière anthropologique fait nécessairement appel à une quête matérielle des informations, à un éventuel vécu de terrain. Cela nous renvoie à la méthodologie de cette étude.

## **Chapitre 2 : Méthodologie de la recherche**

En matière de sciences sociales, le processus d'objectivation a ses exigences. C'est une vigilance épistémologique qui s'impose à toutes les étapes de la recherche. Cette vigilance s'impose principalement à travers l'observation directe dans la quête matérielle des informations qui doivent fonder l'opinion que l'on veut prêter à des individus ou à une société donnée. Sous ce rapport, l'observation participante porte en elle le risque d'une certaine familiarité avec le groupe social étudié, d'une intégration subjectivante du chercheur à ce groupe. À cet effet, les processus de décentration ou de distanciation constituent un remède, une protection contre le risque indiqué.

Compte tenu de ma familiarité avec le milieu de mon étude, le souci d'une neutralité épistémologique m'habitait au long des différentes étapes de la recherche. Cette neutralité résidait dans le refus des préjugés, des synthèses rapides sur les situations des jeunes en difficulté. Comme nous allons le voir, la combinaison des histoires de vie et des entrevues collectives a participé à la quête d'objectivation de ma recherche. L'aspect légende des entrevues individuelles a été compensé par des discussions interactives de groupe. En somme, un souci d'objectivité a encadré la construction des diverses données de cette étude.

### **2.1 Déroulement du travail de terrain**

Globalement, cette étude comprend deux phases principales : une première recherche de niveau international et une mise en contexte des données structurent le déroulement que je vais présenter. À cet effet, je vais faire un bref historique avant de décrire la pratique du terrain.

#### **2.1.1 Bref historique de la recherche**

La recherche qui fonde les résultats que je présente reste liée à deux périodes de travail de terrain. La première est la plus longue et reste tributaire d'un grand projet

international dirigé par Gilles Bibeau<sup>7</sup>. Cette période s'étend de septembre 1991 à septembre 1993 et se déroule dans la ville d'Abidjan, en Côte d'Ivoire. J'étais un enquêteur de terrain dans le cadre du projet *Villes et pathologies* qui visait à savoir comment la sociopathologie et la psychopathologie constituent des révélateurs des contradictions cachées dans le tissu social et culturel des villes.

La fonction d'enquêteur m'a permis de fréquenter et de suivre certains groupes d'individus potentiellement vulnérables comme des hommes adultes (chefs de famille sans emploi), des jeunes garçons (ceux qui travaillent dans la rue comme gardiens de voitures ou vendeurs de café, les étudiants vivant chez leurs parents ou chez un tuteur...), des filles (filles-mères de la rue, filles-mères déscolarisées, étudiantes-mères vivant chez des parents). C'est à partir de l'identification et de la constitution d'une ethnographie de base du tissu urbain qu'émergent ces différents groupes potentiellement fragiles. Suite à ce projet de recherche, j'obtins mon admission à l'Université de Montréal pour y entreprendre un doctorat en anthropologie médicale. C'est ici le début de la deuxième période de recherche de ce travail doctoral.

En effet, j'ai décidé de maintenir, en l'approfondissant, la ligne de recherche initiale de *Villes et pathologies* dans le cadre de mon doctorat. Cependant, j'ai choisi de me centrer sur les jeunes principalement en m'interrogeant sur les itinéraires de dérive et des stratégies de recherche de la réussite sociale. Le tout étant à articuler sur les aspirations de ces jeunes. Pour y parvenir, il me fallait non seulement mettre en contexte certaines données de l'ethnographie initiale mais inévitablement recueillir des données complémentaires propres à la nouvelle ligne de recherche. C'est à ce niveau que quatre mois d'observation participante et d'entrevues collectives, mais surtout individuelles, ont été réalisées à Abidjan en Côte d'Ivoire, de la fin du mois d'avril à celle du mois d'août 1997.

À côté de ces deux périodes de recherche, une période marginale mais complémentaire se présente, celle du projet de recherche *Jeunesse, sexualité, MST et*

---

<sup>7</sup> Directeur de cette thèse, il est le coordonnateur du projet *Villes et pathologies* qui a commencé à Abidjan et se poursuit à Salvador de Bahia (Brésil), à Lima (Pérou), en Inde, etc.

*Sida à Abidjan*<sup>8</sup>. Cette étude, qui s'est déroulée au cours de l'année 1993 dans la métropole d'Abidjan, portait sur la catégorie des jeunes de 15 à 24 ans. En tant que superviseur de la recherche, j'ai participé à la mise en forme du questionnaire, à son test sur le terrain avant sa formulation définitive qui s'articulait sur les sources de la dérive sexuelle en termes de précocité et de multiples partenaires sexuels. C'est une étude par laquelle j'ai compris que la sexualité "libidineuse" pouvait servir de porte de sortie de difficultés pour certaines catégories de jeunes, filles et garçons. Dans cette perspective, mon souci de questionner les stratégies de quête de survie chez les jeunes en difficulté se développait pour finalement prendre corps avec mon travail de doctorat. Les entretiens collectifs et les histoires de vie que j'ai menées auprès de certains groupes de jeunes (étudiant(e)s ou non, filles-mères) dans le cadre de cette étude relative à la sexualité, me situaient déjà au cœur des difficultés des jeunes. Cela m'initiait à entrevoir une certaine gestion de la sexualité comme une volonté d'extinction de problèmes existentiels quotidiens. En somme, la deuxième période, qui fut brève mais intensive et riche en termes de résultats, est celle véritablement spécifique à ce travail de doctorat. C'est pourquoi je vais y revenir maintenant pour en décrire le déroulement et le contenu.

### **2.1.2 Observation et recueil des récits de vie**

Les jeunes concernés par cette étude sont ceux qui vivent des difficultés. Les adultes rencontrés sont eux-mêmes des anciens de la marge. Parmi eux, certains ont réussi à s'en sortir et d'autres pas. Le recours aux témoignages de ceux-ci vise à évaluer la validité du dispositif stratégique actuel de quête de survie et de positionnement social des jeunes présentement dans la marge.

Le dispositif stratégique est sans doute toujours en mutation, mais autour d'un certain nœud structurel que la marge actuelle partagerait avec l'ancienne. Cependant, il a été difficile de rencontrer des membres de cette catégorie dans l'ensemble, malgré la mise à profit de réseaux relationnels d'information, à savoir la parenté, l'amitié, la

---

<sup>8</sup> C'est une recherche commanditée par la U.S Agency for international development et le Comité national de lutte contre le Sida de Côte d'Ivoire.

génération socioprofessionnelle... Ce fut encore plus difficile, sinon impossible, de rencontrer des adultes anciennement dans la marge et qui n'ont pu sortir des difficultés socio-économiques. Ceux qui ont véritablement réussi étaient plus visibles socialement parce qu'inscrits au cœur de certains réseaux relationnels. Cela favorisa leur accès, dans une certaine mesure, au cours des enquêtes de la deuxième période de recherche. En réalité, ce groupe constitue une sorte d'élite car ils ont bénéficié d'un concours de circonstances qui ont renforcé leurs sources d'aide.

Face à la difficulté d'entrer en contact avec des informateurs adultes qui n'ont pas réussi, il a fallu médiatiser la quête matérielle des informations sur eux par le biais de certains membres de leur cohorte marginale du temps de leur jeunesse. Les anciens de la marge donnant les informations souscrivaient implicitement à une perspective comparative par la mise en tension de leur trajectoire de vie avec celles des individus n'ayant pas réussi à s'en sortir comme eux. Ce double discours est à la fois révélateur de la nature de l'itinéraire de celui qui parle et de la situation des autres qui n'ont pu réussir comme lui. Il arrive aussi que soient décrites les premières expériences de marge de certaines vedettes internationales du monde du football (soccer) avec lesquelles une certaine familiarité demeure : une façon de montrer que "de la marge on peut aller loin" dans le processus de hiérarchisation sociale. C'est une référence qui donne de la fierté relativement aux anciennes activités marginales.

Le recours aux témoignages des anciens inscrit la recherche dans une sorte de perspective diachronique. Il est évident qu'à défaut de relation causale, c'est déjà un résultat très appréciable que de parvenir à un ordre de succession ou à un ordre de filiation historique entre les phénomènes. Cette dimension historique permet de dégager des généralités, des uniformités de succession qui ne sont pas des lois rigoureuses, certes, mais laissent place tout au moins à des régularités tendancielle semblables aux lois statistiques, lois des grands nombres. Les anciens de la marge constituent ici une sorte de société préfigurative, une société éclairceuse pour ceux et celles qui sont présentement dans la marge et pour l'analyse de cette étude. En somme, que ce soit pour les adultes ou pour les jeunes qui ont été mes informateurs,

la démarche suivie lors du processus même de construction des données qui servent à l'analyse dans ce travail final variait selon les catégories.

Dans la première période, les enquêtes ont touché presque tous les grands quartiers indiqués plus haut. Il en est de même pour la recherche portant sur les dérives sexuelles chez les jeunes. Ce ne fut pas le cas pour la dernière étape de fin avril à fin août 1997. En effet, compte tenu de la nature des activités stratégiques de survie ou de quête de recentrage social des jeunes en difficulté, j'ai commencé par choisir certaines communes ou certains quartiers. À mes yeux, ces quartiers offraient le plus d'espaces favorisant pour l'exercice des différentes stratégies (commerce, cirage de chaussures, gardiennage de voitures, tresses de cheveux, jeux de hasard, coupe de cheveux...). C'est ainsi que je retins, par ordre d'importance, le centre-ville qu'est le Plateau, les quartiers de Treichville, Cocody, Adjamé, Yopougon et Marcory. Le critère du lieu d'habitation ne fut pas prédominant ici car je voulais suivre les individus et les groupes en activité, dans leur quotidienneté urbaine.

Comme il fallait s'y attendre dans un tel contexte, il y a eu des obstacles pour la réalisation des entrevues; cependant, de concert avec les jeunes eux-mêmes, j'ai trouvé des alternatives qui seront relatées dans la suite. Faire les entrevues sur les lieux de la débrouillardise avec la plupart des groupes me mettait face à une source d'information tridimensionnelle : par ma simple présence à leur côté, initiant une certaine familiarité, j'entendais un discours implicite sur leur quotidienneté. Dans le même temps, il y a ce qui s'offrait à moi comme observation directe mettant déjà en contraste, à un certain niveau, ce qui est dit et ce que je vois; la troisième dimension est celle construite objectivement parce que relative à mes questionnements, à mes entrevues proprement dites. Mais avant cette perspective, il m'a fallu identifier les différents sites de prédilection des jeunes de la marge dans les communes choisies : ce sont les marchés, les grands espaces administratifs ou commerciaux, les parkings, les gares routières, les espaces favorables aux jeux de hasard, les abords de salles de cinéma.



Ces différents sites ont été classifiés dans chacune des six communes. C'est donc sur ces sites et par commune, avec une relative prédominance pour le centre-ville, que le suivi et les entrevues ont été faits pour ceux qui sont dans la pratique des petits métiers de façon permanente. Avant les entrevues proprement dites, j'ai pris quelques jours pour visiter les sites mentionnés ci-dessus. Je passais quelque temps avec les individus et les groupes de façon informelle tout en montrant mon intérêt pour ce qu'ils font. C'est le moment où je m'informais de leurs périodes possibles de repos ou de basse activité. J'en ai profité pour identifier les groupes véritablement mobiles, ceux qui le sont moins et les stratégies de coexistence spatiale. Lors de cette préenquête j'ai aussi noté les tarifs imposés à la clientèle et le temps mis pour rendre service à un client, notamment pour les cireurs de chaussures. Cette façon de faire m'a permis d'établir les moments d'entrevues avec les gardiens de voitures et les cireurs de chaussures (ambulants et sédentaires) dans l'espace même de leurs activités.

C'est ainsi que les entrevues se déroulaient entre midi et quatorze heures, période creuse pour surveiller des voitures, leurs propriétaires s'étant retirés pour du repos ou pour le repas de la mi-journée. Cette période n'est pas aussi basse chez les gardiens de voitures que chez les cireurs de chaussures cependant : ces derniers la mettent à profit en général pour du repos. Quoiqu'il en soit, ce fut la période où les cireurs sédentaires restèrent ouverts pour des entrevues. C'est différent avec les cireurs mobiles, ceux plus jeunes, adolescents en général et, dans la majorité des cas, qui restent scolarisés. Ils exercent leur travail de cireurs à temps partiel, aux périodes de fermeture d'écoles (congés, jours fériés et fins de semaine).

L'étape *Villes et pathologies* a pris l'unité résidentielle, la famille, comme porte d'accès aux individus et aux groupes entrant dans les objectifs de cette recherche. Par l'accès à l'unité résidentielle, le contexte plus ou moins intime de vie était approché au moins à deux niveaux : la topographie des lieux physiques et sociaux. Les caractéristiques de l'habitat corroborent en général toute la problématique du logement que je présente dans le premier chapitre de ce travail.

Relatif à la pénurie et au niveau de vie, le choix du logement est aussi lié à la position sociale tributaire de privilèges ou non et, bien sûr, aux réseaux ethniques d'insertion dans la ville. Ces considérations nous situent face à un contraste fondamental, celui entre un processus d'émergence de bidonvilles et celui d'une modernisation de l'habitat urbain encore à la traîne. La topographie sociale préfigure la complexité relationnelle au niveau familial, les composantes de la famille faisant éclater l'entendement habituel ou traditionnel de la famille. Dans l'ensemble, la variabilité contextuelle de la démarche durant le processus de l'enquête s'affilie à la variabilité des modes d'exercice des stratégies des jeunes en question.

## **2.2 Caractéristiques des données recueillies**

Ma dernière phase de recherche a mis en évidence l'existence de trois moments dans la carrière des jeunes :

“l'entrée”, qui porte sur les facteurs menant les jeunes scolarisés qui adoptent des pratiques de marge à temps partiel et qui témoignent de dispositifs précoces de dérive;

“le dedans”, se référant aux jeunes gens et aux jeunes filles qui sont en dérive, dans la permanence des pratiques de marge, sortes de stratégies visant la réussite sociale;

“la sortie”, qui porte sur les anciens de la marge, des adultes ayant réussi ou pas, vus comme groupe préfigurateur et éclaircur pour les jeunes.

À travers ces trois dimensions, l'analyse s'est centrée sur les individus du moment intermédiaire, à savoir ceux et celles qui sont au “dedans” de la marge. Ce qui se passe ici donne lieu de nouveau à trois positions : celle des stratégies positives, celle encore des stratégies négatives et cette autre d'un balancement entre les deux dernières stratégies.

### **2.2.1 Techniques d'enquête et types de données**

Dès le départ, les gardiens de voitures, les coupeurs de cheveux et les cireurs de chaussures paraissaient méfiants. Mes passages préliminaires me permettaient de

connaître le temps mis pour servir un client et le tarif, ceci tant chez les cireurs, chez les coiffeurs que chez les gardiens de voitures. Dans l'ensemble, il m'arrivait de me constituer en client, le plus souvent avec les cireurs de chaussures et une fois avec les coiffeurs (car je ne pouvais me faire couper les cheveux plus d'une fois dans la même période, bien évidemment). Pour les loubards présentement en activité, le préalable était que les entrevues se passent autour de quelques bouteilles de bière. Le préalable "mangement" consistait ici en la prise de bière avant toute discussion. J'ai dû me résoudre à ce "préalable non négociable". Ce groupe d'individus étant en quelque sorte initiatique, ceux qui sont en activité gardent le contact avec les anciens. C'est donc grâce à ce contact que les rencontres avec des loubards "à la retraite" furent facilitées pour moi.

Les entrevues avec ces anciens loubards se passèrent le plus souvent à leurs propres domiciles, des sortes d'espaces de libération de la parole. C'est ainsi que les plus grands développements de réponses à mes questions, les plus grands débits de parole furent obtenus d'eux. Ce furent des moments de "raconte d'épopée ancienne" avec eux, alors que cela ne fut généralement pas le cas avec les autres catégories d'anciens de la marge.

Les adultes anciennement cireurs de chaussures, vendeurs de journaux, de bonbons ou de cigarettes offrirent deux tendances lors des entrevues. Il y a le sous-groupe d'individus motivés à le faire et l'autre, non seulement réticent à accepter l'entrevue elle-même, mais avare dans la libération de la parole lors de la discussion proprement dite. On commençait souvent par me dire : "Mais comment tu as su que j'étais dans la débrouillardise auparavant, qui t'a donné mon nom, il y a plein de monde : pourquoi c'est vers moi que tu es venu ?..." Je répondais que c'est en parlant à des amis de mon projet de comprendre la situation des jeunes urbains en difficulté aujourd'hui qu'il m'était indiqué comme personne ressource déterminante parce qu'ayant beaucoup d'expériences. J'ajoutais que, dans cette quête de compréhension de la situation de jeunes urbains aujourd'hui, il faut des gens d'expérience pour porter un regard critique sur leurs pratiques. C'est suite à ce genre de discours négociateur que l'entrevue se réalisait. Ces propos confèrent un pouvoir connaissant à l'informateur et

rare sont ceux qui refusent un tel investissement de prestige, vrai ou supposé, en n'acceptant pas l'entrevue. C'est surtout le cas des personnes dont le potentiel de rupture avec des conditions socio-économiques non enviables reste toujours faible malgré un emploi actuel. Ce n'est pas le cas des individus qui s'en sont sortis véritablement.

Pour ces derniers, l'entrevue devenait un moment de revue d'itinéraire tourmenté de vie. Cet itinéraire alterne des échecs et des succès, avec ces derniers qui l'emportent en fin de compte. "L'épopée victorieuse" d'une telle vie à relater contribuait en soi à la réalisation de l'entrevue. Avec ces derniers, je faisais face à un profil d'acceptation d'entrevue qui s'affiliait à celui des adultes anciennement loubards. Je pourrais donc établir que plus la distance sociale ou de position sociale actuelle est grande par rapport à une position initiale de marge, plus la parole se libérait finalement. Pour rassurer donc, j'insistais sur le fait que je suis à l'étranger, et que l'anonymat préside à ma démarche. J'utilisais aussi un discours partagé entre les jeunes et non individualisés, les spécificités étant médiatisées sinon laissées de côté. Finalement, le résultat comprend plusieurs catégories de données.

La première base ethnographique repose sur 45 entrevues de chefs de famille (hommes et femmes) et 49 entrevues de jeunes dont 29 pour les garçons et 20 pour les filles. Sur les 29, nous avons d'un côté 8 étrangers, dont 4 vivant chez des tuteurs et 4 chez les parents et de l'autre, 8 déscolarisés, 7 scolarisés et le reste (6) constituant des entrevues de groupe. Les 20 entrevues féminines se composent de celles de 9 filles-mères déscolarisées, 9 scolarisées et 2 rescolarisées. Dans la dernière période d'enquête, en précisant sur les 25 entrevues réalisées que 2 ont été faites à Yopougon, 6 à Cocody, 5 à Treichville, 1 à Marcory, 2 à Adjamé et 9 au centre-ville qui est le quartier Plateau, mon intention n'est pas de faire une sorte de distribution plus ou moins équitable. Il a fallu prendre simplement l'information là où elle paraissait la plus disponible et la plus pertinente. C'est ainsi que la plupart des loubards ont été interrogés à Treichville, leur véritable "fief". J'ajouterais que, sur les 25 entrevues ci-dessus, une dizaine relève de personnes anciennement dans la marge et la quinzaine restante concerne des individus partiellement ou pleinement dans la marge, y compris

les trois optant pour des solutions véritablement marginales. L'analyse s'appuie donc sur un corpus de données liées à 119 entrevues individuelles et collectives.

Pour le besoin de l'analyse, certains témoignages sont cités et des caractéristiques de leurs auteurs apparaissent ci-dessous :

Agobé, 28 ans, 1<sup>re</sup> année collégiale, cireur et cordonnier ;

Alex, 16 ans, cireur, *parker* et petit commerce ;

Ass. Oli, 21 ans, métis Ébrié-Abouré, déscolarisé, cireur et cordonnier ;

Badi, 18 ans, secondaire 3, cireur et revendeur de cartes téléphoniques ;

Bambis, 17 ans, jeune vendeur de rue ;

Biagné, 12 ans, jeune déscolarisé, assure la salubrité au marché ;

Bydia, 12 ans, cireur mobile, déscolarisé ;

Ballo, en échec scolaire ;

Bok, 19 ans, déscolarisé, chez un tuteur ;

Claude, 34 ans, cadre administratif, ancien cireur et laveur de voitures à temps partiel ;

Cre, vit chez un tuteur ;

Daby, 11 ans, cireur à temps partiel, scolarisé ;

Dany, 19 ans, cireur sédentaire ;

Dimi, 25 ans, abandon scolaire en 1<sup>re</sup> (Cegep 1) ;

Diomandé, fou vu dans la rue, cité par d'autres comme victime "d'exclusion totale familiale";

Ess, 17 ans, scolarisé, vivant chez tuteur, gardien de voiture ;

F.D., 20 ans, scolarisé jusqu'au secondaire 1, cireur ;

Fiko, adulte fonctionnaire et ancien de la marge ;

Gbaka, 19 ans, vendeur, anti-modèle reconnu de ses pairs ;

Gle, 21 ans, gardien de voitures, niveau 6 primaire ;

G.T., jeune gardien de voitures, père décédé ;

H.P., 17 ans, secondaire 5 "bôro d'enjaillement";

Issa, 16 ans, gardien de voitures, niveau secondaire 2 ;

Joël Kad, 25 ans, ancien membre de gang ;

Jonas, jeune gardien de voiture ;

Julie, 16 ans, niveau primaire 6, tresseuse à temps partiel ;

Kouzo, 23 ans, blanchisseur, déscolarisé, religieux ;  
 Kass, vit avec son père en 2<sup>e</sup> mariage, en conflit avec sa belle-mère ;  
 Makama, 14 ans, admis en secondaire 2 ;  
 Mam, 21 ans, jeune cireur de chaussures ;  
 Max Gued, 28 ans, cireur, classe de 1<sup>re</sup> ou Cegep 1 ;  
 Medi, 19 ans, jeune désœuvré sous aide d'un pasteur ;  
 Nanoko, ancien de la marge, homme d'affaires à succès ;  
 Nanou, 29 ans, loubard, service de sécurité à temps partiel ;  
 Ousmane, 21 ans, jeune étranger ;  
 Oyoro, 19 ans, dans la rue, gardien de voitures ;  
 S.A., 19 ans, Mossi du Burkina-Faso, ancienne vendeuse de pommes, fille-mère, fille de rue ;  
 Sey D., 19 ans, niveau primaire 4, gardien de voitures ;  
 Sido, jeune fille-mère ;  
 Sylla Y., 13 ans, secondaire 1, orphelin de père ;  
 Théodore, 14 ans, cireur et gardien de voitures ;  
 Touma S., 22 ans, niveau scolaire primaire, 3 enfants, prostituée occasionnelle ;  
 Traoré I., jeune Bambara, secondaire 2, gardien de voitures ;  
 Yacoub, 22 ans, étranger, jeune travailleur de rue ;  
 Zabo, 24 ans, gardien de voitures ;  
 Zok, aîné, échec scolaire.

En appui aux références qui précèdent, il existe une ethnographie de la musique des jeunes relative à leurs angoisses, à leur quotidienneté, à leurs aspirations. Les entrevues et l'ethnographie musicale sont complémentaires de celles déjà réalisées dans ce que j'appelle la première période de recherche. Les propos des différents intervenants qui précèdent sont solidaires du contenu thématique des groupes musicaux cités dans ce travail, se dénommant comme suit : Les Potes de la Rue, Les Copines, Espoir 2000 et l'Enfant Yodé s'attaquent principalement aux relations filles et garçons pour une culture de la fidélité. De leur côté, Les Prolétaires, Anti-Palu, Poussins Chocs et Aboutou Roots insistent sur la nécessité d'une revalorisation culturelle locale. Même si ces tendances constituent des formes de critique sociale, la

volonté de peindre sans fard la société ivoirienne ressort des thèmes de Les Garagistes, Petit Denis, Les Salopards ou Génération Sacrifiée, Les conseillers et À nous Les Petits. D'autres groupes comme Esprits de Yop et Bisons servent de référence aussi, même s'ils ne sont pas pris en témoignage dans la variable musicale. Finalement une approche critique de ces données s'impose.

### **2.2.2 Analyse critique des données**

La situation des jeunes de la marge est méthodiquement approchée à trois niveaux qui restent intimement liés en réalité, à savoir leurs manières de penser, de dire et de faire. Autrement dit, j'ai affaire à des discours, des récits d'un côté, et de l'autre à des comportements, des actions, des événements et des données sur l'organisation sociale, les institutions. Face à cette catégorie de faits, mon plan global de recherche se constitue en étude de groupe et de cas tout en s'appuyant sur une ethnographie. Les techniques corrélatives sont l'observation, la participation et les entrevues individuelles (histoires de vie) et collectives.

Tout modèle théorique a ses limites et ses avantages. Si l'on admet en général que tout chercheur en sciences sociales ne peut totalement s'abstraire de ses valeurs personnelles et de certains présupposés, alors cette sorte de "métathéorie" et le cadre conceptuel contribuent à imposer une certaine architecture aux données qui se retrouvent ainsi doublement construites. La compréhension, l'explication et l'interprétation me situent à un second plan d'assignation de sens aux données, les jeunes eux-mêmes en étant les premiers auteurs. Leurs discours sont multivoques; cependant, j'ai essayé de les appréhender selon mon cadre conceptuel.

Pendant la préenquête, j'ai compris que le terrain était miné, du point de vue de la recherche, avec des promesses qui ne valaient pas d'être faites, quoique cela puisse servir de moyen d'accès à ces informateurs<sup>9</sup>. Cette construction d'écueils pour les

---

<sup>9</sup> Dans la majorité des cas, les travailleurs de rue révélaient d'emblée leur lassitude face à des cohortes d'enquêtes qui se passaient sur eux et dont ils n'avaient jamais de suite contrairement à ce que "les chercheurs leur promettaient".

recherches ultérieures prenait donc effet au moins avec mon passage. Cela fonde le leitmotiv des jeunes, et particulièrement des loubards, qui est “mangement d’abord” : autrement dit, il faut de l’argent avant toute discussion. C’est ici que je montre d’abord la nature académique de mon travail, qui se pose comme canal de transmission de leurs aspirations aux autorités ou structures organisationnelles susceptibles de les aider. Ces voies d’aide pourraient alors aller dans le sens de leur vision des choses. Il était hors de question pour moi d’offrir de l’argent malgré la quête permanente du “mangement”. Cependant, vu le caractère nécessaire du milieu où le travail se passait, il m’arrivait de donner un peu d’argent à la fin de l’entrevue. Cet argent était, en général, l’équivalent de ce qu’auraient payé deux ou trois clients qui auraient pu être reçus dans la durée de mon entrevue. Malgré cet effort de rigueur, il demeure des possibilités de biais.

La réalisation des différentes entrevues collectives fait souvent appel à une mise ensemble d’individus d’âges variés, des moins aux plus jeunes. C’est dans un tel contexte que des plus jeunes peuvent avoir évité de contredire des plus âgés lors des discussions<sup>10</sup>, réduisant en cela le caractère potentiellement critique de l’entrevue collective par rapport à l’histoire de vie. Cependant, toute la conduite de l’animation des discussions tendait à réduire ou à supprimer cet écueil. Par ailleurs, les expériences difficiles que vivent les jeunes ouvrent nécessairement sur des propos et des conduites de dérobe de leur part. Cela limiterait en quelque sorte la base de mes analyses. De plus, ne peut être omis le côté émotionnel des témoignages, suggérant le caractère “blessant”, “d’éveil de peine” de mes questions. L’articulation de l’actualité en “deuil” sur un souvenir brillant de soutien produit parfois des réponses en pleurs, du silence-réponse. Ce sont des paroles interpellatrices, selon Barthes (1957) : ces paroles, au moment “d’atteindre, se suspendent, tournent sur elles-mêmes et rattrapent une généralité”. (1957 : 202)

En fin de compte, c’est une approche probabiliste, comme en creux, qui encadre le traitement des données recueillies. J’apprécie donc ces données à leur juste valeur.

---

<sup>10</sup> Une certaine tradition africaine voudrait que des “aînés ne soient pas contredits par des cadets”.



## 2.3 Traitement des données

L'ensemble des données font partie d'un corpus que j'ai soumis à une approche analytique qui est à la fois écologique, narrative et expérientielle. Les expériences des jeunes sont lues à l'interface de l'individuel et du collectif et examinées du point de vue des conditions de sortie de la marge à travers le recours à de petits boulots de rue, du langage, de la musique et des solutions marginales.

Pour mieux saisir et expliquer la situation des jeunes, j'ai mis en rapport leur environnement avec les expériences difficiles qu'ils vivent. En fait, ce sont les discours des jeunes qui permettent d'articuler leurs expériences sur la sphère écologique. Les sources des problèmes des jeunes et celles de leur protection ont été appréciées de manière structurelle et conjoncturelle sur la base des concepts de dérive, marge, centre, mobilité et capital culturel.

Le premier niveau, le gradient écologique, est multifactoriel, prenant en compte tout ce qui est dans l'environnement. Cette dimension se réfère aux normes sociales, institutions, lois ou autres valeurs dominantes, tout en s'appuyant sur la question de la salubrité ou de l'insalubrité sociale et spatiale ou physique. S'ajoute ici la possibilité des sources d'aide face à l'adversité. Ensuite, le milieu de vie se dessine par les loisirs, l'argent ou la quête de capital, les relations sociales, le travail, l'école et les habitudes de vie. C'est ici que les loisirs prennent une autre allure à travers des jeux de risques de vie comme le "bôro d'enjaillement" et la "traversée du guerrier"<sup>11</sup>. Le cadre familial met en relief les habiletés, les attitudes, les dispositifs ou ressources de soutien, les attentes, l'âge, l'hérédité, le sexe et la connaissance.

Pour le jeune en difficulté, il y a la prise en compte de l'affirmation de soi et l'appartenance à un groupe ou le fait de s'identifier avec. C'est aussi le lieu des interactions au sein du groupe d'appartenance. Par ailleurs, le milieu urbain constitue une sphère d'interférence au plan psychologique entre les façons de faire traditionnelle et moderne. De son côté, l'exercice gouvernemental a son impact par

rapport à la qualité des effets et des modes d'administration. À propos, la politique éducative et scolaire demeure une variable importante dans cette étude. Finalement, l'approche générale tient compte du problème ou de la situation à prévenir qui est l'usage quotidien des pratiques marginalisantes.

Le vécu qui marginalise indique le gradient expérientiel. L'expérience peu enviable est le deuil social qui renvoie à l'extinction du projet principal de vie ou du déclassement scolaire. C'est ce gradient qui est nécessairement rapporté à celui écologique par le déterminant narratif ou l'ordre de la parole. La sphère écologique génère les processus de typification, de conférence des habiletés sociales et culturelles sur une base de discours, donc du déterminant narratif. C'est sur cet arrière-fond que peut se colorer d'une manière ou l'autre le rapport de l'individuel à l'expérientiel. En somme, c'est sous l'éclairage systématique des trois gradients modélisants que l'analyse et l'interprétation sont faites dans ce travail. Ces deux opérations ont permis de mettre en lumière, d'un côté, les facteurs de base du deuil social, et, de l'autre, ceux qui viennent renforcer l'effet des premiers selon des conjonctures sociales ou économiques. Le deuil initie la mobilité dont l'objectif reste la sortie de la marge ou le recentrage social. Ce processus, qui peut être enviable ou pas, ouvre sur le capital culturel des jeunes qui sont dans les difficultés.

Partant des considérations qui précèdent, le travail manuel de dépouillement des données a consisté à identifier, dans les discours des jeunes, les facteurs liés à la sphère de causalité de la dérive et de la réussite sociale. Celle-ci comprend les niveaux suivants :

L'individu à travers ses actions et son statut à la naissance;

La famille avec ses sous-systèmes de mari et femme, de parents et enfants, d'enfants et enfants ouvrant sur les relations filles et garçons aussi;

La communauté dans ses niveaux de rapports avec la famille;

La société globale à travers les institutions étatiques éducatives, les réseaux sociaux et les offres du milieu;

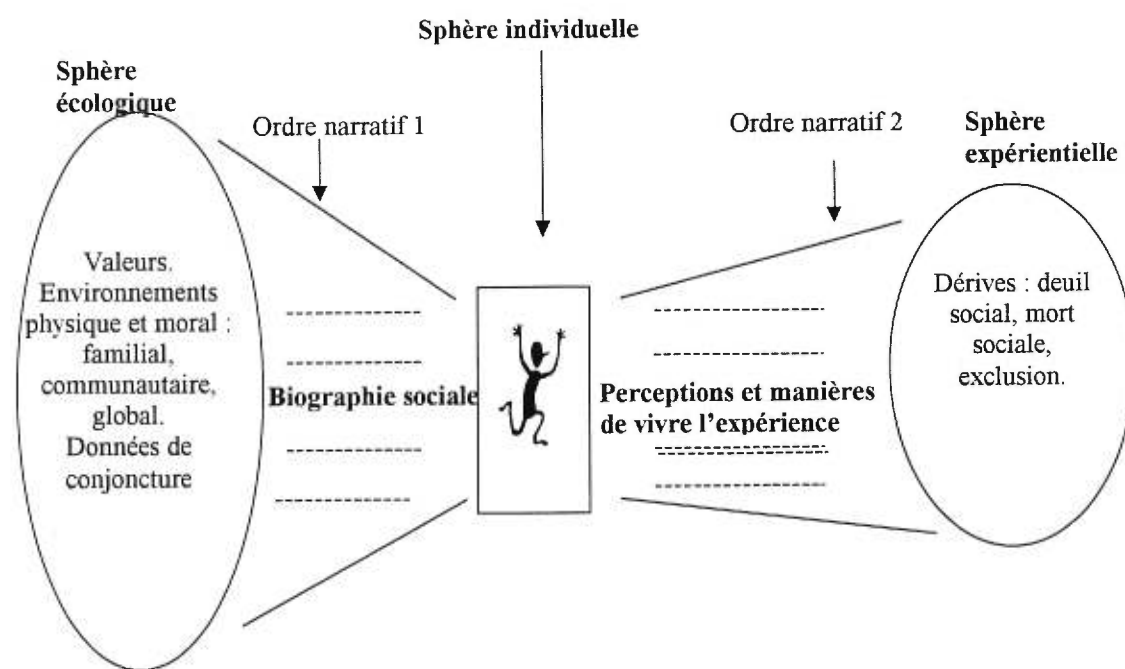
---

<sup>11</sup> Le "bôro d'enjaillement" et la "traversée du guerrier" sont deux jeux dangereux dont je traite plus

Le dernier niveau a été l'identification dans les discours des jeunes, des nouvelles aspirations et attentes.

Le modèle explicatif s'identifie donc comme étant écologique, expérientiel et narratif. Sa perspective est à la fois structurelle et conjoncturelle, s'appuyant sur les concepts de dérive, de centre, de marge, de mobilité et de capital culturel.

**Figure 1 : Modèle explicatif de la quotidienneté des jeunes**



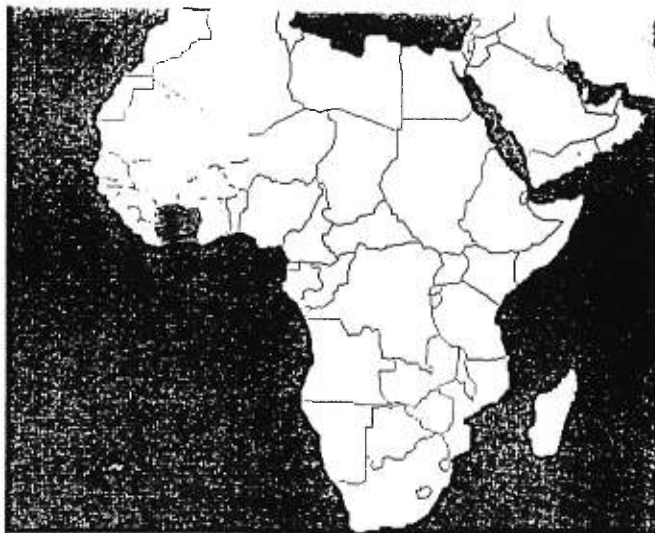

---

loin dans cette étude.

## **Chapitre 3 : Abidjan et la cartographie des familles et des jeunes**

Les mécanismes du peuplement d'Abidjan et leurs implications démographiques constituent la trame principale du présent chapitre. Ces implications démographiques comportent des lignes de transformation familiale et de catégorisation de la population des jeunes relativement aux stratégies quotidiennes de vie. C'est ce que j'entends décrire brièvement à travers les notions de cartographie des familles et des jeunes. Abidjan c'est aussi un agrégat de dix communes différentes tant sur les plans physique, spatial qu'administratif et commercial. Le style de vie des individus dans chaque quartier révèle des niveaux différentiels de la mobilité dans la communauté urbaine d'Abidjan.

**Figure 2: La Côte d'Ivoire dans l'Afrique**



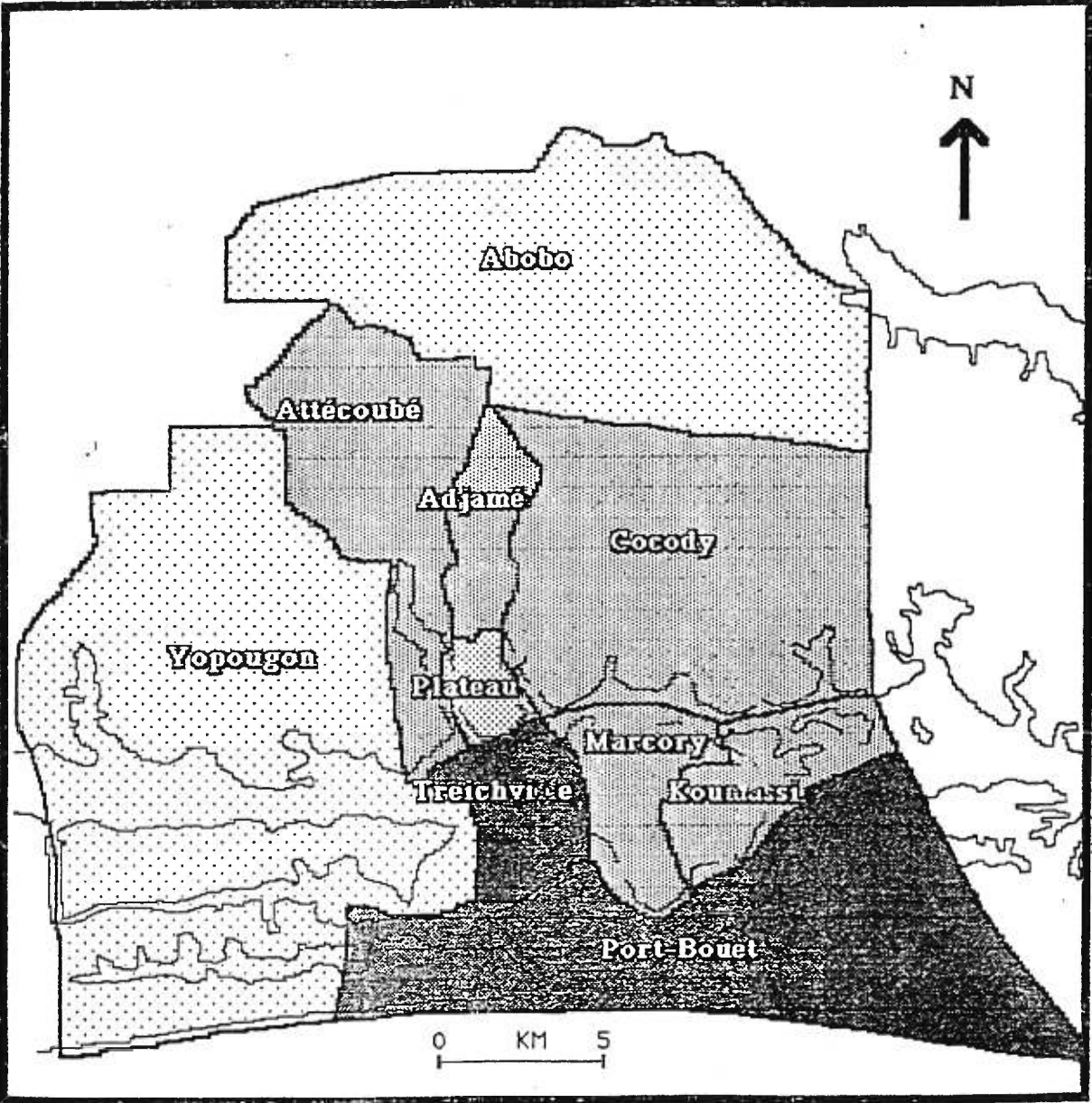
[http://perso.club-internet.fr/galiotth/Cote\\_Ivoire/Genera//generalites.html](http://perso.club-internet.fr/galiotth/Cote_Ivoire/Genera//generalites.html)

**Figure 3: Abidjan dans la Côte d'Ivoire**



[http://perso.club-internet.fr/galiotth/Cote\\_Ivoire/Abidjan/abidjan.html](http://perso.club-internet.fr/galiotth/Cote_Ivoire/Abidjan/abidjan.html)

Figure 4: Abidjan et ses dix communes



### 3.1 Abidjan, ville cosmopolite

Étymologiquement, le nom “ Abidjan ” tient à la légende ébrié<sup>12</sup> qui veut qu’il résulte d’un quiproquo entre un Européen et un “ indigène ” qui, bien évidemment, ne parlait pas un mot de français. Effectuant une mission de reconnaissance sur le terrain, un jeune explorateur croise sur son chemin un paysan revenant de son champ, les bras chargés de branchages destinés à la réfection du toit de sa case. En répondant au “ comment se nomme ton village ” de l’Européen et effrayé par cette rencontre insolite suivie de la question, l’autochtone s’enfuit à toutes jambes, criant : “ Min tchan Abi Djan ”, ce qui veut dire en langage ébrié : “ je viens de couper des feuilles ”... L’Européen nota alors consciencieusement sur son calepin ce qu’il croyait avoir compris : “ Abidjan ”...

C’est vers 1935 que la ville d’Abidjan est devenue une commune mixte, administrée par une commission municipale de quelques membres. Elle est alors dirigée par un administrateur-maire, lui-même désigné par l’autorité gouvernementale française. La commission municipale d’Abidjan élue au suffrage universel fait son apparition en 1954, mais l’administrateur-maire reste toujours désigné par le pouvoir central. En 1955, Abidjan est enfin érigée en commune de plein exercice par la loi française du 18 novembre 1955<sup>13</sup>. La loi 80-1182 du 17 octobre 1980 porte statut spécial pour cette communauté urbaine et prévoit des aménagements particuliers. La caractéristique principale de ce statut est la création, au sein de la ville, de dix communes correspondant aux délimitations des grands quartiers (Abobo, Adjamé, Attécoubé, Cocody, Koumassi, Plateau, Marcory, Port Bouët, Treichville et Yopougon).

Ces communes ont été constituées, d’un côté, à partir de la mutation des anciennes délégations d’Adjamé, de Cocody, Koumassi et Treichville; de l’autre, par la création des quatre nouvelles unités administratives que sont Plateau, Attécoubé, Port Bouët et

---

<sup>12</sup> Peuple lagunaire de la Côte d’Ivoire. “Ébrié” est l’appellation coloniale du nom réel “Tchaman”.

<sup>13</sup> En cette année-là, la Côte d’Ivoire était encore colonie française et ce, depuis 1893. Elle est devenue indépendante le 7 août 1960.

Marcory; et, d'autre part, par le rattachement d'Abobo et de Yopougon qui appartenaient autrefois aux sous-préfectures limitrophes. Plus vieille souche abidjanaise et ancienne capitale des Ébriés, Adjamé a toujours été le plus grand centre commercial et la gare centrale d'Abidjan. De fait, les jeunes apprentis et indicateurs de gare y affluent quotidiennement. Ce quartier jouxte le centre-ville Plateau qui fait d'Abidjan le cœur administratif de la Côte d'Ivoire. Sous-peuplé au plan de l'habitat résidentiel par rapport aux autres quartiers, Plateau prédomine sur ce plan durant la période diurne de travail. Son statut administratif est dénoté par un impressionnant parc automobile qui donne de l'occupation aux gardiens de voitures pendant la journée. À côté de ces prédominances d'Adjamé et du Plateau, les autres quartiers ont chacun leur spécificité.

Alors que Attécoubé et Koumassi constituent fondamentalement de véritables cités-dortoirs et villageoises tout en comportant des sites commerciaux, Cocody et Marcory se distinguent par leur style résidentiel et luxueux, Cocody l'emportant sur Marcory. En effet, c'est généralement dans ces deux communes qu'habitent les "en haut de haut" selon le langage hiérarchisant des gens de la marge. Cependant, ces espaces tiennent en parallèle des bidonvilles dans une sorte de proximité du centre et de la marge. De leur côté, Port Bouët et Treichville sont les principaux pôles de développement des industries et des entrepôts commerciaux liés au port et au terminus de la voie ferrée. Cela leur confère une affluence quotidienne allant des emplois formels aux pratiques de contrebande profitables parfois à des jeunes des petits métiers. Cependant, ces deux quartiers sont des zones populaires d'habitation. Cette caractéristique s'illustre par les deux dernières communes que sont Abobo et Yopougon. Celles-ci sont les plus importantes au plan démographique. De ce point de vue, elles constituent les plus grandes concentrations juvéniles d'Abidjan. Grande zone d'extension d'Abidjan et abritant les importants programmes de l'État en matière de logements sociaux, Yopougon a désormais une zone industrielle à la façon de Port Bouët. Dans ces dix communes, les responsabilités administratives restent limitées.



Les attributions d'intérêt urbain sont expressément réservées au conseil de la ville d'Abidjan. Il revient donc à cette ville, à son maire et à son conseil d'assumer les responsabilités dans les grands domaines suivants :

Ordures ménagères, eau, assainissement, voirie, parcs de stationnement, urbanisme, lutte contre l'incendie, transports urbains, etc. À cela s'ajoutent des responsabilités qui semblaient revenir aux sous-communes;

le classement, le déclassement, le redressement, le prolongement, l'élargissement ou la modification des plans d'alignement des voies publiques urbaines après avis du ou des conseils municipaux intéressés<sup>14</sup>... Mettre ces données en relief n'est pas fortuit car ces responsabilités au niveau des parcs, des voiries, par exemple, nous situeront au cœur des tensions entre les jeunes en débrouillardise et la ville d'Abidjan à travers des agents de la police municipale. Je reviendrai sur cet aspect dans les éléments de l'adversité du milieu contre les jeunes. J'essayerai aussi de montrer comment les ordures ménagères et les parcs de stationnement deviennent des espaces de capitalisation pour des jeunes en difficulté, tout en étant un risque pour la santé.

Le caractère cosmopolite de la ville d'Abidjan remonte au début du siècle lorsque le colonisateur a voulu créer un espace urbain sur son site actuel. En effet, les travaux d'intérêt public, la construction du chemin de fer, les emplois dans l'administration publique et privée ont nécessité la présence des Africains non-ivoiriens à côté des Européens (Zanou et Aka, 1994). Ainsi, des Sénégalais et des Dahoméens<sup>15</sup> occupaient-ils les postes de commis dans l'administration. Ils travaillaient aussi comme ouvriers et commerçants. Il en est de même des Guinéens et de ceux originaires des colonies britanniques (Sierra Leone, Libéria et Ghana). Plus tard, des ressortissants de la Haute Volta<sup>16</sup> et du Mali sont commis aux emplois de manœuvres sur les chantiers des grands travaux. Un groupe de Libano-Syriens, minoritaires au départ, s'occupait du commerce et de l'immobilier (Zanou et Aka, 1994). Ce cosmopolitisme primaire a une incidence aujourd'hui dans l'hybridation des systèmes

---

<sup>14</sup> Il s'agit des conseils municipaux concernés parmi ceux des dix communes succinctement décrites plus haut.

<sup>15</sup> Habitants de l'ancien Dahomé devenu Bénin aujourd'hui.

<sup>16</sup> Ancienne appellation du Burkina-Faso actuel.

de référence des individus et des groupes. Je relaterai plus loin comment de jeunes Ghanéens ont beaucoup inspiré de jeunes Ivoiriens dans le domaine de la chaussure (cirage et cordonnerie, voire design). La communauté étrangère cohabitait avec des Ivoiriens venus pour la plupart de l'intérieur du pays, à la recherche d'un travail rémunéré ou de nouvelles conditions d'existence. Ils se répartissent dans les principaux groupes linguistiques représentés à Abidjan dont les groupes eburnéen (Akan), soudanien (Mandé du Nord), Atlantique de l'ouest (Krou) et voltaïque.

La ville africaine comme symbole de crise se vérifie aussi avec Abidjan. En effet, le cadre général de cette étude est celui d'une crise économique, voire socio-économique, chronique. Tous les propos des enquêtés le confirment, de concert avec les " indicateurs socio-économiques " des spécialistes. Et ce cadre de crise sert justement d'assise aux deux autres attributs de cette ville, à savoir la créativité et la quête ou l'adoption de solutions marginales. Apparaît donc une trilogie agissante en matière de pression adaptative sur les individus en général, mais particulièrement sur certaines catégories de jeunes. La trilogie est agissante car ses composantes (crise, créativité, solutions déstructurantes) sont interactives, interagissantes. Les tendances familiale et juvénile en présence ici ne sont qu'un reflet de ce contexte de crise dont les lignes de transformation sont avant tout familiales. Les perspectives économiques, sociales et ultimement culturelles, déstructurantes de chefs de familles sont assez révélatrices de ces transformations<sup>17</sup>. Mais en même temps, je souscrirais à l'idée que les moments de crise sont des moments de changement, de renouveau pour ne pas dire de créativité, de mise en lumière d'alternatives face à d'apparentes impasses. C'est une réalité qui s'impose à travers certaines pratiques de jeunes.

Comme dans la plupart des pays africains, le problème de " macrocéphalie " se pose aussi en Côte d'Ivoire à travers la grandeur et la prédominance économique, sociale et technico-industrielle d'Abidjan. Devenue colonie française en 1893 et pays indépendant en 1960, la Côte d'Ivoire connut successivement comme capitale Grand-

---

<sup>17</sup> Ces cas sont étudiés dans le projet "Villes et pathologies".

Bassam (1895-1899), Bingerville (1900-1933) et Abidjan (1934-1984). Depuis cette date, une nouvelle capitale de droit existe, Yamoussoukro, Abidjan restant la capitale de fait. Ce contraste entre droit et fait tient à l'idée qu'il n'y a pas encore de transfert effectif de compétences d'Abidjan à Yamoussoukro. Toutes les prérogatives de puissance publique se prennent et s'exercent encore à Abidjan. La population abidjanaise est actuellement estimée à 3,5 millions d'habitants<sup>18</sup>. Cette ville connaît donc depuis longtemps un problème de "macrocéphalie". L'administration centrale fait d'Abidjan l'objectif principal de la politique urbaine.

La maîtrise de la croissance démographique urbaine passe d'abord, selon les dirigeants du pays, par une politique de logement. Comme le notent Stren *et al.* :

Cette politique a été, dès les premières années qui ont suivi l'indépendance, très ambitieuse. Passant progressivement de la construction directe de logements rudimentaires ou d'emplacements et de services [...] l'État est intervenu de manière beaucoup plus directe en établissant un organisme parapublic en vue de la mise en valeur de terrains urbains disposant de services [...] deux autres organismes de développement urbain chargés du logement social [...] et un fonds pour financer le logement [...]. (1992 : 56)

Grâce à cette structure organisationnelle, l'État contrôle la fourniture de services aux terrains urbains et joue un rôle central dans la construction des logements à prix modique et dans les décisions liées à la planification urbaine. Les organismes dont parlent Stren *et al.* sont ceux mentionnés plus haut, à savoir *SICOGI* et *SOGEFIHA*, auxquels Vennetier ajoute la *SETU* :

[...] *SETU*, fournissant des terrains prêts à construire à la *SOGEFIHA* et qui a aménagé quelque 1500 ha de 1974 à 1981 (10 000 parcelles), dont une part notable consacrée au logement social. (1991 : 119)

Il va sans dire qu'une telle approche étatique du développement urbain débouche inévitablement sur des problèmes en cas de récession et de mise en œuvre d'un programme d'ajustement structurel. Mais indépendamment de cet écueil, cette approche connaît, selon Antoine *et al.*, d'autres failles :

---

<sup>18</sup>Recensement général de la population, 1994.

L'exceptionnel effort engagé à Abidjan par les dirigeants ivoiriens pour mettre en œuvre un projet urbain moderniste aboutissant à l'élimination de l'habitat produit hors normes définies par les pouvoirs publics n'a pas engendré, loin de là, la disparition d'un habitat de cour qui regroupe toujours la grande majorité des citoyens. Cette distorsion entre la réalité et les attendus des choix effectués ne résulte pas seulement des difficultés à gagner la course de vitesse engagée contre l'impressionnante croissance démographique et d'un problème de mobilisation des moyens financiers. [...] l'adoption de normes d'équipement élevées à fonctionnement onéreux, le laisser-faire, l'octroi de privilèges et l'appropriation de rentes par les catégories sociales aisées et moyennes ont concouru à l'exclusion de la majorité des citoyens des logements publics dits sociaux. (1988 : 263)

Les attributions de parcelles ont constitué un moyen d'élargissement de la clientèle du pouvoir de l'État. La politisation du système d'attribution, les faveurs consenties aux membres de l'administration et des nouvelles catégories sociales "moyennes", les modalités de cession à un prix sans rapport avec le marché et largement subventionné, ainsi que la recherche de profits sont à l'origine d'un accaparement des parcelles par une minorité de citoyens, selon les résultats de Antoine *et al.* (1988).

Avec la crise économique, l'État ayant cependant réduit sa participation dans le domaine du logement, le prix de revient des constructions "sociales" s'élève encore plus, tandis qu'une partie des occupants devient difficilement solvable du fait du chômage généré par la crise. Les promoteurs se tournent donc plutôt vers la construction de prestige. D'ailleurs, les opérations à portée sociale, menées dans les vieux quartiers populaires péri-centraux rasés à cet effet, attirent généralement de nouveaux arrivants plus aisés que la population originelle. Les personnes délogées doivent alors se reloger à la périphérie de la ville dans des conditions difficiles (manque d'équipements collectifs, éloignement, etc.). C'est d'ailleurs là une des causes fondamentales de l'étalement des villes africaines et particulièrement d'Abidjan. Il est évident qu'une ville "en largeur" pose plus de problèmes d'équipement technique qu'une ville "en hauteur" (avec prédominance d'immeubles à plusieurs étages). Tout compte fait, le paysage urbain est amélioré dans le centre, alors que les conditions de vie des citoyens expulsés se détériorent. La "chronique d'un quartier oublié" est, à cet égard, assez révélatrice (Bonnassieux, 1987). Cet état

des lieux ne révèle pas forcément les nouvelles configurations sociales relatives à la famille et aux jeunes. C'est ce qui me semble mériter maintenant d'être décrit mais je voudrais d'abord mettre en tension les espaces traditionnel et moderne.

### **3.1.1 Entre villagisation et modernisation : confluence et hybridation**

Dans le contexte africain, on retient surtout de la famille traditionnelle la solidarité, même si elle est aujourd'hui précontrainte par la crise économique et sociale. Elle occupe une place de choix dans les principales relations qui se tissent au sein de différents types de parenté. L'existence de formes d'aide entre la campagne ou le village et la ville à travers les individus, consacre une forme de la solidarité en question en Afrique noire par exemple. Comme relaté dans les fondements de l'exode rural, le clivage entre ruraux et urbains renforce les privilèges des seconds et les désavantages des premiers. Cela renvoie à la ville comme offreuse d'énormes possibilités de succès social alors que le village reste généralement tributaire de conditions sociales pas toujours enviables, en réalité ou dans l'imaginaire des individus.

Il paraît nécessaire pour les urbains d'aider les ruraux (Gibbal, 1974). Cette tendance se vérifie dans presque toute l'Afrique :

La solidarité jouant, les revenus des salariés devraient se trouver diminués, le nombre des co-partageants augmente. Le sort du Dakarois est lié à celui du paysan Sénégalais, si celui-ci ne s'améliore pas, les revenus des citadins diminueront, et c'est à un alignement vers le bas que l'on assiste. (Thomas, 1968 : 6)

Cette forme d'interaction entre ville et campagne propose, tout en le révélant, que le couplage ville-village, *via* les individus, exprime des mobilités socioculturelles pour ne pas dire du " mouvement " culturel. Dans cette interface de mobilité interactive, la ville est présentée comme la manifestation du genre de vie sédentaire, ce qui autorise à penser qu'un certain nomadisme (théorique) en soit la cause (perdue) (Mumford, 1961). Sans entrer dans des considérations primitives, je fonderais cependant cette " sédentarité " sur la différence de potentiel de promotion de vie, au sens du bien-être par exemple (niveau de vie correct, ressources suffisantes), qui fait que la ville se pose comme pôle d'attraction. Cette tension entre espace urbain et espace rural

dépolarise ce dernier, qui se retrouve en position de nomadisme théorique, à mon sens. En d'autres termes, je dirais que la ville focalise par son rassemblement humain tandis que la campagne ou le village diffuse par la dispersion humaine qu'elle manifeste. Il est indubitable que, d'un côté comme de l'autre, il y a une sorte de focalisation et de diffusion internes.

Dans le cas de la ville, on assiste à une migration interne articulée sur la vocation de chaque quartier ou sous-quartier selon les représentations des individus et des groupes. Dans le fond, l'analogie exprimée par l'emploi des termes de " focalisation " et de " diffusion " n'autorise pas à percevoir comme physiques ou mécaniques les mouvements socioculturels connotés. L'attrait de la ville " exorégule " en quelque sorte la mobilité rurale. Cette dynamique contrastée entre ville et campagne en Afrique s'active dans les deux sens. En effet, les individus et les groupes n'ont pas qu'une mobilité involontaire qui s'apparente à une contrainte, une coercition (comme souligné au chapitre 1 pour les cas du Tchad et du Sahel avec la guerre et la sécheresse), mais cette mobilité peut aussi être sélective ou explicite. En somme, tous les faisceaux de faits, de conduites et de pratiques, de part et d'autre des espaces urbain et rural, s'entendent à travers les concepts de villagisation et de modernisation. Ces concepts devraient s'appréhender au sens de processus par lesquels, pour le premier, des individus ou des groupes tendent à reconduire en milieu urbain des façons de penser ou d'agir tributaires du village et de la tradition. Quant au second, il indique l'adhésion aux canevas de la modernité. Ces tendances sont aussi structurelles que conjoncturelles à Abidjan.

Abidjan comme " ville large " s'entend par son mode de peuplement et d'extension caractéristique de la dimension rurale qu'elle incarne. Le site d'Abidjan n'est autre que celui d'un certain nombre d'anciens villages du peuple tchaman, communément appelé " ébrié ". Ces villages ont encore des survivances, des groupes reliques avec toute la vigueur de leur culture malgré le contexte éclaté. Certains anthropologues ivoiriens soutiennent d'ailleurs que ce peuple a un attachement soutenu à sa " mémoire collective ". Il n'est pas rare d'entendre certains fonctionnaires, à leur sortie du travail, annoncer leur départ pour le " village " alors qu'en réalité il s'agit

d'un quartier ou sous-quartier d'Abidjan. Les dix quartiers cités précédemment, qui donnent leur nom aux dix communes de la communauté urbaine d'Abidjan, ne sont que d'anciens villages conservateurs. Ceci se note dans les rapports de gestion de l'espace, de règlement des litiges, de célébration des fêtes, des mariages, des naissances, autrement dit, de l'articulation du Temps. Ces pratiques se font sur l'horizon d'un étirement avec des pratiques officielles, modernes. C'est en ce sens que l'on comprendrait aisément la coloration du petit commerce dans la plupart des quartiers, pratique dans laquelle s'inscrivent bon nombre de jeunes qui font l'objet de cette réflexion.

La perspective explicative centrée sur le peuple fondateur d'Abidjan n'est qu'un reflet solidaire et complémentaire des interférences au "modernisme" ou "postmodernisme" des autres cultures négro-africaines en milieu abidjanais. D'un point de vue individuel et psychosocial, les actes s'articuleraient entre attraction et résistance. Cette notion de résistance renvoie à l'existence d'un pouvoir au sens de modelage ou de gestion des corps. Un pouvoir qui les coordonne et les soumet à des autorités invisibles auxquelles les individus, de manière fragmentée et implicite, opposent des micromécanismes de résistance (Foucault, 1984). La majorité des Abidjanais sont des fils ou petits-fils de paysans. Consciemment ou non, ils ont des univers de référence avec une base de biographies ou typifications sociales et culturelles. Le tout est tempéré par des calculs d'intérêt immédiat ou lointain. Règne en quasi-permanence une pression plurielle :

Cette forme de pouvoir s'exerce sur la vie quotidienne immédiate, qui classe les individus en catégories, les désigne par leur individualité propre, les attache à leur identité, leur impose une loi de vérité qu'il leur faut reconnaître et que les autres doivent reconnaître en eux. C'est une forme de pouvoir qui transforme les individus en sujets. Il y a deux sens au mot "sujet" : sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit. (Foucault, 1984 : 302)

C'est sur cet horizon que nous verrons plus tard comment les stratégies de survie et de résistance qu'élaborent certaines catégories de jeunes, connotent ou restent tributaires d'un certain pouvoir sur eux. Celui-ci s'inscrit avant tout dans les sources

de la dérive sociale. Ce pouvoir s'inscrit aussi dans le stress de la vie, stress pris ici dans son appréhension étymologique de charge et de tension générées par des "stresseurs", les "producteurs" de la tension.

La quête de capital (financier), de l'habillement le plus beau et le plus à la mode, en somme les désirs des individus et des groupes, constituent autant de sources de pouvoir agissant sur eux. Que ce soit avant ou après la quête de repositionnement social, les perceptions que les jeunes eux-mêmes ou les autres ont d'eux génèrent du pouvoir au sens indiqué par Foucault. Ces perceptions prendraient un sens dans des expériences et des univers culturels de référence. La perception réflexive des jeunes prend surtout en compte des expériences de la quotidienneté plus que la référence à des contextes culturels traditionnels dont ils auraient très peu héritage.

Enfin, dans le milieu urbain africain en général, et particulièrement à Abidjan, un principe unitaire d'interaction entre le traditionnel et le moderne appelle une variabilité d'actions ou de réactions, tant matérielles qu'immatérielles. Les références religieuses et spirituelles en effervescence à Abidjan en sont des lieux explicatifs. Ce rapport contrasté entre les deux espaces mènerait la ville à invalider certaines pratiques et représentations du milieu rural. En "dédouanant" des pratiques et représentations tributaires du milieu traditionnel, une forme de violence invisible s'exerce, faisant de l'espace moderne un non-lieu (Augé, 1986). Les enquêtes de maîtrise révélaient par exemple qu'on pouvait siffler ou laver de la vaisselle nuitamment en ville alors que cela n'est pas permis en milieu rural. Les actions ou réactions plurielles peuvent être en consonance ou en rupture avec des "zones sensibles" culturelles, des attaches, des individus et des groupes. En ce sens, le milieu urbain africain semble un espace de violence implicite à côté de celle visible, plus ou moins explicite. Voilà autant de sources de pressions non contrôlées pouvant s'exercer sur des catégories de jeunes en difficulté. D'un point de vue psychosocial, ce sont là des sources potentielles de fragilisation de certaines catégories d'individus et de groupes. Ces remarques mènent donc à décrire la démographie humaine d'Abidjan.



### 3.1.2 Démographie juvénile

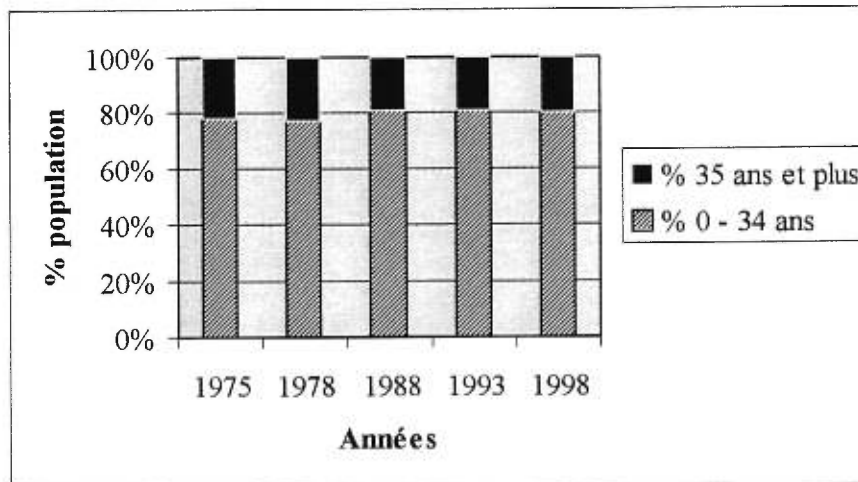
Les recherches démographiques récentes (Zanou et Aka, 1994) révèlent l'absence de données fiables sur la population abidjanaise avant 1955. Cependant, à partir d'estimations faites à la lumière de données présentes, cette population triplait presque tous les dix ans avant 1955. Sur le même fondement, cette population doublait tous les dix ans de 1955 à 1984. Au dernier recensement général de 1988, Abidjan représentait 17,8% de la population de Côte d'Ivoire. Ce rapport n'était que de 14,2% en 1975. Selon cette même source (Zanou et Aka, *ibid.*), relativement à l'ensemble de la population urbaine ivoirienne, la part d'Abidjan passe de 44,3% en 1975 à 45,7% en 1988. On peut souscrire à l'idée que le développement d'autres secteurs urbains et la crise économique expliquent cette faible croissance proportionnelle sur les 13 années.

Sans sa fonction de capitale administrative perdue au profit de Yamoussoukro (nouvelle capitale), Abidjan demeure un centre "macrocéphale" pour le pays entier. Ceci concorde parfaitement avec l'idée de croissance démographique et urbaine continue dans les pays du Sud. La cohorte des 0-34 ans, englobant les 9-34 ans de mon étude, présente une évolution qui reste plus ou moins constante, tant dans la population globale de Côte d'Ivoire que dans celle d'Abidjan. C'est ce que démontrent les tableaux suivants. L'Institut national de la statistique est la source de ces données.

**Tableau 1 : Proportions des groupes d'âge en Côte d'Ivoire**

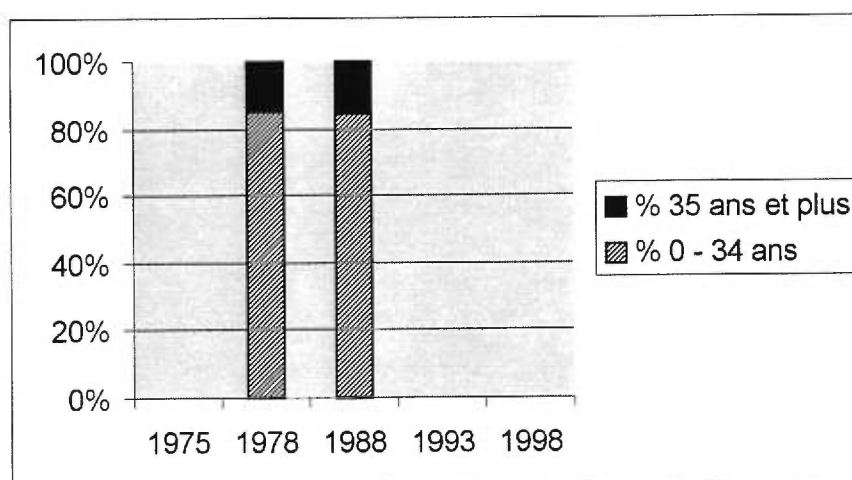
Années	Côte d'Ivoire		Abidjan	
	% 0 - 34 ans	% 35 ans et plus	% 0 - 34 ans	% 35 ans et plus
1975	78,09%	21,91%		
1978	76,95%	23,05%	85,18%	14,82%
1988	80,42%	19,58%	84,51%	15,49%
1993	80,44%	19,56%		
1998	79,75%	20,25%		

**Tableau 2 : Évolution de la proportion des 0-34 ans en Côte d'Ivoire**



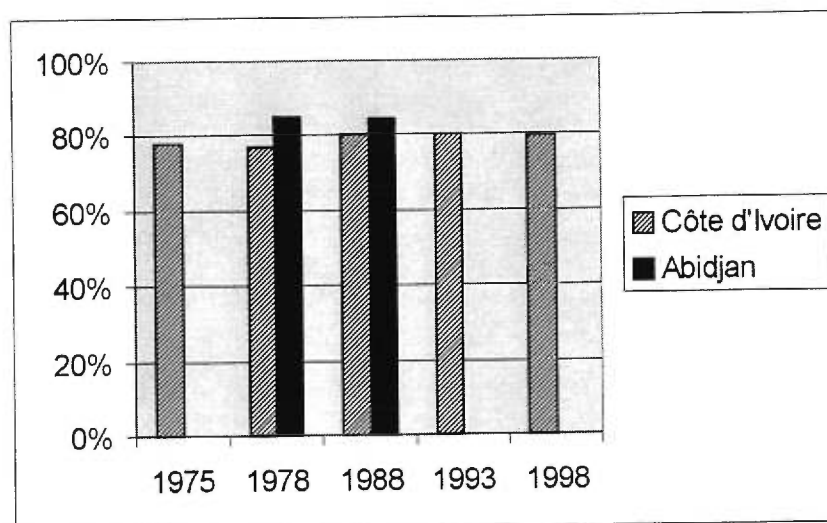
Les proportions de 1975 et de 1978 indiquent une variation de 78,09 à 76,95% par rapport à la population générale de Côte d'Ivoire. C'est une proportion assez forte, soutenant le caractère jeune de ce pays. Par ailleurs, même si les années 1970 sont celles du "miracle ivoirien", 1978 pointait déjà le début de la crise économique que connaît encore le pays. Cela pourrait expliquer, entre autres, le niveau en baisse de la proportion. Cependant, les exemples des années 1980 (1988) et 1990 (1993 et 1998) révèlent une augmentation qui se stabilise autour de 80%, une très forte proportion. Ces indications se renforcent encore avec l'exemple d'Abidjan.

**Tableau 3 : Évolution de la proportion des 0-34 ans à Abidjan**



Pour cette agglomération, les données disponibles sont celles des années 1978 et 1988. Celles-ci montrent une constance de la proportion des 0-34 ans dans la population d'Abidjan. Elle se situe autour de 85% sur les dix années. Cela concorde avec la nature des migrations tant nationales qu'internationales. Abidjan étant le pôle urbain le plus attractif, la représentation des 0-34 ans se justifierait à la fois par l'exode rural et la croissance naturelle de la population. Le tableau 4 en est une illustration saisissante.

**Tableau 4 : Comparaison de la proportion des 0-34 ans en 1978 et 1988 (Côte d'Ivoire /Abidjan)**



Cette tranche de la population montre la prédominance d'Abidjan sur la population globale de Côte d'Ivoire pour les années 1978 et 1988. Cette prédominance reste constante pour ces dix années. Cette concentration juvénile à Abidjan renforce la pertinence du choix du lieu de cette étude. Cela invite à plus de rigueur dans toute approche de cette macrocéphalie.

En somme, les différentes proportions montrent l'importance démographique des 0-34 ans au sein de la population de Côte d'Ivoire. Cependant, c'est dans cette cohorte que se trouve la majorité des 9-34 ans qui sont dans la précarité quotidienne. Leur bien-être influerait positivement sur celui de la société globale elle-même. Il y a lieu de faire en sorte que leurs manières de penser, de communiquer et de se comporter aillent dans le sens d'un meilleur relais et d'une saine relève de la société globale. Cette recherche se veut participante à cette quête, de pair avec les offres du milieu.

### **3.1.3 Entre nécessité et possibilité : les offres du milieu**

C'est un principe fondateur que de dire que tout milieu (physique, aquatique, végétal, social voire psychosocial et enfin culturel) reste potentiellement autant fragilisateur que protecteur. Tout dépendrait des acteurs eux-mêmes, de leur capacité ou aptitude à identifier les dispositifs de soutien, dispositifs de contexte pouvant être structurels, conjoncturels ou d'occasion face à une éventuelle adversité. C'est relativement à cette idée que le contexte socio-économique et culturel africain en général, et particulièrement celui ivoirien, mérite d'être indexé dans ses grandes lignes.

Tel qu'énoncé par Touré (1985) au sujet de certains adultes, les jeunes en difficulté sont des sortes de scrutateurs de leur environnement multidimensionnel. Les exemples concrets qui suivent illustreront mieux ceci. Cette écoute du milieu prend en compte le climat, notamment la période des pluies où des jeunes démontrent une certaine ingéniosité en faisant de l'accompagnement à l'aide de parapluies, moyennant une contrepartie financière. La gestion des ordures ménagères devient une munition stratégique dans leur quête de sources de subsistance, comme nous le

verrons. Ceci se fait dans l'exploitation de certaines défaillances du système de l'assainissement de la ville.

De façon substantielle, il y a une demande sociale s'accompagnant de la solidarité traditionnelle dans ses nouvelles dimensions urbaines, sur lesquelles capitalisent positivement ou négativement certains jeunes. Comme le révèle le projet *Villes et pathologie* la bienveillance et la générosité comme sources de prestige ou de hiérarchisation sociale chez certains individus ou groupes ethniques restent encore une référence, même dans le milieu urbain qui paraît non favorisant en la matière. Les actions de certains bienfaiteurs envers certains jeunes sont à inscrire dans ce cadre.

En somme, d'un point de vue socio-économique, le contexte africain en général (et celui ivoirien en particulier) est très permissif puisqu'il fait de l'informel la tendance générale des activités économiques et sociales. Dans un contexte si tolérant, la dynamique fonctionnelle paraît à la portée de tous. Individus et groupes tendent à adhérer ou à créer ce qui donne un sens ou satisfait leur quotidienneté ; cet espace informel devient alors celui de l'émergence de certaines pratiques, d'une certaine créativité chez ceux en difficulté, à l'instar de certaines catégories de jeunes. Les offres du milieu étudié ne sont pas qu'économiques ou matérielles, car il existe une sorte de transition ou de recours immatériel, religieux pour supporter la quotidienneté. Le cas de jeunes protestants et protestantes sans emploi qui initient des cases-blanchisseries-logements et du petit commerce de produits alimentaires avec l'aide de leur communauté religieuse en illustrent l'impact.

Pour ces catégories de jeunes, le tout se lie sur le principe du " aide-toi et Dieu t'aidera ". La créativité urbaine juvénile va donc se jouer sur une interface de dehors, les offres explicites du milieu, et de dedans, le potentiel créatif et imaginatif des individus et des groupes eux-mêmes. Les nécessités, les besoins des individus et des groupes trouvent un premier niveau d'alternatives, de possibilités que sont les offres du milieu, à partir desquelles individus et groupes peuvent capitaliser. Cependant, le degré d'exploitation des sources d'aide reste toujours plus ou moins tributaire des

biographies sociales et culturelles des individus et des groupes, de leur “habitus”. Par ailleurs, les lieux traditionnels de socialisation éclatent en morceaux.

### **3.2 Cartographie du monde des familles et des jeunes**

En utilisant le terme de “cartographie”, j’entends avant tout lever certaines équivoques conceptuelles et existentielles relatives aux termes de “jeune” et de “famille” dans cette étude. Ce type de présentation permettrait de situer en quelque sorte la réciprocité de perspective qui existerait entre des études portant d’un côté sur la famille et de l’autre sur les jeunes. J’indexe une réciprocité de perspective au sens d’une implication mutuelle entre famille et jeune ou enfant. Il serait fortement handicapant de parler de famille au seul sens du sous-système conjugal que forment le mari et la femme. Les sous-systèmes parents-enfants et enfants-enfants en sont véritablement les compléments. Il est tout aussi vrai qu’il y a une symbolique familiale se référant au seul couple mari et femme; cependant, la quête ou l’attente d’enfant resterait toujours présente à l’esprit. En somme, ici, le critère cartographique familial sera la nouvelle configuration familiale, entre matrifocalité, patrifocalité et leurs alternatives et la nature de la gestion des rapports entre parents et enfants relative à l’élaboration du projet initial de vie du jeune en difficulté.

De la simple tension au déchirement complet, l’étirement des liens familiaux en milieu urbain abidjanais cadre la classification des situations difficiles des jeunes, allant de la rupture partielle des relations, où subsistent des liens fragmentaires, à la coupure totale. Ces deux cas de figure amènent les expressions de “dérive partielle” qui vont aux stratégies positives et de “dérive totale” se référant aux stratégies négatives. Toutefois, ces deux tendances ne sont pas exclusives l’une de l’autre, comme j’aurai à le montrer dans le chapitre 6.

C’est dans cette écologie sociale urbaine que surgit aujourd’hui un profilage familial et juvénile pluriel. Les transformations familiales renvoient à une composition de la famille monoparentale pouvant avoir la femme ou l’homme comme chef de famille. Sans oublier les cas de familles recomposées, de “femme 2<sup>e</sup> bureau” en parallèle à

certaines structures traditionnelles de polygynie. La dynamique fonctionnelle interne d'une famille recomposée comme source de dérive pour certains jeunes individus est souvent prise, à témoin comme nous le verrons plus loin dans l'analyse. La recomposition révèle en général un homme avec au moins un enfant d'un premier mariage, remarié à une femme sans enfant. Il existe aussi des cas où c'est le mari qui n'a pas d'enfant hors de ce contexte conjugal présent et où la femme en a.

Dans tous ces cas de figure, les stratégies d'investissement parental sont toujours tourmentées par des considérations rarement objectives. Elles peuvent poser problème dans les sous-systèmes enfants-enfants ou enfants-parents et finalement affecter le système familial global et donc chaque élément du système, notamment les individus en position de fragilisation, comme les enfants d'un premier mariage. À côté de ces cas familiaux, il y a ceux où des enfants orphelins entrent dans la composition familiale par lien parental ou symbolique avec soit le mari, soit la femme. Ceci renvoie aussi au cas de petit frère ou de petite sœur vivant au foyer conjugal d'un(e) aîné(e). Chaque cas accroît, à sa façon, le potentiel de la dérive et le type de mobilité sociale qui l'accompagnerait. La notion de " 2<sup>e</sup> bureau " indique la situation d'une femme dans la marge d'une autre, l'officielle, le " 2<sup>e</sup> bureau " étant en réalité une maîtresse, une amante. Ces statuts sociaux ont leur part de droits et de devoirs se révélant le plus souvent comme des sources de stress énorme pour les uns et les autres en interaction, mais encore plus pour la maîtresse.

Les processus de marginalisation et d'exclusion aboutissent à l'émergence de groupes stratégiques d'individus qui, seuls ou collectivement, cherchent à se recentrer socialement. Pour les jeunes rencontrés sur le terrain de cette recherche, les différents groupes comprennent : les cireurs de chaussures ou cordonniers, les gardiens de voitures, les vendeurs (journaux, parfums, drogues, aliments...), les coiffeurs (garçons coupeurs de cheveux et filles tresseuses), les partisans de la musique, les loubards (stratégies du corps), les indicateurs de gare routière, les ramasseurs d'ordures, les dactylographes de rue. Je pourrais diviser cet ensemble entre les jeunes qui font la plupart de ces activités à temps partiel parce qu'encore en scolarisation et les jeunes qui y sont de façon plus ou moins permanente. À côté de cet ensemble dualisé, il y a



les jeunes qui optent pour les solutions véritablement marginales. En ce qui concerne l'habitation, il y a, parmi eux, ceux qui logent chez des tuteurs et de proches parents, ceux encore qui habitent entre amis et, bien sûr, ceux qui ont la rue elle-même comme domicile. Dans le sous-groupe qui loge chez des proches parents, on dénombre les jeunes qui sont à l'interface de la matrifocalité et de la patrifocalité. Je fais allusion aussi aux cas qui sont sous la gouverne d'une recombinaison familiale, espace de conflits parents-enfants rendant possible la marginalisation juvénile comme le révélera l'analyse des données de cette étude.

Par ailleurs, le concept de "difficulté" dans cette étude porte en lui-même une certaine équivocité qui mérite d'être levée pour une meilleure compréhension de l'analyse. De ce point de vue, ce ne sera pas une description exhaustive des réalités, toujours complexes et fluctuantes, d'autant plus que les jeunes en question peuvent fort bien se faufiler d'une catégorie à l'autre, directement ou indirectement.

Comme le mentionne Marguerat (1975) il ne s'agit pas ici des "enfants en danger", ceux qui se trouvent dans une situation de crise due aux grandes catastrophes naturelles ou humaines (sécheresses, inondations, tremblements de terre, guerres civiles ou étrangères, avec leur cortège de famines, d'épidémies, de réfugiés...). Dans tous les désastres, ce sont les enfants qui sont les plus menacés, car les plus vulnérables. Ils sont dans des situations à haut risque pour eux mais, dans le fond, c'est à l'image de tous : ils ne font que subir de façon plus dangereuse des menaces qui pèsent sur l'ensemble du groupe humain concerné et ne les visent pas expressément en tant qu'enfants ou jeunes. Il en est de même pour les groupes sociaux vivant dans des conditions de grande pauvreté. Cela n'induit pas automatiquement la marginalisation infantile (les parents les plus pauvres matériellement ne sont pas nécessairement ceux qui négligent le plus leurs enfants), du moins pas directement. Cependant, comme elle engendre une dislocation des familles et l'exploitation des plus faibles, l'extrême pauvreté peut indirectement provoquer la marginalisation en question.

Par “jeunes en difficulté” ou en “situation difficile” je désigne ceux et celles qui sont touché(e)s par des formes de marginalisation, de mise à l’écart des normes de vie communément admises. Elles leur sont spécifiques et ils en sont les victimes mais aussi, dans une mesure variable, acteurs. Cette distanciation de la situation normale (où un jeune protégé, guidé, éduqué peut mener vraiment sa vie afin de devenir un adulte épanoui) doit fournir le fil directeur d’une typologie des marginalités. Par rapport à la “normale” qui est toujours soutenue par des logiques spécifiques, contextuelles, structurelles ou conjoncturelles, deux dérives fondamentales se dessinent, à savoir l’exclusion et la “surinsertion”. Par cette notion il faut entendre les cas où un jeune, et même un enfant, se voit imposer d’occuper dans la société une fonction en principe dévolue aux adultes (travail d’ouvrier, de prostitution, par exemple). Si l’initiative ne vient pas de l’enfant, comme dans certains cas de petits métiers, la logique motrice est d’abord celle de l’exploitation sociale et économique. Relevons aussi que l’exclusion prend souvent des formes variées : partielle, faible ou forte. Ses modalités varient avec le milieu de vie (cadre socio-géographique, espaces domestiques) et avec les liens familiaux originaux. Tout compte fait, l’exclusion et la marginalisation définissent le cadre de “situation difficile” de certaines catégories de jeunes. Aussi convient-il d’interroger la notion même de jeune avant de faire des remarques sur la conception de la personne, la représentation de l’enfant et l’éducation.

### **3.2.1 Le concept de jeune**

L’âge semble avoir été un critère dominant pour les auteurs privilégiant une approche démographique. À partir de la classification statistique courante, ils adoptent la tranche des 15 à 25 ans pour définir la jeunesse d’une population. Pour ce qui a trait à la population africaine, les démographes insistent pour mettre de l’avant sa jeunesse (D’Almeida-Topor, 1992 : t 1). Évidemment, cette catégorisation de l’âge est relative aux contextes sociaux et culturels et aux formes d’interprétation proposées par les spécialistes. Ceux-ci estiment que, pour l’Afrique, on peut commencer vers 10 ans et surtout prolonger la durée de la classe d’âge jusqu’à 30, voire 40 ans.

D'Almeida-Topor pense qu'un consensus peut être trouvé "autour de 20 ans". Cependant, la notion de jeune ou de jeunesse se définit davantage en Afrique à partir du statut social. En effet, l'acquisition d'un statut conjugal met en général fin à l'étape de jeunesse. Il faut noter que les conditions de contexte ou historiques contraignent en quelque sorte l'âge même du mariage. Dans le cas d'un mariage précoce, on dit en général, en Afrique, qu'on n'a pas eu de jeunesse; c'est surtout le cas des filles. Aujourd'hui, l'école reporte indubitablement l'âge du mariage des étudiantes et étudiants de façon générale. En Afrique, une personne est considérée comme jeune aussi longtemps qu'elle n'a pas accédé au pouvoir de décision concernant sa vie et celle des autres. Cette perception est actuellement transformée par l'argent, qui donne du pouvoir à celui qui en possède. Il faut aussi tenir compte du fait que la maîtrise de la parole peut, à un niveau psychosocial, extraire un jeune de sa classe d'âge pour l'inscrire dans une catégorie réellement d'âge supérieur. Comme le souligne Vidal (1994), il y a aussi la détermination interclasses et intra-classe d'âge, de même que le rapport à une éventuelle initiation, à un ordre générationnel. Face à ce contenu pluriel de la notion de jeune, D'Almeida-Topor note :

Dès lors, domine la diversité des situations géographiques, démographiques, économiques, culturelles, qui contredisent les définitions uniques même si leurs critères d'efficacité répondent à des exigences disciplinaires. (1992 : 15)

L'anthropologue, quant à lui, de par la nature même de sa discipline, prend toutes ces dimensions en compte dans son analyse. Cette approche globalisante se réfère aussi à la conception de la personne, à la représentation de l'enfant, voire du jeune. Les jeunes sont le relais et la relève en considérant la vie humaine comme une continuité à travers la succession des générations. C'est en cela qu'ils sont des pôles porteurs ou susceptibles de porter, transmetteurs ou susceptibles de transmettre des valeurs, des éléments culturels et sociaux. De là, on pourrait poser le principe que toute valeur, tout élément de culture qui ne s'investit pas dans l'éducation portant nécessairement sur eux, est voué à disparaître.

### 3.2.2 Statut à la naissance et conception de la personne

Face aux différents points de vue définissant la notion de marge, je m'interroge sur la direction prise par l'anthropologue dans l'étude de la position des jeunes en milieu urbain africain. Je me centre en particulier sur les adeptes des petits métiers, d'une langue de rue, d'une musique iconoclaste et sur ceux pratiquant des stratégies liées au corps.

La conception de la personne est variable. Thomas (1973) parle d'un pluralisme cohérent de la notion de personne en Afrique noire. Pour lui, toute société conçoit ici d'une certaine manière l'organisation de la personne, par exemple, en corps, âmes lourdes, âmes légères, principes vitaux, ombres, participation totémique, pluralité des noms, parcelles ontologiques d'ancêtres réincarnés. À travers deux exemples empruntés aux Baoulé et aux Bété de Côte d'Ivoire, j'essayerai plus loin d'illustrer brièvement divers aspects de la " pluralité des noms " et " d'ancêtres incarnés ". Thomas (*op. cit*) note encore que, d'un point de vue objectif, la notion de personne dans une société renvoie à l'actualisation de critères suffisants pour être connu, au moins, en tant que membre ordinaire d'un groupe. Subjectivement, c'est la manière dont l'individu " éprouve (voire prouve) son humanité ", c'est la " face vécue de son être ". Dans la perspective de notre problématique concernant la relation entre centre et marge, il faudrait tenir compte de la remarque suivante : l'image de ceux qui incarnent l'idéal de la personne de leur groupe social est structurellement liée au profil des " a-personnes " et des " sous-personnes " (du paria, de l'esclave, du prolétaire, du " malade mental ", du " diable ", etc.), à celles qui sont exclues de la participation complète aux valeurs culturelles de leur société.

Cependant, à la manière dont la " structure " doit permettre la saisie des aspects latents, instrumentaux par rapport à ceux manifestes, apparents, il faudrait explorer les faces latentes, imaginaires, mythiques, eschatologiques, utopiques et érotiques de la personne dans chaque culture (Thomas, *op. cit*). Il faudrait souder les recoupements subtils du visible et du caché comme dans l'approche biographique que je mentionnais plus haut. La personne ne doit pas être considérée comme une " figure en relief ", mais aussi en tant que " forme en creux " : représentation négative,

contenus refoulés, marginalité et pourquoi pas marginalisation. Tout cela forme doublement la personne humaine comme à la fois centre et marge. C'est un construit à plusieurs niveaux :

Il est certain en effet que chaque société traite l'enfant en fonction de l'image qu'elle se forge de sa propre identité et des valeurs éthiques et morales qu'elle propose de lui inculquer, et ceci, aussi bien à travers l'apprentissage implicite des actes quotidiens que par un enseignement verbal. (Rey-Hulman, 1988 : 1)

Cette étape de l'analyse sera reprise dans l'aspect sur l'éducation de façon plus élaborée. Cependant, il permet de mettre en relief deux approches d'analyse de la société, approches qui nous renvoient d'une certaine façon aux deux exemples préfigurés plus haut, ceux des Baoulé et des Bété de Côte d'Ivoire.

Les Baoulé et les Bété sont deux peuples de Côte d'Ivoire, d'aires culturelles différentes<sup>19</sup>. Le premier a un système de matrilineage tandis que le deuxième groupe adopte le patrilineage. Guerry (1974) et Chauvau (1979), dans le cas des Baoulé, D. Paulme (1962) et J.P. Dozon (1985), dans celui des Bété, ont traité de l'histoire, de la quotidienneté et du symbolisme de ces peuples. Chez ces deux peuples, on note l'existence de catégories plus ou moins différentielles d'enfants à statut exceptionnel. Les deux catégories communes comprennent avant tout les jumeaux, dont la plupart des peuples africains ont une représentation particulière. C'est un phénomène qui est dû, entre autres considérations, au fait qu'il y a démarcation par rapport à la tendance généralisée d'un enfant par naissance. Chez les Baoulé et les Bété, la littérature donne en général des explications. Cependant, il faut se convaincre que les systèmes de représentation sont toujours plus ou moins explicites au sens où une explication est ou peut être donnée à certains principes, à des croyances. Mais l'implicite, ou devenu comme tel, est difficilement cernable. Chez les Baoulé, les jumeaux sont vus comme des êtres ayant un grand pouvoir. On croit qu'il leur arrive de se transformer en oiseaux. Lorsque ces jumeaux sont de même sexe, le parent du sexe opposé est menacé de mort, selon la croyance. Par contre, les études révèlent que s'ils sont de sexes différents, chaque enfant a pour allié le parent de sexe homologue.

---

<sup>19</sup> Les Baoulé appartiennent à l'aire Akan tandis que les Bété sont de l'aire Krou.

Du côté des Bété, un pouvoir est certes reconnu à ces enfants, sans toutefois envisager la mort de parent, quel que soit leur sexe. Cependant, s'ils ne sont pas traités avec beaucoup d'égards, s'ils ne sont pas "choyés" tout au long de leur enfance, c'est la malchance qui gouvernera toute entreprise des parents. Dans le cas contraire, ils sont source de bonheur. Par ailleurs, l'on sait dans cette communauté, comme une sorte de loi, que la gémellité "dèfèque" toujours "sur" l'un des deux enfants dans la vie. Autrement dit, il y a toujours l'un des deux enfants qui réussit pendant que l'autre serait appelé à ne pas être "intelligent", la puissance de ce dernier allant sur le premier. La différence de polarité positive de vie à la naissance est source de différenciation interindividuelle chez les jumeaux en pays bété.

Pour l'intégration sociale de ces jumeaux, le Baoulé donne le nom du jour de naissance en fonction du sexe; ce sera le même s'ils sont de même sexe. Dans cette communauté, ces enfants doivent être habillés de la même façon, une pratique qui n'est cependant pas obligatoire, selon la même ethnographie. Chez les Bété, des noms sont donnés après une consultation du devin. Cette approche divinatoire, qui consiste à déterminer la personne défunte qui se réincarne en l'enfant nouveau-né, ne s'impose que quand les jumeaux sont de même sexe. Car, s'ils sont de sexes opposés, la tradition donne automatiquement les noms de Zadi et de Zê. Zê et Zadi, mythiquement liés, sont tributaires l'un de l'autre; c'est la symbolique à laquelle renvoient les jumeaux de sexes opposés. Le mode d'habillement reste le même que chez les Baoulé. En somme, l'important serait que ces codes culturels des Baoulé et des Bété nous renvoient à l'explication donnée par Thomas (1973) sur l'organisation de la personne en relation à la "pluralité des noms" et aux "parcelles ontologiques d'ancêtres réincarnés".

La nomination des enfants chez les Bété révèle la position du devin comme inscrite à l'interface de deux ordres, un social et l'autre cosmogonique, position qui lui permet d'exprimer la divination. Par la divination, le devin franchit la limite qui sépare le "visible" du "caché", voire du "centre" et de la "marge". Comme chez les Bété, les Baoulé aussi croient en l'ordre des ancêtres. Le paradoxe, chez les Bété, est que le nom résultant de la divination n'est pas fonctionnel dans la vie de l'individu : c'est

dans le domaine privé parental qu'il reste confiné pendant qu'un autre nom public est donné. Ce nom du rapport à l'ancêtre, tel que soutenu chez le Bété, laisse présager les virtualités de l'individu qui naît. Une sorte de biographie sociale transcende, un *a priori* social imposerait aux parents des attitudes, des stratégies différentielles dans la socialisation de l'enfant. C'est en vertu de cette "biographie transcendantale" que les catégories d'enfants exceptionnels s'établiraient. Dans cette optique, un troisième enfant dans l'ordre des naissances chez une mère a un statut exceptionnel autant chez le Baoulé que chez le Bété. Selon Guerry (*op. cit.*), le Baoulé nomme *N'guessan* le troisième enfant qui est de même sexe que les deux qu'il suit. Ce *N'guessan* est vu surtout comme un(e) futur(e) "doué(e)", très intelligent(e) dont "l'ascension sociale" paraît garantie. Le Bété perçoit tout enfant qui naît de sexe différent d'au moins deux précédents consécutifs de même sexe, comme un futur "marginal". De lui, on s'attend à un comportement "perturbateur", "bruyant". Afin de réduire ou de supprimer cette "marginalité", des cérémonies "purificatoires" sont à réaliser au moment où le comportement en question commence à émerger.

Le cas de l'enfant né après la mort d'au moins deux autres se partage entre les deux peuples avec tout ce que cela appelle comme rites différentiels relativement à des conditions de contexte. Toutes les stratégies vont dans le sens d'une quête de survie de l'enfant. Il arrive aussi que l'éducation de l'enfant ordinaire se fasse à la lumière du comportement de l'enfant exceptionnel, "marginal". Cet enfant de référence est le "troisième" chez les Baoulé, celui "doué" qu'on nomme *N'guessan*. À côté de ces catégories communes, certaines, différentielles, subsistent et portent sur le "premier-né" voire le "dernier-né" comme chez les Bété, alors qu'il est exceptionnel de naître infirme chez les Baoulé. D'un côté comme de l'autre, des rites s'imposent selon les traditions pour minimiser les inconvénients ou maximiser les avantages de ces statuts d'enfants.

Par ces exemples, il s'agit avant tout de mettre en relief l'importance du rapport à l'origine dans l'étude de la situation des jeunes en milieu urbain africain. Sous ce rapport, il est possible non seulement d'identifier des niveaux de rupture éventuelle qu'opère la vie en ville africaine, mais aussi d'identifier les aspects "en creux" des

trajectoires individuelles de vie chez des jeunes. Cet horizon socioculturel médiatiserait en quelque sorte l'impact des dynamiques urbaines sur des catégories de jeunes. En connaissant par exemple le statut d'un jeune selon sa tradition culturelle, le chercheur serait en mesure de comprendre la nature des rapports qui le lient à ses parents. Les attentes éventuelles de parents vis-à-vis de leur enfant varieraient selon le statut même de cet enfant. L'exemple du " premier-né " est révélateur au sens où il est vu comme la " locomotive dont la vie précontraint " celle de ceux qui peuvent le suivre en naissance. La connaissance du statut d'un jeune à la naissance peut servir l'anthropologue dans sa quête d'explication des stratégies qui se déploient à l'échelle individuelle chez des catégories de jeunes. Pour cette étude, la position dans l'ordre des naissances ressort fréquemment dans les histoires de vie des jeunes et devient une référence significative chez le narrateur. C'est ce qui justifie et impose le " niveau individuel " des coordonnées socioculturelles de dérive (chapitre 4).

Relativement aux concepts d'étude de société évoqués plus haut et de façon synthétique, l'étude *Villes et pathologies* a fait ressortir que, chez les Baoulé, les statuts sociaux sont définis fondamentalement à la naissance. Cela aurait peut-être eu un impact dans la représentation de l'enfant, notamment quand il naît infirme. La même étude établit aussi que, chez les Bété, ce n'est qu'au cours de sa vie que l'individu se construit véritablement. De ce point de vue, on pourrait envisager une certaine égalité primaire dans la quête du succès social. Ce sont des conceptions qui peuvent mener à comprendre la nature de la gestion des rapports entre parents et enfant quand celui-ci n'aurait pas satisfait les attentes des parents. Toutes ces remarques n'ont qu'un seul objectif : me permettre, dans cette étude, d'être placé à l'interface des espaces villageois et urbain pour saisir les lignes de transformation que provoque le milieu urbain dans les formes de vie sociale (famille par exemple), dans des systèmes de représentation et dans des conduites individuelles et collectives, à travers ce qui peut être considéré comme cultures de jeunes. Certes, il y a des jeunes venus du milieu rural pour la ville et ceux qui y sont nés. Pour ces derniers :

La référence au monde des origines n'est plus inscrite dans une expérience de l'enfance et de l'adolescence, mais seulement dans les récits qu'ils en ont par les plus vieux, installés ou de passage, quand elle n'est pas totalement oubliée. (Fassin, 1992 : 125)



En somme, tout semble être une question d'éducation. C'est pourquoi il importe de donner un aperçu du côté traditionnel.

### 3.2.3 La question de l'éducation (traditionnelle)

L'apprentissage même du contenu du "centre social", pour ne pas dire de la "sociabilité", passe nécessairement par l'éducation. D'un point de vue purement sociologique, cette sociabilité se construit par le processus même de socialisation, qui peut se définir comme :

Le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socioculturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expérience et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre. (Rocher, 1974 : 103)

L'approche traditionnelle amorce cette socialisation de l'être humain par la dation du nom pour autant que, dans la société traditionnelle, le nom individuel revêt une importance considérable pour les carrières humaines; il est créateur de personnalité au sens où son porteur doit essayer de la mériter (Dedy et Tapé, 1995). Dans cet entendement, le nom est un défi relatif à l'image qu'il indique et qui est à réaliser. Les auteurs ci-dessus notent que cette image peut être d'une célébrité, d'un personnage ayant une grande épaisseur sociologique, politique. C'est sous ce rapport que le nom a une importance didactique en tant que facteur d'identification sociale, "d'enracinement historique et d'orientation politique". Cependant, le milieu urbain tend aujourd'hui à instaurer une véritable rupture à cette dimension du nom, la tendance chez les jeunes parents étant l'emprunt de la synonymie euro-américaine. La dation du nom indique comment la famille se pose à l'origine de la socialisation, de l'éducation en milieu villageois. À ce niveau familial, la sagesse africaine propose que l'enfant soit constamment aux côtés de son père ou de sa mère pendant les déplacements aux champs, une sorte d'exigence initiatique (Muller, 1989); c'est la dimension informelle car, comme l'indiquent Dedy et Tapé (*op. cit.*), d'autres connaissances s'acquièrent "chemin faisant" (secrets des plantes, histoires des hommes, des clans et des villages, etc.). C'est en cela que le travail peut paraître une voie incontournable.

L'éducation traditionnelle extra-familiale passe le plus souvent par le secret initiatique. Dans cette dimension s'inscrit la littérature gnostique, c'est-à-dire les contes, les récits, les légendes, les proverbes et même les devinettes, tout ceci se combinant avec l'art que l'on déploie à l'occasion des manifestations de réjouissance comme lors de certaines cérémonies funéraires. Contrebalançant un aspect de ce que rapportent Dedy et Tapé, Rajaonah indique que :

L'enfant n'est pas toujours avec le père ou la mère, il va continuer à vivre avec sa classe d'âge. Mettant en commun leurs connaissances, les enfants vont essayer de mettre en pratique ce qu'ils ont appris jusqu'à maintenant. (1979 : 22)

Cet aspect met en relief le mode ludique, pratique de ce type d'éducation. Bien que faisant de l'enfant un artisan et non un passif (éduqué et éducateur), il manque une ouverture formelle de la communauté à la vie moderne. Et la problématique fondamentale que pose Rajaonah (*ibid.*) est dans quelle mesure " aller à la rencontre de jadis sans aller à l'encontre de demain " (p. 30). C'est à Tanoé *et al.* (1977) que revient la synthèse de cette éducation. Selon leur idée, le premier principe est le respect des institutions sociales. Il s'agit de rester attaché à sa mère, à sa société; on y gagne, toute séparation étant dangereuse au contraire. Le deuxième principe est celui de la solidarité et de l'entraide. Les membres de la communauté doivent être solidaires et s'entraider. Le troisième principe reste l'action personnelle. Chaque individu est responsable de ses actes et le succès vient du travail. L'élève doit apprendre à se suffire à lui-même. À la suite de Dedy et Tapé, l'on peut souscrire à l'affirmation que ces valeurs et ces principes sont perceptibles à travers l'idéologie de la parenté et de la famille considérées comme un centre pourvoyeur de chaleur et de sécurité. Ce centre continue-t-il de garder son statut ou " bascule-t-il dans la marge " en milieu urbain, pourrait-on se demander.

Cet aperçu du système traditionnel de l'éducation s'impose dans l'étude de la position des jeunes en milieu urbain africain car, de façon générale, ils sont tous ou presque de descendance paysane. La référence ou non à cet ensemble de dispositifs traditionnels relèverait des contingences du milieu urbain. Comme savoir en marge de la vie moderne, cette éducation jouerait aussi un rôle, celui que confère Corin (1986) à la

marge en général, c'est-à-dire comme valeur essentielle devant servir de signifiant par rapport à des phénomènes culturellement centraux ou supposés comme tels. Les modèles urbains se posent comme centraux par rapport à ceux du milieu rural. C'est sans doute pourquoi Rajaonah (1979) fait un parallèle avec ce qui est véritablement relatif au milieu urbain, "l'éducation de type occidental". Il note d'abord la "force" de l'éducation coutumière que sont "la spiritualité, la foi dans la continuité de la chaîne humaine" (p.29) comme s'il existait un type d'éducation brisant ou cherchant à briser cette "chaîne humaine". Il propose ensuite que l'Africain réinvestisse, au cœur de "l'éducation occidentale" qu'il reçoit ou a reçue, les éléments qui lui permettront de rééquilibrer pour lui ce système éducatif, c'est-à-dire "l'accomplissement de la personne". Et ceci devrait se faire par une "intégration positive", affective et "factuelle" à la communauté:

La culture étrangère (l'éducation étrangère), ne vaut que si elle nous aide par la distinction et l'efficacité de son apport, à mieux creuser au-dedans de notre conscience et nous incite à davantage apprécier la saveur forte et douce de demeurer nous-mêmes, notre saveur humaine (1979 : 29)

Ce discours aux relents militants, qui se révèle du "dedans" à la limite, semble ignorer les processus de transformation qui portent déjà des effets au niveau même de la cellule familiale :

Les parents sont la cible privilégiée des conséquences du changement puisqu'à leur niveau se concentrent et se manifestent les tensions sociales et individuelles. Ils sont à la fois investis de la personnalité d'éduquer leurs enfants et de leur faire intérioriser des valeurs et des normes qu'ils ne possèdent eux-mêmes qu'imparfaitement, et dépossédés, par les modalités de l'éducation dans une société moderne et l'éloignement propre à l'espace urbain, de la majeure partie du comportement social des enfants. (Colombo et al., 1974 : 8)

Même si ce point de vue ne concerne pas spécifiquement le contexte de mon étude, il apporte cependant un éclairage à la forme de mon analyse. C'est pourquoi le recours à la remarque de Dedy et Tapé pour ce qui est du milieu urbain ivoirien s'impose :

C'est ici que l'on observe les démissions ou les incapacités éducatives les plus inédites, la ville étant le lieu par excellence où l'homme (travailleur, acteur social ou citoyen) maîtrise le moins son temps de

travail, de repos et de réflexion, son environnement familial, en somme, son propre destin et celui des enfants. (1995 : 41)

Ce contexte de dynamiques, de mobilité sociale, fondements d'une crise sociale et économique, exhorte à des stratégies quotidiennes de vie, bonnes ou mauvaises, à de la débrouillardise créative chez des catégories d'individus, notamment des jeunes en situation difficile, comme défini plus haut. Cependant, cette quête d'organisation ou de réorganisation de vie sociale, de repositionnement social, présuppose, impose et justifie la mise en relief des sources de la dérive sociale.

## **Chapitre 4 : Dispositifs structurels de la dérive des jeunes**

Chercher à identifier la genèse complexe de la dérive des jeunes, c'est s'inscrire *a priori* dans un pluralisme causal. Cette sphère de causalité comprend globalement les niveaux structurel et conjoncturel. Le niveau structurel est l'objet de ce chapitre. En effet, l'individu porteur de biographies sociales et culturelles porte toujours la signature d'un milieu familial, premier cadre de socialisation. Ce milieu est, lui aussi, partie prenante d'un cadre communautaire tributaire à son tour d'un milieu social global. Tous ces niveaux, individuel, familial, communautaire et global, façonnent le jeu social de l'individu de façon systématique. Dans le cadre de cette étude, j'examine successivement l'impact de ces quatre dimensions sur la mise en place de stratégies par les jeunes.

### **4.1 Niveau individuel**

D'après les discours recueillis, la dérive au niveau individuel repose principalement sur trois déterminants : le statut à la naissance, l'échec et la perception parentale conséquente de l'enfant. En somme, le niveau individuel articule le jeune en difficulté sur l'influence de son statut héréditaire ou naturel au sein de la famille, statut à partir duquel il réalise sa propre identité sociale. Celle-ci demeure corrélée à la figure parentale et aux nouvelles recompositions familiales.

#### **4.1.1 Statut du jeune**

Même si le jeune n'a pas toujours acquis certaines habiletés familiales, à l'exemple de beaucoup de jeunes de cette étude, il reste malgré lui porteur d'un certain statut. En effet, il y a celui de premier-né et la question d'homonymie par exemple. Pour certains, la dation du nom qui renvoie à une certaine homonymie porteuse de sens et donc d'attentes, assujettit la nature des rapports dans le sous-système "parents et enfants" et peut mener à un fléchissement, voire à une rupture du lien familial.

D'un point de vue théorique, je signale qu'en cas d'écart significatif entre les aspirations parentales et leur niveau de réalisation, le déclassement social est presque inévitable. Pour des jeunes, c'est l'échec qui vient renforcer l'impact de l'homonymie surtout quand celle-ci est liée à une figure importante du lignage parental. Ces différents niveaux d'articulation individuelle de la dérive sont à enraciner dans la quotidienneté des jeunes en difficulté pour en saisir la résonance concrète.

Ce recours à la séquence individuelle pour le besoin de l'analyse permet de relever que Oyoro est le premier-né de ses parents, une position pilote dans le cheminement social des enfants d'une famille en Afrique (Bahi, 1989). D'une certaine façon ceci l'amène à se distinguer des autres enfants : "Moi, mon papa, lui il a dit ça et il a commencé à me négliger moi et mes petits frères [...] Cette position d'aîné préfigure un degré de responsabilité précoce pour lui vis-à-vis de ses frères, responsabilité qui se révèle plus loin dans son discours :

Par coup de chance, y'a un monsieur qui m'a dit de gérer son hôtel à Danané là-bas. C'était un hôtel-bar. Après il m'a dit que le gars qui gérait le bar est parti, y'a personne pour gérer ça; donc il dit si je connais quelqu'un qui peut gérer ça de l'envoyer. Mon petit frère que tu as vu tout à l'heure [...] je l'ai fait venir. Lui et moi, de 1992 à 1994 on était dedans (gestion de l'hôtel et du bar).

Par la suite il fait mention de la correspondance qu'il a d'abord avec son cadet. Ensuite il l'aide à s'intégrer dans la débrouillardise (voir récit de Oyoro).

Comme laisse paraître son témoignage, Oyoro devient gestionnaire de deux trajectoires de vie et ce, du fait de son statut d'aîné. Ce supplément de charge sociale, cette pression additionnelle ne peut qu'amenuiser sa capacité stratégique de quête de survie ou de recherche de positionnement social. Dans un autre sens, cette remarque ne peut exclure le fait que le poids social de son frère est une source insoupçonnée de capitalisation en termes de motivation liée à leur expérience quotidienne (Vernon, 1971). Là, le statut d'aîné semble accompagnateur plutôt que fondateur de la dérive. Cependant le cas de Zok paraît une illustration du statut d'aîné articulant la dérive :

Les parents pensent et affirment que c'est parce que je n'ai pas réussi à l'école que tout le monde derrière moi n'a pas eu de diplôme!

Puisqu'ils le disent tout le temps, alors mes frères et sœurs croient à ça et ça envoie tout temps des histoires alors je préfère aller où je veux.

Il paraît aisé de saisir comment les relations entre les parents et Zok d'un côté, et ses frères (et sœurs) et lui de l'autre, sont conflictuelles au détriment direct de Zok, dont l'échec scolaire active ou réactive le sens négatif de son statut d'aîné. Le sens positif serait que s'il réussissait, au moins il serait honoré indépendamment de la condition de ses frères. Selon l'entendement culturel, l'éventuel succès de Zok aurait été suivi par celui de ses frères et sœurs.

À l'analyse, le statut à la naissance peut être perçu ici à la fois comme un inconvénient et un avantage, tout dépendant de la nature des événements. Cet exemple et celui de Oyoro ne semblent pas isolés dans cet ordre naturel des choses. Par ailleurs, le cas de Sido, jeune fille-mère, semble très édifiant :

Je suis homonyme de la défunte mère de mon père. Je n'ai pas franchi la 4<sup>e</sup> [secondaire 4]. Malheur pour moi, j'ai eu deux enfants par accident et je ne vis pas aussi avec leur père; ce gars, i reconnaît le 2<sup>e</sup> mais pas le premier! Tout cela énerve mes parents. Je ne suis pas toujours chez mes parents, je vais aussi chez des copines puisque une petite histoire sur moi net et mon père déclare la guerre: il dit qu'il a tout fait pour moi depuis que j'étais bébé pour que je sois une grande dame dans la vie puisque je porte le nom de sa mère, je suis sa mère et je n'ai pas réussi à l'école. Et vu que je ne peux pas aller vivre avec le père des enfants, tout cela complique ma vie ici.

Le nom de Sido est chargé d'intentions et d'attentes, celles de la voir devenir une " grande dame ", ce qui imposa et justifia un investissement parental riche, à en croire les propos ci-dessus. La figure parentale que son nom lui confère pour son père devient un point d'ancrage conflictuel source de fléchissement de son intégration familiale, voire sociale.

Nous sommes face à un enjeu d'honneur pour le père, un honneur que tendent à entâcher non seulement l'état de fille-mère au partenaire douteux mais aussi et surtout l'échec scolaire de Sido. Comme décrit plus haut, l'école reste tout de même un excellent sentier d'ascension sociale dans ce milieu africain (Sanogo, 1983) et y

échouer ne génère pas en général une bonne perception ni de soi-même ni de la part des autres.

Ces considérations minimales de l'ordre individuel (qui prend simultanément à témoin l'ordre parental) autorisent à penser que le rang dans les naissances et l'homonymie structurent le statut à la naissance vers la dérive. Celle-ci est précontrainte aussi par un niveau événementiel ressortant déjà dans le cas de Sido, soit l'échec individuel. La question du statut à la naissance, de la conception de la personne, éclaire d'un point de vue théorique cet aspect individuel de la dérive. En effet, la position dans la famille se colore socialement avec certains événements ou expériences de vie. Ainsi le décès d'un parent, et particulièrement celui du père, pèsera très lourd dans la balance sociale du jeune par l'extinction d'une source fondamentale d'aide. L'identité sociale du jeune s'alimente aussi de l'impact social des parents eux-mêmes.

#### **4.1.2 Mise en acte de l'individualité**

Lorsque l'attachement culturel parental est très fort, il participe à la dérive. En effet, l'échec personnel du jeune risque de le mener à une exclusion totale de la famille. À côté de ce pôle négatif de la dérive, il demeure des niveaux intermédiaires liés à l'impact social parental, au cadre familial recomposé.

Même si Oyoro formule une nette mise en accusation de son père, il dissimule à peine sa part de responsabilité dans ses difficultés en énonçant: “[...] avec l'année blanche, mes parents ont dit que ouais il fallait qu'on arrête pace [parce que] l'année scolaire ce n'était pas trop ça”. Il révèle ainsi l'échec scolaire antérieur à l'année blanche et qui fera de cette dernière un prétexte pour le père, qui demande alors l'arrêt de la fréquentation scolaire. Et le regret de Oyoro ne porte pas sur un enjeu futur de son devenir social mais plutôt sur l'habit d'école, l'uniforme séduisant qui lui manque, à en croire ses propos :

“[...] Ils ont dit que ouais l'école y'avait rien dedans donc nous on n'a qu'à arrêter. À ce moment-là, les autres ils portaient les “bleu et



blanc ” [ancien uniforme des élèves du secondaire] et nous aussi on avait envie de porter ça comme les autres aussi.

Dans un contexte où bien paraître corporellement reste valorisé et est une quête permanente des individus et des groupes, la réaction du jeune Oyoro pourrait se comprendre. Le vêtement semble l'équivalent de la peau sociale sous laquelle se jouent les drames de la socialisation.

Cet enjeu du normal et de l'anormal relatif à un “ être à la page ou à la mode ” révèle l'espace corporel comme celui d'une théâtralisation sociale. Mais Oyoro apprend aussi que “l'école y'avait rien dedans”. C'est un futur sans espoir (Piron, 1996) avec la prévision sombre du devenir des jeunes que semblent brandir les parents de Oyoro à travers l'école. Cette variable sera revue par rapport au niveau social global de ces sources de dérive. En réalité, le père a sa petite idée de la reproduction des structures familiales en voulant faire de ses enfants de futurs commerçants comme lui, ambition que vient invalider la faillite de ses affaires, comme le décrit le fils : “après quand il est revenu, tout a commencé à tomber [faillite] petit à petit jusqu'à on n'a plus rien entendu après ça [faillite totale]”.

Alors qu'il s'agissait là d'un deuil social, pour G.T., jeune gardien de voitures, c'est la mort réelle du père qui entraîne sa dérive : “ j'étais trop petit et puis mon père est décédé, c'est ce qui m'a fait mal le plus ”. Ce sentiment semble se justifier pour G.T. par le fait que: “ depuis que le papa est décédé il n'y a même pas quelqu'un qui va nous dire bonjour, bonsoir ”. Cet aspect permet d'envisager un niveau équivoque de l'impact social paternel : il aurait été accueillant pour tous de son vivant, selon G.T., au sens où les “ bonjour, bonsoir ” d'alors cessent avec sa disparition.

Même si nous sommes ici dans un cadre de réciprocité de perspective sociale, il est en général admis que c'est une personnalité sociale qui constitue un pôle attracteur dans les rapports interindividuels. Ce point de vue est à prendre avec prudence dans la mesure où l'on a tendance à favoriser la position à laquelle on appartient (Faucheux et Moscovici, 1971). C'est cette prudence qui renvoie, en un autre sens, à soutenir que la “ nouvelle façon ” d'être présent à G.T. et à ses frères serait le reflet

du vécu social réel, communautaire du père au sens négatif. En d'autres termes, il n'aurait pas été aussi serviable que supposé ci-dessus. Tout compte fait, il s'agit d'une problématique de prise en charge sociale comme j'en discuterai dans le niveau communautaire. Le recentrage individuel du processus de dérive permet de relever un certain comportement de G.T. après le décès du père: "souvent, moi je n'aimais pas aller au champ, donc mon oncle me chasse, il me dit d'aller dormir ailleurs et de ne pas aller chez lui". Dans le même temps, le support maternel laissait à désirer, ce qui lève le voile sur une décision de G.T.: "La maman n'avait plus les moyens pour assurer mon école [...] j'ai pensé à tout cela et je me suis dit, c'est bon comme cela, je ne vais plus à l'école [...]". Comme l'énonce une certaine sagesse populaire : "on ne détruit que ce qu'on remplace" et, en prenant une telle décision, G.T. comptait sur les stratégies de la rue, comme cela apparaîtra un peu plus loin dans les stratégies de survie.

Cependant, G.T. ne peut à l'évidence pas compter sur un certain "capital social" (Bourdieu, 1980) positif normalement dû à un engagement social de son père. C'est là une preuve que l'offre sociale de son milieu de vie, en termes de source d'aide face à ses difficultés, paraît inexistante avec l'oncle qui ne tarde pas à le chasser de sa maison suite au refus du neveu d'aller au champ. L'intérêt sera la façon de réagir de G.T. en termes de stratégie de résistance face à la pression sociale sur lui. G.T. mettant ainsi en lumière le volet lié à la mort de son père, il y a lieu d'analyser l'état de beau-fils (ou de belle-fille).

La nouvelle structure familiale en milieu urbain reste au moins indicative d'une problématique plurielle. Cette problématique porte non seulement sur ce que j'ai annoncé plus haut relativement aux familles recomposées mais aussi sur la cohabitation d'un couple avec des membres de la famille d'au moins une partie du couple en question. Le voile se lève dans des entrevues tant collectives qu'individuelles sur ce cadre de vie familiale manifestant des conflits sources de dérive pour certains jeunes. C'est sur cet horizon que s'inscrit la réaction de Kass relativement au cadre familial où il vit : "ma mère, elle n'est pas à la maison, et quand la belle-mère t'insulte, ça te pousse à porter main sur elle, on te chasse de la

maison et tu commences à agresser”. Ce commentaire au style assez expressif et évocateur nous place ici en face d’un cas typique de famille recomposée, conséquence d’un divorce et d’un remariage. Kass vit avec son père qui en est au moins à un deuxième mariage. Apparemment, les rapports entre Kass et sa belle-mère sont tellement conflictuels qu’il en arrive aux coups. Comme le soutiennent Marino et Fortier :

Deux réalités caractérisent ces familles: la nécessité de se construire et celle de prendre en considération ce qui précède. Les problèmes viennent de l’antagonisme entre les deux tâches et de l’incompatibilité initiale des besoins et des intérêts des participants. Enclenchée par le nouveau couple et subie par les autres membres, l’aventure se dénoue pour le mieux lorsque chacun parvient à y trouver satisfaction. (1991 : 149-150)

À l’évidence, les insultes contre Kass et sa réaction brutale montrent bien qu’il y a encore “ incompatibilité ” de besoins et d’intérêts et donc, absence de satisfaction dans cette nouvelle famille. L’agression physique portée contre la belle-mère fait en sorte qu’on expulse Kass de la maison. Ceci met fin au vécu dans un cadre de reproduction de traditions par l’évacuation d’espace familial voire parental, lieu possiblement générateur de comportements “ typiques ”. Ce manque autoriserait l’hybridation des références dans la gestion de la quotidienneté et ce que j’appellerai plus loin la “ culture de tête-à-queue ”, pour parler de ce que des jeunes découvrent par le “ haut ” et qui devait être appris par l’éventuel “ bas ” familial. Même si l’on ignore si cette expulsion peut donner suite à une harmonie au sein du couple, l’on sait au moins que cette expulsion initie la phase de vie de ce que Kass appelle : “ [...] tu commences à agresser ”. Cette expression nous situe dans ce que j’appelle la dérive menant à une quête de solutions marginales.

Cela renvoie effectivement aux agressions, aux vols, à l’usage de la drogue, à la prostitution dans certains cas, comme ce sera développé dans le chapitre sur les stratégies de quête de survie, de recherche de succès social des catégories de jeunes en difficulté. Les processus de dérive relatifs aux cadres familiaux à coloration multiple s’énoncent en quelque façon avec la référence à Oyoro, qui prend à témoin le cadre conjugal de son oncle :

C'était toujours les mêmes conneries. Je suis à la maison, sa femme me détestait; parce que là la femme elle a fait venir ses enfants à la maison : 5 enfants faits ailleurs avant qu'elle vienne se marier avec lui [son oncle]. Elle a fait venir ses enfants et puis ses enfants sont des filles. Tout temps, y'avait des prises de bec entre elles et moi tout ça, la vie me coûtait toujours cher ça m'énervait, mon oncle il ne faisait rien, je ne faisais que manger dormir. Quand je sors un peu sa femme fait des reproches sur moi [...]

Ce cas de figure de famille recomposée m'apparaît surdéterminée avec, en plus des belles-filles du mari, la présence du neveu de ce dernier. Le tout situe Oyoro sur trois fronts de perturbation avec un oncle qui le soutient peu, des filles génératrices de "prises de becs" et leur mère qui le "déteste" tout en étant prompte aux "reproches". En fin de compte, ces sources de pression morale ramènent Oyoro dans la rue, sur son chemin d'expériences plus ou moins enviables. Ces exemples révèlent une figure féminine comme source de conflits disqualifiant socialement des jeunes; celle masculine n'est cependant pas exempte de telles difficultés.

En ce sens, mon journal de terrain mentionne le cas de Dimi (abandon scolaire en classe de 1<sup>re</sup>, 25 ans, accompagnateur de ses amis des petits métiers) qui refuse l'offre d'emploi de son beau-père. En effet, la mère de Dimi "exige" que celui-ci reconnaisse le beau-père comme son père à part entière. Dimi refuse catégoriquement car il estime sans fondement le divorce de ses parents. Ainsi se trouve-t-il en conflit, non seulement avec sa mère, mais aussi avec le mari de sa mère. Tous deux le considèrent comme un "bon à rien". Les tendances marginalisantes de réaction évoquées nous situent à la frontière de ce que je tendrais à appeler les fondements d'une "mort sociale". Celle-ci émane d'un attachement culturel, voire d'un enracinement culturel fort de certains parents et de ce qui pourrait être considéré comme une "saleté sociale". L'exclusion du domicile familial de G.T. par son oncle pour avoir refusé d'aller au champ, et celle de Kass pour avoir porté la main sur sa belle-mère, préfigurent la ligne de rupture familiale menant à une "mort sociale" même si, dans ces deux cas, l'extrême n'est pas atteint. Le comportement de I. Traoré (jeune Bambara gardien de voitures, classe de secondaire 2) semble activer cette

instance de réaction parentale : “eux ils disent que je suis devenu bandit... voleur tout cela... Bon Dieu même sait que moi je ne vole pas, ils me négligent pour rien”.

Cependant, le cas de Diomandé, que j’ai moi-même vu dans la rue dans un état de “folie totale”, relaté ici par un de ses anciens voisins de classe, Mam (cireur de chaussures, 21 ans), nous instruit sur la concrétude de la notion elle-même :

Les parents de Diom [diminutif de Diomandé] sont musulmans. Il arrive que Diom n’a rien à manger à la maison, chez ses propres parents ! Pas parce que y’a pas l’argent mais c’est la punition et c’est dans ça, ça commencé. Sur une semaine ou deux, Diom peut être en classe une seule fois seulement et quand il apparaît, toute sa figure est toujours blessée. Des fois, il dit qu’il est quitté chez les gens de casino de l’Ivoire [hôtel intercontinental] mais vraiment, soit c’est dans palabre, soit c’est avec chicote des parents qu’il a pris ça. Au fond, ses parents disent qu’il prend drogue et c’est pour ça tout ce qui lui arrive. Finalement, il a été chassé de la maison pour toujours et voilà où il est arrivé aujourd’hui, je veux dire fou total, ça c’est comme il est vraiment mort vivant.

Les référents culturels parentaux semblent inscrire la drogue ici au tableau de la “saleté sociale” qui rejaillit sur Diom lui-même et conséquemment sur sa famille. Il faudrait donc “accompagner” Diom sur sa propre voie “d’autodestruction sociale”, l’extraire socialement de la famille afin de préserver l’honneur et la dignité de celle-ci. Cet honneur et cette dignité ont un prix pour être maintenus et consolidés, en l’occurrence la marginalisation sociale et culturelle de Diom. Un prix élevé, puisque cette marginalisation lui est fatale alors qu’il devient “fou total” ou “mort vivant”. Il semble évident qu’il y aurait une structuration de fond de l’expérience de Diom, mais l’essentiel est l’appréhension de la façon dont sa conduite bute contre un certain degré d’enracinement culturel parental.

En somme, dans cette démarche de la dimension individuelle de la dérive, la démarcation n’est pas facile à faire relativement à la variable famille. En réalité, il ne saurait y avoir d’exclusive entre toutes les variables en jeu dans la mesure où elles se systématisent. Cependant, la variabilité des déterminants du modèle individuel de dérive révélée dans cette analyse, soutient et éclaire la spécificité de l’impact de la

variable individuelle par rapport aux autres variables. Cette variabilité repose ici sur l'état de beau-fils ou de belle-fille, le décès paternel et l'échec scolaire ultime.

## **4.2 Système familial**

Dans le système familial, le rapport conjugal dans toute sa variabilité devient un élément déterminant pour la position sociale de l'enfant. C'est un niveau qui pose la problématique de l'investissement parental et son impact sur les enfants. Le questionnement de ce niveau familial révèle la nature des interactions entre les sous-systèmes conjugal, parents-enfants et filial (enfants et enfants). À la suite de Claude Lévi-Strauss, je soutiendrai qu'un système est un ensemble d'éléments reliés entre eux par des relations telles que toute modification d'au moins un élément ou une relation entraîne la modification des autres éléments ou des autres relations et enfin, de l'ensemble lui-même. C'est ce que montre l'analyse des différents sous-systèmes.

### **4.2.1 Mari et femme**

Le système familial traditionnel se compose du père, de la mère et des enfants. Il se forme donc trois sous-systèmes relationnels : le sous-système conjugal, celui des rapports parents et enfants, enfin celui des rapports entre les enfants, entre frères et sœurs (ou frères et frères, sœurs et sœurs) ou encore entre aînés et cadets. Principalement, je vais traiter de l'effet des relations entre le mari et la femme (ou père et mère) et des conséquences des rapports entre les parents et les enfants solidaires de ceux entre les enfants eux-mêmes.

Cet aspect systémique de la famille libère certaines considérations, comme tendent à le montrer des études de thérapie familiale. La famille est perçue comme une totalité au sens d'une interdépendance des éléments qui la composent. À cela se raccordent aussi les propriétés de rétroaction et de cofinalité dans la mesure où il convient de ne pas responsabiliser un membre en situation de crise de la même manière qu'en situation saine.

Cette trilogie conceptuelle s'investit dans la famille en tant que structure sociale de base à fonction systémique. Sur cet horizon, la dialectique de rapport entre parents et enfants en contexte africain impose et justifie qu'en contrepartie de l'investissement parental, l'enfant constitue une assurance des vieux jours des parents. Il y aurait donc un soubassement au mythe de l'abandon, qui s'articule à la fois sur l'amont parental et sur l'aval filial. Ce serait une responsabilité tridimensionnelle avec l'arrière (les parents), un milieu (soi-même) et le devant (enfants), qui renvoie à une sorte de génération "sandwich". Tout cela situe l'importance de la famille de façon spécifique et éclaire la nature du jeu des rapports en son sein.

La nature et la gestion du lien conjugal paraissent en général centrales dans les fondements de la dérive juvénile, comme en témoignent les propos suivants de Ass Oli (déscolarisé, 21 ans, métis Ebrié/Abouré):

Je vis chez ma maman à Locodjro. Je suis allé à l'école jusqu'au CM2 [6<sup>e</sup> année primaire] j'ai eu le C.E.P.E, n'ayant pas eu l'entrée en 6<sup>e</sup> [1<sup>re</sup> année secondaire], mon papa n'a pas voulu payer le collège. Il m'a dit de reprendre [la classe de CM2] et moi je n'ai pas voulu. Ce qui a fait que j'ai arrêté [décrochage]. Actuellement, je suis cireur et cordonnier en même temps [...] Mes parents vivent. Les enfants de ma maman sont 8. Mon papa lui, je ne sais pas combien il en a. Il a plusieurs femmes alors... Ma maman est à Locodjro. Mon père lui, est à Marcory, on ne se voit pas [...] mon papa n'a jamais voulu m'emmener au village. Mes frères de même père me fréquentent. J'en connais 7, il y en a d'autres que je ne connais pas... nous sommes 3 de même père et même mère. Notre papa ne s'est occupé d'aucun d'entre nous, c'est la mère seule. Quand je rencontre mon père, c'est le français. D'ailleurs, c'est quand j'ai besoin d'argent que je vais le voir; un jour, quand je cherchais à passer mon permis de conduire, j'ai été le voir pour qu'il complète mon argent, il a refusé, depuis ce jour-là, je n'ai plus remis les pieds là-bas.

Tous les fondements de dérive mis en lumière par ces propos mènent à comprendre le refus du père à assurer les frais de l'entrée au secondaire de son fils, proposant à ce dernier de reprendre sa classe de fin du cycle primaire. Le jeune est catégorique dans son refus, acceptant du même coup le décrochage qui l'inscrit d'emblée dans la marge.

Nous sommes face à un lien conjugal qui n'est ni patrilocal, ni matrilocal. Cela situe le fils sur une position de frontière où le potentiel d'attraction maternelle semble prendre le dessus:

C'est mon papa qui a voulu me mettre à l'école. À ce moment, il vivait avec ma maman et ça jusque quand j'étais au CM2... Je ne sais pas pourquoi mes parents se sont séparés. Lorsque mon père n'a pas voulu payer mon école, je me suis fâché et j'ai été habiter chez mon oncle paternel pendant 2 ou 3 mois. À mon retour, mon papa m'a dit que ma maman n'est plus là et qu'il fallait que je la rejoigne. C'est là je suis parti... ma mère, à son tour, ne m'a pas expliqué pourquoi elle s'est séparée de mon papa. Moi aussi, je n'ai pas posé de question. Moi, je suis parti avec ma maman parce que je l'aime plus que mon papa.

Le mode conjugal polygénique mené par le père, qui l'inscrit sur un front pluriel de dépenses d'argent, semble justifier son refus d'investir pour son fils. Celui-ci semble ignorer le nombre exact de femmes et d'enfants de son père. Il reste aussi muet sur le statut professionnel de celui-ci.

Quoiqu'il en soit, le décrochage scolaire intervient avant le divorce des parents, une expérience qui, apparemment, renforce les rapports conflictuels entre le père et le fils. La nature de ces rapports renvoie quasiment à une rupture relationnelle révélatrice d'un dysfonctionnement familial marqué. Un tel cadre social de base ne peut qu'être constructeur de dérive dans la mesure où il intègre des attitudes et des comportements déstructurants. Au fond, le relâchement du lien conjugal influe sur le lien père-fils et finalement sur le devenir social du fils en question. Ce père semble priver ses enfants de moyens de soutien, à en croire les propos de Oli : " Notre papa ne s'est occupé d'aucun d'entre nous, c'est la mère seule ". Le soutien manquant du père tendrait à activer celui des grands-parents car, le jour même de l'entretien avec Oli, peu avant, sa grand-mère maternelle lui rendait visite pour la première fois, sur les lieux mêmes de son cirage; il en était très content.

À première vue, des facteurs semblent favoriser le soutien : " Tous mes parents maternels sont au village ici [Locodjro] ". Même si, en théorie, celui-ci est un village, dans les faits, c'est un quartier de Yopougon (quartier d'Abidjan décrit plus haut), soit un sous-quartier d'Abidjan. Cela renvoie à ce qui est présenté dans la section sur



les confluences et l'hybridation à travers les concepts de villagisation et de modernisation. Oli dispose donc d'un cadre communautaire maternel apparemment favorable : " du côté maternel, je peux dire que j'ai une bonne famille. Mais du côté paternel, non. Parce que je ne vis pas avec eux. Avec ma famille maternelle, ça se passe bien; on ne nous prend pas pour des petits Abourés mais Ébriés ". Le père de Oli est de l'ethnie abouré tandis que sa mère est de celle ébrié. Le déchirement de Oli entre son père et sa mère renvoie à celui d'entre les deux ethnies parentales. Le côté paternel lui est étranger dans la mesure où son père ne paraît pas favorable à la fréquentation villageoise, aux contacts avec le milieu rural: " mon papa n'a jamais voulu m'emmenner au village ". Ceci illustre bien le potentiel de marginalisation du fils à l'initiative du papa. Dans l'éventualité d'une extinction sociale ou physique de la figure paternelle, l'absence d'une prise en charge sociale du côté paternel semble se structurer ainsi. Cela laisse entrevoir le niveau communautaire de construction de la dérive juvénile.

En fin de compte, la construction familiale de la marge est le fruit des interactions conflictuelles des systèmes familiaux dont le conjugal paraît le plus déterminant. Cependant il reste lié aux rapports entre les enfants et leurs parents.

#### **4.2.2 Parents et enfants**

La dynamique systémique de la famille agit au détriment des enfants dans les cas de crise. Celle-ci va des aspects financiers à ceux psychosociaux. Ces derniers surgissent généralement dans le cadre des compositions et recompositions familiales. Les différents exemples qui suivent le prouvent.

Le jeu des rapports dans la famille restreinte comme dans celle élargie se complexifie encore plus, comme dans le cas de l'oncle de Oyoro tel qu'indiqué plus haut. C'est ce que semble soutenir l'analyse de Théry et Desplechin :

La situation devient très complexe dès lors que les parents se remarient, intégrant dans leur nouveau foyer non seulement un beau-parent mais à l'occasion des enfants des couples séparés. La métaphore de la constellation est venue remplacer la métaphore de la cellule. L'idée de famille a subi un bouleversement fondamental. (1995 : 15-16)

Ce bouleversement affecte conséquemment le mode d'apprentissage de la communication dont la famille constitue l'espace de base. C'est le lieu où l'on apprend véritablement sa propre valeur et sa capacité, par exemple, à résoudre des problèmes. C'est dans ce sens que des référents du statut à la naissance peuvent révéler aussi que l'on est de naissance forte ou faible, source d'une certaine prévision de la trajectoire de vie. La position d'un troisième enfant ayant le même sexe que les deux précédents, et de certains enfants jumeaux (voir conception de la personne), paraissent des illustrations. Ces données confirment l'incidence de la transformation familiale en milieu urbain africain aujourd'hui et comment cela jouerait sur les diverses interactions au sein du système familial.

Ce qui précède au niveau individuel révèle la complémentarité ou la solidarité avec la dimension familiale dans la construction de la dérive. La dérive totale de Diom prend directement racine dans la rupture absolue que lui impose sa famille avec elle-même. C'est ainsi que la nature de la pression menant à la dérive détermine la nature de la dérive elle-même et, d'une certaine façon, le potentiel de capacité à réagir positivement ou pas.

Ce cadre familial met de l'avant la figure paternelle. Le cas de Sido, fille-mère, est assez significatif en l'occurrence. Il y a aussi la disparition naturelle du père, comme dans le cas de G.T., disparition qui lève le voile sur un comportement auto-disqualificateur du jeune lui-même. Quoiqu'il en soit, dans un contexte social où le père se pose comme pourvoyeur principal du point de vue de la gestion de la quotidienneté, un amenuisement ou une suppression de son intervention, de quelque manière que ce soit, renvoie à des ruptures et à des perturbations de trajectoires de vie pour les membres "à risque" du système familial.

Cela est possible du fait des caractéristiques de circularité, d'interaction voire de totalité de la famille. L'expérience du jeune Oyoro nous offre un aspect de mise en perspective de dérive :

notre papa, il a dit qu'il voyage et il est parti jusque au Sénégal. Il est revenu, il a fait quelque chose comme 3 à 4 mois là-bas et il est revenu. Toutes ses affaires, rien ne marchait maintenant. Mais là vous

m'excusez [il s'adresse personnellement à moi pour la révélation qui suit et qui fait allusion à des fétiches] il était allé chercher du médicament là-bas mais rien n'a marché [...] avant d'aller au Sénégal, il nous a demandé d'arrêter l'école.

Ces propos de Oyoro nous situent au fondement de l'extinction des sources de revenu de son père. Parti au Sénégal à la recherche de " fétiches " pouvant faire fructifier ses affaires, le père de Oyoro obtient un résultat contraire aux attentes, la faillite totale qui, finalement, fonde l'itinéraire social tourmenté de Oyoro. Quant à Max Gued (cireur, 28 ans, déscolarisé, classe de 1<sup>re</sup>), son cas nous indique une raréfaction des moyens parentaux à travers un discours assez révélateur à plus d'un titre :

si je suis là, c'est pas parce que je suis miséreux, c'est parce que c'est la vie courante maintenant de tous les jeunes. Mes parents n'ayant pas de moyens, j'ai arrêté l'école et j'ai décidé de me prendre en compte. J'étais dans un lycée privé et il fallait payer alors qu'on est 17 jeunes [enfants de ses parents] et je suis le 6<sup>e</sup> sur 17, vous comprenez ?

D'abord, Max ne se reconnaît pas " miséreux ", tout en révélant appartenir à une famille nombreuse. Cela montre un champ très large d'investissement parental, champ qui contraste avec son statut d'élève dans un lycée privé, un niveau de scolarité coûteux; ces différentes données rendent insuffisants les " moyens " parentaux. Le tout mène Max à s'inscrire dans ce qu'il appelle " la vie courante maintenant de tous les jeunes ", pour parler de la débrouillardise de rue en vue de faire la preuve de sa compétence sociale, la quête de son autonomie sociale en décidant de " se prendre en compte ". Cette quête d'expression de compétence montre un niveau de conjugaison de la volonté individuelle et du fléchissement de l'investissement parental dans l'avènement de la marge. La manifestation traditionnelle de recherche de pleine autonomie financière de Max semble à point nommé, selon l'analyse de Boivert :

[...] la définition de la jeunesse bouge et a tendance à s'allonger. Pendant longtemps, les " jeunes " référaient à la catégorie des 14-24 ans; alors qu'on parle maintenant des " jeunes " de 15-29 ans. Manifestement, la jeunesse se prolonge en " jeune adulte " et la vie adulte, dans ses manifestations traditionnelles, commence de plus en plus tard : projet de vie, travail stable, pleine autonomie financière, fondation d'une famille, etc. (1997 : 8)

La recherche d'autonomie au moins financière mise de l'avant par Max débouche aussi sur une fondation de famille car, comme il le dira plus loin: " la plupart de nos clients ici savent que on est des chefs de famille et, quelque part aussi, ça fait que on doit donner un bon exemple ". Il soutient s'être marié en étant dans la rue, mariage d'où est déjà issu un enfant.

Ce nouveau statut de père semble une pression additionnelle dans la position de marge mais tout dépend de la façon dont Max cherche à capitaliser. Ses propos corroborent la mutation familiale africaine en milieu urbain, une mutation accélérée qui tend à passer de la famille élargie à la famille nucléaire, puis à la famille éclatée, monoparentale, recomposée ou multiforme eu égard à ce qui précède. Même si la " vocation " de toute famille reste la " dislocation ", par exemple à travers les enfants qui s'émancipent de leur ancrage spatial, parental, ce sont certaines expériences organisatrices ou réorganisatrices qui mènent à des décisions de dérive. Parlant de la nouvelle situation sociale de son père et de la conduite qui en découle, Julie (tresseuse à temps partiel, 16 ans, niveau 6<sup>e</sup> année primaire) avance :

Mon père ne nous gâtait pas beaucoup mais au moins avant, il pouvait donner quelque chose quand on demandait. Mais depuis que c'est la retraite maintenant, il répond mal aux gens. Comment tu peux dire à ta propre fille qui te demande un peu d'argent, ouais, tu es devenue grande alors débrouille-toi comme les autres, c'est votre tour de m'aider; débrouille-toi là, ça veut dire quoi ? Ça veut dire d'aller se prostituer ! Bon, c'est ça qui est là, je vais où je veux pour avoir quelque chose pour ma pommade et m'habiller aussi. Même si je découche, mes parents ne peuvent rien dire mais ma mère dit toujours de faire attention [...].

Le cas de Julie lève un voile sur une perspective de constat général<sup>20</sup>, à savoir qu'il y a de plus en plus de filles, particulièrement d'adolescentes, qui " sortent " avec des " *grotos* " (gros bonnets) et inversement, des adolescents qui " sortent " avec de " grandes dames ".

Dans quels buts ces jeunes se comportent-ils de la sorte ? Un essai de réponse à cette question imposerait plusieurs développements. Cependant, à travers le cas de Julie, l'on entrevoit l'impact du noyau familial dans un avènement de dérive relative à une

“sexualité vagabonde”. Finalement, cette tendance paraît une source de capitalisation face au manque, à l’adversité, au désir de répondre à une mode sociale comme cela sera évoqué plus bas dans les sources de résistance. En réalité, l’attitude du père a changé ses rapports avec sa fille en produisant une autre perception de celle-ci vis-à-vis de lui-même, voire de la mère que la fille ne veut plus “écouter”, ce que montrent ses sorties intempestives.

Dans toute sa dynamique, le cadre familial africain interagit avec celui de la communauté, comme dans la situation de Oyoro. Cependant, la parenté élargie se démarque d’une certaine façon que nous allons voir maintenant.

### **4.3 Niveau communautaire**

Le cadre communautaire nous situe au cœur de l’espace d’articulation de la famille, le secteur médian entre l’ethnie et la famille. La perception de la famille à l’intérieur de l’ethnie se médiatise par la famille élargie, la communauté. C’est dans ce cadre que l’attachement à l’honneur, source de décisions dérivantes comme dans le cas de Sido (cité au niveau individuel), prend effet. Il en est de même de la gestion des rapports ville et village ou milieu urbain et milieu rural qui prennent leur signification dans le cadre communautaire.

#### **4.3.1 Famille élargie**

Comme cela se dessine dans les processus de la complexification du phénomène urbain évoqués plus haut, les sources communautaires de l’exode rural précisent des fondements communautaires de la dérive des jeunes. À cela s’ajoute la nature des interventions des membres de la famille élargie, notamment les oncles, dans la trajectoire de recherche d’aide du jeune en difficulté.

D’un côté, les fondements ruraux qui mènent des jeunes en ville font appel à une quête d’autonomie par rapport à un “droit d’aînesse” qui indique, en ce sens, une

---

<sup>20</sup> Constat de l’étude Jeunesse, sexualité et mst-sida à Abidjan (Usaid), mentionnée dans le chapitre 1.

gérontocratie “ oppressante ” (Ela, 1983). D’un autre côté, la recherche de protection de soi relativement à des pratiques occultes de “ sorcellerie ” (Ela, *op.cit.*) ou à d’autres dispositifs communautaires d’“ asservissement ”, mène des jeunes en ville; la rue devient ultimement l’espace d’accueil pour certains d’entre eux. Dans cette optique, une séquence de l’itinéraire de dérive de Oyoro est à reconduire pour illustrer non seulement son départ du village mais aussi et surtout comment les relations avec ses oncles abidjanais établissent sa vie de marge.

Indépendamment du voisinage, de l’amitié, du partage d’un même emploi, la base de la communauté semble la parenté élargie. En d’autres termes, le rapport d’un jeune à ses grands-parents, oncles et tantes ou cousins et cousines par exemple, apporte un éclairage dans la genèse de sa dérive. Pour Oyoro, les difficultés locales, rurales menant à l’arrêt de ses études, déboucheraient sur un nouveau profil enviable de vie dès qu’il serait près de ses oncles à Abidjan. Cependant, des expériences de proximité avec ces parents accélèrent sa dérive :

Un de ces quatre je lui ai dit bon moi je m’en vais à Abidjan. Il ne croyait pas, moi je me suis levé, je suis venu. Et je suis arrivé. D’abord quand je suis arrivé, j’ai fait 3 à 4 jours dans la rue surtout à Adjamé là, à la gare des cars là hein. Je grouillais là après je cherchais mon oncle jusqu’à je suis parti le trouver. Lui, qu’est-ce qu’il me dit, que il veut pas me recevoir parce que je lui ai pas dit mot avant d’arriver [l’oncle n’aurait pas été prévenu de son arrivée] chez lui ici tout ça rentrer sorti ici, donc de me retourner tel que je suis venu. J’ai vu que quelque part il a raison et j’ai essayé de lui faire comprendre que c’est parce que où nous sommes le vieux [le père] est tombé et c’est parce que y’a rien et puis nous sommes tous là en famille vraiment c’est trop difficile bon, donc il n’a pas cherché à me comprendre et donc de retourner tel que je suis venu. Ouais, tu sais, il m’a mis à la porte. Au moins, au moins s’il était gentil il pouvait me dire tiens ton transport, là c’était compréhensible mais il m’a mis à la porte.

Le premier écueil de Oyoro reste une “ logique de ville ” qui imposerait et justifierait que l’oncle soit préalablement informé de son arrivée afin de prendre certaines “ dispositions ”. Cela révèle un des aspects conflictuels qui surgissent dans les rapports urbains-ruraux dans l’Afrique d’aujourd’hui. Nous sommes en présence de deux logiques sociétales, celle du rural qui, se fondant sur une “ légendaire ” solidarité familiale non discriminante et cette autre du citadin “ affranchi ” pour qui

tout se ferait sur le fond d'un jeu de calcul d'intérêt, à la limite "égoïste" pour le rural. Pour l'oncle, Oyoro devient une charge supplémentaire dont la présence devait être évaluée et prévue. L'arrivée à l'improviste de Oyoro devient un premier point de construction de sa dérive.

La seconde partition se joue avec son autre oncle chez qui il pensait trouver refuge. Là, il se trouve confronté à une autre expérience déstructurante :

Le même jour que j'étais entré là-bas, il avait une petite bonne qui avait l'habitude de voler là-bas, la bonne elle était venue ça faisait pas une semaine. À peine je venais d'arriver la bonne avait volé 1000 francs là-bas dans la maison. Et là, les gens ont commencé à penser que c'était moi. [...] Mon oncle il rentre dans la maison puis il dit c'est comme ça c'est comme ça. Mainant [maintenant] je suis là, il dit que depuis que ils sont là rien n'est perdu, moi je suis arrivé, les 1000 francs sont perdus donc c'est moi j'ai pris les 1000 francs. Donc moi de sortir de là ou je rembourse les 1000 francs sinon eux ils bloquent mes bagages. Que ouais, c'est ce que le premier oncle a vu et puis il m'a chassé de chez lui. [...] Là finalement j'étais dans la rue, franchement j'étais dans la rue; tout ce que j'avais, je voyais que le sac que j'avais, ça me surchargeait. J'ai tout vendu... je suis resté dans un seul habit maintenant, je me baladais maintenant.

À en croire les propos de Oyoro, la disparition des 1000 francs CFA, soit deux dollars cinquante, qualifiée de vol par les maîtres des lieux, surgit par coïncidence avec son arrivée. Oyoro en est l'auteur présumé même si lui pense que c'est la servante qui a commis l'acte. Loin de moi l'intention de justifier cette situation, cependant l'idée d'"une petite bonne qui avait l'habitude de voler là-bas" et "la bonne elle était venue ça faisait pas une semaine" qu'émet Oyoro, me semble peu consistante et ne plaide pas en sa faveur. La frustration de Oyoro est d'autant plus grande que, en plus de ses problèmes quotidiens, son estime de soi est atteinte. Une relation de causalité est facilement établie entre le vol et son renvoi de chez son premier oncle.

L'on peut se demander si tant est la valeur de l'argent volé ou de la perception sociale du vol pour que soit mise en veilleuse la densité des liens familiaux à travers l'expulsion de Oyoro. Cette affaire aurait-elle connu une autre solution en milieu rural qu'elle ne l'a dans ce cadre urbain ? Il est évident que, tout comme le premier, ce deuxième oncle ne s'attendait pas à une prise en charge de Oyoro. Le vol sert donc

de raison manifeste à une motivation plus instrumentale, latente, dans un contexte urbain de calcul économique par rapport à un environnement rural à tendance plus solidaire. Cette nouvelle expérience mène le jeune à poser un acte de dépossession pour mieux répondre aux exigences de la vie de rue.

Le fait de liquider ses biens matériels participe d'un moment intermédiaire de cette dépossession primaire que constitue en réalité son arrêt scolaire, et de tous ses attributs. Je m'attellerai à montrer, dans les stratégies de résistance, l'abandon des codes qui marginalisent, autrement dit, la dimension de dépossession secondaire, celle d'une volonté objectivée de recherche de renouvellement du profil de vie, de quête d'une identité renouvelée. Livré donc à lui-même, Oyoro adhère à de nouveaux codes de la rue :

J'étais avec des amis et puis j'ai croisé d'autres camarades que je connaissais à Danané [sa ville natale]. Eux ils avaient des parents mais j'avais pas la possibilité de rentrer chez eux... donc on se voyait dans la rue, dans la journée on se baladait et après chacun rentrait chez lui.

Traitant des déterminants qui concourent à la mise au point des dynamiques collectives et individuelles en milieu urbain, Menu (1974) note, entre autres, l'influence des modèles de conduite et de rôles, pour terminer avec l'évolution des processus de solidarité chez les jeunes d'aujourd'hui: bandes et groupes.

Cependant, la solidarité entre Oyoro et ses amis ne saurait se prolonger au-delà de la rue, dans la mesure où il ne peut avoir accès aux domiciles parentaux des autres. Ceci l'est pour des raisons évidentes avec, au minimum, la garantie du comportement dissimulateur d'"enfant dans la rue" de ses amis. Ce nœud familial protecteur de rue que ces jeunes constituent se rompt à la tombée de chaque nuit aux dépens de Oyoro. Cette séquence de "jeune de la rue" de Oyoro ne met pas fin à "son passage en revue" de certains membres de la famille élargie. Ainsi sera-t-il mis en contact avec sa tante maternelle. La cohabitation sera de courte durée et pour des raisons qui sont les siennes :

Un jour j'ai croisé l'une de mes tantes [...], la petite sœur de ma maman. Elle était mariée à un instituteur à Jacquville là-bas. Elle m'a dit moi je fais quoi à Abidjan [...] que je suis même pas logé quelque



part bien paraît que je suis dans la rue tout ça; que de venir avec elle là-bas [à Jacquville]. Bon je suis parti avec elle là-bas. J'ai fait un mois là-bas mais j'ai vu que la vie de là-bas ne me convenait pas; là où j'étais dans la rue ça me plaisait. J'ai fait un mois, j'ai fui et puis je suis venu à Abidjan encore pour rester encore dans la rue.

Jacquville est une zone semi-urbaine, transition aux villes dont la densité préfigure le potentiel attractif d'Abidjan tel que je l'énonce dans la partie sur les processus de complexification du phénomène urbain en Afrique. Il apparaît donc une sorte de mise en tension du semi-rural et de l'urbain au profit de celui-ci.

Même si la trajectoire de Oyoro soutient en quelque sorte l'idée d'une porosité des frontières entre le rural et l'urbain, Abidjan en l'occurrence, paraît stimuler des attentes de sortie de la marge pour ces jeunes en difficulté. C'est ainsi que Oyoro revient à Abidjan après une transition villageoise qui suivit son deuxième passage chez sa tante à Jacquville. L'itinéraire d'expériences ramène momentanément Oyoro chez l'oncle, le premier à refuser son accueil mais apparemment "contraint" à le faire :

Quand mon oncle est parti au village, mon père lui a dit mais il paraît que Oyoro est à Abidjan mais pourquoi il n'est pas chez toi; il paraît que quand il est arrivé chez toi tu l'as chassé. Bon mon oncle il avait honte là-bas maintenant et il cherchait à me voir ici maintenant [...] Bon il a commencé à me chercher, un jour, par coup de chance comme ça il m'a vu [...] Il m'a dit que ouais de revenir à la maison il va essayer de faire quelque chose pour moi tout ça. Je suis parti, je n'ai rien dit, je suis parti à la maison là-bas encore.

En réalité, l'oncle ne fera que contracter une dette auprès de son neveu Oyoro qui, en plus, trouve l'environnement hostile à cause de la femme et de ses enfants d'un autre mariage :

Maintenant mon oncle lui à la maison, souvent vers fin du mois, l'argent lui manquait et il prenait crédit: non, donne-moi crédit 5000 à la fin du mois je vais te donner ça. C'est celui qui m'avait chassé mais comme je suis revenu à la maison encore. Bon c'est un gars, mon argent est devenu trop beaucoup avec lui. Un jour je l'ai fait asseoir et j'ai dit mon argent il faut rembourser maintenant, ça fait 45 000 CFA. Il dit, je vais te rembourser, ce qui est sûr patiente-toi.

Avec le retour chez l'oncle, Oyoro se lança dans une stratégie de survie, la mise en place et la gestion d'une " librairie par terre ", d'où sa source de revenu qui servira aussi à l'oncle. Selon l'idée de Corin (1986), il se dessine là une sorte de prise temporaire de position de centre par la marge. Cependant, Oyoro est contraint une fois de plus à l'" exil ":

Après, mon oncle lui il m'a énervé et je suis quitté à la maison. Moi, je lui dis bon leur maison ils n'ont qu'à s'asseoir là-bas pace [parce que] moi j'en ai marre. Mon argent, quand je réclame, à chaque fois c'est des histoires: ce que tu manges ici, l'eau, courant, qui paye ça. Donc moi je suis quitté et je suis allé prendre ma propre maison.

Parti à nouveau de chez l'oncle, Oyoro continue son itinéraire qui va être tourmenté autrement après une autonomie temporaire de logement. Il est question ici de logement dans un quartier périphérique d'Abidjan, compte tenu des difficultés en ce domaine expliquées plus haut.

Cette " difficile " trajectoire arrive au stade où, sur fond d'intérêt, Oyoro sera accueilli par une demi-sœur. Évidemment, cette vision surgit à Oyoro *a posteriori* de sa cohabitation avec la demi-sœur en question :

J'étais dans ma maison là-bas, bon y'a une grande sœur aussi, de même père mais pas de même mère, elle m'a dit mais pourquoi je suis allé m'asseoir là-bas seul. Avec tous les problèmes Abidjan ici, si je tombe malade qui va s'occuper de moi, donc de revenir. Elle aussi elle avait des problèmes donc elle m'a fait appel pour que je puisse l'aider aussi en cas de quoi. Elle voyait que je m'en sortais pas mal, quand elle aura un petit problème, c'est que je vais l'aider. J'étais venu aussi. [il a accepté de rester chez elle]. Là un mois après, deux mois, elle a eu de quoi à faire; elle voyait encore qu'on la surchargeait [parce qu'elle a un emploi, du coup elle constate qu'on devient encombrant].

À travers l'action et la réaction de la demi-sœur, on peut faire le constat d'un nouveau profil de la solidarité familiale en milieu urbain. Oyoro se rend compte finalement de la fausse impression que lui manifeste au départ sa demi-sœur. Elle feignait de compatir à sa situation difficile alors qu'en réalité, elle ne pensait qu'à son propre intérêt de fille sans emploi. C'est dans cette optique qu'il devient " encombrant " dès qu'elle retrouve un emploi. Ce rapport à Oyoro paraît une sorte de " dérobe " en milieu urbain africain, selon Diouf (1994).

Le nouveau profil de la solidarité en milieu urbain, soutenu par des contingences économiques, favorise un cadre communautaire constructeur de dérive pour des jeunes comme Oyoro. Ce souci, de la part de certains membres de la communauté, d'être satisfait au mieux tout en dépensant le moins possible, mène à une factorisation de l'héritage dans la marginalisation juvénile, par exemple.

### 4.3.2 De l'héritage

Dans un contexte d'interaction entre la modernité et la tradition et où les cadres successoraux semblent mal balisés, l'héritage devient une source de fragilisation pour des jeunes en difficulté. Les différents témoignages recueillis montrent comment le moment de la succession ou du partage des biens du défunt est celui d'un brouillage de repères des individus et, donc, une source de conflits.

La place de l'héritage comme facteur et enjeu de dérive chez des jeunes s'enracine dans des expériences dont les propos de G.T. sont porteurs: " La famille [élargie], on dirait qu'ils attendaient que le vieux [son père] soit mort pour prendre sa voiture [...] moi, quand ma maman m'en a parlé, si j'avais un fusil, j'aurais pu les tuer ". Comme il le souligne dans la dimension individuelle, ses frères et sœurs et lui sont abandonnés par la famille élargie avec la disparition de leur père et ce, malgré la prise de biens du défunt père dont la voiture. Les propos suivants de SEY. D. (gardien de voiture, niveau 4<sup>e</sup> année primaire, 19 ans) sont solidaires de ceux de G.T. : " Les paternels [la famille de son père] n'ont pas besoin de moi. Est-ce qu'ils veulent ma réussite ? Non ! [...] Je me suis dit que ce sont eux qui sont à la base de la mort de mon père et c'est quelque chose que j'ai gardé en mémoire ". Ces deux témoignages nous ramènent à la disparition de la figure parentale paternelle dans une sorte d'autopsie sociale du deuil.

Ces points de vue concordent avec un cadre traditionnel de sémiologie et de diagnostic populaires toujours présents dans les mentalités. Aussi présente-t-on un enjeu du deuil, à savoir l'héritage des biens du défunt. À en croire ces propos, non seulement les biens parentaux ne reviennent en rien à l'enfant encore moins à la

veuve en l'occurrence, mais en plus, il n'y a pas de prise en charge sociale des enfants dans ces cas. Sous ce rapport, la dérive apparaît construite doublement dans un tel environnement communautaire. Quoiqu'on puisse en penser, ces témoignages ont le mérite de mettre en cause l'héritage dans certains groupes africains en général, et en Côte d'Ivoire urbaine en particulier, aujourd'hui. Cette question renvoie aussi au "droit d'aînesse" comme le traitent Meillassoux (1964) et Terray (1969).

Dans les rapports aînés-cadets, une dialectique existe dans la gestion de la richesse du lignage, une richesse toujours cumulative. De même qu'un aîné d'aujourd'hui est un cadet d'hier, de même le cadet d'aujourd'hui est un aîné de demain et donc appelé à être gestionnaire aussi de la richesse en question. Cependant, ce processus successoral devient dysfonctionnel en milieu urbain, posant du même coup un enjeu significatif de l'étirement entre le "droit positif" et le "droit coutumier". Le premier autorise l'héritage filial, véritable écueil pour le second dont la mémoire se brouille quant à la distinction à faire entre l'accumulation personnelle de richesse et celle multiséculaire du lignage. C'est dans un tel contexte et dans une telle perspective, me semble-t-il, qu'il faudrait inscrire les cas de G.T. et de SEY. D. Dans tous les cas, cela surgit comme une séquence des processus macroscopiques urbains qui fragilisent l'individu ou les groupes en difficulté comme de jeunes orphelins ici mentionnés. C'est là une version de la trame psychosociale des individus et des groupes, en perpétuel mouvement de "structuration" de "déstructuration", voire de "restructuration" dans la ville africaine.

Ainsi, l'élan non contributif de membres d'une famille élargie à une prise en charge sociale d'un jeune en difficulté tiendrait à un calcul économique nourri par des processus généraux de paupérisation et à des contradictions dans le tissu psychosocial urbain. Le tout tend au relâchement des solidarités traditionnelles, un relâchement générateur de dérive pour des jeunes en difficulté. Tout cela reste lié au cadre sociopolitique général.

## 4.4 Niveau global

L'analyse de contenu des entrevues conduit à poser le niveau sociopolitique global comme un déterminant qui s'impose aux individus et aux groupes, indépendamment de leur volonté. Ce cadre met en jeu l'environnement social, politique et même culturel général. Il est fondamental du fait de son influence sur la variable école, primordiale chez les jeunes étudiés, et celle du fonctionnement économique général. Ce sont ces deux sphères qui vont être présentées maintenant.

### 4.4.1 De la place de l'école

L'identification des contraintes que la gestion politique, les milieux de l'éducation engendrent et qui contribuent aux échecs, au décrochage des élèves, se ferait dans ce cadre. C'est le lieu d'élaboration d'une certaine écologie de l'éducation scolaire. Nous sommes ici au palier supérieur de l'architecture macrosociale.

Mon approche, qui reste somme toute écologique, expérientielle ou pragmatique et narrative, intègre à l'environnement social global la communauté comme milieu de vie, la famille comme hôte et l'individu-acteur comme agent central de la dérive et de la quête de survie. L'école médiatise et concentre l'expression de l'impact étatique dans les processus de dérive de jeunes en difficulté. Un niveau fondateur reste la politique scolaire des gouvernants. La crise sociale et économique qui touche la Côte d'Ivoire, et conséquemment les parents, s'exprime à travers l'école dans le cadre des jeunes.

À la manière de la représentation des jeunes dans le contexte social, celle de l'école moderne a toujours varié dans ce cadre social global. La tradition nous enseigne que l'école moderne n'a pas toujours été la bienvenue dans les communautés des peuples colonisés d'Afrique en général, et particulièrement en Côte d'Ivoire. L'assimilation et l'imbrication de sa portée avec la perception du colonisateur faisaient de l'école une donnée en marge des perspectives éducatives. Toutes choses égales par ailleurs, l'école s'apparente aux différents espaces éducatifs traditionnels, comme le " bois

sacré ” par exemple (Sanogo, 1983). Cependant, face aux institutions coloniales, des stratégies de résistance sont élaborées par les populations.

C’est ainsi que l’école fut un espace à éviter par les parents et les enfants aussi. L’alphabétisation de la population représentait un enjeu incontournable pour les colons qui devaient s’assurer une collaboration à l’intérieur même des colonies. Le colon fera donc à sa manière la promotion de l’école. Au bout du compte, les “ indigènes ” finiront par s’ouvrir à l’école mais, en premières tentatives, ce furent des “ indésirables ” qui s’y engagèrent, entre autres les enfants sans défense ni “ protecteur ”, notamment des orphelins, des parias, sortes de non-respectueux de l’ordre communautaire. C’était une sorte de punition pour cette “ marge ”. Avec le temps, les “ indésirables ” constituent les nouvelles élites. Cela n’est pas sans poser de problème.

En effet, l’ordre hiérarchique traditionnel dans ses fondements se trouve menacé, notamment dans les communautés où la notabilité se hiérarchise et s’articule sur les liens du sang (zone de royauté et de grande chefferie). Aussi, l’exclu, le marginal envoyé à l’école en guise de “ punition ” devient-il un être social très important, dialoguant avec et côtoyant le “ blanc ”. Cette problématique se pose aujourd’hui entre certains hauts cadres administratifs et des communautés de leurs régions d’origine. Au fond, on assiste donc à une mutation des déterminants du succès social. L’école permet l’accès aux emplois qui restent une grande source de revenu, de monnaie qui finit par régir majoritairement les rapports interpersonnels au niveau transactionnel, au niveau des sources de pouvoir et donc de l’autorité moderne (D’Almeida-Topor, 1992).

En fin de compte, l’accès à l’école devient une priorité dans la quête du succès social, du positionnement dans l’élite sociale, et s’établit comme la référence majeure pour les enfants et les jeunes. Cependant, du point de vue du savoir moderne, les enfants “ dépassent ” les parents, au moins ceux qui ne sont pas alphabétisés, en sorte que l’“ initié ” tue symboliquement l’“ initiateur ”. Une certaine dynamique de rapport centre-marge se dessine. En référence au succès social en vue, à ce niveau de

perception de l'école, on va scolariser prioritairement non plus les supposés " parias " ou autres orphelins, mais sa propre progéniture. Le processus de scolarisation devient donc discriminatoire à un second degré. Désormais, pour un jeune, ne pas être inscrit dans cette trajectoire, signifie qu'il rate une voie sinon la voie privilégiée pour son accession à un statut social enviable.

Le principal canal de réalisation des aspirations, du projet de vie plus ou moins partagé avec les parents, semble ainsi raté. Sous ce rapport Diakité écrit :

[qu'à] travers l'attitude, les réflexes et les aspirations des enfants, on perçoit la marque de leurs parents, celle de l'environnement au sein duquel ils baignent [...], la finalité d'une politique globale à moyen et à long terme, ainsi que le projet social visé pour l'avenir. (1986 : 8)

C'est dans cette perspective que l'État ivoirien avait pour ambition une scolarisation à 100%. Cette ambition initiée connaît des déboires au sens où, face à une croissance démographique soutenue, les structures d'accueil ne suivent pas. On observe des classes surchargées (Diakité, *op. cit.*) et, finalement, les échecs scolaires et le décrochage qui rendent inopérant ce projet gouvernemental de scolarisation à 100%. L'amenuisement des structures d'accueil grandissant avec le niveau d'avancement des études, les " goulots d'étranglement " apparaissent alors entre les passages de fin du primaire au secondaire, de ce niveau à celui du collégial et ultimement à l'université.

Une phrase reste un lieu commun pour la plupart des jeunes ayant " décroché " : " c'est l'âge qui a fait que je n'ai pas continué ". En réalité, par le fait d'évoquer l'âge, ces jeunes de la marge se reconnaissent comme les " déchets sociaux " du système éducatif ivoirien. Diakité (1986) explique comment, jusqu'en 1991, l'accès au secondaire était " bipolaire et discriminatoire ". En effet, la fin de l'école primaire est marquée par un concours national d'accès au secondaire qui sélectionne les meilleurs élèves en fonction des structures d'accueil. Cependant, le concours se divise en deux " séries ". La première regroupe en général les enfants de parents " aisés ", ces enfants allant à l'école très jeunes dans des structures privées, au mépris des normes officielles de scolarisation (commencer l'école à 6 ans par exemple); et la

deuxième série désigne les enfants des classes populaires, ayant fréquenté principalement, l'école publique, plus âgés et respectant en cela l'âge officiel de scolarisation. Cet âge peut encore être élevé si l'enfant manque le moment de sa première inscription autorisée faute de place disponible. Au fond, au concours national d'entrée au secondaire, il était exigé plus de points pour être admis à tout enfant de la " 2<sup>e</sup> série " qu'à celui de la " 1<sup>re</sup> série " .

Pour la " 2<sup>e</sup> série ", après un échec, toute ambition d'accéder au secondaire était vouée au néant. Cette contingence de l'âge s'impose aussi aux niveaux de passage du secondaire 4 au secondaire 5 et de la fin du collégial à l'université. Ces passages sont significativement fonction de " la commission nationale d'orientation ", dont les choix sont très souvent en contradiction avec les désirs de certains candidats, ouvrant ainsi la voie à des échecs constructeurs de marginalisation. Une explication émerge avec Pépé (1997) :

Il faut choisir mais bien choisir. En fonction, d'une part de ses qualités intrinsèques, de sa sensibilité et d'autre part, en fonction de facteurs exogènes, tels que l'environnement économique et l'évolution du marché de l'emploi. Un autre facteur, tout aussi important, sinon déterminant à ne pas négliger, réside dans les besoins de développement de l'État. Dans ce cas présent qui est l'orientation d'un enfant, l'État qui intervient en dernier ressort pour imposer un choix à l'enfant, se détermine, bien entendu, à partir des souhaits de ce dernier, mais surtout en fonction de ses propres priorités et de ses contraintes. Et, à l'heure du sacro-saint libéralisme économique, de la mondialisation, de l'émergence quotidienne de nouvelles technologies de pointe, de l'informatisation de tous les secteurs d'activité, du règne des infos-routes de l'information symbolisées par l'intra et l'internet, il va sans dire que les choix directeurs de l'État en matière de l'éducation ont changé.

Apparemment, il semble difficile d'identifier un ascendant individuel sur les prérogatives de puissance publique représentées par la vision étatique des critères de l'orientation. Évidemment, le général prime sur le particulier en l'occurrence. Dans une étude de fin de cycle (1989), j'identifiais déjà la " commission nationale d'orientation " comme responsable de 84,7% des orientations en médecine. Mettre ces données en relief contribue à montrer la part sociale et institutionnelle de construction de la marge juvénile. Non seulement l'offre d'emploi n'existe pas pour



ces catégories de jeunes, mais aussi des parents perdent leurs emplois (Touré, 1985). Ceci est une réalité que mes premières recherches de terrain confirment.

Le témoignage de Jonas (jeune gardien de voitures) appuyé de tous les autres jeunes lors d'une entrevue collective est assez révélateur :

Si nous sommes là, c'est parce qu'il n'y pas de travail. L'État n'a pas créé de sociétés. Nous sommes les enfants de la basse classe... je pense que les gens veulent nous aider... mais je pense que si la mairie prend ça en charge, les gens vont essayer de se mettre devant parce que nous n'avons pas de grandes familles pour nous aider.

Pour ces jeunes, le manque d'emploi est dû à une incapacité de l'État à créer des emplois. Il faudrait reconnaître qu'à côté de cette relative responsabilité étatique, une conditionnalité additionnelle concourt à l'obtention d'un emploi. À ceci répond au moins le critère de qualification. Par ailleurs, ce qui ressort aussi du témoignage ci-dessus renvoie à l'enjeu de suivi d'une éventuelle aide destinée aux jeunes. "Les gens qui vont essayer de se mettre devant" n'indexent rien d'autres que des intermédiaires malintentionnés. Ainsi la question de la corruption semble mise au compte de certains gestionnaires sociopolitiques. Pour ces jeunes, la frustration est d'autant plus prévisible qu'ils "n'ont pas de grandes familles pour les aider" autrement dit pour les protéger contre certains maux de la société globale. Tout cela participe à leur fragilité.

À l'évidence, chez certaines catégories de jeunes, une double pression s'exerce dans le tarissement des sources d'aide avec l'absence d'offre d'emploi combinée au déclassement professionnel des parents. Une réelle dimension institutionnelle initiatrice de décrochage scolaire existe au niveau sociopolitique global. Or, la trajectoire scolaire nous inscrit, de façon potentielle ou manifeste, au cœur du "centre social" dans ce contexte africain de l'étude. C'est cette vision que contrefait le décrochage scolaire.

#### 4.4.2 Crise économique ivoirienne

La crise économique se pose comme second facteur du profil social global. Même si les objectifs de cette étude imposent de se centrer sur les effets de la crise, il ne serait pas vain de donner un aperçu de ses fondements pour ce qui est de la Côte d'Ivoire.

Au sortir de la colonisation, la théorie de la modernisation a fait beaucoup d'émules au sein des nations en quête de développement, et significativement en Afrique noire. La Côte d'Ivoire, comme beaucoup d'autres pays, s'est lancée dans ce processus. Après plus de 30 ans, les performances du modèle ivoirien de développement présentent trois phases distinctes (Unesco, 1991 : 25). Les deux premières phases 1960-1975 et 1975-1980, correspondent au boom économique même si la dernière préfigurait déjà un profil de crise.

La croissance économique nationale reposait sur des cultures d'exportation et l'endettement extérieur pondéré de dons, dans un contexte de faible prélèvement effectif d'impôts (Amondji, 1988). Durant cette période appelée "le miracle ivoirien" par les uns et "le mirage" par les autres (Amin, 1973), le pouvoir a voulu faire de la Côte d'Ivoire le "Japon d'Afrique" ou la "Suisse du continent noir". Cette période de prospérité donna naissance à un premier type de marge, celle qui se met en place sur la base d'un "mimétisme social", international notamment. Ce sera ici l'environnement référentiel des individus de la "sortie", comme nous le verrons dans la suite de ce travail. Cette marge inclut des "fils à papa" chambardeurs qui veulent tout avoir sans mérite, l'anti-modèle même de ceux qui souffrent.

Cependant, sur le fond de mécanismes exogènes d'accumulation de capital comme ceux indiqués, c'est à juste titre que l'espoir s'est achevé sur un fort endettement extérieur et la crise économique du début des années 1980. Cette crise économique, troisième phase, de 1980 à aujourd'hui, a désillusionné l'État ivoirien et a semé le trouble dans les espoirs qu'il avait soulevés. Le programme d'ajustement structurel (PAS), imposé par la Banque mondiale et le FMI, a achevé de dessiner la véritable image de la crise généralisée. Suite à ces programmes, "thérapies socio-économiques" des pontifes des institutions internationales de développement

(Dumont, 1986), surgiront des cohortes entières de parents ou chefs de familles licenciés. Ainsi, la perte de sources de revenu va-t-elle avoir un impact pluridimensionnel et singulier sur des enfants ou jeunes dépendants (Revers, 1971), expression ultime d'un deuxième type de marge sociale.

Avec l'émergence de ce deuxième modèle de marginalité, la typification de celle-ci reste donc fonction de l'évolution de la société (Bach et Greene, 1993). Contrairement au premier modèle, celui des années 1970, exhibition compétitive de l'origine sociale ou quête et expression de dominance sociale, le second crée sa propre source de vie ou de survie (Mauger, 1976). Ici, l'on cherche à avoir par son propre effort; la dominance devient alors un facteur additionnel de motivation. Il est à relever que nous sommes ici dans un contexte de perception sociale positive du travail de bureau ou professionnel<sup>21</sup>. Cette valorisation d'un horizon d'emploi n'a pas favorisé dès le départ des qualifications alternatives chez la plupart des chefs de famille licenciés. Ceci détermine l'extinction marquée des sources de revenu pour ces personnes dont la responsabilité se situe fondamentalement à trois niveaux, notamment conjugal, filial et communautaire.

L'exigence ethnique d'honorer les besoins ou droits des femmes, de maintenir et d'entretenir la solidarité avec la famille élargie et de répondre à la conditionnalité scolaire des enfants, situe le nœud de dérive des chefs de familles. Il est donc normal que la plupart des entrevues de cette étude relèvent la déstructuration du rapport des parents aux enfants et particulièrement du père aux enfants, qui n'ont plus leurs attentes satisfaites sur la base de la crise économique. Cependant, des stratégies compensatoires juvéniles permettront de réduire ou de supprimer la déstructuration de l'autorité parentale en des cas donnés.

Ces difficultés ne sont pas spécifiques à des parents véritablement sans emploi, puisqu'elles restent aussi le tribut de parents moyennement salariés. C'est cela que

---

<sup>21</sup> Pendant et au sortir de la colonisation, être fonctionnaire et bureaucrate était très bien vu dans les sociétés d'Afrique.

laissent entrevoir les propos de Alex (16 ans, cireur, *parker*, petit commerce selon la conjoncture) :

Lorsque les parents, même salariés, ne sont pas aisés, ils ont beaucoup de problèmes. Quand tu as besoin de quelque chose, tu ne peux pas aller leur dire de t'acheter ça, ça. Ils te répondent vas dans la rue te débrouiller comme tes camarades. Quand ils te voient à la maison, ils ne sont pas contents.

Au fondement des difficultés des parents et enfants, la crise économique n'impose pas qu'une raréfaction du capital, mais mène aussi des parents à exhorter leurs fils et leurs filles au travail de rue (pensons au père à la retraite de Julie). Les propos de Alex corroborent ceux du témoignage de Oyoro. En effet, malgré les raisons occultes de la faillite des affaires du père de Oyoro, la crise économique s'inscrit objectivement au fondement de cette perte. Certes, des éléments de gestion sont à prendre en compte aussi, mais le contexte global de conjoncture économique difficile primerait. Et, comme il le soutient lui-même, cette faillite est à l'origine de la dérive de Oyoro.

Par ailleurs, le saut dans la rue n'a pas qu'un horizon univoque plus ou moins enviable, à en croire le témoignage suivant de Oyoro :

Un jeune qui a pris l'habitude de voler chez lui, dans sa famille, quand il arrive ici, il va pas chercher à gagner l'argent honnêtement, il va voler encore les gens. Il va changer de prison, il va revenir ici, il va encore retourner en prison; tout temps c'est lui qui va quitter en prison; il va changer de prison comme rien et tout ça, ça le retarde.

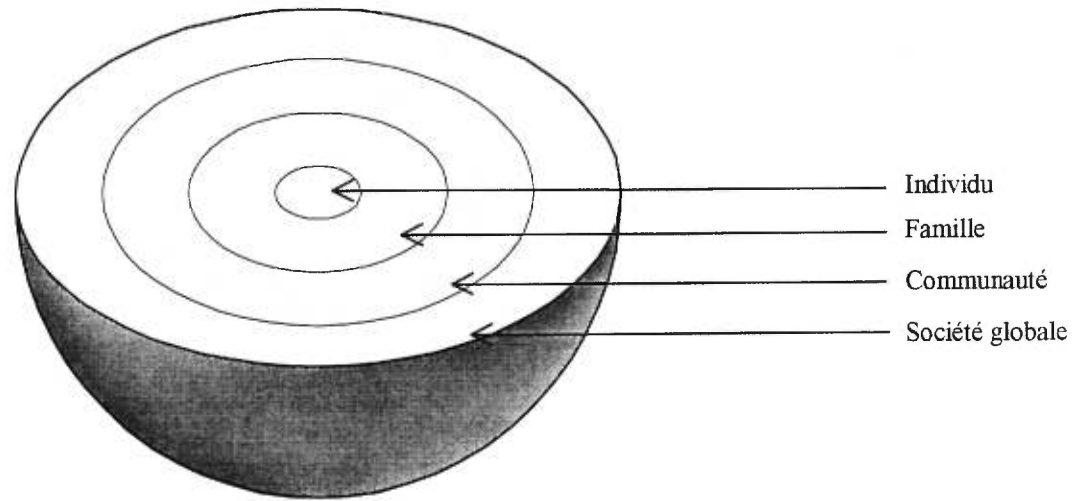
Ces propos un peu impersonnels, parce que voilés, se réfèrent en réalité à une tendance de jeunes dans leur espace de travail. Cependant, comme le mentionne Alex : "[...] tout le monde est capable de bonnes comme de mauvaises choses ici où on est, alors c'est pas la peine de critiquer quelqu'un ici".

Dans l'ensemble, avec la crise et la frustration de leurs droits et attentes, les jeunes ont des alternatives, comme cela apparaîtra explicitement dans les différentes activités de recherche de réussite sociale. Une tendance de réaction apparemment saine ou de solutions actives à travers de petits métiers, et cette autre de passivité et de solutions véritablement "marginales", se dessinent. Il reste entendu, comme le

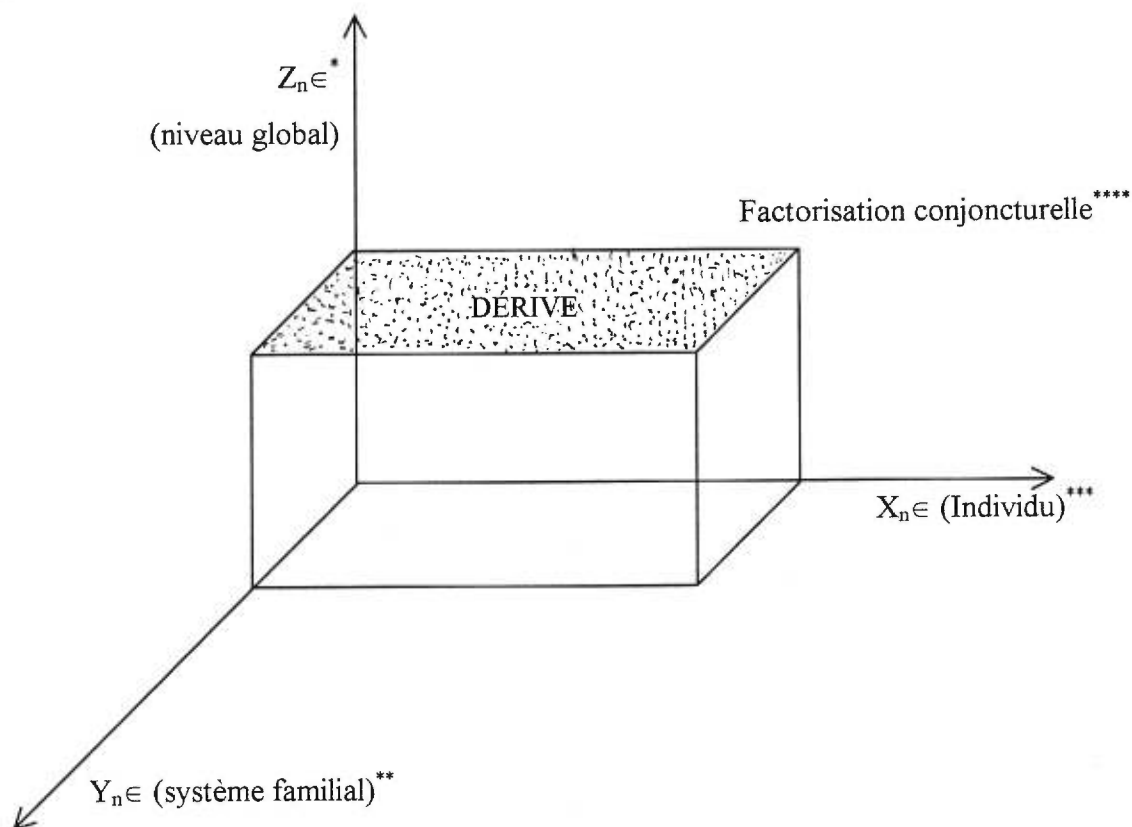
soutient Alex (cité plus haut), que les tendances en question restent très peu exclusives les unes des autres. Par la paupérisation qu'elle génère, tant au niveau des parents que des enfants, la crise économique révèle l'action des structures économiques générales.

Les variables individuelle, familiale, communautaire et globale nous situent au cœur des contradictions opposant les motivations personnelles des jeunes et les cadres préexistants de leur famille d'origine et de la société en général. Ces espaces de tension, à la fois intérieurs et extérieurs, intimes et sociaux, sont des lieux où s'élabore une dynamique plurielle de cognition et d'affectivité mettant en jeu les pratiques sociales des jeunes. L'ordre individuel et l'ordre collectif (niveaux familial, communautaire, global) se coordonnent dans leur rôle transversal d'espaces producteurs d'effets de dérive, au niveau de toutes les sous-catégories de jeunes en difficulté. Ces dispositifs structurels vont être pondérés par des contingences psychosociales de contexte relatives à des conjonctures de vie. De son côté, le projet initial de vie situe un niveau déterminant dans les rapports du jeune à ses parents et participe aux facteurs conjoncturels.

**Figure 5 : Les sphères de causalité, dispositifs structurels de la dérive**



**Figure 6 : Les coordonnées socioculturelles de la dérive**



Remarque : L'interaction entre facteurs semble équilibrée, nul ne maîtrisant explicitement son action ou son rôle. La dérive est peu discriminatoire.

Notes :

\*  $(Z_n)$  Tout facteur lié à la communauté et à l'environnement global

\*\*  $(Y_n)$  Tout facteur lié au système familial

\*\*\*  $(X_n)$  Tout facteur relevant de l'individu lui-même (statut, actance)

\*\*\*\* Tout facteur qui vient renforcer l'effet des facteurs de base  $(X_n, Y_n, Z_n)$

## **Chapitre 5 : Facteurs conjoncturels de la dérive des jeunes**

Les fondements structurels de la dérive des jeunes laissent place au contexte et à la conjoncture socioéconomique. Cet environnement est étudié sous plusieurs dimensions pour révéler, d'un côté, des fragilités et de l'autre, des voies de protection. Celles-ci seront mises en relief dans les stratégies de recherche de sortie de la marge. Quant aux facteurs occasionnels, constructeurs et pondérateurs de dérive, ils se centralisent dans l'adhésion simultanée à la scolarité et au travail à temps partiel, dans le statut d'étranger et de vie chez un tuteur et dans la nature des compagnons. À ces cadres s'ajoutent l'état de fille-mère, le rapport au client (dans le cas de débrouille) et le projet initial de vie du jeune. Je vais donc présenter comment ces différents niveaux participent à la construction et au renforcement de la dérive des jeunes.

### **5.1 Être aux études et travailler**

La scolarisation et les petits métiers à temps partiel renvoient aux individus de l'étape "entrée". C'est la catégorie de jeunes scolarisés qui, pour une raison ou l'autre, se mettent dans la débrouillardise pendant les jours de la fin de semaine ou les jours de congés scolaires (Marcoux, 1993). En général, ils sont très jeunes, leur âge variant en moyenne de 9 à 17 ans. Il est admis que, pour des raisons pratiques, le cadrage de cette étude s'étend de 9 à 34 ans. Identifier les 9 à 17 ans comme étant spécifiques à "l'entrée" se fonde sur les assertions propres des enquêtés et sur le très jeune âge des individus de la cohorte en question.

En effet, c'est un constat *a posteriori* dans la mesure où la quasi-totalité des jeunes du "dedans" et des adultes de la "sortie" affirment avoir pratiqué les petits métiers pendant leurs études. Certes, cette recherche n'embrasse pas un profil statistique ou quantitatif, cependant c'est un lieu commun de dire que la débrouillardise à temps partiel demeurerait en parallèle de la trajectoire scolaire de la plupart des jeunes de la



marge. Avec les témoignages qui suivent, l'on saisira en quoi ce niveau est initiatique de la vie dans la marge. La variabilité comportementale, incluant les différentes stratégies pour capitaliser au maximum chaque journée, reste la première exigence pour tous. Les différents témoignages de ces jeunes concordent pour établir majoritairement leur appartenance au milieu urbain qui les a vu naître. L'interface rural/urbain situe une zone de diverses expériences dans la ville car cette zone permet une interférence sociale et culturelle. Comme le pose la problématique de cette recherche, des jeunes de la marge issus du milieu rural côtoient ceux et celles né(e)s en ville.

Cependant, quelle que soit leur origine, ces catégories passent par une dérive peu discriminatoire. En ce sens, le dénominateur commun qu'est l'école s'inscrivait déjà au tableau des facteurs de désancrage, d'affaiblissement culturel selon l'analyse de Delavignette (1957 : 6-7) :

Notre école a été l'un des ferments les plus actifs de la désagrégation des Afriques archaïques. Notre école a beau ne toucher qu'une minorité et ne toucher cette minorité que partiellement, elle a provoqué une rupture de la jeunesse avec l'ancien milieu humain où la jeunesse est pourtant engagée encore. Pour faire une critique exhaustive de cette opération de rupture, il faudrait pouvoir accumuler et inventorier les observations sur les rapports de l'élève africain - de l'étudiant africain boursier dans la Métropole - avec sa famille, avec son village ou ses communautés originelles. Quelles réactions psychologiques l'enfant noir a-t-il, non seulement à l'École même, face à l'instituteur ou au texte étudié - mais quand il quitte l'école chaque soir et s'immerge dans la vie quotidienne de ses parents ?

Le contexte d'énonciation de ce texte semble lointain parce que colonial. Cependant, la perspective du rapport tradition/modernité reste le même. C'est ainsi qu'il en est du balancement entre le jeune et les parents, la communauté voire la société globale, comme l'indiquent les groupes socialement variés de cette étude.

La citation paraît donc une préfiguration de ce que ces jeunes expriment par : "tu rentres à la maison le soir, tu n'as rien à manger, tu vas faire quoi ? Étudier? Dormir ? Aller voler? Non, pour être tranquille, il faut se débrouiller même si on est à l'école!" Le "minimum vital" semble donc inexistant, pourrait-on s'empresse de soutenir chez

ces jeunes des petits métiers à temps partiel. À l'analyse, l'on se retrouve ici minimalement face à une dualité de situations. D'un côté les cas de besoin réel de recherche de survie, de l'autre, des tendances de "mimétisme social", de mode, avec en prime une quête de libération d'un comportement de jeunesse. Ceci se construit sur une base d'autonomie financière qui ne s'élaborerait que par les perspectives de petits boulots de rue (Torres, 1988).

L'émergence d'une précocité de débrouillardise tient à la nécessité d'acheter des fournitures scolaires et des habits. Tel est l'objectif double que laissent entrevoir les témoignages de cette catégorie de jeunes, même s'il y en a qui disent "rechercher leur pain de chaque jour". La satisfaction de cet objectif reste pour eux une soupape à l'effort d'investissement parental. Les propos de Sylla Y. (13 ans, première année secondaire, orphelin de père) reflètent les facteurs de motivation de ces jeunes : "moi je cire pour aider ma maman, parce qu'avec ça, je peux m'acheter des habits, des fournitures scolaires". Tout en soutenant qu'il "ne cire que pendant les vacances", il appuie aussi son entrée dans les boulots de rue sur ces termes : "mes amis cirent, d'autres viennent avec 1000 francs, 1500 francs [...]". Le constat peut être fait que la raison centrale se double toujours d'au moins une autre de nature peu significative. En ce sens, il finit par adhérer à une sorte de quête de loisirs juvéniles : "je m'amuse comme font les autres". Ces propos révèlent un niveau ludique des pratiques de rue des jeunes. La nécessité qui semble présider en général aux démarches des uns et des autres offre une limite à partir de laquelle le jeu apparaît. Est-ce un niveau de hasard, d'absence de nécessité? En tout cas, l'horizon prédictif sur les stratégies de réaction balançant entre des solutions actives et celles passives, se triple d'une dimension de jeu, de loisir et de distraction. La théorie du jeu qui s'appuie sur l'incertain, l'inattendu et l'imprédictible, intervient ici pour expliquer les faits de "loisirs" qui agrémentent la quotidienneté de ces jeunes en difficulté.

C'est là un niveau plus subtil de support et de résistance qui attire les jeunes de cette catégorie. Cet aspect de mimétisme s'exprime plus clairement à travers la position de Makama (14 ans, admis en deuxième année secondaire) : "mes parents sont au courant que je viens ici. C'est moi-même je veux cirer parce que mes parents payent

mes choses, parce qu'à un certain âge, faut pas laisser les parents faire seuls". Ainsi vient-il "pratiquer" pour s'acheter des "fournitures et des habits" même si l'acquis financier ne sert pas toujours à l'achat de fournitures scolaires. Au demeurant, quelles que soient ses motivations, le jeune se retrouve pris au piège d'un prix pluriel à payer. Ce prix s'articule à la scolarité à un premier niveau et par la descente aux "enfers sociaux" à un second plan.

La débrouillardise anticipée devient un facteur favorisant du décrochage scolaire. Certes les individus de l'entrée ne semblent pas l'affirmer comme tel, cependant des témoignages du dedans et du groupe préfigurateur qu'est la sortie établissent cela. La référence centrale du dedans, Oyoro, donne un aperçu explicatif: "Y'a d'autres, actuellement, leur problème c'est quoi, bon, eux i préfèrent vivre dans la rue. Pa-yé, dans la rue, le problème c'est quoi, on a une sale habitude déya, on gagne l'argent facile; l'argent par jour, tu sais que tu es habitué". Par "vivre dans la rue", il faudrait entendre ici l'exercice de petits boulots de rue qui permettent d'avoir un petit capital permanent de poche. À la suite de Pareto, l'on pourrait souscrire, en l'occurrence, à l'idée que "consommation permanente égale revenu permanent". La "prise au piège" des pratiques de rue semble en réalité un processus (Côté, 1993). Celui-ci partirait du contact à la dépendance en passant par l'adaptation et la tolérance. En y prenant goût, le jeune "à temps partiel" ne le fait plus seulement "pendant les grandes vacances scolaires" comme le soutiennent Sylla, Makama et leurs collègues dans les entrevues, mais même pendant l'année scolaire.

En effet, quoique disent la plupart des jeunes de l'entrée pour s'en défendre, ces pratiques persistent en année scolaire. C'est un moment de dérobe relative aux parents ou tuteurs attentifs au suivi de ces jeunes. Sur cet horizon, l'échec scolaire se construit car, comme le mentionne Gued (28 ans, cireur permanent): "[...] tu rentres le soir, et tu es k.o., tu dors directement ou tu dors sur les cahiers si tu veux étudier". Dans le sens de ces propos, Agnissan (1990) établit que 19% des jeunes déscolarisés expliquent l'interruption de leurs études par des raisons de travail. La mobilité spatiale source de capitalisation reste aussi un générateur de fatigue. Cette fatigue évacue toute constance dans le travail scolaire comme le précise Gued (*op.cit.*).

Comme voie d'accès à "l'argent facile" selon Oyoro (*op.cit.*), le petit boulot de rue devient médiation accrocheuse à la vie de marge mais décrocheuse de l'école.

Des faits occasionnels surtout semblent attrayants selon Makama : "tu peux cirer des gens, ils te donnent 500 francs CFA, 1000 francs CFA, ils te disent, petit, prend, c'est la vie". Il fait ici allusion à ce qui paraît des dons ponctuels, résultats d'une compassion éventuelle qui surgit chez certaines personnes. C'est un niveau plus profond du rapport à l'autre. Ce sentiment mène souvent des clients à donner plus qu'il n'en faudrait, au-delà des 50 francs CFA requis par cirage. Voilà un aspect occasionnellement protecteur d'une écologie sociale (abidjanaise ici) aux relents humanistes, pourrait-on relever. Frontière d'une multiplicité de parcours, le petit métier de rue mène quelques fois à des pratiques déstructurantes pour le jeune qui s'y met à temps partiel.

La possibilité de descente aux "enfers sociaux" s'entrevoit à travers le tableau sombre que dresse Claude (ancien cirer et laveur de voitures à temps partiel, 34 ans, aujourd'hui cadre administratif). Même s'il s'estime "heureux d'être arrivé là où il est aujourd'hui" suite à une alternance éducative entre un "purement urbain" et un "purement rural", Claude reconnaît le prix social ultime à payer au moins dans une combinaison de l'école et du travail de rue :

À notre temps, pas vraiment de crise économique, nous, c'était aller au cinéma et puis on était peu nombreux. Il fallait aller aux séances de 10h, 18h, et 22h, surtout quand on n'a pas cours. C'est à ça que servait une bonne partie de notre argent car il fallait remettre un minimum aux parents pour ne pas être grondé. Nous on avait caution des parents qui insistaient à organiser l'encaissement en estimation [...]; même tôt le matin, y'en a parmi nous qui vont sur le goudron [route de la place publique] pour ramassage d'argent [sur la base de perte éventuelle par d'autres personnes] et on pouvait trouver 5 à 10 000. On cirait, on trouvait des clients pour des taxis; tout cela les week-ends ou certains soirs pendant l'année scolaire mais pendant les vacances la recette de vacances est 200 fois supérieure à la recette scolaire [durant l'année scolaire]. Tu vois tout cela; mais tous les jeunes de mon groupe, de notre quartier, se sont donnés à la drogue, je ne sais pas comment ils sont arrivés là-bas mais c'est ça; c'est regrettable; et la vie facile, la drogue, phénomène nouchi, ils se sont laissés avoir. Moi je suis resté indifférent à tout cela. Ils ont deviné, n'ont pas réussi à l'école, devenus souldards, drogués pour ceux qui vivent sinon ils sont morts.

La révélation principale reste l'état de liminalité du petit boulot de rue. Le petit métier s'établirait comme une proximité, une interface voire une bordure entre des solutions positives et celles déstructurantes de vie. Certes, Claude prend à témoin un cadre social et économique de relative oisiveté, cependant les mêmes processus de déstructuration demeurent aujourd'hui avec un caractère plus marqué (Henry, 1972). Claude reconnaît l'aspect de "crise économique prononcée accentuée par la dévaluation, ce qui mène maintenant les jeunes sur tous les fronts, d'autres métiers malsains se sont ajoutés [...]". Ce cadre s'exprime comme celui d'une propension aux solutions "malsaines".

Cependant, des jeunes s'y initient à la débrouillardise de rue à temps partiel, s'exposant ainsi à la possibilité d'emprunter des processus de dérive qu'évoque Claude. La marque d'indifférence de Claude relativement aux solutions de "déviation" met en face d'un potentiel différenciateur entre les partisans d'une même tendance collective de quête de capital, de survie ou de loisirs, de jeu. L'exemple de Claude révèle qu'il y en a qui restent bien servis par cette stratégie anticipée tout au long de leur trajectoire de formation.

Finalement, l'adhésion précoce à la débrouillardise de rue s'appuie sur une nécessité doublée d'une recherche de loisirs ou de participation à un "jeu" social. L'inscription à la fois dans le dedans et dans la sortie m'amène à un certain cadrage des propos des jeunes à temps partiel. Ainsi cela me permet-il de dégager des généralités, des uniformités de succession qui ne sont pas des relations intangibles certes mais permettent en quelque sorte d'identifier des tendances. C'est une quête d'identification d'un ordre de filiation historique non seulement entre les phénomènes vécus par les jeunes mais aussi entre les jeunes eux-mêmes.

## **5.2 Être étranger, vivre chez un tuteur**

Cette approche mène à établir les facteurs accompagnant la dérive qui surgissent dans un cadre de vie chez un tuteur ou une tutrice pour un jeune ivoirien comme pour un jeune étranger. Ce dernier statut inscrit souvent le jeune sous la responsabilité d'un

hôte conformément aux réseaux d'insertion dans la ville africaine, tels que décrits plus haut. Cependant, le possible effet de déterritorialisation avec l'éventuelle érosion des valeurs d'origine, ainsi que certaines dynamiques de groupe, constitueraient des facteurs pondérateurs des difficultés du jeune étranger.

La question du lieu d'habitation rappelle ici certains niveaux de l'analyse. Par familiarité relative au contexte de l'étude, je noterai un aspect de l'idéologie éducative établie comme communautaire, partagée. En déterminant la cohorte de cette étude, une référence est ce qui détermine la notion de jeune en Afrique en général et particulièrement en Côte d'Ivoire. En n'accédant pas à la responsabilité sociale de soi et des autres, l'individu reste possiblement soumis au couvert social de quelque membre de la famille élargie. À défaut de ce niveau de solidarité, d'autres réseaux sont souvent mis à contribution. Ainsi arrive-t-il que, dans le cadre d'une scolarité, l'enfant ou le jeune bénéficie d'une hospitalité conditionnelle d'une personne extra-familiale. En général, l'hospitalité reste conditionnelle à l'accomplissement de tâches domestiques au moins, et ce, indépendamment de l'occupation scolaire.

Dans son recours à la variable "lieu d'habitation", Doffou (1993), établit que 21,42% des cas étudiés habitent chez des tuteurs. À cette rubrique, Doffou relève qu'"à l'origine de leur éjection dans la rue se trouvent les problèmes liés à l'intégration dans la famille adoptive". S'il reste admis que même sous cet autre toit social peu d'enfants perdent l'attache relationnelle avec les parents, alors "l'intégration dans la famille adoptive" ne saurait être absolutisée. Elle demeure tout de même un facteur lourd dans la trajectoire de dérive.

À ce propos, Bok (scolarisé, 19 ans), soutient : "Les conditions de vie chez tuteur peuvent nuire aux résultats scolaires de l'élève". C'est ce que confirme son collègue Cre, du même collectif : "[...] je vis chez un tuteur, je vis mal chez lui". Cette affirmation donne cours à toutes les interprétations possibles. Cependant, Cre lève un voile : "Matin, c'est moi je dois me lever avant tout le monde pour laver les assiettes et c'est moi je me couche tard ! Matin pas de petit déjeuner, je mange mal; dans ça, à

l'école ça va pas". Apparemment, la possible impasse de la voie scolaire se dessine ici. L'exclusion scolaire, corrélative d'une éventuelle extinction de projet initial de vie, raccorde inévitablement au principe du seuil critique de pression. Ce seuil prend un versant négateur avec l'avènement de faits de précipitation.

Dans cette optique, la complémentarité des propos de Barry et de Kouakou constituent une bonne illustration. Pour le premier, "si tu n'es pas chez ton père, tu ne peux pas être à l'aise [...] certains prof exigent qu'on ait les fournitures [scolaires] au complet sinon ils te mettent dehors, et c'est ça qui arrive". Le second se trouve "ébranlé" par les implications de la situation socio-économique de son tuteur : « mon tuteur ne travaille pas et le peu que je reçois de mes parents passe dans popote de la maison; je n'ai rien, je dois aider alors que c'est moi on doit aider [...] ». Cette mise en relief de sa position contextuelle, révélatrice à plus d'un titre (Arcand, 1986), se double de l'exemple de sa voisine et collègue. Selon lui, les actes de "relations" rétribuées qu'elle pose souvent restent le reflet de conditions de vie similaires. Pour celle-ci, l'impact de l'aide parentale déjà éteinte, est renforcé par les conditions difficiles qu'elle rencontre chez sa tutrice.

L'enjeu tutorial reste de taille dans l'écologie urbaine abidjanaise. L'étude USAID (1993)<sup>22</sup> qui portait sur 1514 sujets abidjanais de 15-24 ans, montre que la majeure partie des jeunes ne bénéficient pas de la chaleur du feu familial. Cette étude établit que 31,8% vivent sous le toit parental (père et mère) contre 11% chez le père seul, 9% chez la mère seule, 5,7% chez le conjoint, 2,4% seuls et surtout, 40% chez des tuteurs. Dans un cadre de mobilité spatiale, scolaire, soutenue, la prise en charge sociale extra-familiale plus ou moins temporaire ne peut qu'être significative dans la trajectoire de vie des jeunes. À juste titre, les jeunes sont sensibles et attentifs à l'offre des conditions dans cette prise en charge. On verrait là un constat matérialiste des "conditions qui déterminent la vie", le profil dominant de la conscience individuelle, voire collective. Ce constat paraît encore plus expressif dans un cadre de déterritorialisation.

Le pluralisme culturel négro-africain de la ville africaine (Balandier, 1958) en général, et particulièrement d'Abidjan, se fonde ici sur un taux migratoire élevé, comme je l'ai déjà évoqué. Comme l'établissent les modèles démographiques (Piché, 1995), ce sont les jeunes adultes et les jeunes qui représentent le gros du flux migratoire. Ces personnes vont donc gérer un rapport à l'origine de façon plurielle. L'expérience amère exprimerait le constat de ce que la quotidienneté impose face à des aspirations de départ. Suivons Ousmane (étranger, 21 ans) dans son assertion :

Si j'étais au Mali, je serais bien. Parce que les Bambara sont très solidaires. Ils n'aiment pas voir souffrir leur frère. Mais comme l'oiseau ne peut jamais abandonner l'arbre, c'est ça sinon j'allais abandonner ma mère et puis retourner là-bas [au Mali].

Il surgit là au minimum un brouillage des repères de référence. L'amenuisement de la solidarité (style bambara ?), voire son érosion totale en milieu abidjanais, semble dicter la réaction de Ousmane.

La variabilité urbaine africaine est particulièrement marquée à Abidjan, qui intègre un aspect fragilisant pour certaines cultures étrangères. Le cas de S.A. (fille-mère, 19 ans, Mossi du Burkina-Faso) analysé un peu plus haut, s'apprécierait sur le même horizon. Bien qu'instruite de la gravité des conséquences possibles en cas de grossesse pré-mariage, elle succombe quand même aux attraits de la séduction abidjanaise. La réaction paternelle reste aussi pondérée par l'exigence de rendre des comptes à la communauté d'origine et avec "la face haute" ou avec honneur. La référence à l'origine contraste avec le contexte ivoirien, singulièrement abidjanais, permissif et anonymisant. L'identité d'origine semble une épée menaçant l'identité de contexte ou de citoyenneté nouvelle en pareil cas.

Ainsi toute médiation existentielle extra-familiale ou extra-contextuelle constitue une possible source de fragilité pour des individus et des groupes en quête d'aide. Le désancrage par rapport à l'origine quelle qu'elle soit, construit des facteurs de renforcement pour des individus vulnérables. Le contexte de vie abidjanais impose et

---

<sup>22</sup> Superviseur, j'ai également participé à l'enquête qualitative de ce projet pour lequel Dedy et Tapé étaient les chercheurs principaux.



justifie pour les jeunes la vie chez un tuteur. Cette vie est alors corrélative d'exigences plus ou moins déstructurantes. Malgré tout, le contexte reste attrayant pour des individus des pays limitrophes. Ce milieu tend à contredire les attentes de beaucoup d'étrangers, une contradiction souvent fragilisante. Cette fragilisation réside aussi dans la mauvaise compagnie.

### **5.3 Les compagnons: bons et mauvais**

L'appréciation de l'expérience interindividuelle situe avant tout le niveau de dynamique de groupe. Dans quelle mesure la façon dont les autres sont présents à nous déterminerait-elle une réorientation de notre comportement quotidien ou son élargissement à certains horizons ? L'expérience psychotique de certains jeunes dans des cadres communautaires comme les internats ou pensionnats offre un éclairage supplémentaire. Ces cadres apparemment dissimulateurs par rapport aux milieux familiaux d'origine, protègent temporairement contre le contrôle parental. En d'autres termes, le jeune éprouve une liberté d'expression comportementale de marge aussi longtemps qu'il reste loin des parents. Cependant, des jeunes encourent le rejet social en consommant des psychotropes, dont l'utilisation contredit ici une vision du monde, celle d'un peuple, comme dans le cas de Diom, sujet d'une sorte de mort sociale.

L'appréhension négative semble trans-individuelle dans la mesure où c'est le groupe d'utilisateurs lui-même qui paraît menaçant pour la société, comme une marge venue contester le centre ou l'ordre social. Ce point de vue paraît soutenu ou renforcé par la variabilité dans le temps des attitudes et des comportements ayant entouré les psychotropes. Le cadre scolaire, notamment au sein des internats et autres pensionnats, devient un lieu d'initiation et d'exercice de pratiques socialement rejetées. Ce versant n'en est qu'un parmi le nivellement social qu'offre la résidence scolaire, selon l'analyse de Joël Kad (25 ans, ancien membre de gang). De son côté, il se fixait comme objectif un rendement scolaire sans faille, sans doute à cause d'une "présence parentale marquée et exigeante". Il soutient : "Ma mère est très sévère, elle est institutrice, mon père très sévère aussi, mes sœurs aînées très religieuses et

sévères aussi”. L’internat ou la résidence au lycée sera l’occasion pour lui de s’affranchir de ce contexte “contraignant” en s’inscrivant dans des dynamiques de groupes. Il trouve que l’internat comprend une typologie tridimensionnelle : “[...] les sérieux, les amusements et sérieux et les m’as-tu vu ? les voyousies ou mignon-garçon, pour se mettre en vedette [...]”. C’est sans retenue qu’il adhère au troisième modèle de groupe, les “m’as-tu vu ou mignon-garçon” : “J’étais dans le bois sacré de ces petits groupes en touchant même le creux de la vague”. Cette issue passe par un processus de raccord, de fréquentation selon Joël Kad, qui mène au “stade de s’en fout la mort”.

Une version de quête de contrôle de la vie individuelle semble présider à la démarche. En réalité, ce niveau individuel reste aussi tributaire de l’environnement social (Syme, 1991). Selon Joël Kad :

Très jeune, au niveau du quartier, on se met toujours dans des activités dont on ignore où ça mène. Le football est un tremplin pour accéder à autres choses [...] se faire connaître, ensuite les boîtes de nuit, les maquis, la première bière, première cigarette, goût à tous les conflits, conflits dans les groupes m’as-tu vu? Voyousie, faire le mignon-garçon, tout cela pour attirer les filles vers soi.

Ceci élucide un cadre social de conditionnement. Il entre donc dans le “loubardisme” au sein même du lycée. Mais “pour les parents, je suis toujours le bon Joël”, mentionne-t-il. Au fond, une fois près des parents, il donne dans la dérobe, dans le mimétisme social, ne laissant rien entrevoir de son “ailleurs”. Cet ailleurs semble un pur construit de groupe même si en arrière-fond demeure un cadre familial “sévère” dont il fallait se défaire d’une certaine façon.

Se mettre en vedette pour la “séduction des filles” ne saurait justifier absolument l’exercice de certains jeux de violence (N’gouandi, 1998). En effet, le “*bôrô d’enjaillement*” et la “traversée du guerrier” n’ont pas que des garçons comme acteurs. Dans certains lycées d’Abidjan, notamment à Yopougon et à Treichville, des filles en sont aussi les vedettes. Le “*bôrô d’enjaillement*” comme la “traversée du guerrier” constituent des jeux de grande sensation, de risques, y compris celui de mourir. Comme le rapporte N’gouandi (1998 : 6) :

Le bôrô d'enjaillement trouble aujourd'hui le sommeil des parents d'élèves parce qu'il a déjà tué. S.B., élève en classe de 4<sup>e</sup> au lycée moderne de Treichville en est mort le 13 février dernier en chutant du bus 44 reliant les Toits Rouge à Abobo Doumé. Un autre élève, plus chanceux, traîne aujourd'hui une jambe broyée et l'on craint que le bilan des accidents du bôrô s'alourdisse.

La séduction internationale met en jeu ici un feuilleton américain, Seconde B, diffusé les mercredi soirs par la télévision ivoirienne. L'enjeu télévisuel se pose ainsi (Cazeneuve, 1970) : une fille et un adolescent en sont les héros, Zéina et Biguess. Un épisode où ces deux font d'extraordinaires acrobaties sur un autobus roulant à vive allure semble avoir inspiré et séduit les jeunes abidjanais. Cette "offre" culturelle internationale trouve un contexte social de difficultés de tous ordres où le versant matériel semble l'emporter. Il y aurait donc comme une quête de satisfactions morales, psychologiques, à défaut de matérielles, au sein des catégories les plus touchées chez les jeunes. Ultimement, une recherche de sens additionnel semble guider ces comportements de risque en même temps que paraît du "m'as-tu vu?" envers la société globale apparemment impuissante face à leurs problèmes.

Le phénomène paraît une violence-frontière, contre la société mais aussi et surtout contre soi. C'est à juste titre qu'il déclencha ou réactiva des mécanismes locaux et nationaux de régulation sociale. En effet, de l'association des parents d'élèves à la police en passant par la mairie, des réactions préventives se firent ponctuellement entendre. L'emprisonnement de l'actrice principale et de certains de ses partisans semble mettre en veilleuse ce phénomène.

C'est une violence-frontière à un second niveau constructif de base nationale et internationale. La dernière décennie de crise économique et sociale fait désormais émerger une certaine culture de violence dans la société ivoirienne. Le vandalisme à grande échelle, la résistance aux forces policières et militaires lors de grèves et soulèvements divers, en sont des expressions. Cela initie donc une tendance à tolérer la violence qui peut mener à des variantes de son expression plus ou moins supportables.

Étymologiquement, “*enjaillage*”, est un “adverbe” construit à partir de joie selon le langage des jeunes eux-mêmes tandis que “*bôrô*” serait un emprunt de la langue Malinké signifiant sac. C’est donc un sac de joie que les acteurs ponctuels chercheraient à déverser aux autres jeunes spectateurs, à un premier niveau de sens. Selon H. P. (17 ans, classe de secondaire 5) : “Ça marque la fin d’une longue semaine de cours et c’est ça on fête le vendredi. Comme jeudi est repos aussi alors c’est le mercredi on marque ça par le *bôrô*; on se *enjaillit*, c’est tout”. Mais ce premier niveau de “on se *enjaillit*” ou on se met en joie, cède la place à un autre entendement selon H. P. : “Avec le temps, le *bôrô* est maintenant une philosophie pour nous ; c’est-à-dire que la vie n’a pas de sens sans le risque”. Le goût du risque participe désormais du jeu social de ces jeunes scolarisés. C’est un jeu compétitif en termes d’acrobaties parfaites, parfois entre des sous-groupes à travers leurs représentants. C’est dans un bar que l’issue finale se célèbre entre “vainqueurs” et “vaincus”, les vendredi soirs, dans une ambiance d’enivrement. C’est une célébration qui consacre aussi les dégâts faits aux autobus de la société de transport abidjanais, sorte de symbole de l’autorité publique.

Comme variante du risque, de jeunes scolarisés et des jeunes du dedans de la marge confondent leurs statuts, à l’occasion de jeux de cartes ou poker. Ces jeux de hasard restent de véritables anti-chambres de voies de dérive à solutions peu enviables. Les premiers les voient comme une activité à temps partiel de quête de capital tout en étant un loisir. Pour les seconds, c’est une stratégie de vie et de survie quotidienne. C’est ici que la proximité directe de l’entrée et du dedans, selon ma catégorisation de base, a un véritable effet d’entraînement au profit du dedans. À ce niveau, Zok (cité plus haut) révèle ce qui semble le véritable fondement de son décrochage scolaire:

Je dois dire que y’a ma faute dans ce qui m’arrive. Moi, quand je fais mon sac d’école le soir, en bas, avant les livres, je mets mes habits de promenade et les livres sont au-dessus. Personne ne sait ça sauf mon petit frère. Arrivé vers l’école, j’enlève sur moi le kaki [l’uniforme de l’école] et je mets les autres. Là je rejoins d’autres amis pour jouer aux cartes mais dans ça, c’est l’argent qu’on joue. Le soir, je rentre comme les autres. Quand l’éducateur de mon établissement convoque mon père pour dire je suis toujours absent, mon père ne croit pas puisque chaque matin il me voit aller à l’école ! Le résultat est que je n’ai rien foutu à l’école.

Ces propos renforcent l'idée que le milieu urbain offre l'anonymat. À sa façon, Zok met à profit cet anonymat mais à ses dépens, en réalité. De ce constat, l'on pourrait souscrire à l'idée que, d'une manière générale, nous sommes les créateurs de notre propre milieu et des circonstances de notre vie. Il n'est pas rare de noter la mise à prix de documents scolaires ou d'habits personnels lors de ces jeux. C'est donc avec raison que des bagarres y surgissent souvent. Ces jeux drainent de nombreux sympatisants lycéens et autres adolescents, qui s'initient conséquemment à des voies de dérive.

Tout moment de comportement délictueux, comme les sorties, constitue un risque supplémentaire de pression de dérive. Les tensions se créent non seulement à l'intérieur des groupes mais aussi et surtout en dehors d'eux. Par l'interne, " il y a lutte sur les filles des gangs ", révèle Joël. Cependant, comme lieux d'émergence de facteurs renforçant la dérive, les sorties renvoient à une sorte d'enjeux externes selon Yacoub (travailleur de rue, 22 ans, étranger) :

Bien, actuellement, personnellement, je me débrouille en tant que jeune célibataire. Il y a beaucoup de sorties la nuit par exemple. On peut sortir avec une fille qui tombe enceinte de toi. Maintenant si les parents ne sont pas contents de toi, ils vont te créer tous les problèmes, c'est la cause même dont je ne veux pas sortir la nuit. Et des jeunes comme moi sont dans cette merde déjà.

Cette "merde" fait référence aux réactions plus ou moins courantes de certains parents de filles. L'exigence d'un investissement parental adéquat, " introuvable " *a priori* pour le jeune de la marge, pénalise celui-ci dans les faveurs parentales. Cet aspect émerge davantage de l'expérience des filles-mères.

C'est là une allusion aux modes de vie et à l'environnement social. Celui-ci est un déterminant majeur de comportements pouvant être destructurants (Dubois, 1997). En ce sens, les sorties ne laissent pas apparaître que des relations sexuelles car la consommation de tabac, d'alcool, de drogue demeure présente chez la plupart des jeunes. L'analyse de Dubois (*idem* : 132) en présente un fondement complexifié :

Les habitudes de consommation abusives sont reliées à plusieurs facteurs : des difficultés d'ordre personnel, la perception que la vie est stressante, ...une moins bonne alimentation, une moins bonne qualité

de sommeil et des amis qui consomment. Le comportement scolaire [...] y est aussi relié [absence de l'école, résultats scolaires au-dessous de la moyenne, moins grand nombre d'heures consacrées aux travaux scolaires].

L'évidence de dynamique de groupe, mieux, de dynamique interpersonnelle semble ainsi mise en lumière. L'environnement social est aussi celui d'une réciprocité de perspective interindividuelle sur les conduites ou les pratiques. L'essor et la permanence de ces pratiques sont souvent source d'expérience et de vigilance préventive. Les propos de Yacoub en sont une illustration :

Dans ma situation, je ne veux pas faire palabre parce que si tu as fait palabre, tu as blessé quelqu'un gravement et hospitalisé, ils vont te convoquer à la police, ils vont te donner ordonnance. Si tu gagnes pas beaucoup, ils vont te donner ordonnance 25 000 francs. Si tu enlèves 25 000 francs dans ton argent, le reste sera trop petit [...] Si l'argent diminue, c'est grave parce que on est venu dans l'aventure et si ça diminue tu ne peux pas rentrer. Tu peux mais la tête ne sera pas haute.

Ces propos révèlent un nouvel aspect : le risque judiciaire lié aux effets d'une conduite indésirable. Une perte financière reste corrélative de l'éventuel effet juridique. En arrière-fond, un projet de digne retour après l'"aventure" semble précontraindre la propension à la vigilance.

En somme, l'initiation aux voies de dérive émerge ici dans un contexte d'influence interindividuelle. L'espace scolaire paraît un contexte approprié. Les facteurs favorisant participent à la fois du national et de l'international. Ces voies de séduction au profit de codes de la marge mettent souvent directement en contact l'entrée et le dedans, au profit de cette dernière catégorie. Cette interaction débouche parfois sur des "grossesses non désirées".

## **5.4 L'état de fille-mère**

La problématique posée est plurielle car, en plus des causes traditionnelles, une quête de capital sert parfois de motivation à la sexualité. Le petit commerce se justifie de même. Ces stratégies de vie ou de survie inscrivent avant tout à leur fondement des coordonnées socioculturelles de dérive. Les stratégies de commerce ou de

prostitution, plus ou moins voilée, participent à une sorte de causalité circulaire. Grossesse et enfant, tout en restant des conséquences, ajoutent d'autres niveaux de difficulté avec l'investissement parental qui accompagne ces deux niveaux d'un même processus.

L'état de fille-mère ou "drame des familles sans chef" acquiert une résonance sociale surtout par son ancrage scolaire. En montrant que la prostitution scolaire est la plus répandue parce que voilée, Goly Kouassi (1987) cherche à extraire un "virus social" qui ruine l'avenir de beaucoup de jeunes filles. Même si l'objectif ici n'est pas d'étudier de façon exhaustive l'état de fille-mère mais d'identifier en quoi il reste un facteur de dérive, l'essentiel de son pluralisme causal mérite d'être cadré.

Diverses enquêtes (USAID, 1993) révèlent que les jeunes sont de plus en plus précoces dans leur vie sexuelle. Dans un contexte de mutation familiale aux dépens des jeunes, globalement, ces relations amoureuses semblent avoir de l'importance pour le soutien social des jeunes, comme c'est le cas pour des adultes. La précocité, tributaire avant tout d'une dimension biologique et physiologique naturelle, s'alimente aussi des aspects économique, socioculturel pour ne pas dire environnementaux. J'évoquais plus haut le contexte de crise, favorable au recours à des "gros bonnets". La tendance à une sexualité plus ou moins "monnayée" préside aux liens sociaux. Ainsi sommes-nous en face d'une tendance à la prostitution à l'enseigne des conclusions de Goli (1987). Dans un contexte de précaution presque inexistante ou qui, le plus souvent, laisse à désirer, des conséquences directes demeurent les principaux risques de contagion (MST et Sida). À ce niveau direct s'accorde aussi une grossesse et, conséquemment au moins, un individu qui n'est pas toujours attendu.

Une grossesse non désirée chez une fille a des répercussions sur sa santé sociale, psychologique et son bien-être. Elle peut conduire à l'avortement ou à la mise au monde d'un enfant qui perturbe la vie scolaire et sociale des jeunes parents, souvent en situation d'extrême pauvreté (Dubois, 1997). À l'avènement d'une grossesse, c'est une véritable détresse psychologique qui précède les autres niveaux de la dynamique

sociale qui surgit. Toutes les expériences des filles-mères de cette étude intègrent ce profil. F.D. (20 ans, scolarisée jusqu'à la 1<sup>re</sup> année secondaire) explique :

[...] quand je suis revenue à l'école à Bouaké et que j'ai su, 2 mois plus tard, que j'étais enceinte, je n'ai rien dit à personne et je suis retournée au village en fuyant l'école. Comme j'avais peur de ma cousine qui s'occupait de moi, je suis allée au village sans rien dire. Au village, les parents m'ont questionnée, j'étais obligée de dire le nom du jeune, ils m'ont emmenée chez les parents du jeune. Son père avait dit qu'après mon accouchement, il va payer mes cours pour que je puisse continuer. Donc, quand j'ai accouché et que l'enfant a eu 9 mois, il est décédé [le père du jeune].

La dynamique sociale autour de la grossesse de F.D. donne suite à la peur par l'abandon scolaire d'abord. Ensuite, c'est un désancrage familial. L'on assiste donc à une modification des rapports familiaux aux dépens de F.D. L'espoir d'une rescolarisation s'estompe avec le décès du "père du jeune". Dans ce décor apparaissent les structurants de la dérive de F.D. De l'abandon de l'école au décès du "père du jeune" en passant par le fléchissement du lien familial, la problématique du seuil critique de pression se pose d'emblée. L'horizon psycho-social de modification des rapports sociaux s'articule autour du potentiel investissement parental des nouveaux géniteurs, et particulièrement du garçon.

Touma S. (22 ans, niveau scolaire primaire) se retrouve avec trois enfants: "le père du premier ne m'aidait pas et m'avait abandonnée. C'est en cherchant à avoir de l'aide que les autres enfants sont arrivés". Le souci de pourvoir aux besoins du premier mena au deuxième et de ce dernier au troisième dans la perspective d'une même quête de capital de survie. Il demeure une sorte d'implication mutuelle entre les trois grossesses. La prostitution occasionnelle, supposée renforcer les maigres retombées financières d'un petit commerce reste, à la fois productrice et consolidatrice de difficultés. La grossesse serait donc, dans un tel cadre de jeunes en difficulté, une sorte de réalité "*suis generis*" au sens de production, de maintien et d'entretien de difficultés. Touma révèle : "je vis de la providence". Ces propos renvoient à l'aide qu'elle reçoit de façon généreuse d'individus connus ou inconnus d'elle. Le recours parental reste inespéré pour elle : "Mon père m'a mise en quarantaine dès qu'il a appris la mauvaise nouvelle. Il reste toujours intransigeant; mon père, il ne veut



même pas entendre parler de mes bâtards!” La réaction parentale reste momentanément au niveau d’une discrimination psychologique et morale en attendant celle spatiale qui suit le plus souvent.

Avec S.A. (19 ans, Burkinabé, Mossi, vendeuse de pommes mais fille de rue désormais), la discrimination spatiale vient véritablement chapeauter celle psychologique et morale, comme dans le cas d’une exclusion sociale totale. Cela n’est pas sans rappeler le cas plus haut de Diom. En effet, S.A. mentionne :

Avec les premiers signes, tout ce qui montrait que c’est une grossesse sur moi et que les grands connaissent, j’ai été chassée de la maison. Chez nous, une fille-mère est considérée comme morte pour son père, ses frères, pour tous les hommes de sa famille. C’est pas la même chose pour ma mère et mes sœurs, avec elles je peux parler.

À l’analyse, il apparaît dans ce cas, une sorte de mort sociale discriminée selon le genre, à l’opposée de l’expérience de Diom, qui reste absolue. L’alternative de soutien que représente la famille de son copain reste affaiblie par le beau-père. S.A. reconnaît ne pas être le choix de ce dernier dans un contexte où c’est “le père qui choisit la femme pour son fils”. Cette expérience nous recycle sur les coordonnées socioculturelles en référence à un attachement culturel très fort même s’il reste sexuellement différencié. C’est là l’évidence d’une sorte d’implication mutuelle entre les facteurs de dérive au sens où je parlerais de causalité circulaire. Cependant, suite à l’avènement de grossesse ou d’enfant, la modification des rapports familiaux, sociaux n’est pas que fragilisatrice pour la fille (Ayo, 1994). Dans son étude, cette auteure établit que dans 17% des cas les rapports restent inchangés alors que 7,1% ont des rapports améliorés. Le statut d’enfant unique et une stérilité naturelle invalidée ou infirmée en seraient les facteurs favorisant.

L’instance des facteurs conjoncturels fondateurs ou pondérateurs de dérive intègre le statut de fille-mère par une fracture psychosociale instrumentalement bipolaire. Le premier pôle concerne le désancrage scolaire qui reste corrélatif du second, soit la déstructuration des rapports familiaux. Ces derniers varient du simple fléchissement des relations à une rupture totale. Cette option de rupture émerge parfois dans le rapport du jeune à la débrouille sur la base de ses interactions avec les éventuels clients.

## 5.5 Le type de rapport au client

L'adversité dans le rapport du jeune au client est une pression qui instaure la parole comme vecteur principal d'agression. Le petit boulot met toujours en rapport le jeune pratiquant avec des adultes ou des personnes apparemment nanties. Ce sont des relations interpersonnelles où peuvent se révéler des lignes de sociabilité, d'entraide mais aussi de conflits, de délinquance ou de marginalité (Bibeau et Corin, 1994). L'aspect conflictuel situe l'agressivité policière et un certain usage de la force par d'autres individus de la marge qui font du taxage. Dans la débrouillardise, c'est le rapport au client qui semble une source directe de difficultés comparativement aux relations avec les autres jeunes de la marge. Cependant, comme l'élucident les témoignages suivants, ces deux difficultés sont intimement liées.

Du jeune gardien de voitures au laveur de parebrises, en passant par le cireur de chaussures, les agressions verbales plus ou moins fortuites ne manquent pas. Les indicateurs de gare comme les petits vendeurs de rue voient s'émousser leur patience et leur volonté de résistance. C'est en cela que les agressions verbales renforceraient la dérive. Dans cette séquence de source spatiale et conjoncturelle de construction de la dérive, l'effet réside dans la capacité du jeune à supporter ce type d'agression. La tolérance résiderait dans la continuation de la pratique en question et non dans un abandon. Aussi apparaît-il une sorte d'inconstance ou de fléchissement de l'engagement dans la pratique, à défaut d'une tolérance totale.

Les jeunes en difficulté apparaissent aux yeux d'une partie de leur clientèle ou d'autres individus comme étant des marginaux à même de commettre des actes asociaux. De là naît une certaine méfiance envers ces jeunes. La gestion des rapports dans la rue qu'énonce Oyoro situe cette interface perturbatrice :

On accepte tout ça là. Y'a d'autres, pour venir te donner 25 francs CFA là ils t'insultent : tu es bien en forme là, tu es gaillard là, tu peux rien faire d'autres; vous êtes là, vous venez vous arrêter à côté des voitures des gens. On est obligé d'accepter tous ces sommages-là [les attaques verbales]. On est obligé d'accepter tout ça.

Cependant, tout le monde dans la marge n'accepte pas ce harcèlement moral, comme le révèle le cas de Gbaka plus loin. Aussi, ces propos de "résignation" de Oyoro donnent-ils suite souvent à une sorte de réplique de protection de soi.

La protection de soi impose même au jeune, le refus du prix de son service rendu au client :

Souvent on dit : "mais monsieur vous n'êtes pas obligé de donner [sous-entendu un peu de monnaie], si vous voulez, vous donner, si vous voulez vous ne donnez pas; c'est pas la peine de nous menacer ici; on sait ce qu'on cherche; si on avait la facilité d'avoir du boulot, tu n'allais pas nous voir ici". Quand on dit ça, y'a d'autres qui voyaient qu'on parle mal, y'a d'autres quand ça chauffe sur leur conscience, ils deviennent nerveux tout à coup, mais après, le lendemain, quand ils reviennent, ils deviennent doux en même temps.

L'évocation de "on sait ce qu'on cherche" éclaire éminemment ce face à face entre deux logiques de vie, mieux, entre deux idéologies, l'une du "centre social" et l'autre de la marge. C'est en quelque sorte cet "entre-idéologies" qui déterminerait la marginalité. Par ailleurs, avec l'éventuel changement d'attitude de "l'agresseur" qui passe de "nerveux" à "doux" un "lendemain", le jeune de la marge se pose comme un miroir de la conscience du centre social.

Cependant, ces effets de second niveau ne sauraient supplanter la frustration endurée. Celui vu comme un client porte un coup parfois fatal à l'estime de soi du jeune de la marge. Cette pression psychologique s'élabore aussi sur un autre plan plus subtil de mise à l'épreuve morale, poursuit Oyoro :

Le problème ici c'est quoi, c'est un problème d'habitude. Y'a d'autres [certains propriétaires de voitures], ils font exprès, ils viennent garer, toujours pour vous étudier. Pace tous les enfants ne sont pas les mêmes; y'a d'autres qui viennent ils font exprès, ils ne ferment pas sa porte [portière de voiture], il peut te coincer, il laisse, il s'en va. Toi-même, tu sais qu'il n'a pas fermé, tu le regardes comme ça, deux fois, trois fois... Ouais, ceux qui ouvrent [les individus qui ne condamnent pas les portières de leur voiture] c'est pour tester notre honnêteté; souvent i peuvent garder des billets [de banque], tu sais, tout ce qui attire l'homme avant d'abord, c'est l'argent; i-peut laisser billet de 1000 francs là dans la voiture; tu vois que les vitres sont bien transparentes, tu vois bien que c'est un billet de 1000 francs mais les portières ne sont pas fermées. Et on (eux les gardiens de voitures) leur

disait que c'est très risqué, ça peut pas être nous, nous on peut pas voler mais quelqu'un d'autre peut passer derrière nous pour voler.

Il est parfaitement soutenable que ce test puisse être une source d'aide pour celui qui le réussirait positivement<sup>23</sup>.

Cependant, le risque de tentation est d'autant plus élevé que ces jeunes-là sont des nécessiteux. Dans un tel cadre, un vol, acte criminel, renforce une condition initialement précaire. C'est ici que s'inscrivent les cas de vol et d'emprisonnement qu'évoque Oyoro un peu plus haut. Ce niveau de tentation fait d'ailleurs surgir l'adversité intra-marge selon Oyoro:

[...] Pa-yé là, tu as garé une voiture au bout là-bas, tu vas courir pour aller au bout là-bas, les enfants de la rue qui traînent là, i peuvent voler, et les enfants mêmes i viennent voler des trucs, on est obligé de les pardonner [leur demander de ne pas voler], non, laisser voitures là pour ne pas on gêne nos noms; on leur pardonne, on leur donne de l'argent, ce que nous on gagne ici là, on leur donne aussi, souvent 500 francs pour les pardonner, tu vois des trucs comme ça ! Tout ça c'est des risques.

Ainsi sommes-nous en face d'une marge de la marge devenant source de problèmes pour la première à l'initiative même d'un test du centre social. Cette marge parasitaire fait de la première un centre, mieux, un sous-centre par simple différence de potentiel de comportement. C'est un niveau de pondération de la pression psychosociale sur les jeunes de la marge. En plus, le capital du jour va diminuant avec la corruption, la demande de pardon à la marge de la marge comme l'indique Oyoro. Ce sont là des risques de leur métier. Tout ceci est d'autant plus possible que leur métier appelle une mobilité permanente avec la surveillance à la fois d'au moins deux à trois voitures. Le mouvement d'un bout à l'autre du gardien de voitures réduit énormément l'attention éventuelle nécessaire pour prévenir le vol d'objets ou d'argent dans la voiture test.

Parallèlement à la marge de la marge, un autre groupe gravite toujours autour de ceux des petits boulots : celui de l'option de solutions purement marginales. À la

---

<sup>23</sup> Sur la base de leur bonne conduite attestée, des jeunes acquièrent de l'aide.

différence des individus de l'“intra-marge”, sans force physique dominante parce que jeunes et rusés, les seconds excellent dans la “raison du plus fort”. Leur corpulence les assimile aux loubards et il en est souvent ainsi. C'est une véritable menace pour tous les jeunes des petits métiers même si Oyoro les évalue ici dans l'espace des gardiens de voitures :

Y a des voleurs que tu les moyen pas [contre qui on reste impuissant, des voleurs qu'on ne peut dissuader] même si tu es gardien comment, comment [avec une vigilance poussée] y'a des voleurs toi-même tu sais que c'est un voleur mais tu le moyen pas, sur tous les plans tu le moyen pas; mais il est venu, i te dit mon frère i faut quitter ici moi je vais voler ce qui est là, là; mais comme tu sais que le monsieur t'a confié sa voiture, c'est toi qui va le calmer maintenant: oh pardon, faut arrêter ça, faut pas faire ça. Ils mettent la force en jeu, parfois i sont armés, ils ont des couteaux, tout, tout, tu vas leur dire quoi ? Tu vois les trucs comme ça, souvent on les pardonne même avec l'argent et des fois [...].

Cette mise en relief de certains attributs de dominance se référant non seulement au corps mais aussi à des éléments matériels contondants est un niveau paradoxal de taxage de la marge par la marge.

La tendance agressive de cette marge à solutions négatives de survie, porte en général sur des individus du centre. En s'inscrivant dans une sorte de paradoxe comportemental, ils nuisent de façon peu discriminatoire. Ce paradoxe est d'autant plus marquant que ces individus s'inscrivent parfois dans la pratique de certains petits métiers. C'est là une stratégie de proximité avec les plus faibles mais dynamiques de la marge, afin de les désapproprier de certains de leurs biens et argent. C'est un niveau de mise en place par la force d'un sous-centre dans la marge.

La préoccupation suivante de Théodore (14 ans), partagée par ses amis et collègues cireurs et gardiens de voitures, est un exemple à propos :

Souvent quand on gare les voitures ou on cire les chaussures, il [un plus grand] nous dit non [...] même s'il est assis au loin, il parle et ce qu'on nous donne, il veut forcément qu'on partage et si on lui donne, il empoche. Il nous embête ici trop.

Un tel manque à gagner devient surtout problématique quand le propriétaire de la voiture gardée joue d'un refus subtil de paiement du jeune comme l'énonce Oyoro :

[...] et des fois, le propriétaire de la voiture lui, il arrive et i te dit: eh, mon ami, j'ai pas de monnaie hein [une manière de refuser de payer le gardien de voiture], bon c'est bon faut partir [réponse du jeune gardien de voiture au propriétaire de voiture, à contrecœur].

Cela est une source majeure de frustration pour les jeunes. L'observation de terrain confirme cet aspect d'abus de pouvoir qui est d'autant plus minant que l'âge du jeune est bas. Ainsi les individus de l'entrée, très jeunes en général, mobiles et travaillant à temps partiel, en sont-ils les victimes permanentes. Des exemples abondent dans mon journal de terrain avec comme leitmotiv :

pour un cirage de 25 ou 50 francs CFA, le gars te tend billet de 1000 ou 2500, voilà, y'a pas monnaie, reviens demain je vais payer [...] mais tu as déjà ciré tu peux rien et demain tu es ailleurs, même si tu reviens il n'est plus là ! .

L'on peut donc souscrire à l'idée que, de ce point de vue, la mobilité spatiale, même si elle permet l'accès à un plus grand nombre de clients, devient préjudiciable pour les plus jeunes cireurs. Face à de tels écueils, la motivation faiblit. Pour les uns, c'est le fondement à un relâchement de la régularité dans la débrouillardise. Pour les autres, un abandon se dessine à travers une passivité tendancielle. Quoiqu'il en soit, l'environnement de travail appelle une certaine vigilance policière qui vient ségréguer l'espace public.

L'espace de métier des jeunes en difficulté, ainsi que le rôle joué, leur mettent une pression supplémentaire face aux autorités policières, municipales et autres. C'est cet écueil partagé par la plupart des jeunes qu'exprime clairement Dany (cireur, 19 ans) :

Moi, ce qui peut aggraver ma situation, c'est la mairie. Parce qu'à tout moment, quand on est là, ils viennent nous emmerder. Quand ils viennent, ils ne font que ramasser nos trucs [instruments de travail]. Supposons qu'ils viennent deux ou trois fois, on n'aura pas l'argent pour aller acheter d'autre matériel pour recommencer!

Ces propos révèlent véritablement un niveau d'impuissance pour ces jeunes. Dans cette optique, mon journal de terrain m'amène à inscrire ici deux expériences marquantes.

La première, en date du 26 juin 1997, est relative à la police municipale. En observation directe de terrain, je vis dans ce cas une irruption des agents de la mairie. Tout le monde semblait étonné, sauf un des jeunes cireurs, de voir les policiers municipaux confisquer la plupart du matériel de travail des jeunes sans toucher aux chaussures des clients. Dès cet instant, deux éléments me furent révélés. Le jeune non “surpris”, parce qu’ayant préalablement pris ses dispositions, bénéficia d’une fuite d’information sur l’arrivée des agents en question. La solidarité de groupe impose le partage des informations en pareil cas, mais il y manqua et ce fut la source d’une vive tension entre lui et ses camarades, que l’on calma par la suite. L’“égoïste” est d’autant plus réprimandable “qu’une cotisation financière d’ensemble est faite régulièrement au profit de certains employés de la mairie en vue de prévenir ces jeunes contre tout éventuel contrôle” policier. Ainsi ceux-ci participent-ils, à leur façon, à une forme de corruption dans l’exercice même de leurs fonctions. Dans ce rapport, la marge devient une continuité de certaines pratiques de la société globale elle-même. Le second élément est qu’auparavant les chaussures de la clientèle n’étaient pas épargnées. C’est à la suite de certaines plaintes de “client(e)s fondé(e)s de pouvoir” auprès des supérieurs des agents que la “discrimination” des chaussures s’est établie.

La seconde expérience vécue le 7 juillet de la même année, concerne une rafle par la police CRS<sup>24</sup>. Des jeunes de mon lieu d’enquête sont arrêtés en masse et regroupés quelque part pendant que je suis moi-même épargné sans subir la moindre interpellation. Est-ce une question d’apparence, d’habillement ou d’allure? Je ne saurais répondre. En tout cas, les jeunes gardiens de voitures de ce coin du Plateau d’Abidjan et quelques autres sont arrêtés par la police sur la base de leur apparence physique. Par ces arrestations, le travail est suspendu et la recette journalière amoindrie. Toutes ces agressions physiques sont accompagnées d’attaques morales et verbales.

---

<sup>24</sup> Compagnie républicaine de sécurité.

La brutalité des policiers à l'égard des jeunes au boulot de rue suscite chez ces derniers un sentiment de dépossession ou d'aliénation. Les pratiques des jeunes constituent une forme de déconstruction de l'imaginaire social qui les disqualifie. Le sentiment de dépossession de l'existence personnelle se fonde sur les obstacles que leur posent les policiers. Pour ces jeunes, l'expérience personnelle et le rapport au monde sont précontraints par la brutalité policière, entre autres. Ce comportement rend véritablement brumeux l'espoir des jeunes en débrouille.

Sur un autre plan, les mêmes autorités municipales ne tardent pas à courtiser les "petits débrouillards de la rue" à l'occasion d'enjeux politiques électoraux en vue d'avoir leurs suffrages ou leur capacité de mobilisation. La dialectique du rapport centre-marge paraît être une construction qui varie au gré des intérêts du centre. Cette situation fait en quelque sorte des victimes des jeunes, que ce soit à Abidjan ou à Douala (Cameroun), selon Beti . Celui-ci semble défendre ces jeunes :

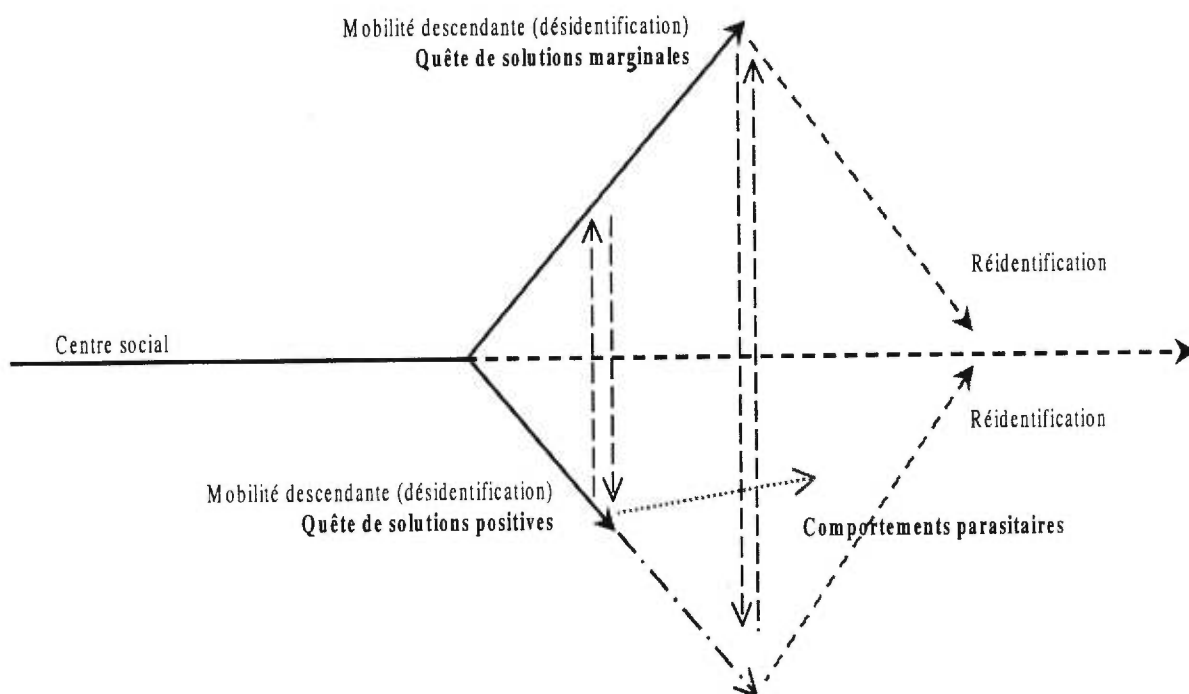
Livrés socialement à eux-mêmes, il est constant que ces adolescents et jeunes adultes, l'écrasante majorité des résidents urbains, glissent vers l'habitude de comportements "délictueux" qui assurent leur survie, et dont, finalement, l'on ne saurait les blâmer. (1993 : 72)

Ces propos laissent entrevoir la possible fragilité de frontière entre solutions positives, créatives et solutions marginales dans la marge, au fondement d'un environnement social peu protecteur.

Les processus psychologiques, voire physiques, de frustration rejaillissent sur la plupart des mécanismes positifs de quête de survie. C'est une unité de perspective non seulement du centre social mais aussi d'une fragmentation de la marge. Ainsi l'adversité n'est-elle pas seulement du dehors mais aussi du dedans de la marge. Ce dedans fragilise, à la remorque du centre. Ce double niveau de pression vient en accompagnement des dispositifs structurels de dérive. Cette conjugaison du permanent et de l'occasionnel s'exprime linéairement par une inscription dans la dérive et par un fléchissement ou une extinction des mécanismes de recherche correctrice du projet initial de vie.



**Figure 7: Variabilité des dérives et des réactions**



## 5.6 Projet initial de vie : le deuil social

La cohorte d'étude se situant entre 9 et 34 ans, cela mène à soutenir globalement que ces jeunes ont leur vie en devenir. Ils sont donc appelés à gérer une variation de vie entre une projection vers l'avant et ce que la quotidienneté impose fondamentalement à travers la trajectoire scolaire. Cela mènerait donc aussi à apprécier le projet initial de vie en termes d'attente centrale. Ce projet situe un niveau déterminant dans les rapports du jeune à ses parents. Comme le note D'Almeida-Topor (1992 : 93): " Toute scolarisation en effet, en vue d'assurer une insertion dans le monde du travail à l'occidentale, suppose un passage obligatoire par la ville ". Il est vrai que des jeunes sont venus des campagnes autant que d'autres sont nés en ville. L'élément commun est, qu'à travers l'école, les futures carrières possibles se projettent au niveau familial pour ou par l'enfant, à l'enseigne d'une idéologie familiale et de parenté, comme l'indique Diakité (1986).

Les parents (pour ceux et celles qui bénéficient de leur présence dans la circonstance) sont souvent les initiateurs du projet initial de vie du jeune. Dans ce sens, les parents occupent une position centrale dans le choix du devenir du jeune et ce dernier semble être en marge. Cette option apparaît significativement dans la " hiérarchie des valeurs et stratégies d'accès à la connaissance scientifique à l'université d'Abidjan " (Bahi, 1989). Le projet peut être aussi le choix de l'enfant, ce qui mettrait alors les parents dans une position de marge. Mais compte tenu des conditions de contexte, de crise évoquée, le principal canal social qu'est l'école, se " brise " par un échec et/ou un décrochage. En ce sens il y a exclusion parce que la famille ne peut jouer son rôle de soutien économique dans la réalisation du projet de l'enfant.

Aussi, la baisse des ressources économiques de l'État mène-t-elle à un resserrement des mécanismes sélectifs de changement de niveau des élèves et étudiants. L'instance scolaire du projet initial de vie devient donc hypothétique face à des échecs scolaires. Pour l'année scolaire 1996-97, ils ont été 234 747 à s'inscrire à l'examen du CEPE<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> Certificat d'études primaires et élémentaires.

et d'entrée en première année secondaire. De ce nombre de candidats, seulement 73 273 (31,2%) sont admis. Pour le BEPC, examen de fin de secondaire, des 122 382 candidats, 29 078 (27,3%) franchissent l'étape. Pour la transition à l'université, des 71 175 candidats, seulement 18 992 (26,6%) réussissaient. En relevant ces statistiques, Pépé (1997) mentionne aussi la "satisfaction", contradictoire, du ministre de l'éducation. Cette satisfaction peut s'entendre au sens où l'augmentation des candidats par rapport aux moyens de l'État devient supportable avec de maigres résultats positifs. Mais sa satisfaction s'apprécie manifestement à travers un nombre relativement élevé d'admis "scientifiques" en tension avec le reste dit "littéraire", ajoute Pépé. Il faudrait voir là une sorte de détour des consciences avec cette dépoliarisation des "littéraires" au profit des "scientifiques".

Le projet central éteint, le jeune assiste alors à l'activation ou à la réactivation de l'intensité, du poids, du désir parental. Cet éveil se relativise de façon générale certes pour tout enfant, mais de façon marquée selon le statut de l'enfant voire la démographie familiale infantile. Cet aspect prend en compte la présence ou non de plusieurs enfants. Un enfant unique paraît alors un condensé de désirs parentaux plus élevés. Les variables de la proximité et de la qualité de l'amour pour l'enfant, de l'encadrement, révèlent à leur tour des cadres et des données répondant à la fois aux besoins des parents et à ceux des enfants.

Il semble évident, à mon sens, qu'aucun individu ne peut être ajusté pleinement à ses projets de vie. Cela tient au fait qu'il y a toujours un écart entre les aspirations et leur niveau de réalisation. L'important serait donc la façon dont on réagit face à cet écart. Cette attitude à tenir, la gestion de cette perte, semble un niveau de déséquilibre, de turbulence sociale pour les jeunes en difficulté. Pour certains, les déceptions auxquelles ils sont confrontés sont des occasions pour reconnaître des modes d'adaptation et développer des manières plus constructives de fonctionner (Dandurand, 1994). Il est donc possible pour le jeune, non seulement de passer la période de crise mais, en plus, de solidifier la façon de se percevoir et de percevoir les autres. Cet aspect sera élaboré dans la partie sur les petits métiers avec le groupe du dedans. En ce sens, le deuil social paraît une source de renouvellement positif de vie.

Cependant, pour d'autres, il arrive que ce soit une conjoncture dont il est plus difficile de se relever. La vulnérabilité intérieure peut paraître soutenue, comme dans le cas de Sido, contrainte d'aller vivre chez des amies après ses échecs au secondaire et la naissance de ses enfants naturels. Tel que décrit, Sido n'a pas le « regard positif et inconditionnel » de ses parents qui lui permettrait de maintenir et d'entretenir son estime de soi. Sa frustration des attentes parentales n'a fait que renforcer un dispositif culturel, l'honneur qui, finalement, soutient l'agressivité paternelle. Le projet de devenir une « grande dame dans la vie » est un construit de ses parents, du père plus précisément, qui voyait en sa fille Sido le symbole-réalité de sa mère à lui. Cette aspiration de base n'est pas celle de Sido elle-même qui se défend donc contre la charge émotionnelle de son père : « [...] je n'ai jamais dit que je voulais être reine du monde [...] ». Elle essaie donc de défaire la proximité parentale en allant vivre chez des copines à elle. Le père pense avoir apporté tout l'encadrement « nécessaire et suffisant » pour la réussite de sa fille, ainsi trouve-t-il injustifiable l'échec de celle-ci. En somme, c'est l'extinction de cette attente centrale qui rompt l'ancrage familial de Sido, exemple qui n'est pas unique.

Au cœur de l'expérience difficile qui ébranle non seulement son estime de soi mais aussi celui de sa famille, Ballo semble se résigner :

Cette situation par rapport à mon éducation, je me dis que c'est un échec pour moi parce que je ne sais pas actuellement dans quelle famille je suis. Donc je suis un homme perdu parce que une fois que les parents de ton père t'ont rejeté, c'est comme si tu es un homme perdu.

Malgré l'obéissance parentale à ses exigences, après son échec scolaire Ballo ne peut donc pas compter sur les proches susceptibles de lui manifester compréhension et support. En fait, la famille n'a fait qu'adhérer aux exigences de Ballo qui a lui-même choisi la ville et le lycée. Cependant, c'est l'échec qu'il offre en retour pour « travail insuffisant ». À côté de ces cas de figure, la référence à un projet initial de vie consensuel entre parents et enfant demeure, en tant que lieu de moindre pression pour le jeune, du fait même de sa nature.

Finalement, l'exigence d'heureux aboutissement du projet initial de vie détermine la nature réactive non seulement du jeune mais aussi, et surtout, celle des parents. Ce niveau de réaction peut disqualifier le jeune lorsque le choix du projet n'est pas consensuel.

## **Chapitre 6 : Stratégies des jeunes au sein de la marge**

Ce chapitre décrit un agrégat de stratégies, d'actions, qui visent à résoudre des problèmes existentiels. Il énonce des projets de réajustement face à des processus de mobilité sociale descendante. Le refus d'un alignement émerge ici : alignement sur le français à travers un sous-langage, alignement sur les formes étrangères de musique à travers une volonté de décrire des conditions locales quotidiennes de vie. Des dispositifs d'une certaine prévention, de correction ou de réparation apparaissent avec de petits boulots. Par ceux-ci, des jeunes de la marge cherchent à contribuer à leur valorisation individuelle et collective. La plupart d'entre eux semblent refuser la passivité sans que cela soit absolument salvateur.

Cependant, la nature de ces moyens de recherche de régulation de la vie individuelle et collective varie avec les groupes de jeunes et les expériences quotidiennes. L'analyse s'inscrit ici au cœur de stratégies plurielles qui concourent à un projet unique et ultime de recentrage social, de quête de réussite sociale, tant des individus que des groupes en difficulté. Au fond, cela nous situe dans un moment de décisions qui mènent à des choix. Je vais donc montrer successivement comment des individus et des groupes s'appuient sur les petits métiers, le corps, la musique et le langage dans leur recherche de survie.

### **6.1 Les petits métiers**

De toute évidence, l'expression de petit métier renvoie à l'existence d'une frange plus ou moins marginalisée du système social et économique des pays africains et même d'ailleurs dans les pays du tiers-monde. Les pratiques de cette frange n'intègrent aucun schéma classique de comptabilité ou de gestion économique nationale. Cette réalité marginale polarise certaines réflexions ou recherches depuis que le Bureau international du travail formula une problématique à ce sujet. L'interrogation principale fut de savoir ce que deviennent ceux et celles qui n'arrivent pas à se faire employer dans le secteur moderne ou formel. L'essentiel n'est pas la mise en relief

des réponses apportées à l'interrogation, mais la mise en perspective de l'impact de ces petits métiers dans la quotidienneté des jeunes. Cet impact relève de pratiques à la fois ordinaires et exceptionnelles.

### **6.1.1 Cirage de chaussures et gardiennage de voitures**

La variabilité des stratégies positives s'appréhende d'un point de vue permanent et de façon conjoncturelle. Les petits métiers les plus courants restent le cirage des chaussures et le gardiennage des voitures. Ils sont fondamentaux pour les jeunes d'Abidjan même si le petit commerce, la coupe de cheveux et un certain lavage de voitures peuvent être vus aussi comme petits boulots des jeunes.

Perçu souvent comme représentant du secteur informel, le petit métier peut se lire à travers la définition de Hugon (1982 : 31): "Le secteur informel peut être défini négativement comme l'ensemble des activités non domestiques et non capitalistes ou positivement comme les activités monétaires à petite échelle où le salariat permanent est limité et où le capital avancé est faible". Tout en étant synonymes de débrouillardise en général, les petits métiers s'enracinent dans des dynamiques sociales, culturelles, dans des conditions de contexte. C'est en ce sens que Touré (1985) note que les inventeurs des petits métiers scrutent la vie quotidienne pour déceler les besoins qui y naissent spontanément.

Pour les cirailleurs de chaussures et les gardiens de voitures, l'espace de rue est un lieu de référence où ils viennent quotidiennement exercer leurs activités. Le soir, ils retournent en famille ou en tout autre lieu d'habitation<sup>26</sup>. Cependant, l'exercice du petit métier et sa portée s'apprécient différemment selon les individus qui en sont les adeptes. GLE (cité plus haut) est de ceux qui alternent le cirage de chaussures et le gardiennage de voitures. Il donne ses impressions en ces termes: "je suis un peu satisfait parce que je suis avec les amis tout le temps et on se débrouille ensemble ici [...]". De cet élan collectif, il précise: "[...] si j'ai eu 1000 francs CFA, je donne 500

---

<sup>26</sup> La variabilité du lieu d'habitation inclut la colocation, la vie chez un tuteur (une tutrice), chez un(e) ami(e).

francs à un *kiosque-man* [il garde 500 francs CFA avec un tenancier de kiosque<sup>27</sup>] pour qu'il garde ça pour moi, le reste c'est pour mes petits besoins directs". Le relent de modestie dans ces propos est tributaire de la nature des modes de survie des jeunes eux-mêmes.

L'essentiel est que ces jeunes recourent aux moyens qu'ils jugent les plus efficaces pour sortir de leur situation difficile. À cet effet, les frères Zalo (l'aîné a 27 ans; les trois ont arrêté l'école avant le secondaire 3) font de la coupe de cheveux leur voie permanente d'occupation quotidienne :

Nous, on a fait un peu de tout hein, mais maintenant c'est uniquement les cheveux on coupe, tu vois comment ce coin est arrangé [...]. Avec ça, on vient d'acheter une France au revoir<sup>28</sup>. Nous on ne demande plus rien aux parents. Quand y'a des funérailles dans la famille, c'est à nous on vient prendre de l'argent [...] nous on peut dire on n'est plus dans galère.

À côté de cet élan de sortie de la "galère" par la coupe des cheveux, on note des recours permanents, comme la vente de journaux quotidiens au détail et le lavage d'automobiles à l'aide d'eau de lacs et de puits. L'objectif final est la réduction ou la suppression relative des difficultés qui assaillent ces jeunes.

Ces recours soutenus par la pression des difficultés quotidiennes sont empruntés aussi à de jeunes Ghanéens reconnus comme pionniers dans le cirage des chaussures et la cordonnerie. Ainsi, l'interculturel ou un certain mimétisme social semblent également contribuer au soutien des jeunes en difficulté à travers le cirage et la cordonnerie; ces deux activités vont souvent de pair. Le cirage des chaussures et le gardiennage de voitures sont plus prisés que le lavage des voitures et la vente de journaux par exemple. Cela tient aux conditions d'accessibilité à ces petits boulots plus ou moins faciles.

---

<sup>27</sup> À Abidjan, le kiosque désigne un lieu de *fast-food* très populaire. Tenir un tel kiosque donne donc la garantie de revenus permanents, véritable gage d'un remboursement éventuel.

<sup>28</sup> L'État de Côte d'Ivoire avait permis à des particuliers l'importation de voitures d'occasion d'Europe et principalement de France; c'est ce que les Ivoiriens avaient vite fait d'appeler "France au revoir". Il s'agit donc d'une voiture d'occasion.



Les différentes catégories de jeunes, partisans des solutions positives, s'accordent à mettre en rapport les petits métiers et certaines autres dimensions de leur manière d'être : le capital découlant de la débrouillardise permanente est surtout affecté à l'entretien du corps. La propreté et l'habillement de celui-ci invitent des plus jeunes, sans responsabilité sociale bien établie encore, à "sortir". Ces sorties (de groupe, en général) permettent la création et l'exercice de codes de communication qui s'investissent ultimement dans la thématique et l'expression de la musique de marge produite par des jeunes (j'y reviendrai avec l'aspect du langage). En clair, les termes du langage musical sont souvent conçus dans la communication pendant les sorties, en réponse aux besoins de donner du sens et de manifester de la fantaisie ou de la différence.

Pour les jeunes acteurs des petits boulots, il n'y a pas de frontière entre le cirage de chaussures et le gardiennage de voitures, par exemple. Ces deux petits métiers se font dans le même espace et par les mêmes individus le plus souvent. Leur alternance est généralement le fait d'une conjoncture favorable. Ces pratiques guident le jeune en difficulté vers une intégration sociale. Elles donnent un sens à sa vie en même temps qu'elles définissent une forme ou une technique de recherche de réussite. L'incertitude dans laquelle vivent ces jeunes face à leur devenir social tend à être minimisée par les petits boulots mis en relief. Ils ouvrent au moins une possibilité pour le jeune en dérive de renouveler ses rapports aux autres. Cela renforcerait son estime de soi qui, en ce sens, mène à un certain mode de résistance face à des pressions sociales.

L'ensemble des recours permanents, ou perçus comme tels, reste le reflet des valeurs véhiculées par le milieu familial, pour ceux et celles qui en disposent, et par l'environnement social global. La question du rapport à l'autre, celui hors et dans la marge, se révèle ici. C'est un enjeu d'interface entre généralité et singularité. C'est une fidélité à la débrouillardise en général. Elle se dessine par les recours plus ou moins permanents et qui ouvrent aussi sur des tendances conjoncturelles.

### 6.1.2 Des métiers liés au climat

Les particularités du milieu urbain suscitent diverses formes d'activité (Bernier, 1980). De ce point de vue, le déploiement des rapports sociaux ouvre sur le versant positif, la construction des modes de résistance des jeunes soumis à diverses pressions. Un appui fondamental demeure la combinaison de l'offre du milieu et de la créativité des jeunes. Ce milieu s'entend à la fois sur les plans matériel et immatériel.

Le rapport des humains à leur environnement s'éclaire en quelque sorte avec l'analyse de Bernier (*ibid* : 54) :

La répartition des activités et des populations humaines ne se fait pas dans le vide: elle se fait dans un milieu matériel. Ce milieu matériel, c'est d'abord ce que l'on appelle le milieu naturel, c'est-à-dire un ensemble d'organismes vivants, de matière non-vivante et de phénomènes géophysiques, nécessaires à la survie des populations humaines, que les humains transforment en les utilisant, qui réagissent à l'action humaine, et dont certains ont leur action propre indépendamment de l'action des humains [exemple: variation climatique généralisée].

De l'effet des phénomènes géophysiques ou autonomes, des jeunes essaient de tirer un profit existentiel. Ainsi, la période pluvieuse<sup>29</sup> est l'occasion de profiter doublement du parapluie : par la vente et par le service à la clientèle. En accord avec ses compagnons, Bambis (garçon de 17 ans, vendeur de rue) donne une explication :

Les parapluies viennent de la contrebande, nous on les gagne [ils les obtiennent] par des gens, parfois au port; on vend et on a notre pourcentage dedans. Ça marche fort, c'est période de pluie maintenant [saison pluvieuse], qui n'aime pas se protéger contre la pluie? Normalement on vend de petites choses comme mouchoirs, rasoirs mais là, avec la pluie, c'est parapluies qui marchent et c'est dans ça on est.

Ces propos consacrent l'évidence d'une articulation des comportements à l'environnement et principalement au climat. Bambis ajoute :

[...] y'a d'autres jeunes, nous on les voit ici, eux, ils ne vendent pas de parapluie, mais c'est leur propre parapluie ils prennent pour accompagner les gens, quitter leurs voitures ou les taxis vers leurs bureaux. Ils ont voiture mais n'ont pas parapluie; le jeune qui protège

---

<sup>29</sup> Il y a deux grandes saisons, l'une dite sèche et l'autre pluvieuse; chacune se double d'une petite.

contre pluie là entre la voiture et le bureau reçoit toujours un peu d'argent et c'est ça qu'on fait, gagner un peu, un peu.

Dans un contexte social où la préoccupation météorologique quotidienne reste mineure, des individus du centre social se trouvent souvent pris au piège des intempéries. C'est cela qu'exploitent des jeunes en quête de survie. Ils scrutent la diversité de l'offre du milieu. Ici, munis de parapluies, ils accompagnent des fonctionnaires ou autres sortant de voitures personnelles et de taxis, entre des parkings et des bâtiments. Par ailleurs, cette prospection environnementale s'étend aussi du domaine du transport à l'insalubrité du milieu urbain.

Le problème du transport urbain reste crucial à Abidjan. Il est vrai que le parc automobile y croît de façon exponentielle mais le réseau routier reste inadéquat. Ce rapport rend quasi permanente la menace des congestions de la circulation. La variable démographique reste très importante avec sa croissance continue. La conjugaison de ces données mène à une inflation de demande de taxis par rapport à l'offre, surtout aux périodes de pointe. Les jeunes de la marge deviennent alors des dépisteurs de taxis pour des fonctionnaires, cadres et employés. Ils sont payés au service rendu, par taxi.<sup>30</sup> Il est admis que la quête de stabilité est le propre de la vie. Pris donc au cœur d'intrigues sociales diverses, les jeunes dans la dérive recherchent un équilibre. Cette inévitable option introduit certains dans la gestion de l'insalubrité environnementale, les ordures ménagères.

À ce niveau stratégique, l'intervention juvénile est autant d'ordre individuel que collectif. Poussant une poubelle roulante, Biagné (déscolarisé, 12 ans), traverse le marché, faisant de la récupération d'ordures : "Les roues en bas de la poubelle, c'est des choses j'ai pris sur un vieux vélo; je roule, je prends les saletés dans les places des vendeuses, elles me paient [...] la mairie ramasse pas les saletés". L'autonomie de gestion municipale se solde par un échec dans l'entretien environnemental d'Abidjan. Cet échec ouvre sur un versant de la diversification d'éventuels modes de

---

<sup>30</sup> Lors de mes observations de terrain, la dextérité avec laquelle des jeunes s'accrochaient aux taxis dépistés était extraordinaire. Voulant en prendre une photographie, je fus menacé de représailles dans

résistance d'une jeunesse sous pression de marginalisation. Ces jeunes n'hésitent nullement à recourir à une certaine dynamique de groupe. Issa (gardien de voitures, niveau secondaire 2<sup>e</sup> année, 16 ans) mentionne: "Ici, il y a l'association des jeunes de Locodjoro<sup>31</sup>. Chaque soir, on balaie le marché; par jour, les femmes qui vendent, on encaisse 25 francs<sup>32</sup>, 25 francs; par mois, chacun peut avoir 5000 francs". Bien que réguliers dans le gardiennage des voitures, Issa et ses amis s'affectent à maintenir et à entretenir la salubrité du marché chaque soir. C'est une ressource complémentaire au gardiennage de voitures. L'objectif unitaire de quête de recentrage social impose et justifie une variabilité des stratégies, émanation de leur milieu de vie.

Le milieu s'identifie toujours à un ensemble mouvant de relations ou de forces complexes en interaction subtile. C'est ici que se révélerait sa dimension immatérielle. Un aspect de cette trame comprend des dispositifs culturels de solidarité implicite qui ouvrent souvent sur de l'aide sociale informelle<sup>33</sup>. Cette aide apparemment altruiste consacre l'application de préceptes religieux de façon latente.

La plupart des jeunes gardiens de voitures munis du permis de conduire le doivent à des client(e)s. S'il est vrai que cela relève de la générosité avant tout (Caillé, 1994), selon les jeunes eux-mêmes, c'est le fruit de la politesse et du sérieux mis dans l'exercice de leur fonction. Cette bonne conduite semble donc susciter de la compassion à la longue. C'est de cette compassion que naît l'aide. À l'analyse, cette compassion est d'un niveau très profond de rapport à l'autre. Nous semblons reconnaître notre identité en l'autre. L'autre n'est plus dans la différence mais dans une identité égale à la nôtre, celle de l'humanisme. À ce niveau de conduite, l'absence d'objectivation des comportements autorise l'évocation de l'altruisme. Cette valeur se dissipe face à la solidarité religieuse.

---

la mesure où j'étais perçu comme un "journaliste qui va étaler leur image dans les journaux". Ce ne fut pas le cas.

<sup>31</sup> Locodjoro est un sous-quartier de Yopougon, qui reste le quartier le plus peuplé d'Abidjan.

<sup>32</sup> Il est question du franc CFA qui reste une sous-monnaie du franc français en Côte d'Ivoire.

<sup>33</sup> Le projet *Villes et pathologies* mentionné plus haut révèle l'attachement de certains individus à rendre service. Cela conduirait au prestige social ou à une hiérarchisation sociale.

Kouzo, comme quelques autres jeunes de sa communauté religieuse, est propriétaire d'une baraque servant à la fois de lieu d'habitation et de "blanchisserie"<sup>34</sup>: "C'est mon église qui m'a aidé à m'installer, c'est Oeuvres et Missions, c'est protestant. Ici, c'est mon lieu de travail et ma maison pour dormir. C'est les gens qui apportent leurs habits, c'est pas comme *fanico*<sup>35</sup>". De niveau d'étude secondaire, Kouzo (23 ans, déscolarisé) reconnaît la précarité de "l'entreprise". Il soutient que "ce n'est pas grand-chose", mais c'est à lui de "s'aider pour que Dieu l'aide". Cet objectif préside aussi au petit commerce d'attiéké<sup>36</sup> que Mado (déscolarisée, 25 ans) tient les soirs. Elle est coreligionnaire de Kouzo et a bénéficié aussi du "fonds de placement" de leur église. Paraît ici un relent de l'éthique protestante et de l'esprit du capitalisme (Weber, 1985). Ce fait religieux s'exploite autrement par Medi (19 ans, désœuvré) et ses six autres compagnons de rue. Ces jeunes sont colocataires d'un appartement à Cocody. C'est un pasteur européen qui en paie le loyer. Tout en disposant de leur journée, Medi et ses amis sont impérativement soumis à une prédication du pasteur, chaque soir, en leur lieu d'habitation. Cela semble une quête de reproduction morale, sociale, de ces jeunes dans la rue. Comment peut-on rendre compte d'un tel comportement de "don particulier" si ce n'est par la référence aux "bonnes raisons" de donner (Godbout, 1995). Un éveil religieux voire spirituel ouvrirait sur une intégration sociale de ces jeunes en difficulté, peut-on entrevoir dans le "don" du pasteur.

La conjoncture économique difficile et certains dispositifs saisonniers du milieu éveillent des attitudes et des pratiques de jeunes créateurs anonymes qui usent de leur imagination pour tenter de subvenir à leurs besoins à Abidjan. La participation sociale généreuse de certaines personnalités ou institutions reste aussi un recours ponctuel pour certains d'entre eux.

En considérant ces données tant sur les stratégies permanentes qu'occasionnelles, l'on pourrait parler d'une espèce de mutation précoce des jeunes par le fait même

---

<sup>34</sup> C'est l'appellation populaire de service de nettoyage d'habits ou.

<sup>35</sup> Désignation du nettoyeur qui fait du porte-à-porte pour cueillir les habits à laver au marigot ou à la lagune. C'est un étranger venu d'un pays limitrophe de la Côte d'Ivoire.

qu'ils " accèdent à l'autorité de prise de décision pour eux-mêmes et pour les autres ". Au fond, le petit métier s'émancipe de son nécessaire ancrage économique pour jouer un rôle médiateur, non seulement dans la gestion des rapports entre parents et enfants mais aussi dans l'organisation de la vie individuelle. C'est à quoi semblent mener, particulièrement, le cirage de chaussures et le gardiennage de voitures qui sont des façons de chercher à sortir de la marge. Cependant, l'évidence même de la précarité du petit métier, montre que ces jeunes sont fragiles dans la pratique. La sécurité qu'offre l'activité des jeunes ici n'est pas assurée; elle est aléatoire, ceux-ci devant faire face à plusieurs contraintes, dont celles évoquées dans l'adversité du milieu. Les possibilités de dérive vers des solutions marginales accompagnent toujours celles apparemment positives. Tout compte fait, l'agrégat des petits métiers en jeu constitue le rituel qui assurerait le renouvellement de la mobilité sociale dans le sens du recentrage social des jeunes. Le tout reste lié au corps, que les loubards gèrent autrement.

## **6.2 Le corps face à la dérive**

L'on admet que l'expérience psychologique est toujours en quête de référence. En ce sens, le modèle de gestion du corps des loubards reste révélateur de leurs intentions et de leurs conditions quotidiennes d'existence. Pour eux, le corps représente le capital majeur qu'il faut utiliser librement pour assurer les conditions de survie. Celles-ci passent par l'assise d'une dominance qui tient, en un sens, au développement, au maintien et à l'entretien d'attributs du corps. Dans un autre sens, les loubards se positionnent pour une sorte de sécurité sociale et rapprochée au compte du centre politico-social. Voici comment les choses se passent.

### **6.2.1 Quête de domination chez les loubards**

Les loubards ont généré des pratiques ayant le corps pour objet. Ces pratiques sont déterminées par leur mode d'existence sociale. Elles se rapportent à l'apparence

---

<sup>36</sup> Aliment populaire à base de farine de manioc.

corporelle, du physique au vestimentaire ou à l'esthétique. Ceci concorderait avec la vision du corps, traditionnellement support de sens et de communication. Dans le ghetto, c'est le *digba*<sup>37</sup> qui fait loi chez les loubards. Ces dimensions sont corroborées par les témoignages suivants.

Nous savons aujourd'hui que le corps, à côté du langage, est un référent d'un "primo-symbolisme" des humains. Par cette expression, j'entends les perspectives relatives aux premiers scénarios de codification des choses et des êtres. Les travaux de Bibeau (1979) sont assez révélateurs à ce propos. Bibeau traite de l'usage symbolique des parties du corps chez les Ngbandi<sup>38</sup>. Ses travaux révèlent l'importance des parties du corps dans la codification des réalités extérieures immédiates comme la maison et le village. Cela concorde avec des perspectives de ma propre langue maternelle qui établissent des correspondances nominales, par exemple entre la colonne vertébrale et la charpente d'une maison, entre les épaules et les versants d'une maison, entre la bouche et la porte, entre l'intérieur du ventre et la chambre ou l'intérieur d'une maison; ce même intérieur du ventre reste encore le pendant du milieu du village. Nous savons que l'espace a longtemps été mesuré uniquement à base de pieds et de pouces (Lacroix et Viard, 1985). Comme il apparaît, les registres du corps sont les principaux fournisseurs de termes et constituent des messagers. Ces processus de transformation linguistique invitent à apprécier l'instance de la corporéité de façon plurielle.

L'exemple des scarifications illustre comment le corps devient un espace de différenciation interindividuelle ou interethnique chez bon nombre de peuples, notamment en Afrique. Le corps est surtout perçu comme un lieu d'identification esthétique (Wondji *et al.*, 1986). Comme véhicule temporel, le corps indique la jeunesse qui est aussi un temps, et la "loubardise" de la jeunesse se marque par sa corporéité. La transformation des conditions de vie et des identités sociales est due à la fragilité soutenue par l'épreuve de déclassement social et des difficultés d'insertion

---

<sup>37</sup> La force, la corpulence, la loi du plus fort qui gouverne les relations interpersonnelles.

<sup>38</sup> Ngbandi est un peuple du nord-Zaire, à la frontière de la République centrafricaine.

professionnelle. Avec la cessation des aides, surtout familiales, une certaine action sociale, plus ou moins institutionnelle, semble favoriser l'extravagance séductrice du corps chez les loubards.

Les acteurs de la marge se caractérisent par leur sens de l'organisation, leur force physique ou leur courage. Souvent conflictuel, leur rapport aux autres vaut à beaucoup d'entre eux des séjours en prison. À côté de ces caractéristiques, on peut relever aussi des facteurs qui restent liés à leur force physique. La mise en vedette des loubards repose, selon eux, sur leur corporéité asymétrique; ils sont vus comme anormaux, difformes et à contretemps voire étranges au quotidien (Barreyre, 1992). Sur la base de leurs dispositifs physiques, le goût du risque leur reste incontestable dans la rue et au sein de la société en général. Des records de force viennent souvent corroborer leur prestige. À cet effet, Mamba (loubard, 29 ans) relate :

[...] regarde, à Treich [Treichville], un policier était dans des draps [difficulté, en danger de lynchage ici] [...] moi, je suis arrivé devant la foule [...] et seul, je l'ai protégé jusque dans leur poste [...] nous on est connu et dans le quartier ici on est respecté [craint en réalité]. Ça c'est petit [...] à la plage [...] on était trois [...] notre ami a dragué une fille d'un groupe [...] tous contre nous, ils avaient du bois, des couteaux [...] mais tout ça on a maîtrisé le coin! Même quand y'a des manifestations, nous on rentre là où policiers et militaires ont peur de rentrer!

L'apparence du corps "loubard" transmet donc un message fondamental, celui d'une puissance réelle ou supposée. La force semble donc brandie pour ne pas avoir à l'utiliser à tout prix; là réside en général le véritable privilège du loubard. L'allusion que Mamba fait aux policiers et aux militaires indique la portée des dispositifs physiques dont les loubards font montre. Dans les entrevues de groupe et d'individus, on voit confirmé ce que la rumeur publique a toujours soutenu dans les années 1990, à savoir qu'ils ont été recensés et salariés par une "plus haute structure" de l'État de Côte d'Ivoire. Ce fut évidemment un salariat informel et fluctuant selon la conjoncture sociale. Leurs témoignages laissent entrevoir le regret de la disparition du premier chef de l'État de Côte d'Ivoire, "principal pourvoyeur" selon eux.



En réalité, le salariat dont ils bénéficiaient faisait d’eux “une violence contre la violence” à travers l’accomplissement de “sales besognes” que l’on met à leur compte. Ces besognes portent sur l’investissement de la “force loubarde” dans le contrôle social ponctuel<sup>39</sup> de manière parallèle à l’action des forces policières régulières. Cet aspect sera relaté dans la partie suivante, celle de l’usage concret du corps dans la recherche de survie des loubards. En marge de ce contrôle social ponctuel la question du “taxage” reste aussi au cœur de la quotidienneté de bon nombre de loubards. C’est ce que mentionne Claude (fonctionnaire et ancien cireur 32 ans): “[...] les John Pololo<sup>40</sup> et autres loubards, on était leurs petits quand on cirait [...] il y avait des moments où ils venaient, ils exigeaient nos recettes [...] mais en retour on avait toujours la garantie de leur protection contre d’autres extorqueurs”.

L’exigence quotidienne de performance du corps impose et justifie sa protection contre tout danger tant intérieur (maladies, usure...) qu’extérieur (accidents, attaques...). Ces effets peuvent dévaluer le capital-corps, d’où, d’un côté le recours à des objets, habits, et de l’autre, l’observation de rites physiques (muscultation) voire magico-religieux, qui soutiennent et aident, selon les loubards. La variation des rapports au corps ne supprime pas la permanence de notre lien à lui, celui d’une quête de santé pouvant offrir la longévité. À cet effet, nous le nourrissons, le tenons propre, le soignons, l’éduquons, l’entraînons, le développons, le détendons, le parons, le décorons, l’habillons, le présentons (Goffmann, 1973), le faisons jouir de diverses manières.

Tout en adhérant à la gestion corporelle ci-dessus, les anciens loubards de la sortie (marge des années 1970) se désolidarisent des loubards du dedans (ceux des dernières années) quant à l’abus qui serait fait avec le “corps-loubard” : “[...] nous, on n’attaquait pas des innocents, on prenait pas des choses de force [...] simplement se mesurer les uns aux autres dans le quartier [...] voir qui est plus fort que qui [...] y’a

---

<sup>39</sup> Les grèves de travailleurs mais aussi et surtout les manifestations de rue d’étudiants et d’opposants politiques.

<sup>40</sup> Ce chef loubard vient d’être “tué” avec la transition des militaires. Cela fait dire à des observateurs que les autres loubards se soumettraient à des cures d’amaigrissement afin de perdre leur “identité” et ainsi échapper à la “chasse des militaires” contre eux.

pas de couteaux, armes, simplement le corps contre le corps”. Il s’agit donc de faire la preuve de sa compétence naturelle en matière d’agressivité en vue d’asseoir une domination non seulement interindividuelle mais aussi interquartiers. Pour les anciens, cette quête de leadership est et doit être sans but lucratif.

À l’analyse de ce qui précède, le centre politico-social semble générer des pratiques ponctuelles de mise en dépendance de ces jeunes en difficulté. Compte-t-on encore sur une solidarité naturelle du milieu pour éviter de mener des actions communautaires d’envergure au profit de ces jeunes? Les sources socioculturelles traditionnelles d’aide et d’entraide s’effritent; il paraît donc urgent de générer structurellement des dispositifs sociaux, formels et palliatifs. Mais les institutions étatiques sont-elles prêtes à travailler véritablement dans le sens d’une sortie des conditions de dépendance pour ces jeunes? Une telle perspective préviendrait le retournement des loubards contre le centre politico-social selon les conjonctures sociales, car c’est parfois le cas quand ces loubards se réalignent sur la marge. De plus, leur intégration sociale n’en est alors que facilitée.

Avec les loubards, le corps devient un lieu d’identification ou d’inscription d’attributs de force, d’agressivité et de protection. Le corps de ces jeunes devient le signe d’une position sociale et culturelle. On peut donc énoncer ici que le corps paraît un repère de symbolisation. Il est ainsi une médiation entre un signifiant et un signifié. C’est sous ce rapport que l’exploitent des jeunes en difficulté en vue de leur possible sortie de la marge.

### **6.2.2 Un horizon de sécurité sociale et de sécurité rapprochée**

Le souci de maîtriser l’univers de l’interaction sociale toujours complexe, instable et potentiellement conflictuel, imposerait et justifierait le contrôle social. Ici, en étant au service du centre politico-social, la force “loubarde” se prête parfois contre celle dont elle reste l’émanation, la marge. C’est une situation contre-attitudinale dans laquelle les loubards trouvent toujours des raisons qui méritent d’être relatées aussi. Ce faisant, ils croient qu’un objectif noble détermine leurs actions.

Le centre a besoin de la marge pour s'affirmer; les attributs essentiels à cette affirmation résident dans la mobilisation de jeunes nécessiteux au profit des gens du centre politico-social. En ce sens, Bibeau (1992 : 5) note, en commentant Gramsci, qu'il y a une sorte de: "complicité des gens ordinaires (classes subalternes) dans le maintien des institutions et des hommes de pouvoir, cette complicité entre le haut et le bas confère à tout pouvoir une assise sociale [...]". C'est à travers le contrôle social et la sécurité rapprochée que les loubards de la marge confirment le principe énoncé par Gramsci (*op.cit.*). Cependant, ces jeunes désœuvrés partent d'une initiative autonome avant la diversification de leurs stratégies de survie.

En effet, selon des témoignages de cette étude et une opinion générale attestée, les loubards sont initiateurs de la première société de gardiennage<sup>41</sup> en Côte d'Ivoire. La mise en place de "Force One" fut d'abord décidée, conçue et organisée par des loubards. Mamba et ses collègues citent John P. (précédemment cité) comme l'un des fondateurs de Force One au début des années 1980. Ce fut d'abord pour la protection de biens matériels (immeubles ou locaux commerciaux) sur commandite. Mais très vite, ils ont été approchés par des "fondés de pouvoir" afin de se donner un "meilleur encadrement et plus de moyens adéquats". En effet, les fondateurs n'offraient qu'une "force naturelle" qui méritait d'être renforcée. Ainsi le capital exploitant faisait-il son entrée dans Force One et finissait par exproprier les jeunes fondateurs. Ceci est un exemple d'une marge pilote d'une certaine dynamique sociale et économique. Cela ouvrait aussi sur une variation de la débrouillardise des loubards.

La recherche du capital de survie mène à nouveau des loubards à entrer dans des perspectives de sécurité générale et de sécurité rapprochée. Cela fait d'eux de véritables vigiles plus ou moins recherchés par des institutions ou des individus du centre politico-social. Les témoignages font surtout mention de boîtes de nuit et de magasins libanais en général. À ce niveau, certains sont engagés sous le couvert de sociétés de gardiennage érigées sur le modèle de Force One. D'autres voient les choses autrement, comme Kopa (loubard actuel, 31 ans) : "[...] moi je fais mes

---

<sup>41</sup> La première société de gardiennage ou de sécurité privée est "Force One", oeuvre des loubards.

choses à mon propre compte [...] je garde l'entrée d'une boîte de nuit ici à Treichville [...] j'ai signé avec eux pour un temps [...] si c'est fini, c'est fini, je vais ailleurs [...]". Cette tendance se précise avec le cas libanais suivant.

Mamba (*op.cit.*) cite l'exemple de leur "ténor" :

[...] la majorité des loubards, c'est pas de faux types [ce ne sont pas de mauvaises gens], c'est des gens qui ont l'argent. Et mon collègue John<sup>42</sup> qu'on parle de lui tout cela, John c'est un gars qui est bien [...] lui il est bien parce qu'il est encadré par les Libanais en Côte d'Ivoire ici, c'est les Libanais qui payent sa maison où il dort, son studio tout, son téléphone tout, c'est les Libanais qui payent, John peut toucher 250 000 francs CFA par mois [...].

Il reste évident que John se met au service de ces Libanais. Même si ce service n'est pas toujours très explicite, la sécurité de leurs magasins semble primordiale. Par ailleurs, le début des propos de Mamba semble une réponse aux détracteurs des loubards.

En effet, les loubards sont unanimes dans tous leurs témoignages pour dire qu'"ils soutiennent une cause noble" par leur style de vie. Sous ce rapport, Mamba insiste surtout sur le cas du "policier qu'il sauve d'un lynchage" (exemple cité précédemment). Il évoque même le "pouvoir attracteur" de ce style de vie par la mise en scène de John qui semble ne plus être dans le besoin : " mais il est toujours dans le style loubardiste parce que il trouve que c'est des trucs qui sont corrects, il faut qu'il défende des causes, où est le mal à ça?"; Kopa (*op.cit.*) ajoute : "nous on défend des causes". S'il est vrai que l'on a tendance à sublimer la position à laquelle on appartient, la profession de foi noble des loubards n'en demeure pas moins une tendance psychologique de réhabilitation.

En réalité, que ce soit dans l'option étatique du contrôle social, où les loubards peuvent être mis à contribution, ou dans les cas de surveillance de magasins, boîtes de nuit, le loubard "casse du marginal" souvent. Certains évoquent même des cas où ils sont allés "briser des soulèvements de jeunes" ou des "marches de revendication" de

chômeurs. Ces opérations contre des actions de la marge restent soutenues non seulement par des salaires perçus ou à percevoir mais aussi par la prise de drogues et d'alcool. De ces rôles peu enviables générant leur mauvaise réputation, une recherche de réhabilitation passe nécessairement par certaines actions positives. Ici se situe leur "défense de causes justes" dans laquelle selon eux, ils soutiendraient des "plus faibles". Ils reconnaissent que leur alliance avec le centre politico-social n'est qu'occasionnelle et souvent préjudiciable.

Mamba, Kopa et Zodo (loubard actuel, 28 ans) insistent d'abord sur les risques de vie liés à toute opposition physique aux "soulèvements sociaux" avant de mentionner les frustrations multiples. Ce sont des "risques de mort", soutiennent-ils. À ce propos, l'on adjoint quelques cas de lynchage de loubards, dont le plus spectaculaire reste celui de Biézé, en mars 1991 à Abidjan. À un degré moindre de risque, les témoignages évoquent des frustrations subies dans les situations de sécurité rapprochée:

[...] y'a des députés avec qui on parcourt des régions pendant les campagnes électorales [...] on les protège, on fraie les chemins pour eux; pour la moindre chose on te dit "passe devant, fais ceci, fais cela...là", sans nous, ils ne peuvent rien faire. Mais après vote, on ne nous connaît plus, on est rien!

Aux facteurs et processus de disqualification sociale, les loubards répondent par une culture du corps. Cette culture se lit et se manifeste à travers un style de vie reposant sur une "extravagance séductrice" du corps. Cela ouvre sur une sorte de principe d'idiosyncrasie par lequel les loubards accèdent au *leadership* qui mène parfois à des abus de prestige. Guidés souvent par des intérêts plus ou moins personnels, ils se retrouvent parfois dans un balancement entre la marge et le centre politico-social. Ce nomadisme leur semble profitable pour leur survie, malgré des conséquences plus ou moins nuisibles quelquefois. Ces loubards vont initier la musique de la marge.

---

<sup>42</sup> "Ténor" cité dans la partie sur les attributs du corps; il m'a été impossible d'accès malgré mes efforts lors de mon étude de terrain.

## 6.3 Une autre musique

Dans le milieu ivoirien aujourd'hui, l'existence d'une musique juvénile de la marge ou d'une musique marginale s'impose avec force. Cette musique, qui s'est singularisée par le *gnamagnama*<sup>43</sup> dans les années 1980, s'est diversifiée à partir du *zouglou*<sup>44</sup> ces dernières années. Elle se lit comme un projet de valorisation culturelle locale et comme un espace de critique sociale, notamment du genre et de la société globale en général. Elle semble aussi le reflet des conditions quotidiennes de vie des jeunes de la marge. Ce sont ces versants qu'il me semble utile d'interpréter maintenant sur la base de la thématique de chants, tout en relevant leur impact sur les jeunes de la marge.

### 6.3.1 Inventer à partir de la culture locale

La musique marginale s'est créé un espace qui lui permet de se faire entendre au centre. Ou mieux, elle a investi le centre à partir de sa position marginale par une critique plurielle des individus et des groupes, voire de la société. Les fondements idéologiques de cette musique sont endogènes au milieu de vie de ses auteurs, ce qui confère une certaine fierté à ces jeunes. C'est ce que je vais m'atteler à relater.

Au début des années 1980, les loubards, la catégorie des jeunes adeptes des stratégies de survie liées au corps, lançaient le *gnamagnama*, un mouvement de danse et de musique. Ce concept renvoie, dans la conscience populaire, aux déchets, à la poubelle, au rejet et à l'indésirable. C'est ce statut de "déchet social" que se donnaient d'ailleurs ses fondateurs face aux processus d'exclusion du milieu urbain ivoirien. Ils indexaient principalement le système scolaire ivoirien avec ses goulots d'étranglement<sup>45</sup>. Le *gnamagnama* revalorisa socialement ses adeptes, marginalisés de la société ivoirienne, car il leur permit de s'intégrer comme danseurs ou chanteurs dans la plupart des orchestres professionnels (Bahi et Biaya, 1996). Cet ensemble de

---

<sup>43</sup> Concept emprunté à la langue ethnique malinké et qui signifie saleté, poubelle, indésirable.

<sup>44</sup> Dénomination principale de la musique de la marge aujourd'hui. Diverses variantes musicales sont produites et continuent de l'être à partir du *zouglou*.

<sup>45</sup> Ces goulots d'étranglement sont mentionnés dans les sources de la dérive.

faits invite à réfléchir sur la dialectique de rapport entre la création artistique des jeunes de la marge et le centre politico-social; car il s'est reproduit partiellement, dix ans plus tard, avec le *zouglou* et toutes ses variantes aujourd'hui. Les deux rythmes principaux d'origine sont des créations de jeunes marginalisés urbains, même si le *gnamagnama* semble avoir disparu.

La lecture du sens de la danse associée à celle du contenu des chansons laisse voir la musique des jeunes comme une stratégie sociale et un lieu d'expression plurielle. Ils l'investissent d'au moins une double idéologie. La première rejette l'aliénation des jeunes Ivoiriens aux mouvements musicaux et aux danses d'origine étrangère. Cette position se réfère surtout au smurf et au break-dance venus des États-Unis, au makosa du Cameroun et au soukous du Zaïre, par exemple. Cette aliénation semble inséparable de la culture politique de facilité qu'une certaine bourgeoisie nationale a instaurée.

Les chansons de cette musique issue de la marge fustigent la culture abidjanaise dominante (groupe Anti-Palu et sa chanson *Accouchement difficile et accouchement facile*). Cette approche est soutenue par Touré (1981) qui traite de *la civilisation quotidienne en Côte d'Ivoire* dans une sorte de "procès d'occidentalisation". Les chansons des jeunes rejettent les critères de la beauté moderne utilisés pour élire "Miss Côte d'Ivoire". Ces critères importés de l'Occident ne répondent pas aux canons traditionnels de la beauté, soutiennent les jeunes. Les chansons revendiquent une revalorisation de la beauté africaine *awoulaba* (thème favori du groupe Aboutou Roots). L'on serait tenté tout de même de questionner cette vision invariante d'une beauté africaine. On pourrait y comprendre une tendance sociale locale d'appréciation de la femme ou de l'homme en général comme cela apparaît dans la *Chanson populaire en Côte d'Ivoire* (Wondji *et al.*, 1986).

Tout en agrémentant la quotidienneté des jeunes et de bien d'autres individus, la musique de la marge contribue à réduire ou à supprimer l'influence culturelle absolue des mouvements de musique de danse étrangère (des noms de groupes musicaux comme Les Potes de La Rue, Les conseillers et À Nous Les Petits sont évocateurs).

C'est de cet élan que les jeunes tirent une certaine fierté. Partagé par la plupart, cet effet tient sur la base d'un sentiment d'appartenance à un groupe, celui des jeunes en difficulté ou simplement celui d'être jeune. Il s'établit une appropriation individuelle de l'effet en question. La rupture d'avec les rythmes étrangers illustre en quelque sorte la volonté de couper avec le réflexe mondialisant des générations de musicien(ne)s professionnel(le)s du pays. Dans ce mouvement de résistance, protecteur pour les jeunes parce que source de fierté, un horizon de rejet de la "langue de bois" et du "culte de la personnalité" se laisse entrevoir. Cet aspect ouvre sur la seconde dimension de leur idéologie musicale.

Une certaine contestation de musicien(ne)s "officiel(le)s" porte quelquefois sur le temps d'antenne accordé à la musique des jeunes dans les médias électroniques de Côte d'Ivoire. Ces musicien(ne)s considèrent la musique de la marge comme "du n'importe quoi", selon les jeunes. Surgit une polémique qui, pour ainsi dire, met ces derniers en vedette. En réalité, la diffusion publique de cette musique est d'autant plus possible que sa dimension critique ne porte pas atteinte à "l'honorabilité des grandes autorités du pays". Dans le cas contraire, c'est la censure qui s'impose. La protestation des musicien(ne)s officiel(le)s tient surtout au fait que l'espace musical juvénile réduit ou supprime le temps de promotion de leurs propres œuvres. Le niveau thématique des jeunes contredit celui "officiel" qui, selon ceux-ci, aurait tendance à la langue de bois par des louanges faites aux gouvernants. Ce style de «culte de la personnalité» reste tout de même dans un droit fil de la culture traditionnelle (Dedy, 1983) dont des jeunes se démarquent par leur côté iconoclaste.

La musique de marge sort des sentiers battus tant par le contenu des chansons que par la danse liée. Cette perspective endogène vise à mettre en exergue des réalités locales tout en exprimant un refus d'adhésion à des processus de mondialisation. Les thèmes et les paroles de cette musique constituent en soi un rejet de la langue de bois et de la courtoisie. Ces différentes prises de position génèrent tout de même un sentiment populaire d'estime de ces jeunes auteurs et compositeurs. Tout ceci participe à la valorisation du jeune de la marge grâce à l'appropriation de ce sentiment positif. De



plus, comme source de revenu supplémentaire, les droits d'auteur aident aussi les créateurs.

### 6.3.2 Critiquer la société dans les chansons

Par leur musique de marge, les jeunes désœuvrés développent un lexique imagé et une satire sociale sur cette toile. La critique mutuelle de la conduite sexuelle entre genres et la volonté de mettre à nu l'image de soi des jeunes en crise constituent un aspect de la satire. L'autre aspect réside dans la volonté des jeunes de construire un nouveau profil moral de la société globale. Cette entreprise est menée par les différents groupes musicaux des jeunes. C'est ce qui va être présenté maintenant.

Les garçons, de leur côté, soulignent l'esprit de lucre de certaines jeunes filles qui se méconduisent à la quête du meilleur pourvoyeur financier. Ils incorporent dans leurs compositions des thèmes récents tels la critique du partenariat sexuel multiple, qui est un comportement à haut risque pour le Sida (groupe Poussins Chocs et leur chanson *Natou*<sup>46</sup>). Cette maladie est chantée comme "l'épée de Damoclès suspendue sur la tête de partisans d'une sexualité non-rangée". Le groupe L'enfant Yodé s'attèle surtout à la critique de l'infidélité et des "dérives féminines" dans la gestion du budget alimentaire familial, en vue de rapports conjugaux plus harmonieux.

La réplique musicale des jeunes filles constitue l'autre pendant du dialogue relatif aux réalités sociales du genre. Celles-ci traitent les garçons de "coureurs de jupons qui fuient souvent leurs responsabilités" (groupe musical Les Copines). Par ailleurs, elles trouvent aussi des mots "justes" pour compatir et apaiser la peine de leurs congénères déçues par des amants frivoles: "[...] eh, la *go*<sup>47</sup>, est-ce que les garçons sont finis, oublie ça et change [...]!". Cette thématique prend nécessairement racine dans le contexte culturel et socio-économique de leurs expériences quotidiennes. En effet,

---

<sup>46</sup> Diminutif de Nathalie, symbole de fille rurale qui arrive à Abidjan où elle est prise aux pièges de multiples séducteurs qui lui font faire des "enfants clairs, blancs et noirs sans papa"; ses "illusions" disparaissent.

<sup>47</sup> Terme désignant une jeune fille, dans le langage de marge des jeunes.

des statistiques établissent que les jeunes Abidjanais des deux sexes, de 15 à 24 ans par exemple, possèdent en moyenne trois partenaires sexuels (USAID, CNLS, 1993).

Cette critique mutuelle surgit en vue d'un changement des comportements. Le rejet du partenariat sexuel multiple conduirait, à long terme, à la mise en place de structures familiales saines et à leur consolidation. Prise dans cette structure dialogique par exemple, la musique des jeunes promeut un discours de transparence et de purification éthique dans la crise. Il détermine un espace pour un rapprochement positif des sexes en vue d'une "procréation sociale" au sens d'une régulation éventuelle des structures familiales en mutation. Ces enjeux éthiques majeurs de la société génèrent pour ces jeunes une perception positive. C'est le lieu d'une reconnaissance sociale qui renforce l'estime de soi et du groupe. Pour mieux soutenir cette perception positive, la critique reste aussi réflexive.

En effet, la musique des jeunes tend à soutenir leur élan d'autodidaxie. Ce soutien passe par les rapports parents et enfants pour toucher à la conduite à tenir, tant en classe scolaire que dans le milieu de la débrouillardise. Entre autres tendances, le groupe Les Conseillers s'est centré surtout sur cette option: "écoutez vos parents... pour réussir à l'école... avoir du travail... avoir une famille". De cette approche générale, Les conseillers dénoncent l'élève *cabri-mort*, celui qui se dit n'avoir plus rien à gagner, celui à la cause perdue et qui, de ce fait, épouse l'indiscipline. Le *cabri-mort* est un symbole avec lequel aiment jouer certains élèves que critiquent Les conseillers en les exhortant à un examen de conscience: "tu envoies une lettre à ton père comme quoi tu as des problèmes... quand tu reçois le mandat, tu te soucies de rien... tes *gazoils*<sup>48</sup> sont relancés... quand tu es moisi<sup>49</sup> tu vas dans la classe pour aller voler les livres des autres et les vendre... tout ça c'est pas bon !". Les "chants éducateurs" ne portent pas que sur ces individus de l'entrée mais aussi sur ceux du dedans de la marge.

---

<sup>48</sup> Dans les codes de communication des jeunes, *gazoil* désigne les multiples sorties à caractère alcoolique ou sexuel souvent. C'est en référence au carburant des automobiles.

<sup>49</sup> Être moisi, c'est être sans le moindre cent, sans argent, dans le langage de marge des jeunes.

Le PDG des *namas* témoigne de la tendance thématique musicale qui traite des conditions d'exercice des petits métiers. La question de la défense du territoire transparait ainsi dans son chant relatant ses remarques à un collègue: "*Kpakito* laisse le *nama*, c'est mon *gnadé*. C'est pas la peine de courir sur le *gnadé* des gens, toi-même tu sais que les parkings sont partagés ici oh!... *Kpakito* ton *gnadé* s'en va!...". Le lexique juvénile intègre *nama* pour désigner voiture et le pionnier ou doyen des gardiens de voitures est le PDG. Il demande donc à son camarade, son collègue (*Kpakito*, selon leur jargon) de ne pas empiéter sur son territoire, de ne pas toucher à sa source de revenu, à sa prise (*gnadé*). Ce collègue (*Kpakito*) qui tenait aussi à la surveillance de la "prise" (voiture) du PDG, se voit frustré des frais de surveillance de celle qu'il gardait en premier avec le départ inattendu du propriétaire. C'est ce que lui fait savoir PDG par: "*Kpakito* ton *gnadé* s'en va!...". En clair, PDG lui signifie qu'"en voulant trop gagner on perd".

PDG vante aussi les mérites de Relava qui ne "considère pas les draps" (honte, ennui, selon leur langage) parce qu'"elle joy les *namas* devant les Finances" (immeuble). Relava est presque unique à "joy" (*parker* et surveiller) malgré des obstacles, c'est donc un exemple de courage à suivre selon le PDG. Cet idéal de courage est prôné aussi par les Prolétaires qui chantent: "petit à petit ooh ouh ouh l'oiseau fait son nid... que vous soyez boucher... vendeur de *garba* [semoule de manioc] ... apprenti... plombier...". Cette vision nous renvoie aux valeurs de patience et de persévérance comme facteurs de différenciation interindividuelle. Cette dimension éducative participe à asseoir un prestige (lié à une "haute conscience" que ces jeunes ont de leur situation) qui influence positivement leur moral et leur perception de soi.

Le niveau général de critique porte sur le mensonge et le parasitisme social créés par la crise sociale et économique. La vie quotidienne des Abidjanais est tissée sur un fond de chômage croissant, qui pousse des individus à vivre comme des parasites sociaux. Ils font croire à des proches qu'ils travaillent au centre-ville où ils se rendent chaque matin, alors qu'en réalité ils n'ont pas d'emploi. C'est peut-être pour eux une façon de se faire un certain crédit social sensiblement constructeur ou renforceur

d'estime de soi. Cette théâtralisation sociale du mensonge qui est désignée par les expressions "jouer au coco intellectuel, spirituel ou régional", rejoint le thème de la bande dessinée sénégalaise de Goorgoolou et Serigne Maramoko Guissané qui se débrouillent pour nourrir leur famille (Fons, 1992; Roberts, 1995). Cette ruse qui leur octroie un acte indu de solidarité parentale repose sur des dérives morales que combattent les jeunes par leur musique satirique. Avec *Les Potes de la Rue* ce niveau de critique intègre le "tribalisme qui n'est pas bon et qu'il faut lutter contre les préjugés interethniques". Au passage, ils écorchent aussi l'effervescence religieuse sectaire.

La musique de la marge devient pour ses auteurs un lieu d'expression de leur souci de reconfigurer et de protéger des valeurs centrales. Celles-ci appartiennent au système socioculturel de base et le milieu urbain tend à les diluer au niveau des rapports interpersonnels des Abidjanais. Sous ce rapport, la thématique musicale tend à éveiller à la solidarité et à la convivialité dans le contexte de crise, tout en dénonçant le parasitisme social, le partenariat sexuel multiple et certains préjugés sociaux interethniques. Par une peinture sans fard de la réalité sociale quotidienne, de leurs propres conditions de vie, ces jeunes produisent un art musical qui reste le reflet de l'environnement social, économique.

## **6.4 La langue de la rue**

Ce niveau de communication élaborée par des jeunes de la marge indique un sous-ensemble important du lexique en dehors de l'usage courant du français. Ce sont des pratiques langagières par lesquelles les jeunes opposent sans cesse à la culture officielle une contre-culture vigoureuse. La tradition lexicographique (par les dictionnaires) reste très peu encline pour le moment à conserver les nouveaux mots des jeunes (Walter, 1982). Je vais m'atteler à montrer que les nouvelles pratiques langagières sont d'abord le reflet d'un contexte social et culturel favorisant, un contexte multiethnique. J'expliquerai ensuite qu'elles répondent à un souci de camouflage et de différenciation entre le centre et la marge.

### 6.4.1 Un contexte social et culturel favorisant

Le pluralisme ethnique local, imposant et justifiant un pluralisme linguistique, se double de la diversité culturelle négro-africaine immigrante. Le tout crée un contexte favorable à l'hybridation des codes et des symboles, soutenue par un contexte ouvrier historique et colonial. Les jeunes n'hésitent pas à intégrer le lexique traditionnel dans leur projet de recherche de prestige, comme nous le verrons dans la suite.

En s'en tenant à l'aspect lexical qui semble le plus riche, il ressort que le français non conventionnel puise, en synchronie, à trois sources principales: les marges internes du français liées au vocabulaire du contexte ouvrier colonial, français tirailleur, simple, d'un côté, et les systèmes linguistiques autres que le français, ceux négro-africains (langues étrangères), de l'autre. À ces deux niveaux s'ajoute celui d'un possible changement de mots du fonds commun sémantique du français général, sur la base des expériences quotidiennes.

Une perspective d'"indigénisation" de la langue française s'est initiée depuis le contexte colonial. En effet, l'exigence de communication sur les chantiers de travail, entre les ouvriers, les contremaîtres et leurs patrons permit l'émergence d'un autre type de langage. Les ouvriers totalement analphabètes s'ouvraient au français par des mécanismes de dérivation linguistique générés par les patrons français. Ce langage que l'on taxe de "français simple", de "français tirailleur", ou de "français petit-nègre" à la suite de Delafosse, s'établit comme la toile de fond de la dérive du français en Côte d'Ivoire, par exemple. Ce français connaît un développement extraordinaire à Abidjan, qui a attiré toutes les communautés de l'Afrique de l'ouest principalement.

Des quatre aires culturelles<sup>50</sup> composant la société ivoirienne, une soixantaine d'ethnies interagissent, fondamentalement. Elles fournissent les "langues du substrat" dont l'interférence avec le français (langue officielle) participe au renforcement du français petit-nègre. Le tout paraît une sorte de pidgin en voie de constitution. Cette

---

<sup>50</sup> Ce sont les aires culturelles Akan, Krou, Mandé et Gur ou voltaïque.

structuration d'un langage sur la base d'une structuration de la société (Benveniste, 1974) reste encore très instable dans la situation actuelle. À ce propos, des spécialistes soutiennent que plus d'un locuteur mis en situation produirait plus d'une variété de ce langage. Cependant, une grande tendance se dessine. Les mêmes spécialistes voient là la langue maternelle de populations analphabètes apprenant le français sur le tard. Les enfants nés dans ces familles l'apprennent et l'adoptent, à moins d'aller à l'école suffisamment. Par ailleurs, Abidjan, comme cosmopolite (Zanou et Aka, 1994), renvoie à un *meltingpot* populaire qui comprend près de 50% d'Ouest-Africains pour 50% d'Ivoiriens. Ce sont des communautés qui devaient parler entre elles au départ alors que ce sont des analphabètes qui immigraient à Abidjan. C'est dans un tel contexte que les jeunes se créolisent sur la base de leurs expériences quotidiennes.

Les jeunes en dérive adhèrent à ce qui peut satisfaire et donner un sens à leur quotidienneté. Ils créent aussi pour faire de la différence. Un niveau de construction de cette différence se situe dans le fond commun sémantique du français général. Mamba (déjà cité) dira : "Nous c'est avec des mots français en général, c'est ça on transforme; bon, y'en a créé par nous-mêmes, on mélange, bon, ceux qui comprennent les codes, ils peuvent savoir ce qu'on dit [...]". À ce propos, Bambis (cité plus haut) relève :

[...] façon nous on parle, c'est lié à notre galère; tous nos problèmes tout ça là, ça sort dans notre façon de parler. Mais c'est des mots français on transforme aussi. Si je te dis: à 18h on déboîte, ça veut dire à 18h, on rentre à la maison, tu vois? [...] dans la rue, on a notre façon de parler [...].

Par la notion de code qui ressort ici, l'on entrevoit comment ce langage de rue est avant tout celui de mots de passe pouvant servir même dans la circulation de la drogue, selon certains spécialistes. C'est donc un niveau de camouflage, comme nous le verrons plus loin.

Des considérations historique, multiethnique et expérientielle qui précèdent, l'on admet que nous faisons face à un *argo* qui utilise la syntaxe française avec des mots empruntés aux langues nationales et des mots français. Des mots peuvent avoir une

double racine, traditionnelle et française comme cela apparaîtra dans la suite. L'ingénierie des jeunes tant dans le lexique que dans la phonétique, voilà ce qui leur confère un prestige recherché, source de recentrage social.

#### **6.4.2 Un lieu de camouflage et de différenciation entre centre et marge**

Tout le monde, y compris les jeunes eux-mêmes, donne le nom de *nouchi* aux pratiques langagières de la marge juvénile. Il ne s'agit pas ici de langue vernaculaire ou de dialecte, mais d'un argot, soit un véritable écart à la norme, un déplacement et un renversement des mots. Ce français non conventionnel paraît un langage plus ou moins enclavé où se nichent les codes ou le "secret partagé" des jeunes de la marge. C'est ce que des témoignages vont corroborer maintenant.

Dans le registre de déplacement de mots, les jeunes mettent à profit le mot "parent" pour s'identifier couramment entre eux. Cette appellation de "parent", que les jeunes ont prise pour se nommer les uns les autres, a réussi à supplanter leurs noms personnels comme marqueurs d'identité individuelle (Bourdieu, 1987). L'appellation de "parent" est de mise en toute circonstance chez beaucoup d'entre eux, car une autre forme de subsistance veut que "chacun doit être parent de l'autre". Sur ce plan, l'on retient que toute nomination, tout statut impose des droits et des devoirs. De ce point de vue, chaque "parent" se trouve dans l'obligation de répondre à l'exigence des devoirs relatifs à ce statut (Houis, 1974). C'est une forme de culture de la solidarité, de la convivialité par exemple, et qui échappe de façon générale au centre politico-social. Cette perspective de camouflage ou de différenciation entre centre et marge demeure en réalité un abri du sens caché selon les circonstances.

Pour Mamba et Zodo (loubards cités un peu plus haut), cette forme de communication entre adeptes permet parfois "d'être absent en étant présent" : "on n'a pas besoin de se retirer pour faire des confidences [...]". Pour eux, l'absence réside dans le fait de ne pas être compris par des non-initiés, des "indésirables" malgré leur présence près d'éventuels locuteurs initiés. Sur cette base, Mamba et Zodo évoquent une histoire de la veille pour le besoin de ma recherche : "[...] on a maniéré [...] alors

on est allé dans les *poki* et on s'est *ajailli* [...] [paroles de Mamba] ... mais fallait *maniérer* fort, j'étais avec la *corobabi*... tu sais que les *poki* c'est pour moi [réponse de Zodo]". "*Maniérer*" indique ici tous les gestes faits à la porte de Zodo pour l'inviter à aller boire de la bière Guinness, dénommée "*poki*" ici. Par cette prise d'alcool, c'est l'état de joie qui est atteint, ce qui se lit à travers "on s'est *ajailli*". Ce rapport donne des regrets à Zodo qui dit qu'il fallait insister à *maniérer* sur sa porte car il était en compagnie d'une amie (la "*corobabi*"). Il rappelle même à Mamba son faible pour la Guinness par : "tu sais que les *poki* c'est pour moi".

Visiblement, la racine de "*maniérer*" reste "manière" pendant que "*ajailli*" émerge de "joie". Il y a un mouvement de renversement des sons, de nouveaux profils donnés aux mots dans cette forme de communication interstitielle. Cette option est corroborée par Zaïbo quand il relate ainsi les mots et le contenu de son "approche" qui fut un échec auprès d'une fille :

[...] c'était à Daloa, quand je suis arrivé, devant la boîte [de nuit], y avait les "agbolos, adigba, agbolozahi" [trois mots pour désigner des loubards qui gardaient l'entrée de la boîte] [...] petit seir, viens on va sévoir, allons dans mon guetho, la go est sapée, en haut en bas [...] je l'ai fêté que je suis un groto, démaroir, billet gbo, jetonneir, pdg, [...] la go m'a dindin: je m'en fous de toi!

La correspondance lexicale se définit ainsi :

- *petit seir* : petite soeur, qui est générique de fille ici, celle qu'il aborde;
- viens on va *sévoir* : viens pour un entretien;
- dans mon *guetho* : dans sa zone à lui, loin des yeux indiscrets;
- la *go* est *sapée* : la fille, celle qu'il dénomme petite soeur, est très bien habillée;
- en haut en bas : de haut en bas, elle est habillée avec élégance;
- je l'ai *fêté* : je l'impressionne, par le mensonge;
- *groto* (gros bonnet), *démaroir* (dynamique, généreux, serviable), billet *gbo* (porteur de billets de banque), *jetonneir* (faiseur de dons en petite monnaie), pdg (président directeur général);
- la *go* m'a *dindin*, je m'en fous de toi : la fille l'a repoussé, s'est moqué de lui: je m'en fous de toi. En résumé, en traduction libre : malgré tout son mensonge, ses stratagèmes, Zaïbo est refusé par la fille; il n'a pas eu gain de cause.



En faisant ce “compte-rendu” en public à un collègue, Zaibo est sûr de n’être compris que par son collègue laissant les “gens ordinaires” dans l’ignorance. Dans les citations précédentes, le *nouchi* témoigne de l’ensemble des usages communs qui permet aux jeunes en difficulté de se reconnaître tout en étant incompris des autres. C’est de cette façon que ces locuteurs se procurent de la “satisfaction”, du “plaisir” dans la différenciation possible. Quoi qu’il en soit, la création de ces jeunes restera encore loin des dictionnaires. Ceux-ci, entraînés par le poids de la tradition lexicographique, sont plus souvent enclins à conserver des mots inutiles qu’à enregistrer de nouveaux.

Les usages langagiers des jeunes peuvent-ils enrichir le français commun dans lequel ils prennent en partie racine? Le *nouchi*, aux mots à coloration locale et internationale, sert avant tout au soutien moral et psychologique de ses usagers. C’est un moyen de différenciation interindividuelle dans le rapport de la marge au centre.

Par leurs pratiques à tendance positive, les jeunes de la marge font une tentative de remise en question de la rigidité de l’ordre collectif. Leurs pratiques quotidiennes ou leurs nouveaux modes de vie initient une réouverture de cet ordre collectif, du centre social pour l’inscription d’autres possibles. Oyoro ne dit-il pas plus haut que “[...] le lendemain, ils deviennent plus doux [...]”. Notre impuissance se trouve toujours renouvelée face à des problèmes inattendus puisque l’on assiste inévitablement à une réaction créatrice vue comme l’éventuelle solution. Il apparaît une sorte de tension entre un “royaume de grands référents” et “la grande mobilité des situations concrètes”<sup>51</sup>.

L’élaboration des pratiques positives milite avant tout en faveur d’une tentative de protection, de renouvellement du profil de vie en dérive. Par celles-ci se dessine une volonté de construire ou de reconstruire une identité. En effet, elles spécifient ces catégories de jeunes dans les rapports interpersonnels. Le projet de donner du sens à la quotidienneté s’accompagne aussi de celui de faire de la différence. Celle-ci est à la

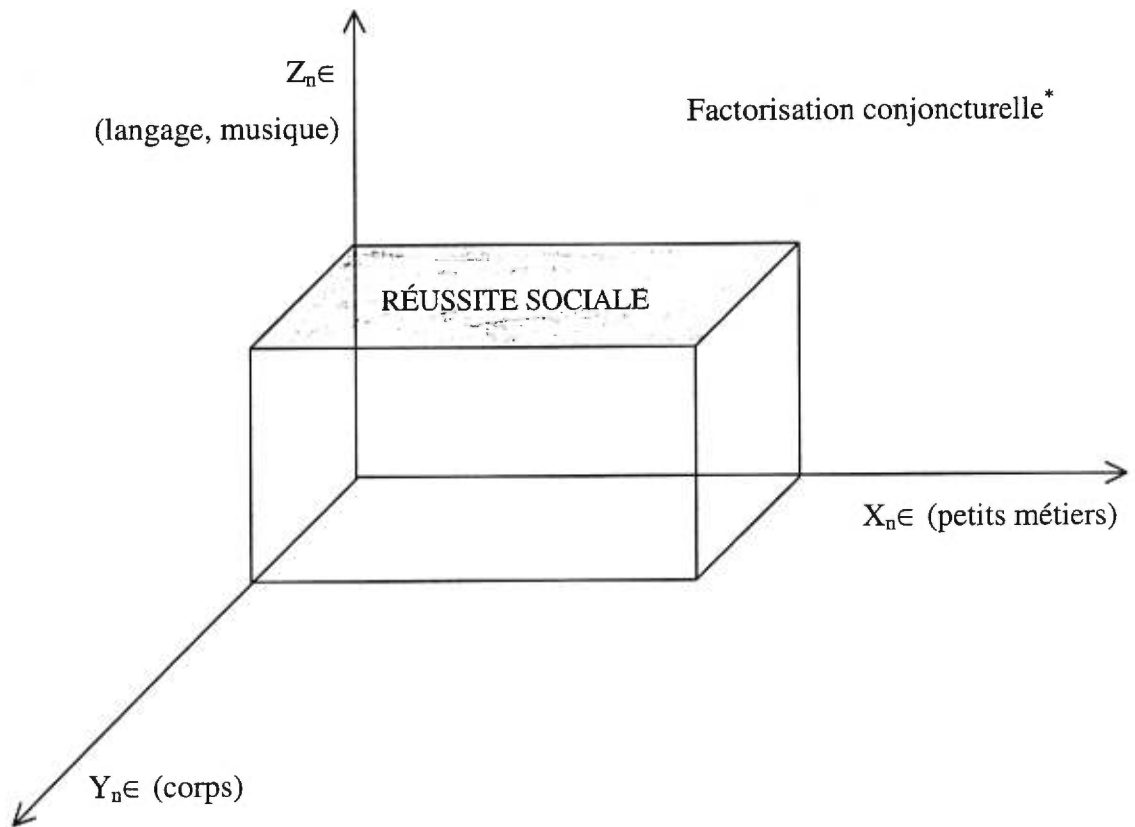
---

<sup>51</sup> Expression de Paul Ricœur lors de sa conférence publique à l’université de Montréal, novembre 1999.

fois implicite et explicite et même, ni implicite, ni explicite. L'impact positif sur le système familial se complète par les retombées sur les niveaux de relations entre enfants et enfants ainsi qu'entre parents et enfants. Dans l'appropriation et la maximisation des composantes du capital culturel élaboré par les jeunes naît une spécialisation des sous-groupes: la capitalisation du corps revient plus aux loubards qu'à tout autre groupe de jeunes. Les plus jeunes et moins nantis physiquement s'affectent aux petits boulots pendant que la musique et le langage créolisé se posent comme espace de capitalisation commune pour tous les sous-groupes, même si certains s'y refusent (comme nous le verrons dans le chapitre 7).

Malgré la précarité des approches stratégiques de ces jeunes, un sentiment de valorisation et de responsabilité émerge pour eux. Ils tentent donc de prendre une part active à la recherche de solutions à leurs difficultés quotidiennes. Ils le font à partir de leurs potentialités propres et de celles de leur milieu de vie, l'écologie urbaine. Le pouvoir de gestion des relations interpersonnelles augmente mais ce n'est pas dans le sens d'une simple quête d'assistanat. Les différents groupes ou sous-groupes sont révélateurs de leur capacité à diversifier les pratiques en vue d'un meilleur cadrage de la diversité sociale et économique urbaine. Les petits boulots ou petits métiers semblent parfaitement intégrés aux systèmes socio-économiques urbains africains, nécessaires à leur fonctionnement et produits par eux. C'est un élan vers la petite entreprise qui participerait à la créativité de la société globale. Par ailleurs, l'identification des niveaux de différenciation interindividuelle s'impose maintenant.

**Figure 8: Facteurs favorisant de sortie de la marge**



Remarque : Dans la quête de sortie de la marge, dans la conjugaison des facteurs, le primat irait au petit métier; et c'est en cela que la sortie paraît plus discriminatoire que la dérive.

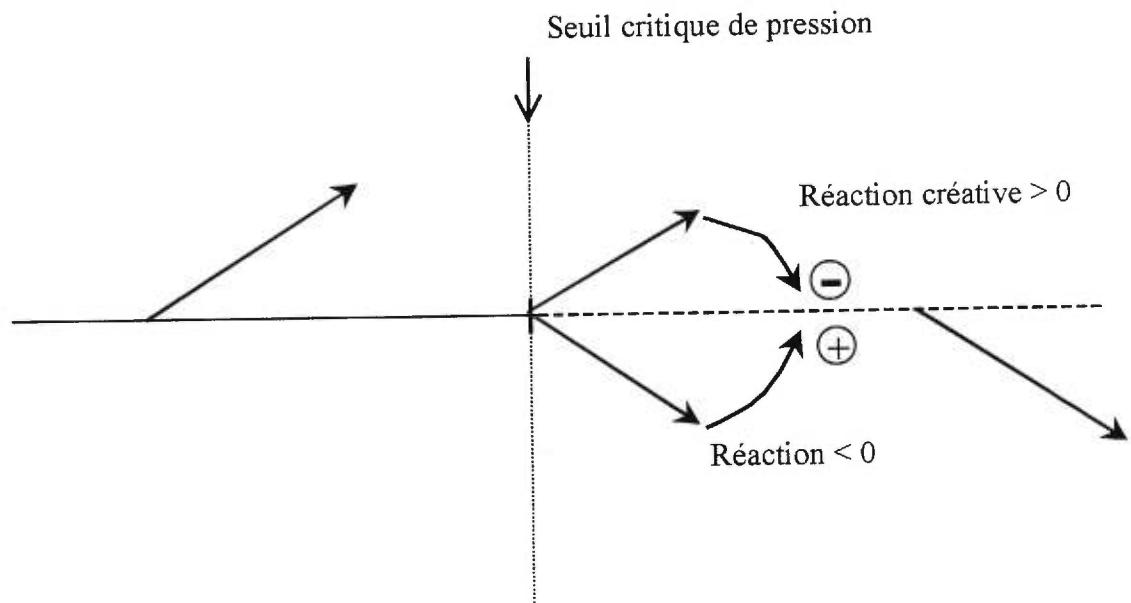
\* Tout facteur qui vient renforcer l'effet des  $X_n$ ,  $Y_n$ ,  $Z_n$  (dons, solidarité).

## **Chapitre 7 : Des différences entre des jeunes en quête de réussite sociale**

Cette partie de l'analyse établit un espace d'expérience personnelle et de rapport au monde. C'est un lieu d'articulation de l'individuel au collectif d'où surgit une sorte de tension créative. Je traiterai aussi des paradoxes, dans la mesure où des stratégies supposées concourir à la sortie de la marge mènent parfois à l'emprisonnement. Nous sommes face à un jeu de contrastes et de différences. Malgré les tensions, s'établit finalement une complémentarité toujours relative à l'implication mutuelle entre individu et société. Le jeune peut anticiper et prolonger des événements (se référer au discours du jeune Oyoro sur la drogue). Selon le sens qui leur est affecté, ces événements appellent des réactions qui les supplantent en importance. La façon de vivre les événements va donc être déterminante.

L'expérience de Diom dans la sphère familiale et les solutions positives développées dans le chapitre 6 permettent d'établir la problématique d'un seuil critique de pression. En deçà de ce seuil, la quête de correction de vie reste toujours significative (les jeunes de l'entrée n'ont généralement pas recours aux soutiens marginales) alors qu'au-delà, elle semble disparaître. Ce seuil critique de pression s'établit exclusivement sur le déclassement scolaire ou l'extinction du projet initial de vie et sur la perte de la source fondamentale de soutien. De ces points de rupture une réaction émerge, tendant à être positive, toutes autres choses égales par ailleurs. Car, c'est bien de cet ailleurs que surgissent des facteurs de renforcement.

Figure 9 : Seuil critique de pression



## 7.1 Comment on s'en sort

À travers l'extinction du projet initial de vie et l'entrée dans la marge, la dépossession primaire déboucherait sur la dépossession secondaire, entendons l'abandon des codes de la marge. Les facteurs de différenciation, en termes de stratégies additionnelles, émergent au sein même d'une tendance commune de débrouillardise. En plus, chaque tendance constitue un contexte spécifique qui impose et justifie une négociation particulière pour chaque jeune. Chaque négociation a ses effets qui, à leur tour, appellent des réajustements. La quête de la réussite sociale semble un mouvement de perpétuelle construction ou de reconstruction.

### 7.1.1 De la gestion du deuil social

Chez des jeunes, les sources de dynamique ou les motivations tiennent certes aux conditions de contexte, aux contingences du milieu urbain, mais essentiellement au profil d'un projet initial de vie. L'extinction de ce projet initial va conduire à l'élaboration d'une nouvelle stratégie pour pallier le deuil social (Daviau, 1994). La mutation serait alors le passage d'un état de "sinistré" à celui de "fertilisé".

Selon Daviau (*ibid.*), ce deuil devrait être une "source d'enrichissement" pour la victime. L'échec social favoriserait l'émergence d'une alternative qui serait un petit métier au rôle déterminant dans les rapports du jeune à lui-même et aux autres. Face à l'extinction du profil initial ou d'une attente principale de vie, au moins deux attitudes sont observées. L'entrée dans la créativité et l'adoption d'un état de passivité restent les deux lignes minimales réactives de base. La séquence analytique des solutions marginales exprimera la portée de la passivité. L'horizon créatif, quant à lui, reste corrélatif d'un certain nombre de facteurs.

Selon l'analyse faite plus haut, le jeune est d'autant plus enclin à relever le défi de la perte sociale que le projet initial de vie porte une signature consensuelle, notamment lorsque ce projet est à la fois son choix et celui de ses parents. En cas de signature personnelle du projet par le jeune, celui-ci se dit "blessé" mais "pas vaincu". Il

cherche alors une voie positive de correction en vue d'une réhabilitation aux yeux des parents et de lui-même. La voie en question indique l'entrée dans une tendance de résistance ou de recherche de survie. Selon ce profil, la tendance semble positive ou créative. Cependant, l'entrée dans la recherche de survie est un moment de différenciation interindividuelle à plus d'un titre.

Composer avec des relations interpersonnelles se présente comme une source d'aide habituelle. La gestion des relations interpersonnelles est donc primordiale. Zabo (24 ans, gardien de voitures) dévoile : "Moi, j'aime fréquenter les gens qui sont sérieux, qui travaillent et qui ne sont pas bandits, qui ne sont pas vagabonds, voilà. Parce que ce sont des personnes plus âgées que moi qui me donnent des conseils. Fais ça, ne fais pas ça". Dans cette optique, le collectif de réponse soutient qu'"il faut fréquenter aussi d'autres personnes qui pourront vous aider un jour dans la vie". Cette option structurait aussi la position de jeunes étudiant(e)s de l'université de Cocody, à Abidjan (Bahi, 1989). Le recours des jeunes à leurs pairs semble évident pour résoudre les difficultés rencontrées ou pour la correction du profil de vie. Sey D. (gardien de voitures, niveau 4<sup>e</sup> année primaire, 19 ans) abonde en ce sens: "[...] j'ai décidé de venir vivre avec les camarades [...] c'est eux-mêmes qui m'ont conseillé à venir garder les voitures". Tout en louant l'esprit de groupe qu'exprime cette colocation, Fiko (adulte fonctionnaire et ancien de la marge) souligne l'importance de l'estime de soi dans l'accès aux petits boulots. D'ailleurs, il évoque au passage le geste de la "dame qui le fit engager un matin dans le service qui fait de lui un fonctionnaire aujourd'hui".

Pour lui, l'estime de soi peut déterminer l'attitude du jeune en difficulté devant des possibilités de survie. Psychologiquement, l'estime de soi est un héritage que l'on reçoit des parents. Chez l'enfant, une fois reçue, cette estime ne saurait tarir. Du degré d'investissement de l'estime de soi dépendrait l'aptitude de l'individu à se surestimer en des circonstances exigeant une adaptation. Beaucoup de jeunes en dérive finissent par identifier la surestime de soi comme un obstacle dans le domaine de recherche de survie qui est le leur. À cet écueil, ils proposent une cure de dépossession ou de désidentification en s'appréciant à leur juste valeur. Pour ces

jeunes, cette cure est simple à faire : “ reconnaître qu’il n’y a pas de sales petits boulots et se mettre ça dans la tête, c’est tout! ”. Cette reconversion souhaitée de la perception des petits métiers touche aussi à l’éthique de vie, à la morale individuelle et sociale. Ces dimensions participent à la différenciation entre les jeunes quant aux voies de recherche pour quitter la marge.

L’éventuel déficit éducatif aux niveaux familial, ou communautaire se compenserait au cœur même des expériences plus ou moins déstructurantes de la vie de marge. Beaucoup de jeunes, à l’instar de Dany (cireur, 19 ans), s’orientent aussi vers ce qui peut être vu comme une manière de s’éduquer soi-même en rapport avec des expériences quotidiennes :

Il se trouve que moi-même, je m’éduque maintenant. Je sais ce qui est bien et ce qui n’est pas. Avec ma situation actuelle je ne peux pas faire des choses bizarres. Je ne peux même pas voler. Je ne peux pas, ce qui est sûr prendre quelque chose qui ne m’appartient pas. C’est sérieux !

Ces propos reflètent ceux de la plupart des individus de la sortie. Référence-témoin de la marge d’aujourd’hui, ce groupe préfigurateur évalue ses propres acquis moraux *a posteriori*. Evy (ex-membre de gang de Treichville, 45 ans) l’exprime en ces termes :

Cette phase-là, ça nous a donné des conseils seulement; voilà, ça nous a donné des conseils pour pouvoir vivre, pour voir notre avenir qui est devant nous; pour voir ce qu’on a fait aussi, bon, et ce qui vient. Donc c’est pour cela on a récolté comme des conseils, comme des leçons et tout cela.

La descente “aux enfers de la marge” lègue une certaine prise de conscience pour un renouvellement positif des attentes de vie. À défaut d’acquis matériels suffisants, l’on s’accrocherait aux aspects moraux et abstraits. En touchant aux frontières extrêmes de la dépossession primaire et en accédant aux solutions marginales de résistance, Evy hérite aujourd’hui d’un comportement de “sagesse”. L’aptitude à tirer des leçons positives, de la connaissance à partir d’expériences plus ou moins déstructurantes, constitue un niveau fondamental différenciateur. En effet, tous n’arrivent pas à cette identification, à cet acquis. Nous avons vu que les “tests” ou “épreuves” d’honnêteté



subis par les gardiens de voitures mènent ultimement à un éveil de bonne conduite. Celle-ci a comme attributs essentiels le respect, la politesse et la gentillesse.

Pour la plupart d'entre eux, les valeurs ci-dessus ne sont pas reçues dans leur éducation familiale (manquée). Cette déconnexion sociale, qui s'appuie sur une dérive précoce, fonde parfois la lacune. Cependant, des jeunes redécouvrent ces valeurs-là grâce à leur impact social positif. Celui-ci renvoie, par exemple, à l'obtention du permis de conduite sur un fond de "gentillesse, politesse et de constance comportementale". Les plus anciens du "dedans" (plan horizontal), formalisent cela en conseils pour les nouveaux du dedans, en stratégie d'obtention de privilèges et de recherche de sortie de la marge. À ce niveau, l'effet attendu ne serait pas automatique dans la mesure où le facteur corrélatif, l'éveil de compassion, dépend des individus du "centre social".

Cette perspective de gestion des valeurs transparait du discours de Oyoro. Apparaît alors une culture que je nomme "culture de tête-à-queue" c'est-à-dire de perspectives renversées. Des valeurs avant tout tributaires de l'éducation familiale c'est-à-dire la "base", se découvrent ici par le "haut" dans l'expérience de la rue. Cette sorte d'alchimie mentale exprime un mode d'abandon des codes de la marge. Cette dépossession secondaire menant à une réidentification, à un possible recentrage social, constitue donc une culture passerelle, palliative, une culture de pont pour ses auteurs.

Finalement, la gestion du deuil social repose généralement sur l'inscription dans une tendance positive. Seule cette tendance mène le jeune en dérive aux possibilités d'aide que représentent des individus du centre. Par ces possibilités, le jeune utilise les relations interpersonnelles dans sa quête de survie. Restent alors en attente les privilèges de l'humanisme et de l'honneur. En tant que produits de la réussite sociale et matérielle, ils sont vus comme des valeurs éminentes reconnues par le sens commun. Le profil du groupe d'appartenance et l'aptitude à une prise de conscience positive face aux difficultés, constituent des facteurs favorisant de la réussite sociale.

Ce niveau de conscience configure la volonté individuelle, ciment de toute différenciation interindividuelle.

### 7.1.2 Une affaire de volonté?

À l'analyse des discours, la présence d'un "royaume de grands référents" trame les explications de la plupart des jeunes. Le volet écologique de la démarche de cette étude anticipe cela. Comprenant surtout une dimension sociale et culturelle à côté d'un aspect matériel, le cadre écologique semble précontraindre le niveau des expériences des jeunes. Cependant, l'ordre de la parole qui paraît lier l'écologique et les expériences de dérive, révèle aussi un niveau "préécologique" transcendant. Celui-ci renvoie à l'existence d'une certaine carte de visite prénatale dont le contenu participerait indirectement à la recherche du succès social.

Une différenciation des jeunes s'impose à travers la difficile harmonisation des univers symboliques, des rapports sociaux et de la culture matérielle. Une tendance du témoignage des jeunes est qu'"il y a des choses qui sont faites sans être voulues et d'autres qui sont voulues sans pouvoir se concrétiser". Les "facteurs lourds" d'ordre personnel, voire contextuel, semblent un repère de la destinée. Ces facteurs agissent en particulier sur les prégroupements socioprofessionnels. Demeurent aussi des phénomènes analogues qui se produisent par rapport aux virtualités de développement culturel et politique (Bourdieu, 1980 : 98). Ces données surgissent en aval des expériences de vie.

L'on admet en général que le processus de socialisation des sujets humains donne leur efficacité aux modèles de référence. Par ce processus, il faudrait entendre la manière dont les membres d'une collectivité assimilent les modèles de leur société et en font leurs règles de vie personnelles. Dans ce cadre, les modèles culturels présenteraient ce caractère essentiel de n'être pas inscrits à la naissance dans l'organisme biologique de l'être humain (Rocher, 1974); ils ne seraient donc pas transmis héréditairement d'une génération à l'autre. Chaque nouvelle génération aurait à apprendre les modèles de la société dans laquelle elle s'inscrit. Ainsi les

normes sociales sont-elles intériorisées, incorporées à la personnalité psychique pour en devenir partie intégrante.

Cependant, au regard des témoignages sur les enfants à statut exceptionnel relatés plus haut, l'on note des virtualités qui s'expriment ou s'épanouissent en très bas âge, dépassant le façonnement social. Pouvons-nous parler d'une marge en soi, d'un niveau de la personnalité psychique ou spirituelle? Le cadrage du rapport de l'individuel aux biographies sociales, à la typification sociale, pourrait-il permettre le questionnement de la volonté, de la motivation, tel que mentionné par des jeunes en difficulté, c'est-à-dire comme précontrainte innée? En d'autres termes, y aurait-il un *a priori* biographique biosocial? Pourrait-on le taxer de transcendantal dans la mesure où il serait en rapport à l'ancêtre, à un ancêtre qui revient en vie terrestre, empruntant un nouveau corps ? Le corps serait-il alors un véhicule changeable dans le temps par l'esprit de l'ancêtre ?

Le nom qui se réfère à l'ancêtre, comme le soutient la tradition bété<sup>52</sup>, laisse présager le "programme adaptateur" de l'individu qui naît. Des dispositifs transcendantsaux imposeraient aux parents la façon de socialiser l'enfant par discrimination. Sur l'arrière-fond de cette "biographie transcendantale" les catégories d'enfants exceptionnels sont ainsi reconnues. Dans cette optique, un troisième enfant, dans l'ordre des naissances chez une mère, a un statut exceptionnel autant chez le Baoulé<sup>53</sup> (Guerin, 1974) que chez le Bété. Il en serait de même pour les jumeaux (jumelles) avec les faveurs communautaires allant à celui ou celle ayant la "plus grande polarité positive". Ce niveau des enfants à statut exceptionnel semble révélateur de dispositifs prénataux. Prenant à témoin l'exemple de certains d'entre eux dans la débrouillardise, Max Gued (cité plus haut) avance : " Entre nous, y'en a on peut dire ils sont bien nés, ouais, on peut penser ça. Petite chose ils font, pour eux ça sort [ils réussissent dans la moindre entreprise], découragement, ils ne connaissent pas ça; mais y'en a pour qui rien ne va "

---

<sup>52</sup> Peuple du centre-ouest de Côte d'Ivoire, lié à la grande aire culturelle Krou.

<sup>53</sup> Peuple du centre de la Côte d'Ivoire, lié à la grande aire culturelle Akan.

De Freud et ses disciples à Mead et Piaget, il ressort que la plupart des désirs, des attentes et des besoins de l'être humain ne se forment pas à l'état libre suivant une sorte de nécessité, biologique ou même psychologique. Il me paraît évident que même si, du fait d'un précoce désancrage social ou familial, la typification sociale, les dispositions ou habiletés de base paraissent inexistantes, on ne peut cependant nier la permanence d'une certaine dynamique de groupe interagissante et motivante. Sey D. (cité en haut) ne décide-t-il pas d'aller vivre avec ceux-là même de ses amis qui l'ont initié au gardiennage de voitures? Il compte se motiver dans l'interagissement avec ses amis.

Certes, l'on pourrait souscrire à l'existence d'une certaine énergie primordiale, naturelle, propre à chaque individu et qui participerait à l'émergence de la motivation et de la créativité. À cet égard, c'est à juste titre que certains informateurs posent que la vie sociale est un vaste champ de compétition entre des énergies d'intensités variables. En d'autres termes, il y aurait des naissances fortes et des naissances faibles, le tout prenant appui dans un environnement social et culturel. Il semble que justice serait réalisée si le système social faisait entièrement coïncider les inégalités de fonction et de rang avec les inégalités "naturelles" (Durkheim, 1893 : 423). C'est une idée que complète Bourdieu (1980) en notant que notre époque voit de plus en plus clairement que ce sont les "dons" qu'il faut démocratiser, dans la mesure où ils sont le produit de l'environnement social. Pour lui, l'évidence des infirmités et autres différences vraiment naturelles demeurera.

Par ailleurs, même si la quête de capital<sup>54</sup> couronne toute source d'entrée dans un mode de débrouillardise, les motivations se situent dans les réseaux sociaux. "Mon grand-frère [...] m'a dit : au lieu de rester à la maison, vas au CCIA<sup>55</sup> au Plateau, il y a tes camarades là-bas, tu vas te débrouiller avec eux; et puis je suis venu", confie G.T (cité plus haut) pour éclairer sa motivation au gardiennage de voitures. Pour GLE qui "vagabondait" et I.T, c'est l'amitié qui fonde l'initiative dans les petits boulots de rue. Ces témoignages, révèlent une version de la mise à profit des relations

---

<sup>54</sup> Et sa possibilité de permettre l'accès à des biens et services.

interpersonnelles, celle de leur exploitation en amont et non plus en aval. L'aval est à saisir ici comme la quotidienneté en acte faisant bénéficier le jeune de dons directs plus ou moins concrets.

En définitive, l'on admettrait l'idée que toute vie humaine comporte une dimension latente ou implicite, contrastée d'un niveau instrumental ou explicite. Il faudrait une véritable recherche pour en établir au moins des régularités tendancielle explicatives chez les jeunes en dérive. En effet, la position de marge en elle-même semble momentanément(?) une négation de virtualités transcendantes positives. La quotidienneté structure objectivement les sources de la motivation et active ou réactive la volonté individuelle. C'est à ce niveau qu'opère une certaine dynamique différentielle en vue de l'initiation à des perspectives de survie chez des jeunes de la marge. Cela tient à la mise en acte des stratégies.

## **7.2 Ambivalence des clients**

Le rapport à la clientèle présuppose la quasi-propriété d'un espace de travail pour ceux et celles qui optent pour la sédentarité. J'ai mentionné plus haut comment la mobilité spatiale est le propre des adolescents, des plus jeunes. Ce nomadisme urbain est en soi une tactique en vue d'un meilleur cadrage du territoire de débrouillardise. Les attitudes et les comportements vont varier non seulement entre les individus à l'intérieur d'un même groupe, d'une même tendance, mais aussi entre des groupes ou des tendances différentes. Le tout s'agence dans la gestion de l'espace de travail, une gestion à la fois relationnelle et décorative.

### **7.2.1 Débrouillardise, lieu de travail et mobilité**

À travers les pratiques des jeunes, on peut détecter les caractéristiques favorables à leur épanouissement. Les voies de culture de ces caractéristiques de mobilité s'aperçoivent dans leur organisation dans l'espace et le temps. Cette organisation tend vers l'extinction des conflits liés à l'espace, au territoire de travail à établir et à

---

<sup>55</sup> Centre de commerce international d'Abidjan.

défendre. Cet espace se bonifie aussi d'une conduite à tenir, source de différenciation interindividuelle et intergroupe.

L'approche grégaire de la débrouillardise s'articule parfois sur la parenté, le voisinage, l'amitié voire l'âge, tous ces éléments pouvant faire système. Ces variables fondent la structuration de sous-groupes au sein même d'une tendance de résistance. Bien qu'ayant une telle pluralité structurante, la démarche de groupe aurait un objectif unitaire de protection, de prévention et d'entraide. C'est un point de vue que consolide Badi (revendeur à l'unité de cartes téléphoniques et cireur de chaussures, 18 ans, déscolarisé, secondaire 3)<sup>56</sup> : "Dans notre quartier [Marcory], tu marches seul, tu es cuit; tes habits, chaussures, tu perds tout et tu vas te retrouver presque nu; eux, ils sont forts parce que ils sont en groupe. Donc toi tu fais quoi, tu es obligé d'être dans un groupe aussi, c'est ça". De l'espace ordinaire à celui balisé, l'appartenance à un groupe semble bénéfique et mènerait même à un certain équilibre des rapports, une voie possiblement protectrice. L'exigence de territoire de travail concerne principalement les cireurs de chaussures et les gardiens de voitures. C'est pourquoi des conflits surgissent souvent en leur sein.

La résolution harmonieuse des conflits autour de la défense du territoire de travail est un souhait de tous, excepté ceux qui exercent une certaine dominance physique. Le passage des tensions interindividuelles ou intergroupes à la paix semble accommoder la plupart. Cette paix repose souvent sur un accord plus ou moins tacite entre les groupes et les individus. Mbembe (1985 : 31) mentionne :

Quant aux groupes de petits cireurs, ils ont parfois, pour chaque équipe, une zone bien déterminée qu'ils interdisent aux autres. Ils développent ainsi en leur sein une conscience de propriété et de frontière [...] l'obéissance au chef est de règle bien que parfois des dissensions apparaissent. Les contestations et les oppositions ont lieu. Toute dérive vers l'arbitraire est condamnée ici et suffit à délégitimer le pouvoir du chef. L'initiative individuelle est encouragée.

---

<sup>56</sup> Badi est de la catégorie de jeunes qui restent près des cabines téléphoniques pour revendre, par unités utilisées, des cartes prépayées. Certaines personnes préfèrent payer à l'utilisation au lieu de se procurer des cartes entières plus coûteuses. Ils payent aux jeunes le double du prix unitaire. Ainsi, une carte de 1000 francs CFA qu'achète un jeune lui en rapporte-t-elle 2000; cela lui donne un bénéfice de 1000 franc CFA. Parallèlement à cette activité, ils font du cirage de chaussures dans le même espace.

Même si cela ne saurait être une référence universelle, l'idée d'initiative individuelle remet en mémoire le troisième principe de l'éducation traditionnelle évoquée plus haut dans ce travail. Les propos de Mbembe relatent un fait établi, cependant : la mobilité spatiale est le propre de jeunes cireurs de chaussures, bien qu'on la retrouve aussi chez les jeunes vendeurs ou revendeurs. Les déplacements leur permettent de couvrir plusieurs quartiers en une même journée, de manière à atteindre le plus grand nombre possible de clients. La recherche des clients est au cœur d'une stratégie qui produit la tactique en question. En clair, si la stratégie est d'approcher le plus grand nombre d'individus, la tactique qui lui est liée est la mobilité géographique. Les techniques de recherche de survie que constituent les petits boulots imposent et justifient donc ce mode particulier de gestion de l'espace : la tactique est à la stratégie ce que la technique est à la méthode. Par leur mobilité, les adolescents ignorent la honte, écueil pour les jeunes adultes. Le risque de ne pas être payé, par "camouflage"<sup>57</sup>, se trouve minimisé au profit de l'espoir de gain final suffisant. L'attachement à un espace fixe reste donc lié, avant tout, à l'âge. Les jeunes adultes sont moins enclins à la mobilité spatiale quotidienne pour les raisons évoquées dans l'adversité spatiale.

La mobilité se fait aussi d'un domaine ou d'une expertise à l'autre au sein du monde de la débrouille, avec le passage entre les différents petits métiers, selon le moment du jour ou le mois de l'année comme, par exemple, la pratique conjoncturelle de la revente de parapluies ou d'accompagnateur à parapluie, en saison de pluies<sup>58</sup>. Les circonstances génèrent donc une alternance des pratiques selon qu'elles sont potentiellement porteuses ou non de clients (référence aux propos de Bambis, cité plus haut). Cependant, il semble qu'"il faut surtout se spécialiser, s'expertiser dans son choix de base, dans le courage et la patience. J'ai commencé par vendre des

---

<sup>57</sup> Des clients malhonnêtes évoqueraient le manque de petite monnaie, souvent sans brandir le billet de banque dont ils disposent. Ce serait un acte prémédité selon les jeunes, compte tenu de leur incapacité à rendre la monnaie au client.

<sup>58</sup> Munis de parapluies, des jeunes en dérive accompagnent des travailleurs entre des parkings et leurs bureaux. En retour, ils reçoivent un peu d'argent à la discrétion du client.

bonbons sur les bords des plages y comprise la vente de cigarette et cela pendant des années”, rétorque Nanoko (ancien de la marge, homme d'affaires à succès)<sup>59</sup>.

Par ailleurs, ce niveau de mobilité intègre une certaine mutation psychologique peu enviable : “ouais, parfois on fait un petit *gba*<sup>60</sup>, là on mélange ce qui est dans une pile [batterie] avec un peu de vrai cirage; on ajoute de l'huile et on mélange; mais c'est pas bon pour les chaussures; mais quand c'est ciré, c'est comme vrai, vrai cirage”, avoue Bydia (cireur mobile, 12 ans, déscolarisé). C'est une façon de faire, réprouvée (*a posteriori*) par les clients et qui se nourrit de l'anonymat généré par la mobilité spatiale. C'est aussi une façon indirecte de miner l'espace de travail, autant pour soi-même que pour les autres. Car le client “dupé” cherche toujours à se venger du préjudice subi. C'est une pratique qui permet de faire l'économie du produit de cirage en gagnant en recette. Cette même mutation comportementale participe aussi de la vente de parfums<sup>61</sup> chez des jeunes de la marge. Ces pratiques restent donc une forme de différenciation interindividuelle dans la recherche du profit maximum quotidien, à l'intérieur même des stratégies dites positives.

Une perspective de vie grégaire se dessine dans les préférences des jeunes de la marge en vue d'accroître leur protection. Celle-ci serait une condition minimale pour l'accès à un éventuel territoire de travail. La structuration de l'espace de travail est en soi une source de différenciation intergroupe. La mobilité révèle une gestion de l'espace de travail et des pratiques. Cette façon de capitaliser s'apparente surtout aux adolescents, aux plus jeunes qui vivent donc aux frontières, dans le passage et le nomadisme<sup>62</sup>. L'identité ponctuelle participe de ce nomadisme.

---

<sup>59</sup> Des témoins racontent que monsieur Nanoko aurait bénéficié de soutien “au plus haut sommet de l'État” au milieu des années 1970.

<sup>60</sup> Dans le langage des jeunes, c'est une façon malhonnête d'agir qui mène à un profit financier.

<sup>61</sup> Le jeune collectionne des flacons vides de parfums de valeur. Puis, suite à un traitement, ces contenants sont remplis à nouveau de parfum de faible qualité à environ 95%, et à 5% du parfum correspondant en réalité au récipient. Le tout est revendu sous l'étiquette du parfum de qualité et donc à un prix élevé.

<sup>62</sup> Ces termes de frontières, passage et nomadisme sont employés à la façon dont Homi Bhabha (1994) voit le migrant dans la modernité d'aujourd'hui.



### 7.2.2 Affiches, publicité et police

De l'individuel au collectif, la quête de capital impose et justifie toutes sortes de stratagèmes. Un certain sophisme de composition, où ce qui est valable pour un ne le serait pas pour tous, émerge et met en scène des identités ponctuelles différentielles. Surgit alors une mise en tension des perspectives des groupes.

Le souci de performance et de rentabilité mène souvent la plupart des acteurs de la marge à mettre en branle certains mécanismes. Je prends à témoin ici ceux de la perspective positive. Le recours à des titres superficiels (qui en disent long), tout en restant distinctifs de ces jeunes, revient aux cireurs de chaussures sédentaires. La conception de pancartes publicitaires participait au décor de l'espace immédiat de travail tant et aussi longtemps que les "visites policières" se faisaient rare. Agobé (cireur et cordonnier permanent, 28 ans, niveau 1<sup>re63</sup>) en donne un aperçu :

Avant [avant l'accroissement des chasses policières], chacun était libre d'exposer ici son savoir-faire, non seulement le savoir-faire mais il y a le décor aussi du "bureau"<sup>64</sup> qui compte; avant, chacun mettait son titre là : docteur, professeur, ingénieur tant [un tel...]; par rapport à ça on était connu; avant, on avait des fauteuils<sup>65</sup>; voilà c'est pour cela la cliente m'a appelé docteur tout à l'heure; avant on avait la pancarte là, c'est écrit dessus docteur, quand le client arrive, il sait à qui il a affaire; il sait que c'est celui-là qui est son cordonnier, son cireur. Parce que ce n'est pas tout le monde qui sait reconnaître les gens par le visage; maintenant sans les pancartes [nominatives] si un client me dit docteur, même si ce n'est pas moi, je le reçois parce que on ne peut pas refuser l'argent, on est là pour ça. Mais avec les pancartes il ne peut pas se tromper.

Ces pancartes déterminent donc les composantes d'une identité ponctuelle, circonstancielle. Au fond, cette ingénierie identificatrice participe à la production d'une certaine satisfaction morale, source de motivation et de courage. Les titres de docteur, d'ingénieur et de professeur restent chargés d'un certain prestige social et combleraient en cela, de façon abstraite, des rêves de vie non réalisés. Ainsi

---

<sup>63</sup> La classe de première correspond à la première année de cégep au Québec.

<sup>64</sup> L'espace de travail est considéré comme un bureau.

<sup>65</sup> Le fauteuil est une forme de confort à offrir au client pendant que ses chaussures sont cirées. En l'absence de client(e), le jeune cireur lui-même y prend place.

s'affirmerait une identité mouvante entre la dépossession primaire d'un côté et la réidentification de l'autre<sup>66</sup>.

D'autres éléments, tels la presse écrite, soutiennent l'identité ponctuelle. Acheter des quotidiens attire et fidélise la clientèle car, selon les jeunes, s'il y a plusieurs clients, la lecture du journal permet de mieux supporter l'attente. Ainsi le client est-il moins tenté de s'en aller chez un autre. Ceci n'est efficace et différenciateur que dans la mesure où dans le même espace de travail, personne d'autre n'adopte la même tactique. Cependant cela peut arriver, mais cette rivalité tactique n'est pas toujours la bienvenue chez les plus jeunes en mobilité, pour qui la solidarité est de mise: "quand j'ai deux ou trois clients, j'appelle mon ami et on cire ensemble et quand on a fini, on va ensemble pour chercher d'autres encore; quand lui aussi il trouve, on fait ensemble, c'est comme ça"; tel est le témoignage de Daby (cireur, temps partiel, scolarisé, 11 ans).

Bourdieu (1980 : 98) soutient que "l'homogénéisation objective des habitus de groupe ou de classe résulte de l'homogénéité des conditions d'existence et fait que des pratiques peuvent être objectivement accordées en dehors de tout calcul stratégique et de toute référence consciente à une norme [...]". À l'instar des plus jeunes cireurs, les jeunes filles tresseuses de cheveux recourent souvent à une gestion collective des clientes: «cela permet de faire vite [accélération du travail] et comme ça la cliente ne se fatigue pas beaucoup», soutiennent la plupart de ces filles. En réalité, le prix à payer par la cliente est conditionné par l'achèvement effectif de la tresse. La gestion collective répond donc à un objectif d'entrer rapidement en possession du paiement.

À cette perspective plus ou moins harmonieuse s'oppose le goût du risque des gardiens de voitures. Tout comme chez les cireurs, particulièrement les sédentaires, la politesse est de mise, au moins en apparence, pour ceux-ci. Cela n'empêche pas d'éventuellement intercepter la voiture à surveiller, révélant ainsi un certain goût du

---

<sup>66</sup> À l'instar de ce que dit Edward Saïd (1996) sur la mémoire du migrant entre l'origine et le point

risque, lié à la vie elle-même, au sens où le candidat à la surveillance se met en pleine chaussée avec une vigilance certainement faillible. Cet élan permettrait de poser le premier geste d'appropriation de la voiture vis-à-vis les autres collègues. C'est donc à ce niveau de vigilance et de célérité comportementales que réside la différenciation interindividuelle chez les gardiens de voitures en action. Mais cela semble insuffisant, selon Oyoro (gardien de voitures et témoin central de cette recherche) car, pour lui :

Le départ compte beaucoup et aussi le comportement de l'enfant dans la famille là-bas avant qu'il ne sorte avec. Quand tu sors de la famille avec bon cœur, dans la famille d'abord on te bénit. Quelque part là, tu as une chance de réussir. En famille, on dit oh, où il va arriver? Où il va là, il va mourir, on va le tuer. Si on te souhaite des choses comme ça, où tu vas aller ?.

Ces propos constituent une perspective originale, explicative de la condition de chacun dans le contexte africain. Oyoro fait allusion à une sorte de psychothérapie préventive et protectrice à travers le pouvoir de la parole toujours inscrit au début et à la fin de toute entreprise significative de vie en Afrique traditionnelle (Bahi, 1991). Selon lui, ces données d'accompagnement de trajectoires de vie seraient donc une source de différenciation interindividuelle dans la recherche de sortie de la marge.

Chez les loubards, dont le corps révèle des attributs de force proche de l'agressivité facile, la tendance est de contredire leur apparence physique en essayant d'avoir l'air plus humanistes et doux: "Moi je dirais que le style de loubard c'est des trucs corrects quoi; la majorité des loubards, c'est des gens qui sont bien encadrés; le loubard, c'est le gars qui n'agresse pas, il est propre dans ses affaires, il est correct, il vient défendre des causes !". Ces propos de Nanou (loubard, 29 ans, faisant de la sécurité "en commandite") témoignent d'une facette de leur propre estime. Du point de vue l'"évolution et comportement", un corps révélateur d'attributs de force, voire de dominance, ne peut que faire l'économie de l'agressivité concrète, l'apparence de puissance étant déjà assez dissuasive et bénéfique. Cependant, tous ne s'accordent pas quant à l'idéal de conduite qu'énonce Nanou. Ceux qui s'en démarquent s'apparentent en général aux individus des solutions marginales. Ce niveau émique de

témoignage de chaque groupe se double d'une vision éthique chez les cireurs de chaussures (ceux sédentaires, notamment) relative aux gardiens de voitures ou aux loubards.

La critique des cireurs fonde une perspective isolationniste et déconstructiviste, alors que semble admise une réciprocité de débrouillardise entre eux et les gardiens de voitures :

Pour la clientèle, c'est le comportement, c'est la manière [...] si tu reçois bien un client aujourd'hui, demain il peut t'amener quelqu'un d'autre. C'est l'accueil qui compte, c'est la politesse qui compte. Nous et les gareurs [gardiens de voitures] ça fait deux domaines très différents. Nous, on fait pas parti de leur vie. Nous, actuellement nous sommes de grands garçons; on sait ce qu'on est venu chercher là. Le langage [celui des gardiens de voitures], c'est une sorte de comédie eux i jouent! C'est une comédie : sinon, tu vas voir quelqu'un, tu vas dire : "le vieux père, le vieux père" [expression des gardiens de voitures pour se désigner entre eux] c'est les mêmes qui disent ça. Vieux père là, c'est quel langage, ça y'est dans quel dictionnaire? Le problème qui est là, il faut bien se conduire; quand tu te conduis bien, le gars [le client] qui te voit il sait que vraiment tu es quelqu'un [un individu respectable] mais c'est parce que c'est la situation de la vie que tu es là [dans la rue]; mais quand tu dis "vié-père", "frère-sang" [expressions de désignation interindividuelle des gardiens de voitures et des loubards], le gars [le client], sait que là où tu es, tu mérites ta place [celle de la rue].

Un mode de langage serait indicatif de l'ancrage dans la vie de marge. Et selon les cireurs, ce langage serait le propre des gardiens de voitures, voire des loubards. Max Gued (cireur, 28 ans, niveau 1<sup>re</sup>) soutient : "nous autres, on est exposé à plusieurs types de personnes ici. Si tu parles un langage comme ça, même si la personne voulait t'aider, il ne pourra pas". Ces cireurs se démarquent de ce mode de langage pour asseoir, et entretenir une bonne perception de soi. À n'en point douter, cette position s'alimente des effets de la quotidienneté dans le rapport à l'autre. En d'autres termes, cette attitude adaptative aux exigences du milieu nous situe ici à un niveau de différenciation intergroupe. Ce discours paraît contextuel, momentané, eu égard à la porosité des frontières entre les deux tendances (au moins) de résistance.

L'identification contextuelle et temporaire, par des titres additionnels et superficiels, se révèle comme un niveau de différenciation interindividuelle. La tendance à une construction de la perception positive de soi reste partagée par les groupes. C'est un élan collectif qui vise la satisfaction individuelle. Bien que dans la même marge, des cireurs de chaussures se désolidarisent des gardiens de voitures et des loubards, au plan du langage. Qu'en est-il au plan des aspirations?

### **7.3 S'asseoir sur les recettes du jour?**

Une dimension commune du discours juvénile reste la vision transitoire de la plupart de leurs stratégies de vie ou de survie. Ceci exclut évidemment la tendance à recourir à des solutions véritablement marginales. Le petit métier (la débrouillardise en général) est une instance d'articulation du " futur projet " à construire. Quoi de plus envisageable pour une catégorie d'individus dont la vie reste en devenir? Cette sorte de projection à partir de contingences quotidiennes amène à s'inscrire dans une sorte de prévision des phénomènes par l'épargne et les attentes.

#### **7.3.1 L'épargne et ses formes**

À ce niveau de différenciation interindividuelle, l'essentiel serait de ne pas s'arrêter sur le présent, en pensant à l'avenir. D'un côté, ce cadre d'analyse va révéler la notion de désir et son impact, s'articulant à l'épargne et aux dynamiques de groupes. De l'autre, deux dimensions de l'épargne, informelle et formelle, vont se mettre en relief. Aussi l'espérance participe-t-elle à la mise en place de l'épargne, de la résistance.

"Quand on est là, il faut se dire que ce qui vient c'est dur et que c'est un combat à mener; la vie elle-même est un combat et c'est dans ça il faut s'armer avec courage et avoir la volonté surtout". Ce témoignage collectif se singularise avec Gobé qui énonce: "on se bat pour réussir; on a trouvé ce langage dans ce monde; prendre le combat contre la vie sociale. Quand on est garçon on doit manger à la sueur de son front. Ça fait environ sept ans que je suis assis dans la rue ici [dans la marge]". Ces

points de vue confirment que la certitude du combat nourrit plus sûrement l'enthousiasme que l'hypothétique victoire sur les difficultés. S'il est vrai que la valeur d'un objectif est bien souvent à la hauteur des difficultés rencontrées pour l'atteindre, alors la façon dont "on se bat pour réussir" serait assez révélatrice de la différenciation entre les individus et les groupes. La manière de se battre tient aussi en parallèle l'épargne.

L'épargne est un premier niveau de construction du désir. En réalité il y a une sorte d'implication mutuelle entre désir et épargne. Par celle-ci, l'on se donne les moyens pour la mise en chantier d'un projet, d'une réalisation à faire. Aussi, ce projet ou désir peut-il imposer et justifier l'épargne. Cette épargne peut donc s'apprécier comme une source de résistance au sens où elle mènerait à une sorte d'attraction vers l'avant. En fait, les aspirations sont source de sélection sociale (Parsons, Shils et Harper, 1965). Le désir est une sorte d'attachement à la vie, mécanisme psychologique qui aiderait à mettre en veilleuse des possibilités, voire des tentations, suicidaires face aux difficultés. Les aspirations légitimes structureraient l'espoir qui, lui-même, demeure une source naturelle de résistance face à ses forces contraires agrégées dans le désespoir et la détresse. Cependant, l'émission de désir et la mise en chemin d'une attente centrale relèvent à la fois des dimensions implicite et explicite des gratifications de vie. C'est donc un niveau différenciateur interindividuel. Néanmoins, ce niveau semble lié à certaines dynamiques de groupes, à des formes de socialités jouant des rôles préventifs, à l'instar de l'épargne.

L'étude des gangs de jeunes néo-Québécois d'origine afro-antillaise est assez révélatrice de certains niveaux différenciateurs face aux difficultés des acteurs de la marge. Dans ce sens, Bibeau (2000 : 45) relate :

Dans une étude encore en cours<sup>67</sup> menée auprès de jeunes néo-Québécois d'origine afro-antillaise membres de "gangs", nous avons eu la surprise de constater qu'un seul jeune parmi les 55 interrogés nous a dit avoir eu des idées suicidaires sérieuses. Chez un groupe

---

<sup>67</sup> L'étude en question se fait par Bibeau et ses collègues Kalpana Das et Marc Perrault. Les analyses de données étaient toujours en cours au moment de la rédaction du texte cité.

équivalent de jeunes francophones du Québec, au moins une quinzaine nous aurait probablement avoué avoir un jour pensé au suicide<sup>68</sup>.

L'étude indique aussi une tendance de vie en gangs pour les afro-antillais par rapport aux jeunes Québécois à l'isolement relatif. L'isolement semble donc un facteur amplifiant l'impuissance de jeunes en difficulté face au désir de vie dans la recherche de sortie de la marge. Cet aspect se renforce de la réglementation excessive de la société de résidence. Il est évident que toute réglementation de cette nature rend toujours potentielle la marginalité. Bien que concourant au maintien ou à l'entretien de conditions de la marge, les dynamiques de groupes favoriseraient une culture de refus du suicide, par exemple. Rien d'étonnant donc chez les jeunes Abidjanais dans la marge pour qui la "recherche d'extinction de la vie" ne tient pas lieu de solution dans le registre des recours de résistance<sup>69</sup>. Car, chez ces jeunes, que la recherche de survie soit à tendance collective ou individuelle, la vie de groupe demeure permanente. Ce mode de vie, comme l'épargne, peut donc soutenir le désir de vivre. L'aptitude à la prévision des phénomènes, à la construction d'un nouveau projet de vie, est une source différentielle dans la recherche du succès social.

Le répertoire des mécanismes d'épargne va du parent (la mère singulièrement, en passant par la tante ou le grand-frère) au boutiquier du quartier. À ce niveau informel, chaque instance a un niveau de rentabilité et de risque qui mène à une sorte de comportement discriminant du jeune dans le choix de son agent(e) d'épargne. La discrimination tient ici au projet de minimisation du risque en question. Comme il apparaît dans les témoignages, la faveur semble revenir au boutiquier, symbole de non "apparemment". Le privilège du boutiquier reste lié au fait qu'il ne peut évoquer un quelconque lien de sang, de parenté, pour détourner cette épargne à son seul profit. De par son commerce, il dispose d'un revenu permanent qui garantit sa solvabilité. Telle est la conclusion à laquelle parviennent les jeunes épargnants dans le cadre de

---

<sup>68</sup> Bibeau se réfère ici à Tousignant, Hamgar et Bergeron (1984), dont l'étude montre que plus de 21% des 666 cégépiens francophones interviewés leur avaient dit avoir déjà fait l'expérience d'idéations suicidaires sérieuses.

<sup>69</sup> À nuancer dans la mesure où aucune question spécifique n'a été posée sur des idées suicidaires.

cette recherche. Pour tous, la banque incarne l'idéal d'épargne puisque "[...] là on a intérêt sur son argent, ça augmente!"

La banque symbolise la tendance formelle de l'épargne. Elle est très attirante pour les jeunes tout en demeurant très sélective par ses conditions d'accessibilité. C'est donc un privilège que d'y accéder comme pour Agobé (déjà cité) :

[...] actuellement, avec ce boulot que je fais, parce que actuellement, je suis cireur, cordonnier, hein, pour ce boulot, moi j'ai déjà fait mon permis de conduire. Plus tard [il n'achève pas son idée]... moi je me suis débrouillé à ma manière, j'ai actuellement un compte déjà la SIB<sup>70</sup>; avec ce même travail actuellement que je fais, moi j'ai déjà mon compte. C'est en épargnant que je fais de petites choses pour moi. Au début, des camarades venaient ici, devant moi pour se moquer de moi, pour rire de moi; mais aujourd'hui quand ils viennent dans mon salon [celui de sa maison] ils ont honte; mon salon c'est comme chez un fonctionnaire; bon je ne me vante pas mais ...

Ce point de vue révèle entre autres, l'utilisation éventuelle d'argent mobilisé. Cette mobilisation semble une source de protection : de la risée qu'il était, Agobé passe pour l'accueilleur et pourvoyeur de ses camarades. Ces jeunes sont unanimes pour dire qu'"il y a la gérance pour faire la différence entre nous. Vous avez par exemple la même somme, y'a un il va prendre son argent pour aller boire, l'autre il garde à côté un peu, un peu". C'est pourquoi, soutient encore Agobé : "moi je garde à la banque et après, avec ça je fais quelque chose de concret, ça, ça fait la différence entre nous". Le désir de loisir immédiat contrefait tout projet d'épargne chez bon nombre de jeunes en débrouille.

Les tentatives de mobilisation de petites ressources quotidiennes n'ont de valeur que si "on fait quelque chose de concret avec ça". C'est là la véritable matrice de différenciation entre les individus et entre les groupes. Le niveau informel de l'épargne reste avant tout une affaire familiale. Son aspect formel fait nécessairement appel au système bancaire moderne qui est très sélectif. Ces différentes perspectives sous-tendent des attentes nouvelles.

---

<sup>70</sup> La société ivoirienne des banques.



### 7.3.2 Nouvelles aspirations

La débrouillardise tend vers un prolongement de même nature. Alors que la tendance est à la recherche de l'obtention du permis de conduire pour les gardiens de voitures, le projet de détention d'une fabrique de chaussures incluant une cordonnerie habite les rêves des cireurs de chaussures. Cependant, il n'y a pas d'exclusive entre ces deux tendances. Une autre, non linéaire, subsiste aussi, celle d'une simple recherche de satisfaction des besoins quotidiens.

La transition vers un renouvellement du projet initial éteint prendrait nécessairement appui sur de l'épargne. À partir de ses économies par la voie bancaire, Agobé indique ici ses voies de recherche d'abandon des codes de la marge. Ce sont ses nouvelles aspirations :

[...] maintenant [maintenant] à l'avenir bon, soit je peux payer [acheter] ma propre voiture et puis faire mon propre commerce, soit le taxi, c'est comme cela moi je me débrouille. [...] donc ce n'est pas parce que je n'ai pas atteint mon objectif que je vais me décourager, hein. Actuellement là, bon, j'ai déjà le permis de conduire, ça c'est déjà un premier diplôme, mais j'ai encore visé loin pour faire actuellement une cordonnerie, j'ai ça en tête actuellement, parce que je connais déjà le métier, je ne veux plus faire d'autres métiers que ça. Donc je vais actuellement ouvrir une cordonnerie. Je suis même à la recherche d'un local actuellement pour m'installer parce que j'ai déjà les machines sur place, il me faut un local.

Le désir ou l'attente consacrent souvent l'espoir. C'est donc une forme de sélection vers l'avant, comme le soulignent Parsons et Bales (1955 et 1964). Ici intervient la qualité de l'attente, reflet d'un certain état de maturité psychologique et sociale. À l'instar de nombre de jeunes, Agobé en a fait la preuve en défiant les moqueries de ses camarades de quartier. S'impliquer totalement dans ce qu'on entreprend s'avère indispensable. C'est ce que viennent contredire les partisans d'une vision à court terme ou quotidienne.

G.T. (jeune gardien de voitures cité plus haut) révèle ses options : "c'est malgré moi-même que je suis là... j'ai besoin d'un peu de jetons [argent] quand même c'est pourquoi je suis venu ici. Je vais pouvoir ainsi payer [acheter] des habits pour m'habiller". C'est un point de vue que corrobore I.T. (jeune bambara, gardien de

voitures, secondaire 2) : “je ne suis pas content de ça [être gardien de voitures]. Mais pour ne pas aller voler [...] je viens me débrouiller ici”. Ces deux positions semblent sans ambition véritable. Le projet paraît être d’éviter de tomber dans les solutions marginales au lieu de chercher à sortir de la marge. C’est une vision qui préfigure l’expérience quotidienne de Gbaka, “spécialiste” en la matière, tel que reconnu par ses pairs. Gbaka est aussi perçu comme l’anti-modèle.

Il est un cas d’étude de ma première phase de recherche, en 1992, dans le cadre du projet *Villes et pathologies* indiqué plus haut. À 15 ans, il était cireur de chaussures et parfois gardien de voitures, selon la conjoncture. Sa tante gardait alors la moitié de ses recettes quotidiennes me confiait-il. C’était en vue de s’acheter des souliers de football (soccer) pour ses entraînements avec les juniors d’une grande équipe de la place, soutenait-il. Gbaka ambitionnait de devenir une “grande *star*” de football. C’est ce même jeune qui se retrouve sur mon chemin lors de ma dernière phase de recherche; il a alors 19 ans révolus. Au Plateau où il se retrouve en bordure de rue, en face d’une grande institution bancaire, il est revendeur de portions d’un produit chimique “anti-souris” “inventé” par son ami Guy<sup>71</sup>. Celui-ci est l’employeur à juste titre. Ma familiarité avec Gbaka fait réagir ses amis et collègues de rue : “monsieur, vous connaissez Gbaka? Vous avez la chance! il est là aujourd’hui parce que c’est fini ce qu’il a gagné l’autrefois. Gbaka, quand il gagne [a une recette journalière de] 1000 francs [CFA], c’est fini, une semaine comme ça on le voit pas, il vient quand c’est fini...” Ce sont des rires qui suivent ces propos, y compris celui de Gbaka lui-même, une façon de reconnaître son inconstance dans la débrouille.

À ma question de savoir ce qu’il en est devenu du projet ancien de 1992, c’est un sourire qu’il m’offre en retour. C’est le signe révélateur d’un aveu, celui au moins de la non-mise à profit de l’argent mobilisé, si épargne il y avait eue. En clair, Gbaka n’est plus sur la trajectoire qui ferait de lui la “grande *star*” initialement ambitionnée. Avait-il réellement les moyens matériels, physiques et moraux de ses ambitions, pourrait-on être tenté de se demander. Dans les faits, la variabilité des stratégies de

survie et leur précarité offrent une fragile base à tout projet de renouvellement du profil de vie. À moins de facteurs additionnels, comme l'aide ou le don, ces jeunes se retrouvent souvent avec des ambitions qui font long feu. Cela impose et justifie le probabilisme qui encadre l'appréhension de toutes les déclarations de bonne volonté qui structurent ici les analyses. Cependant, le cas Agobé qui finit par "un rappel à l'ordre" de ses amis moqueurs confirme les valeurs de patience, de constance comme des atouts dans la lutte pour la survie.

À l'analyse des différents témoignages, l'on peut souscrire à l'idée que le désir se dissout dans la satisfaction éphémère alors qu'il se fortifie dans l'espérance et dans sa construction. À l'évidence, la preuve de constance reste au moins un niveau de différenciation interindividuelle dans le cadre des nouvelles attentes. Cette constance soutient, maintient et entretient l'espérance qui, elle-même, reste une source de survie. Mais la nature du désir et la validité de l'espérance varient selon la volonté et les sources de motivations du jeune en quête de survie.

## **7.4 Choisir des solutions marginales**

Ce mode de recherche de survie est fondamentalement différenciateur dans sa mise en tension avec les solutions positives. Selon l'éthique sociale générale, les solutions marginales ne sauraient être réactives aux pressions psychosociales. Comme énoncé dans les sources de la dérive, ces pratiques génèrent la perception négative des jeunes en difficulté. Ces pratiques peu enviables s'exercent de façon réflexive et sur autrui. La réflexivité renvoie à la toxicomanie et ses effets, alors que le vol et les agressions nuisent à autrui.

---

<sup>71</sup> Initialement vendeur de rue de "son produit inventé", il s'affecte à la vente de parfum et de friperie tout en employant ses amis à la première activité.

### 7.4.1 Drogues, alcoolisme

De façon générale, ce sont les jeunes en difficulté faisant un repli sur eux-mêmes qui finissent par opter pour des solutions marginales en vue de leur survie (Mbembe, 1985). Cependant, ce n'est pas toujours à ce résultat que parviennent ces solutions.

Recourir abusivement aux drogues ou à l'alcool est une solution marginale dont les conséquences se font sentir sur le jeune lui-même. Comme nous l'avons vu, ces pratiques sont également présentes en amont de la dérive, puisqu'elles participent à sa construction. À ce niveau, les facteurs de pression sont donc intriqués à ceux de résistance. Cependant, pour cette analyse, je vais appréhender ces pratiques en aval de la dérive. Les jeunes exerçant des petits métiers soulignent que les buveurs excessifs d'alcool sont ceux-là mêmes qui sont plus souvent consommateurs de drogues. Malgré une certaine lutte antitoxicomanie des autorités compétentes ivoiriennes, l'environnement abidjanais reste permissif à la polytoxicomanie (USAID, 1993; Bahi, 1991). De phénomène social marginal dans les années 1970 parce que lié à quelques initiés ou à quelques déviants, aujourd'hui nul ne saurait douter de la généralité du fléau qu'est la drogue en Côte d'Ivoire. Le pays s'y éveille dans un élan de gravité<sup>72</sup>. L'espace de travail de rue des jeunes en difficulté reste aussi celui du trafic illicite et de l'abus des stupéfiants.

Avant de mentionner une perspective de modification des sensations et du comportement des éventuels utilisateurs de drogue, Oyoro (histoire de vie centrale) en précise les sources d'approvisionnement et la disponibilité :

C'est facile ça, ça circule beaucoup ici! Surtout au Plateau [centre-ville] où nous sommes, ça circule beaucoup. Ce qui est sûr, nous-mêmes, on voit dedans mais ça... Y'a des gens ils ont des voitures spécialement, ça, c'est leur marché comme ça. On peut pas en parler de ça, bref! Le problème c'est quoi, y'a des gens, voilà mais on les voit venir là-bas : "mon frère, petit, viens ici" [expression utilisée par les dealers pour aborder des jeunes comme lui]. Les grands sont venus, i vont venir, i vont dire: "bon, petit viens, j'ai telle chose, si tu vends, enlève pour toi, tu vends pour moi là à tel prix, tu m'envoies telle

---

<sup>72</sup> Conférence de Ori Boizo, chercheur à l'Orstom d'Abidjan, le 22 décembre 1989 : sur *Drogue, société et développement* .

somme ou bien si tu connais un vendeur ici...”, au fur à mesure c’est ça on partage maintenant pour vendre ça en détail, tu vois non?

Même si Oyoro emploie un “on” apparemment impersonnel, la prudence avec laquelle il aborde le sujet en suspendant certaines de ses idées, renvoie au moins à un souci de respect du “secret professionnel”. Cela paraît un élan d’obéissance à une hiérarchie “menaçante”, même lorsque physiquement absente.

Cette hiérarchie est surtout indicative des frontières peu rigides de la Côte d’Ivoire en matière de lutte antidrogue. Dans cette optique, Oyoro précise: “Tu vois les jeunes Ghanéens, les jeunes Sénégalais et puis d’autres, plein, on les voit, les étrangers puis avec les Ivoiriens [...]”. Selon lui, cette collaboration s’impose par le fait que les “dealers étrangers” ne maîtrisent pas le territoire abidjanais. Malgré cette ignorance du milieu dont ils font preuve, ces *dealers* imposent respect et silence, selon Oyoro :

Mais on dit : “bouche voit, Abidjan ici”; c’est des jeunes... c’est un jeune mais il est armé jusqu’aux dents, pistolet sur lui tout ça, tu vas dire quoi! C’est des trafiquants, ils ont tout, ils ont presque tout. Ils ont la facilité, même peut-être que vous pouvez vous deux partir à la police, tout de suite, lui i peut sortir pa-yé [parce que] l’argent circule là puis toi tu restes au trou [en prison]; tu vois non ?.

L’exigence de silence et de discrétion est telle que c’est la “bouche qui voit”, en remplacement symbolique des yeux. Finalement, les sources et la disponibilité des psychotropes mènent à l’utilisation et à ses effets.

Les différents types de drogues et un certain degré d’alcoolisme ont des effets stimulants, déprimeurs ou perturbateurs sur le système nerveux central. Ultiment, ils mènent à l’émergence d’un lien d’assuétude (Zimberg, 1984). Ce lien est d’autant plus possible que le consommateur (ou la consommatrice) et le contexte en constituent des facteurs déterminants. La disponibilité et l’offre des psychotropes à Abidjan et les conditions sociales de jeunes en attente soutiennent le mode abusif d’utilisation. Il est vrai que certains usagers développent un lien de dépendance suite

à l'usage d'au moins un psychotrope. Cette dépendance s'initie dès le contact, en passant par l'adaptation et la tolérance<sup>73</sup>, avec le psychotrope.

Par les effets de la drogue sur le comportement, une certaine classification est possible *a posteriori*. En concordance avec les points de vue d'autres jeunes de la marge, Oyoro en donne un aperçu :

La drogue c'est quoi... quand tu es comme ça [drogué], tu bouges beaucoup sous le soleil, tu n'es jamais fatigué, tu es tout temps en mouvement et puis bon, là au moins tu n'es jamais fatigué de parler... quand toi-même tu sais que tu es bien drogué, tu deviens, tu te soumetts quoi, tu deviens encore plus calme, tu deviens encore plus gentil. Tu vois ce que la drogue fait?. Et y'a un [il ne dit pas une] autre drogue, quand les gars prennent, ça les rend plus nerveux, ça les rend, ça leur donne des idées; i se voit, il est à la hauteur de tout. ... même quand on voit tu es dans la drogue... on peut braquer fusil sur toi ça va rien te dire. Que ça soit une grande personne, il n'a qu'à s'arrêter devant toi, tu peux l'insulter, marcher sur lui comme tu veux, tu vois non ?

L'usager "héríte" conséquemment soit d'une docilité, soit d'un potentiel d'agressivité selon le type de psychotrope que Oyoro n'indique pas. Il ressort des enquêtes et dans le contexte de l'étude, que l'usager est d'emblée perçu comme un personnage "antisocial" et "criminel". Outre l'éventuelle incarcération suivant un acte délictuel, une détérioration mentale surgit parfois, comme dans le cas de Diom (décrit dans les sources de la dérive).

Dans un contexte de faible contrôle social antidrogue, tel Abidjan, la propension à l'utilisation répond en quelque sorte à des attentes de certaines catégories de jeunes. À cet effet, l'usager advient comme acteur de sa possible destruction physique et sociale. Il ne réussit à s'exprimer qu'à travers le silence, la docilité mais aussi l'agressivité. Ces niveaux le différencient par rapport à l'acteur des tendances actives ou positives.

---

<sup>73</sup> Le corps est prêt à supporter des doses de plus en plus grandes du produit.

### 7.4.2 Vols, jeux de hasard et agressions

Ce cadre d'analyse porte sur les façons de faire des jeunes sans créativité, cherchant à tout avoir sans effort d'investissement de soi. La tendance est de faire subir des préjudices à autrui sans grand souci des effets négatifs sur soi.

La filiation causale de la violence s'éclaire en partie par les théories sur l'évolution et le comportement (Williams, 1966). Il reste établi que le corps, d'un point de vue individuel et absolu ou génétique, porte en lui la mémoire de ses expériences. L'hominisation révèle de façon primordiale comment l'accès aux ressources<sup>74</sup> et à la sexualité<sup>75</sup> façonne l'agressivité. Cependant, la capacité de symbolisation<sup>76</sup> et de socialisation humaine mène à un certain contrôle de cette violence "héritée". À l'exclusion d'une socialisation adéquate, comme dans le cas d'une précocité de dérive, la propension à recourir aux solutions agressives paraît donc élevée.

Au demeurant, il ressort que la violence paraît aussi un certain refus de l'atomisation. Ce serait le lieu de désir de communion ou d'un vouloir vivre collectif, comme dans les cas de fêtes, révoltes, petites effervescences banales et quotidiennes qui expriment une socialité (Barel, 1982 et 1987). Quoi qu'il en soit, cet horizon plus ou moins symbolique de la violence ne saurait valider en quelque manière l'expression de la tendance passive de résistance de certains jeunes. Cette expression contredit la réalité sociale qu'elle prétend engendrer, la mobilité ascendante, indicative du recentrage social. Les modalités marginales de recherche de survie soulèvent avant tout des questions d'éthique, de morale sociale, d'où les germes qui les disqualifieraient aux yeux de la société en général. Cette morale sociale, me semble-t-il, fait que les sociétés persistent à rejeter la drogue dans la marge ou dans la criminalité. Partisans de drogues ou non, les jeunes de cette tendance défient autrement la morale sociale.

Dans l'ensemble, ce travail révèle une marge plurielle plus par les pratiques que par le statut des individus. La séquence du vol, aussi mineur peut-il paraître, offre un

---

<sup>74</sup> La lutte, structurante de dispositifs de violence, n'a lieu que si les ressources sont rares, limitées et défendables.

<sup>75</sup> L'accès à la sexualité était toujours un moment de lutte selon les théories en vigueur.

spectacle qui est source de gêne, de malaise voire de répulsion non seulement pour soi-même mais aussi pour autrui. À cet effet GLE (sans emploi, 21 ans, déscolarisé, 6<sup>e</sup> année primaire) témoigne: “[...] je restais à la maison, avec des amis, on allait faire des conneries, c’est-à-dire on allait voler les gens dans notre propre quartier. On a fait ça jusqu’à notre nom était sali”. Il est même fréquent de s’attaquer à des objets du domicile d’habitation. C’est ce que confirment ESS (17 ans, vivant chez tuteur) et BOK (19 ans, vivant chez tuteur) lors d’une discussion de groupe. Le premier exprime ainsi ses tendances: “[...] quelqu’un qui est bien habillé, j’ai envie de faire comme lui. Donc...je suis obligé d’aller à la maison, taper un “petit *gba*” c’est-à-dire, prendre quelque chose, aller liquider ça à quelqu’un [...] prendre une cassette vidéo, aller vendre”. Le second corrobore ces propos : “[...] ce qui me pousse à aller prendre de petits trucs, aller vendre pour avoir un peu d’argent”. Cette forme de dépossession menant à “un peu d’argent” est souvent intramarge.

Dans son étude, Agnissan (1990 : 32) mentionne que: “[...] ne sachant que faire, ces jeunes lèchent les vitrines des grands magasins ou passent la majeure partie de la journée à jouer au ludo ou aux damiers [...] ce sont des adeptes de jeux de hasard dans les lieux publics”. Mes recherches révèlent que ces jeux mettent de l’avant de l’argent, voire des habits ou des chaussures, à un point extrême des ressources disponibles. Se référant aux jeunes filles, Agnissan (*ibid.*) relève qu’：“elles se font les *intéressantes* devant les grands hôtels de la place, les banques et les administrations”. À la tombée de la nuit, ce sont les grandes retrouvailles entre garçons et filles, où l’argent obtenu sert parfois à l’achat de drogues et de boissons alcoolisées. De ce moment, des bars *dancings* et les alentours de certains cinémas deviennent des repères où la soirée se termine parfois par des bagarres sanglantes menant à des meurtres dans certains cas de “copine” à protéger, selon Zok. Pour cette catégorie de jeunes, les agressions comme mécanisme d’accumulation de capital de survie peuvent être diurnes comme nocturnes. L’essentiel est que “[...] pour manger, l’on est obligé de se mettre dans la rue, agresser, faire du n’importe quoi; il faut s’armer, même pour aller à l’école”.

---

<sup>76</sup> L’émergence du langage en est l’initiation par excellence.



Les vols, les agressions établissent le désir de certains jeunes de soumettre autrui à leur propre volonté. C'est une mise en jeu d'énergie visant à créer un état de domination où l'on blesse, dépossède ou écrase. À l'extrême, l'on peut éliminer l'autre dans une sorte de recherche de survie ou de protection de soi, de ses intérêts. C'est une perspective de violence qui différencie ces jeunes de ceux et celles des solutions dites positives.

En définitive, les facteurs de différenciation entre les diverses catégories de jeunes se situent à plusieurs niveaux. La gestion du deuil social articule la réidentification à la dépossession à un premier niveau. Le second éclaire sur comment la mobilité et l'identité ponctualiste déterminent le rapport à la clientèle. Le troisième niveau intègre le refus de s'asseoir sur les provisions du jour à travers l'épargne et la conception de nouvelles attentes et de la logistique de soutien. Le dernier s'élabore par le partage des moyens, des méthodes et des idées favorables au développement de toutes sortes de criminalité: banditisme, jeux de hasard, prostitution, etc.

## Conclusion

Au terme de cette étude sur la dérive, la quête de réussite sociale et la variabilité des stratégies chez les jeunes à Abidjan, il me paraît utile d'en rappeler sommairement les axes majeurs et leur aboutissement. La conduite analytique et interprétative à la fois structurelle et conjoncturelle a eu pour vecteurs les concepts de centre, marge, mobilité et capital culturel. Vont être indiquées ici les implications qui en découlent.

Dès le départ, il s'agissait d'articuler l'univers macrosocial de la réalité urbaine sur les pratiques et les stratégies qui se déploient à l'échelle microsociale des groupes de jeunes. Cette articulation devait me mener à décrire la manière dont les transformations du contexte social et culturel d'Abidjan se reflètent dans la vie quotidienne concrète de différentes catégories de jeunes en difficulté. Cela devait aussi révéler les catégories de jeunes particulièrement vulnérables dans un tel contexte et les conditions corrélées à cette vulnérabilité. Dans cette optique, cette étude met en lumière que les compositions variées et les recompositions familiales, la crise économique, les pertes d'emplois, l'amenuisement des ressources étatiques, l'insalubrité spatiale et morale et les pratiques de corruption constituent les principales transformations du milieu. Celles-ci révèlent que les jeunes déscolarisés, sans emploi, orphelins, filles-mères, étrangers, ceux et celles vivant chez des tuteurs et les pauvres sont les catégories de jeunes les plus vulnérables du contexte.

De ce qui précède, j'ai cherché à identifier les dispositifs, les facteurs de déstructuration et de restructuration du tissu socioculturel qui médiatisent positivement et négativement l'impact des dynamiques urbaines sur les jeunes. Tout en caractérisant les principaux modes d'expression des problèmes sociaux et psychologiques que présentent ces catégories de jeunes, j'envisageais la présentation des stratégies de survie, de protection développées par eux (en groupe ou individuellement), percevables comme des réponses à leurs conditions quotidiennes de vie, et comment cela s'articule aux transformations sociale, culturelle et économique en général. Il ressort de l'analyse des expériences des catégories ci-

dessus que les dispositifs de déstructuration et de restructuration du tissu socioculturel sont multiples. Il y a la conception de la personne, le degré de l'attachement culturel parental, l'exigence ethnique des droits et devoirs des individus, l'héritage et la compétence individuelle et sociale. Sur la base de ces facteurs, j'ai relevé un seuil critique de pression déterminant la variabilité des réactions. Ce seuil est lié aux extinctions de la voie scolaire et de l'investissement parental. Ainsi avons-nous deux extrémités de l'étendue de la dérive : la première est la mort sociale s'exprimant par la folie (cas de Diom) mais qui est à percevoir comme un avènement exceptionnel. La deuxième extrémité reste la réussite sociale comme dans le cas de Nanoko, devenu homme d'affaires, qui demeure aussi une situation extraordinaire. Entre ces deux exemples, se situent des alternatives qui prédominent en réalité. Nous avons d'un côté les solutions passives, marginales que sont la violence, la drogue, le vol, l'alcoolisme, la prostitution, et l'immoralité. Celles-ci maintiennent et entretiennent la dérive. De l'autre, il y a celles actives, positives que sont les petits métiers (cirage de chaussures, gardiennage de voitures, petit commerce), la gestion positive du corps avec l'exercice de la sécurité rapprochée, le langage et la musique. Ces dernières voies ouvrent sur la possibilité de sortir de la marge. Leur exercice quotidien permet à des jeunes d'élaborer une sorte de culture de tête-à-queue par l'identification et l'adoption de la politesse, la salutation, l'honnêteté, la constance, la persévérance, la solidarité, le pardon et la dérobe comme des valeurs de succès. Les jeunes les découvrent comme telles à partir des " tests " et des dons du centre. Ces dons sont faits notamment pour une quête de hiérarchisation sociale.

Mon dernier axe d'investigation conduisait à examiner, dans une approche comparative, les tendances des stratégies communes et les groupes de jeunes qui les déploient à l'échelle individuelle et collective. Cet horizon devait révéler l'identification des processus de différenciation interindividuelle dans la quête de réussite sociale. Il s'agissait aussi de mesurer la portée réelle, dans une perspective diachronique, de ces stratégies de survie ou de recherche de sortie de la marge, à travers le vécu ou l'expérience actuelle de certains adultes anciennement adeptes de ces stratégies. Sous ce rapport, l'approche des jeunes dans l'exercice de leurs

stratégies démontre que certains sont dans la mobilité spatiale, sociale et psychologique (avec des pratiques de dérobo). Les moins jeunes sont sédentaires, contrairement aux plus jeunes qui sont mobiles dans l'espace. Les premiers pratiquent le langage de rue généralement quand ils sont loubards, à l'opposé des seconds qui en sont adeptes dans l'ensemble. De l'exercice des stratégies surgit une fragmentation de la marge en une autre parasitaire. Celle-ci centralise relativement la souche dont elle émane. Tout compte fait, les individus sont dans une précarité quasi permanente; cependant, ils cherchent toujours à faire la preuve de leur compétence. À défaut de résultats très appréciables, c'est déjà une satisfaction au moins morale que de se sentir responsable de soi.

Le niveau émique de ce travail laisse entrevoir une dimension éthique variée. Ainsi peut-on soutenir que, quel que soit le milieu, il est possible d'identifier un seuil critique de pression qui reposerait sur l'extinction de la voie principale de promotion de vie et celle de la source fondamentale de soutien. La nature des effets de ce seuil varie avec la nature des offres du milieu d'un point de vue à la fois structurel et conjoncturel. Il demeure aussi un horizon prédictif de la dérive renvoyant, en un sens, sur la déchéance sociale et, en un autre sens, sur le succès social. Ces alternatives confirment qu'aucun individu ou groupe social n'est jamais ajusté à ses aspirations. Car il y a toujours un écart entre les aspirations et leur niveau de réalisation. La gestion de cet écart est source de différenciation interindividuelle dans les pratiques quotidiennes. Celles-ci, relativement aux jeunes en difficulté à Abidjan, m'amènent à une définition de la notion de culture.

En effet, ce travail nous situe sur la TRACE des jeunes en difficulté. Le " T " désigne leur Travail et leur Temps tandis que le " R " indique leur Richesse et leurs recours Religieux. Alors que la notion d'Autorité pour eux et leurs façons de s'Associer dans la débrouillardise s'identifient au " A ", celle de la Créativité qu'ils génèrent et les Conflits qu'ils vivent renvoient au " C ". Finalement, leur Environnement et comment ils s'y Engagent sont représentés par " E ". À partir de cette TRACE des jeunes, j'oserai un essai de définition de la culture. Mais cela impose et justifie un certain nombre de présupposés :

- a) tout milieu, quel qu'il soit, paraît autant protecteur que fragilisateur et les dispositifs de protection tendent à prendre le dessus en vue de la continuité de la vie;
- b) les individus et les groupes ne sont pas que passifs cherchant toujours à faire la preuve de leur compétence. Ils créent ou adhèrent à ce qui donne sens et satisfait leur quotidienneté;
- c) face à l'altérité et à partir de ce qui précède, les individus et les groupes cherchent toujours à donner du sens;
- d) la tendance est à la construction d'une différence, source de valorisation et ultimement source de protection et de survie. Cette différence semble à la fois implicite et explicite mais aussi ni implicite et ni explicite, niveau plus subtil de l'expérience quotidienne;
- e) les aspirations, les attentes, les rêves et les loisirs participent à la protection de vie, à la survie;
- f) ces considérations s'interpénètrent, s'impliquent et se systématisent.

À partir de tous les présupposés ci-dessus, je proposerais qu'une culture est fondamentalement un agrégat de stratégies physiques, mentales et spirituelles de vie ou de survie relatives aux milieux correspondants, qui initient du sens et de la différence, propres aux individus et aux groupes et qui sont en perpétuel mouvement de formation et de renouvellement.

Par ailleurs, pour une meilleure intervention auprès des jeunes en difficulté, je propose la démarche suivante : dans la population général des jeunes, identifier les tendances et aptitudes aux difficultés, dans un premier temps. Dans un deuxième temps, il faudrait, à nouveau, identifier les individus et les groupes en difficulté. Au sein de ceux-ci, une troisième intervention consisterait à percevoir ceux et celles en difficulté, qui glissent vers ou sont en dérive. La quatrième phase serait de s'occuper des cas urgents dans la dérive, ceux ou celles ayant adopté des solutions marginales par exemple. Le dernier niveau pourrait englober ceux et celles qui sont capables de maintenir et d'entretenir la dérive, les solutions marginales, malgré d'éventuelles voies de protection. Ces démarches iraient de pair avec des indications que je me permets de mettre en relief maintenant.

Afin de renforcer la capacité de survie des jeunes en difficulté, il faudrait renouveler les réseaux d'aide sociale et ce qui se trame au cœur de ces réseaux. Une telle démarche devrait viser à permettre aux jeunes de trouver un sens à leur vie qui s'articule sur ce que la société elle-même offre, sur le travail, la vie religieuse et la vie spirituelle, par exemple. Cela est réalisable en facilitant les aptitudes et le sentiment de maîtriser quelque peu sa vie, une sorte de conférence d'habitus mais qui ne serait forcément pas familiale, puisque la déconnexion paraît inévitable de nos jours. Ces exigences s'allient à l'encouragement d'une culture de l'amour-propre au sens de maintenir et d'entretenir sa vie. Sous ce rapport, il importe aussi d'éveiller le sens de l'humour (un animateur matinal, le "sage", se présentait chaque matin aux jeunes cireurs de l'immeuble EECI d'Abidjan pour raconter des proverbes anecdotiques; les jeunes adoraient cela, le qualifiant " de carburant pour la journée "). En somme, la vie des individus et des groupes doit toujours s'imprégner d'espoir. Dans l'ensemble, ce travail renvoie à des prolongements.

Des perspectives futures de recherche pourraient s'agencer aux lignes suivantes :

- péril sanitaire et travail de rue des jeunes en difficulté; compte tenu de l'insalubrité de l'espace de travail, il s'agit d'identifier les états courants de morbidité des jeunes dans la rue et leur impact sur les stratégies de survie;
- précarité et responsabilité conjugale, familiale. On chercherait à comprendre ici la gestion et l'impact de l'exigence ethnique dans le mariage et la reproduction biologique. Il s'agirait de partir de ceux et celles qui initient déjà cet état de fait dans cette étude.

## Bibliographie

- Agnissan, Assi Aubin. 1990. "La problématique de réinsertion des jeunes déscolarisés dans la commune de Port Bouët". Mémoire de DEA, Abidjan, Institut d'Ethno-Sociologie.
- Almeida-Topor, Hélène d', Catherine Coquery-Vidrovitch et Odile Goerg. 1992. *Les jeunes en Afrique*. 2t. Paris : L'Harmattan, 1097 p.
- Amin, Samir. 1973. *Le développement inégal : essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique*. Paris : Minuit, 365 p.
- Amondji, Marcel. 1988. *Côte d'Ivoire: la dépendance et l'épreuve des faits*. Paris : L'Harmattan, 188 p.
- Antoine, Ph. et A. Manou-Savina. 1988. "Les conditions d'habitat en milieu urbain et leurs incidences sur la mortalité des jeunes enfants" in *Enfants et femmes d'Afrique occidentale et centrale*, n° 7, p. 41-49. (Publication de Unicef Afrique de l'Ouest et du Centre).
- Antoine, Ph., Dubresson et A. Manou-Savina. 1988. *Abidjan "côté cour" : Pour comprendre la question de l'habitat*. Paris : Karthala, 276 p.
- Arcand, Bernard. 1986. "La marge centrée" in *Anthropologie et sociétés*, n° 10, p. 139-144.
- Augé, Marc. 1983. "À propos de la notion d'initiation" in *Kasa bya kasa*, n° 2, p. 3-47.
- Augé, Marc. 1986. *Un ethnologue dans le métro*. Coll. Textes du XX<sup>e</sup> siècle. Paris : Hachette, 125 p.
- Ayo, Ahibet A. 1994. *Problématique des grossesses en milieu scolaire : le cas d'Abidjan*. Mémoire de maîtrise, IES, Université de Cocody.
- Bach, Daniel C. et Anthony H. Kirk Greene. 1993. *États et sociétés en Afrique francophone*. Coll. Politique comparée. Paris : Économica, 306 p.

- Bahi, Boniface. 1989. "La hiérarchie des valeurs et les stratégies d'accès à la connaissance scientifique à l'université nationale de Côte d'Ivoire. Le cas de l'étudiant en médecine". Mémoire de licence, I.E.S, Université d'Abidjan. (non publié)
- Bahi, Boniface. 1991. "L'automédication en milieu urbain; l'exemple de la commune d'Adjamé". Mémoire de maîtrise, I.E.S, Université d'Abidjan.
- Bahi, Boniface et T. K. Biaya. 1996. "Le zougou et la transformation socio-politique des jeunes d'Abidjan" in *Sociétés africaines et diaspora*, n° 3, p. 108-119.
- Balandier, Georges. 1955. *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique sociale en Afrique centrale*. Coll. Quadrige. Paris : Presses universitaires de France, 529 p.
- Barel, Yves. 1982. *La marginalité sociale*. Coll. La politique éclatée. Paris : Presses universitaires de France, 250 p.
- Barel, Yves. 1987. "Marginalité et société" in *Marges, marginalités et institution*, sous la dir. de Knaebel Simon. Paris : Cerf.
- Barreyre, Jean-Yves. 1992. *Les Loubards. Une approche anthropologique*. Paris : L'Harmattan, 172 p.
- Barthes, Roland. 1974. "La rhétorique de l'image" in *Communication*, n° 4, p.151-164.
- Benveniste, B. 1974. "Le langage et l'expérience humaine" in E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale 2*. Paris : Gallimard, p.67-78.
- Benveniste, B. 1974. "Structure de la langue et structure de la société" in E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris : Gallimard, p. 91-102.
- Bernier, B. 1980. "L'expansion de la ville capitaliste contre la campagne" in *Anthropologie et Sociétés*, vol .4, n° 1, p. 53-64.



- Beti, Mongo. 1993. *La France contre l'Afrique : retour au Cameroun*. Coll. Cahiers libres – Essais. Paris : La Découverte, 207 p.
- Bibeau, Gilles. 1979. “De la maladie à la guérison”. Thèse de doctorat, Sainte-Foy, Université Laval.
- Bibeau, Gilles et Ellen Corin. 1988. *Meaning, Context And Experience in Trialogue : The 12th International Congress of Anthropological Sciences*, Zagreb.
- Bibeau, Gilles et Ellen Corin. 1994. “Beyond textuality. Asceticism and violence in Anthropological interpretation” in *Colloque Approaches to semiotics series*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- Bibeau, Gilles et Ellen Corin. 1994. “Fragilités et résistances dans deux métropoles noires” in *Le Courrier du CNRS*, n° 81, p.172-173.
- Bibeau, Gilles et Marc Perrault. 1995. *Dérives montréalaises : à travers des itinéraires de toxicomanies dans les quartiers Hochelaga-Maisonneuve*. Montréal : Boréal, 234 p.
- Bibeau, Gilles et al. 1992. *La santé mentale et ses visages. Un Québec pluriethnique au quotidien*. Boucherville : Gaëtan Morin, 289 p.
- Bibeau, Gilles. 1994. *Le pluriel dans le local. Du métissage des symboles à l'incontournable hybridation des thérapies*. Congrès Dimensioni antropologiche della cura. Attori, tecniche e contesti narrativi nelle terapie tradizionali. Napoli. (non publié)
- Bibeau, Gilles. 2000. “L’abus de rationalité en matière de santé publique et de toxicomanies : des perspectives critiques” in *L’usage des drogues et la toxicomanie*, vol. 3 p.45-72. Montréal : Gaëtan Morin.
- Bhabha, Homi. 1994. “Dissemination : Time, Narrative and the Margins of the Modern nation” in *The Location of Culture*. Londres et New-York : Routledge.
- Bleier, Ruth. 1984. *Science and gender : a critique of biology and its theories on women*. Athene series. New York, Toronto : Pergamon Press, 220 p.

- Bloc-Lemoine, M. 1969. *Sociologie urbaine*. IES, Université d'Abidjan.
- Boisvert, Dominique. 1997. "Une jeunesse en mutation" in *Relations*, janvier-février, p. 8-10.
- Bonnasieux, Alain. 1987. *L'autre Abidjan : histoire d'un quartier oublié*. Coll. Les Afriques. Abidjan-Paris : Inades/Karthala, 220 p.
- Bourdieu, Pierre et Jean-Claude Passeron. 1970. *La reproduction : éléments pour une théorie du système*. Coll. Le sens commun. Paris : Minuit, 283 p.
- Bourdieu, Pierre. 1980. *Le Sens pratique*. Coll. Le Sens commun. Paris : Minuit, 475 p.
- Bourdieu, Pierre. 1987. "Vous avez dit populaire?" in *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin, p. 58-63.
- Burmus, S. 1970. *Niamey, particularisme ethnique en milieu urbain*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Caillé, Alain. 1994. *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*. Coll. Recherches. Paris : La Découverte-Mauss, 304 p.
- Cazeneuve, Jean. 1970. *Les pouvoirs de la télévision*. Coll. Idées, n° 21. Paris : Gallimard, 385 p.
- Chauveau, Jean-Pierre. 1979. *Notes sur l'histoire économique et sociale de la région de Kokumbo (Baoulé-Sud)*. Coll. Travaux et documents de l'ORSTOM, n° 104. Abidjan : ORSTOM, 227 p.
- CNRS. 1972. *La croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar : Actes du colloque international du CNRS (Talence, 29 sept.-2 oct.1970)*. Coll. Colloques internationaux – Sciences humaines. Paris : éditions du CNRS, 2 vol., 1109 p.
- Colombo, Eduardo, Nello Zagnini et Danielle Storper-Perez. 1974. *Délinquance juvénile, changement social et rénovation urbaine*. Paris : Élan retrouvé, Comité A.C.C. Urbanisation, 81 p.

- Comhaire, Jean. 1981. *Le Nigéria et ses populations*. Coll. Pays et population, n° 14. Bruxelles : Complexe/Paris : Presses universitaires de France, 213 p.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. 1992. *Afrique noire: Permanences et ruptures*. Paris : L'Harmattan, 450 p.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. 1993. *Histoire des villes d'Afrique noire : des origines à la colonisation*. Coll. L'évolution de l'humanité. Paris : Albin Michel, 412 p.
- Corin, Ellen. 1986. "Centralité des marges et dynamiques des centres" in *Anthropologie et sociétés*, vol. 10, n° 2, p.1-23.
- Côté, Marguerite-Michelle. 1993. *Les jeunes de la rue*. Montréal : Liber, 180 p.
- Dandurand, Micheline. 1994. "Un avenir à inventer" in *Ces pertes qui enrichissent : au miroir des deuils*. Coll. Interactions. p. 11-19. Ottawa : Novalis, Université Saint-Paul.
- Daviau, Ginette. 1994. "Lettre à ma fille" in *Ces pertes qui enrichissent : au miroir des deuils*. Coll. Interactions. Ottawa : Novalis, Université Saint-Paul.
- Dedy, Séri F. 1983. "L'école piégée par la technologie: l'expérience télévisuelle de la Côte d'Ivoire" in *Kasa Bya Kasa*, n° 4, p. 87-140.
- Dedy, Séri F. et Tapé Gozé. 1993. *Jeunesse, sexualité et sida en Côte d'Ivoire : le cas d'Abidjan*. Étude commanditée par le CNLS, l'USAID.
- Dedy, Séri F. et Tapé Gozé. 1995. *Famille et Éducation en Côte d'Ivoire*. Paris : UNESCO.
- Delaporte, Yves. 1987. "De la distance à la distanciation" in *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, sous la dir. de Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet. Coll. Le regard de l'ethnologue. p. 229-246. Paris : CTHS.
- Delavignette, R. 1957. "De l'Afrique d'hier à celle de demain" in *Pensée Française*, n° 3, p. 5-7.

- Deniel, Raymond. 1968. *De la savane à la ville, essai sur la migration des Mossi vers Abidjan et sa région*. Coll. Tiers monde et développement. Paris : Aubien Montaigne, 223 p.
- Diakité, Tidiane. 1986. *L'Afrique malade d'elle-même*. Coll. Les Afriques. Paris : Karthala, 162 p.
- Diouf, M. 1994. *Crises et recompositions des villes ouest africaines : Entre assainissement et mémorisation*. Conférence, Ottawa : 9-12 novembre, version révisée.
- Doffou, D. 1993. Évaluation statistique et identification des besoins et problèmes des enfants de la rue du Plateau. Rapport d'étude.
- Dozon, Jean-Pierre. 1985. *La société Bété : histoire d'une ethnie de Côte d'Ivoire*. Coll. Hommes et sociétés – Histoire et civilisation. Paris : Karthala, 367 p.
- Dubois, Lise. 1997. "La santé et l'avenir" in *Les 15-19 ans quel présent? Vers quel avenir?*, sous la dir. de Madeleine Gauthier et Léon Bernier, p.115-136. Coll. Culture et société. Sainte-Foy : Institut québécois de recherche sur la culture, 252 p.
- Ducret, A. 1988. "L'Arbitraire du digne. Mémoire collective, phénomène urbain et lien social". in *Les Nouveaux enjeux de l'anthropologie*, sous la dir. de G. Gosselin. Paris : L'Harmattan.
- Dumont, René. 1986. *Pour l'Afrique, j'accuse : journal d'un agronome au Sahel en voie de destruction*. Coll. Charlotte Paquet. Paris : Plon, 436 p.
- Dureau, Françoise. 1987. *Migration et urbanisation : Le cas de la Côte d'Ivoire*. Paris : ORSTOM, 654 p.
- Durkheim, Émile. 1937. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Durkheim, Émile. 1893. *De la division du travail social*. Paris : Presses universitaires de France, 471p.

- Ela, Jean Marc. 1983. *La ville en Afrique noire*. Coll. Les Afriques. Paris : Karthala, 219 p.
- Fainzang, Sylvie. 1987. "Être ou ne pas être un autre" in *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, sous la dir. de Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet. Coll. Le regard de l'ethnologue. p. 123-138. Paris : CTHS.
- Fassin, Didier. 1992. *Pouvoir et maladie en Afrique : anthropologie sociale dans la banlieue de Dakar*. Coll. Les Champs de la santé. Paris : Presses universitaires de France, 359 p.
- Faucheux, Claude et Serge Moscovici. 1971. *Psychologie sociale théorique et expérimentale, recueil de textes choisis présentés*. Coll. Les textes sociologiques. Paris : Mouton, 394 p.
- Fons. 1992. *Goorgoorlou et Serigne Maramokho Guissané*. Dakar.
- Forest, Francis. 1971. *Analyse anthropométrique de deux populations indiennes du Nord québécois, essai sur la subjectivité des techniques anthropométriques*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Foté, M., T. Moriba et N. Kouakou. 1978. *Vie urbaine et personnalité africaine*. Recherche commanditée par l'UNESCO.
- Foucault, Michel. 1984. *Histoire de la sexualité*. 3 t. Paris : Gallimard.
- Gapyisi, Emmanuel. 1989. *Le défi urbain en Afrique*. Coll. Villes et entreprises. Paris : L'Harmattan, 127 p.
- Gibbal, Jean-Marie. 1974. *Citadins et paysans dans la ville africaine : l'exemple d'Abidjan*. Coll. Bibliothèque d'anthropologie. Grenoble : François Maspero, 398 p.
- Ginzberg, Eli. 1956. *Occupational choice : an approach to a general theory*. New York : Columbia University Press, 2e éd., 271 p.

- Girod, Roger. 1971. *Mobilité sociale, faits établis et problèmes ouverts*. Coll. Travaux de droits, d'économie, de sociologie et de science politique, n° 88. Genève : Droz, 205 p.
- Godbout, Jacques T. 1995. "Les bonnes raisons de donner" in *Anthropologie et sociétés*, p.45-56, vol. 19, n° 1 et 2.
- Goffman, Erving. 1973. *Les mises en scène de la vie quotidienne*. Coll. Le sens commun. 2 t. Paris : Minuit.
- Goli, Kouassi. 1987. *La prostitution en Afrique : un cas, Abidjan*. Abidjan-Dakar-Lomé : Nouvelles Éditions Africaines, 325 p.
- Grawitz, Madeleine. 1984. *Méthodes des sciences sociales*. Coll. Précis Dalloz : sciences politiques. Paris : Dalloz, 1025 p.
- Guerry, Vincent. 1974. *Vie quotidienne dans un village Baoulé*. Abidjan : INADES, 151 p.
- Gutwirth, Jacques. 1987. "Introduction" in *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, sous la dir. de Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet, p. 5. Coll. Le regard de l'ethnologue. Paris : CTHS.
- Henry, Michel. 1971. *Les jeunes en danger : le champ d'application de l'assistance éducative*. Vaucresson : Centre de formation et de recherche de l'éducation surveillée, 495 p.
- Héroult, Georges. 1997. *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique : Actes du symposium international d'Abidjan (5-7 mai 1997)*, sous la dir. de Georges Héroult, Pius Adesanmi. Ibadan (Nigeria) : IFRA, 419 p.
- Houis, Maurice. 1974. *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*. Coll. Le linguiste. Paris : Presses universitaires de France, 232 p.
- Hugon, Philippe et Isabelle Deblé. 1970. "Secteur souterrain ou réseaux apparents" in *Vivre, survivre dans les villes africaines*, p. 31-32. Coll. Tiers monde. Paris : Presses universitaires de France, 310 p.

- Kipré, Pierre. 1985. *Villes de Côte d'Ivoire : 1893 à 1940*. 2 vol. Abidjan : NEA, 528 p.
- Lacroix et Viard. 1985. *L'Homme et son corps : de la biologie à l'anthropologie*. Paris : C.N.R.S., 198 p.
- Ledrut, Raymond. 1968. *Sociologie urbaine*. Coll. Le sociologue. Paris : Presses Universitaires de France, 231 p.
- Lee, M. 1993. "Dar es Salaam, une ville jardin?" in *CRDI Explore*, vol. 21, n° 3, p. 12-16.
- Lévi-Strauss, Claude et Jean-Marie Benoist. 1977. *L'identité. Séminaire interdisciplinaire*. (Collège de France, 1974-1975), sous la dir. de Claude Lévy-Strauss. Coll. Figures. Paris : Grasset, 344 p.
- Madelenat, D. 1988. "La marge dans la biographie" in *La Marge : Actes du colloque de Clermont-Ferrand* (janvier 1986), sous la dir. de F. Marotin, p. 33-44. Clermont-Ferrand : Association des Publications de la Faculté des Lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand.
- Marguerat, Yves. 1975. *Analyse numérique des migrations vers les villes du Cameroun*. Paris : ORSTOM, 107 p.
- Marino, Gerry et Francine Fortier. 1991. *La nouvelle famille*. Coll. Parcours. Montréal : Alain Stanké, 155 p.
- Marotin, François. 1988. "Introduction" in *La Marge : Actes du colloque de Clermont-Ferrand*, (janvier 1986) sous la dir. de F. Marotin. Clermont-Ferrand : Association des Publications de la Faculté des Lettres et sciences humaines de Clermont-Ferrand.
- Mauger, G. 1977. *Émergence de nouvelles pratiques sociales dans la "jeunesse marginale"*, t.1 : *Marginalité bourgeoise et marginalité populaire*. Rapport complémentaire, Convention CORDES, n° 27. Paris : Mauger.
- Mbembe, Joseph Achille. 1985. *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*. Coll. Logiques sociales. Paris : L'Harmattan, 247 p.

- Meillassoux, Claude. 1964. *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire : de l'économie de subsistance à l'agriculture commerciale*. Coll. Monde d'Outre-mer passé et présent. Paris : Mouton, 382 p.
- Menu, M. 1974. *Le mythe de la jeunesse*. Thèse de doctorat, Nice, 1970. Université de Nice, 525 p.
- Mercier, Paul, Louis Massé, André Hauser. 1954. *L'agglomération dakaroise : quelques aspects sociologiques et démographiques*. Saint-Louis : Ifan, 83 p.
- Mercier, Paul. 1959. "La vie politique dans les centres urbains du Sénégal" in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 27.
- Mercier, Paul. 1966. *Histoire de l'anthropologie*. Coll. Les Sociologues, n° 5. Paris : Presses universitaires de France, 233 p.
- Moriba, Touré et T.O. Fadayomi. 1993. *Migrations et urbanisation au Sud du Sahara : Quels impacts sur les politiques de population et de développement?* Coll. Livres du CODESRIA. Paris : Karthala, 334 p.
- Mucchielli, Roger. 1976. *La personnalité de l'enfant : son édification de la naissance à la fin de l'adolescence*. Paris : ESF, 186 p.
- Muller, Jean-Claude. 1989. *Laalebasse sacrée. Initiations rukuba (Nigeria central)*. Paris/Montréal : Éditions La Pensée Sauvage/Les Presses universitaires de Montréal.
- Mumford, Lewis. 1961. *The City in History : its origins, its transformations, its prospects*. Coll. Harding book. New York : Hartcourt, Brace & World, 657 p.
- N'Gouandi, S. 1998. "Bôrô d'enjaillement. Le jeu de la mort" in *Le jour* (Abidjan), n° 929, 4 mars.
- Naomar, E., Ellen Corin et Gilles Bibeau. 2001. *The System of sings, meanings and practices related to mental : from epistemology to methodology*. (à paraître).
- Naville, Pierre. 1945. *Théorie de l'orientation professionnelle*. Paris : NRF, 291 p.



- Needham, Rodney. 1978. *Primordial Characters*. Charlottesville : University Press of Virginia, 89 p.
- Piché, Victor et Dieudonné Ouédraogo. 1995. *L'insertion urbaine à Bamako*. Coll. Économie et développement. Paris : Karthala, 206 p.
- Parsons, Talcott et R. Bales. 1955. *Family, Socialization Interaction Process*. Glencoe : The Free Press.
- Parsons, Talcott et R. Bales. 1964. *Social Structure and Personality*. Glencoe : The Free Press, 376 p.
- Parsons, Talcott, Edward Albert Shils et Edward Chace Tolman. 1965. *Toward a general Theory of Action*. Glencoe : The Free Press, 3<sup>e</sup> éd, 506 p.
- Parsons, Talcott. 1965. *The social System*. Glencoe : The Free Press, 575 p.
- Paulme, Denise. 1962. *Une société de Côte d'Ivoire hier et aujourd'hui : les Bété*. Paris : Mouton, 205 p.
- Pepe, M. 1997. "Quel rapport entre l'orientation et l'échec scolaire ? Choisir utile". *Fraternité Matin*, n°9650, p. 8-9.
- Piron, F. 1996. "Répondre de soi: réflexivité et individuation dans le récit de soi d'une jeune québécoise" in *Sociologie et sociétés*, vol. 28, printemps, p.108-119.
- Rajaonah, V. 1979. "Réflexion sur l'éducation en Afrique" in *Présence africaine*, n° 111, p. 19-30.
- Revers, William J. 1971. *Une jeunesse frustrée : du problème des parents aux difficultés des jeunes*. Coll. Jeunes d'aujourd'hui. Paris : Le Centurion, 231 p.
- Rey-Hulman, Diana, Görög-Karady, Veronika et Suzanne Platiel. 1980. *Histoires d'enfants terribles : Afrique noire, études et anthologie*. Coll. Les littératures populaires de toutes les nations. Paris : Maisonneuve et Larose, 301 p.
- Rey-Hulman, Diana, Görög-Karady, Veronika et Ursula Baumgardt. 1988. *L'enfant dans les contes africains*. Coll. Textes et civilisations. Paris : Edicef, 189 p.

- RGHP : Recensement général de l'habitat et de la population, 1988, Côte d'Ivoire
- Ritchot, Gilles et Claude Feltz. 1985. *Forme urbaine et pratique sociale*. Coll. Science et Théorie. Montréal : Le Préambule, 303 p.
- Roberts, A.F. 1995. "The Irony of System D" in *Recycles, Reseen : Folk Art from the Global Scrap Heap*. New York : Harry Abrams for the Museum of International Folk Art, Santa Fe.
- Rocher, Guy. 1974. *L'Organisation sociale*. T. 3 de *Introduction à la sociologie générale*. Coll. Regard sur la réalité sociale. Montréal : HMH.
- Saïd, E.W. 1996. "L'exil intellectuel : expatriés et marginaux" in *Des intellectuels et du pouvoir*, sous la dir. de P. Chemla. Paris : Seuil.
- Sanogo, Daouda. 1983. "Bois sacré : Temple ou école" in *Kasa bya kasa*, n° 3, p.59-62.
- Stren, Richard E. et Rodney R. Wight. 1992. *Une problématique urbaine*. Document de réflexion préparé pour l'ACDI. Toronto : Université de Toronto.
- Stren, Richard E. et Rodney R. Wight. 1993. *Villes africaines en crise : gérer la croissance urbaine au sud du Sahara : Côte d'Ivoire, Kenya, Nigeria, Soudan*. Coll. Villes et entreprises. Paris : L'Harmattan, 341 p.
- Syme, Leonard S. 1991. "Control and health : a personal perspective" in *Advances*, vol. 7, n° 2 (printemps), p. 16-27.
- Tanoé, E. et al. 1977. *Éducation traditionnelle moderne. Rapport présenté au Deuxième festival des arts nègres*. Lagos : 1977.
- Terray, Emmanuel. 1969. *Le marxisme devant les sociétés primitives*. Coll. Théorie – Recherches. Paris : François Maspéro, 173 p.
- Théry, Irène. 1995. "Enjeux" in *Recomposer une famille, des rôles et des sentiments*. p. 15-16.
- Thomas, Louis-Vincent, Marc Sankalé et Pierre Fougeyrollas. 1968. *Dakar en devenir*. Paris : Présence africaine, 519 p.

- Thomas, Louis-Vincent. 1973. "Le pluralisme cohérent de la notion de personne en Afrique noire traditionnelle" in *La Notion de personne en Afrique noire*, sous la dir. de G. Dieterlen, p.387-420. Paris : C.N.R.S.
- Torres, A.G. 1988. "Croissance urbaine, secteur informel et bidonvillisation" in *Bidonvilles; l'urbanisation et ses incidences sur la vie de l'enfant. Documents et réflexions*, n° 7, p. 4-12. (Publication de l'Unicef Afrique de l'Ouest et du Centre).
- Torres, A.G. 1988. *Enfants et jeunes de la rue: problématiques et hypothèses d'action. Bidonvilles; l'urbanisation et ses incidences sur la vie de l'enfant. Documents et réflexions*, n° 7, p 58-64. (Publication de l'Unicef Afrique de l'Ouest et du Centre).
- Touré, Abdou. 1981. *La civilisation quotidienne en Côte d'Ivoire : Procès d'occidentalisation*. Abidjan : NEA, 275 p.
- Touré, Abdou. 1985. *Les petits métiers à Abidjan : l'imagination au secours de la conjoncture*. Coll. Gens du Sud. Paris : Karthala, 290 p.
- Touré, Abdou et Yacouba Konaté. 1990. *Sacrifices dans la ville : le citoyen chez le devin en Côte d'Ivoire*. Abidjan : Douga, 257 p.
- Vennetier, Pierre. 1991. *Les villes d'Afrique tropicale*. Coll. Géographie. Paris, Milan : Masson, 244 p.
- Vernon, Magdalen Dorothea. 1971. *Human motivation*. New York : Cambridge University Press, 189 p.
- Vidal, J.M. 1994. "L'adolescence à Mayotte. Histoire, changements et paradoxes". Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- Walter, Henriette. 1982. *Enquête phonologiques et variétés régionales du français*. Coll. Le linguiste. Paris : Presses universitaires de France, 252 p.
- Weber, Max. 1985. *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Coll. Agora. Paris : Plon, 286 p.

- Werner, Jean-François. 1994. *Marges, sexe et drogue à Dakar : ethnographie urbaine*. Coll. Hommes et sociétés. Paris : ORSTOM, 292 p.
- Williams, George Christopher. 1966. *Adaptation and natural selection : a critique of some current evolutionary thought*. Princeton : Princeton University Press, 307 p.
- Wondji, Christophe *et al.* 1986. *La chanson populaire en Côte d'Ivoire : essai sur l'art de Gabriel Srolou*. Paris : Présence africaine, 342 p.
- Xiberras, Martine. 1993. *Les théories de l'exclusion : pour une construction de l'imaginaire de la déviance*. Coll. Sociologies au quotidien. Paris : Méridiens klincksieck, 204p.
- Zimberg, N.E. 1984. *Drug set and setting*. New Haven : Yale University Press.
- Zanou et Aka. 1984. *Abidjan la cosmopolite*. Abidjan : I.N.P.

## ***Annexes***

**Annexe 1**  
**Guides d'entrevue de la recherche**

## **Questionnaire de groupes pour toutes les catégories de jeunes en difficulté**

### **A- Sur le contexte urbain**

1°) Quel jugement portez-vous sur la vie urbaine en général et sur Abidjan en particulier ?

- ce que vous aviez entendu à propos?
- ce que vous constatez, ce que vous vivez ?
- dans quel type de ville souhaitez-vous vivre?

2°) Qu'est-ce qui est favorable, aidant ou contraire à vos manières de vivre, vos pratiques de chaque jour ?

- les bonnes pratiques, la bonne conduite, pour vous c'est quoi?
- les mauvaises pratiques, la mauvaise conduite, comment vous les déterminez ?
- qu'est-ce qui produit, est à la base de ces différentes pratiques?

### **B- Comparaison interpersonnelle**

1°) Entre vous, comment vous percevez-vous en général ?

- les uns par rapport aux autres ?
- est-ce qu'il y en a qui ont plus de réussite, de facilité que d'autres ?
- est-ce qu'il y en a qui arrivent à sortir des difficultés et d'autres pas ?
- c'est quoi la réussite sociale pour vous ?
- parmi vous, est-ce qu'il y en a dont on peut dire qu'ils ont réussi ?

2°) Précisez ce que vous considérez comme vos principaux problèmes, vos difficultés.

- comment cela s'exprime-t-il selon vous ?
- comment vivez-vous cela ?

3°) Quelle est la perception générale que les gens ont de vous ? Comment juge-t-on :

- vos façons de vous débrouiller ?
- vos petits boulots ?
- votre langage qui n'est pas le bon français ?
- pour ceux et celles qui utilisent ce langage, pourquoi le font-ils (elles) selon vous?

## **Questionnaire pour évaluer les stratégies des jeunes**

### **A- Point de vue des jeunes plus anciens dans les pratiques de rue et qui sont encore en activité**

1°) Quelle est la différence entre anciens et nouveaux dans les pratiques de rue ?

- dans les petits métiers?
  - cirage de chaussures
  - gardiennage de voitures
  - petit commerce
  - coupe de cheveux
- dans la façon d'aborder les gens ?
- est-ce que vous vous donnez des conseils ?

2°) Quelle différence entre avant de venir dans ces pratiques et maintenant que vous y êtes ?

- quels changement(s) sont-ils intervenu(s) dans votre vie ?
- dans les cas de maladie ou de problème grave:
- est-on déjà intervenu en votre faveur ?
- peut-on intervenir en votre faveur ?

### **B- Point de vue des adultes anciennement adeptes des petits métiers ou des pratiques de rue**

1°) Comment jugez-vous la situation urbaine de votre temps ?

- votre jugement sur Abidjan ?
- ce qui vous avait amenés à ces pratiques là ?

2°) Situation actuelle

- comment trouvez-vous votre situation d'aujourd'hui ?
- cette situation est-elle due à quoi ?
- dans quelles pratiques étiez-vous ?



## **Guide des entretiens sur les histoires de vie des jeunes en difficulté**

### **A- Le projet initial de vie**

- 1°) Votre présentation personnelle ?
  - statut à la naissance ?
  - cheminement scolaire ?
- 2°) Comment sont apparues vos difficultés ?
  - l'attitude de la famille et des parents face à ces difficultés ?
  - vos échecs les plus marquants ?
- 3°) Ce qui compte le plus: l'argent, les relations familiales, la santé ?
  - pour votre famille ? Pourquoi ?
  - pour vous-même ? Pourquoi ?
  - par rapport à votre situation, à quoi destinez-vous vos éventuels enfants ?

### **B- Insertion dans le champ familial**

- 1°) Qui vous a élevé ?
  - comment (éducation religieuse, culturelle, parentale) ?
  - les événements qui sont intervenus au cours de votre éducation (les événements marquants, les difficultés rencontrées, les joies, les succès, les échecs, les ruptures) ?
- 2°) Le rapport avec votre situation actuelle ?
  - comment êtes-vous parvenu à compenser la situation ?
    - par le passé ?
    - actuellement ?
  - comment la famille vous considérait-elle avant cela ?
  - et maintenant, par rapport à votre situation actuelle ?
  - qu'est-ce que la famille attend de vous ?
  - qu'attendez-vous de la famille ?
- 3°) Si quelqu'un veut vous voir, comment peut-on vous joindre (intégration par rapport à la famille) ?

### **C- Insertion dans le champ culturel**

- 1°) Où êtes-vous né(e) ?
  - Qui a choisi votre nom ?
  - A-t-il une signification dans la famille ?
- 2°) Un événement a-t-il marqué votre naissance ?
  - Lequel ?
  - Dans la patrie ? Y a-t-il une interprétation culturelle ?
  - Comment cela a-t-il été vécu dans la famille ?

- Est-ce que cela a un rapport avec votre situation actuelle ?
  - Est-ce que cela a influencé votre éducation ? Comment?
  - Fréquentez-vous le village? À quelles occasions ?
- 3°) Est-ce que vous participez aux activités traditionnelles ?
- Par le passé? Pourquoi?
  - Actuellement? Pourquoi?
- 4°) Êtes-vous membre d'une association ou d'un groupe religieux?
- Quelle est votre participation? Pourquoi?
  - En ville ou au village?
- 5°) Participez-vous aux événements familiaux?
- Que faites-vous?
  - Pourquoi?
- 6°) Où souhaiteriez-vous passer vos vieux jours (en ville ou au village)?
- Pourquoi?
  - Où pensez-vous être enterré(e)? Pourquoi?

## **Guide d'entrevue avec les chefs des unités résidentielles de trois groupes ethniques : Baoulé, Bété et étrangers (Bambara)**

### **Ethnosociographie générale**

#### **A – CARACTÉRISTIQUES DE L'HABITAT**

- 1- Topographie des lieux
- 2- Topographie sociale :
  - Qui habite
  - Quels sont leurs liens
  - Type de travail
- 3- Topographie des activités
  - Description des lieux en fonction des activités et des catégories de personnes qui s'y regroupent
- 4- Espaces de vie :
  - Marché
  - Travail
  - Loisir, détente, amis
  - Religion
- 5- Reconstitution de l'utilisation du temps
- 6- Espace collectif/privé
- 7- Contraintes et avantages reliés à l'espace

#### **B – ORGANISATION SOCIALE**

##### **1 - Rapports de famille et parenté**

- Qui est à Abidjan
- Où sont-ils
- Contacts (fréquence et occasion) :
  - parents
  - enfants
  - frères et sœurs
  - oncles et tantes
  - belle famille
- Structure d'autorité
  - à qui on s'adresse quand il y a des décisions importantes à prendre
  - à qui on s'adresse quand il y a des problèmes (faire donner des exemples pour établir une gradation)
  - à qui on s'adresse pour demander conseil et protection
  - à qui on s'adresse en cas de litige

- Règles de mariage :
  - prescriptions et prohibitions
  - qui prend les décisions
  - degré de liberté des jeunes
  - dot
  - qui participe
    - en cas de refus, que se passe-t-il?
    - transformations (exemples, évaluations)
  
- Rapports hommes/femmes
  - partage d'autorité et sphère d'autonomie (activités/budget)
  - rapports d'autorité :
    - le mari peut-il corriger sa femme?
    - Transformations
  - maintien des rapports des femmes avec leur famille d'origine; peuvent-ils intervenir dans les rapports au mari
  - définition des devoirs et droits de chacun
  - possibilité de rompre le mariage
  - adultère de l'homme et de la femme (fréquence, importance, conséquence)
  
- Polygamie en milieu urbain
  - situation objective
  - transformations et répercussions
  - règles pour le choix de l'épouse et dot éventuelle dans les cas de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> mariage
  - degré d'officialisation
  - règles en cas d'enfants hors-mariage
  - lieu d'habitation des co-épouses
  
- Rapports parents et enfants
  - Identification :
    - apprentissage des activités liées au sexe
    - avec qui on passe son temps (dans quelles occasions)
  - Affection :
    - de qui on se sent proche
    - à qui on va se confier en cas de problème
  - Autorité :
    - décisions
    - décisions pour l'école
    - désobéissance/sanctions
  - Devoirs
    - partage du premier salaire, salaires subséquents
    - transformations
  
- Rapports grands-parents et enfants
  - Faire qualifier les rapports en termes d'affection et d'autorité

- Relations à la plaisanterie : circonstances/connotations
- Statut général des personnes âgées (soutien, résidence, autorité, intégration et marginalisation)
- Rapports aînés/cadets
  - Droits
  - Devoirs
  - Sanctions
- Rapports frères/sœurs
  - Droits
  - Devoirs
  - Sanctions
- Rapports femmes/femmes
  - Coépouses
  - Sœurs et autres membres de la parenté
  - Amies
  - Belle famille
- Règles de transmission et d'héritage
  - Transformations
  - Évaluation

## **2- Réseaux de solidarité :**

- Avec qui on se regroupe
- Loisirs, sociabilité
- Personnes à éviter, pourquoi
- Support, échanges
- Formes organisées d'épargne ou entraide

### Personnes isolées

- Quels sont les dangers auxquels s'exposent les personnes isolées?
- Existe-t-il des personnes isolées? (exemples)
- Pourquoi, qu'en pense-t-on, comment y réagit-on?
- Y-a-t-il des personnes exclues des réseaux de solidarité et d'échange suite à certains comportements? Lesquels?

### Participation aux organisations formelles :

- ethniques, de quartier, même village

## **3- Principes de hiérarchisation sociale**

- Comment sont-ils organisés en cas de litige?
- Dans le registre traditionnel (intérieur au groupe ou interethnique)
- Est-ce qu'on garde les principes traditionnels de hiérarchisation?

- Dans le registre moderne
- Qu'est-ce que ça structure en termes de domaines
- Degré de contraintes et sanctions associées

Sources de prestige

- traditionnelles
- modernes

#### **4- Rapports ville/campagne**

- villageois qui viennent en ville :
  - catégories de personnes
  - durée de séjour
  - motif de leur visite
  - obligations d'accueil et pourquoi?
  - étendue des devoirs et leurs limites?
- retour au village :
  - occasions
  - fréquence
  - durée
  - est-ce obligatoire et sanctions associées
  - risques et craintes liées à la vie au village
  - où va-t-on choisir sa femme?
  - où pense-t-on finir ses jours?
  - où pense-t-on être enterré? Pourquoi?

### **C – PRATIQUES CULTURELLES**

#### **1- Cycle de vie**

- Rituels et croyances populaires  
(maintien, transgressions, transformations, abandon, conséquences, contenu, qui participe, où cela se passe)
  - Naissance (premier enfant, autres enfants)
  - Nomination
  - Présentation (au groupe et aux ancêtres)
  - Adolescence
  - Mariage
  - Funérailles, deuil
  - Enfants marqués dès la naissance ou qui possèdent un statut exceptionnel (jumeaux, comportements étranges...) explorer les rituels, les réactions et ce qu'ils deviennent quand ils grandissent

#### **2- Maladies graves et problèmes graves**

- Interprétations (ce que l'on met en avant)
  - Sorcellerie

- Magie
- Esprits d'ancêtres
- Autres esprits

Dans chacun des cas, explorer les motifs et les raisons de l'intervention.

- Recherche d'aide
  - Réunions de familles, qui prend les décisions
  - Qu'est-ce- qu'on fait
  - Retour au village (exemples)
- Maintien des pratiques
  - Esprits des ancêtres
  - Autres esprits
  - Effets des transgressions
  - Fétiches (acquisition, héritage ou possession)
- Pratiques pour réussir une entreprise
  - Amour, travail, école, promotion
  - Transformations et évolution actuelle
  - Effets néfastes possibles de ces pratiques
  - Sorcellerie
- Perception des groupes religieux
  - Églises synchrétiques
  - Prophétisme
  - Églises charismatiques pentecôtistes

### **3- Conception de la personne**

- D'où vient l'enfant nouveau-né
- Qualités les plus appréciées et défauts les plus graves
- Y a-t-il des défauts physiques que l'on considère graves (conséquences, interprétations, réactions)
- Succès, démarcation, différenciation (est-ce bien vu? Est-ce possible?)
- Peut-on subir les conséquences d'une action faite par un autre membre de sa famille?

### **4- Perception du milieu urbain**

- explorer les aspects positifs et négatifs

### **5- Catégories de personnes les plus à risque par rapport à la santé mentale (problèmes comportementaux)**

- identifier les catégories de personnes (décrire les difficultés principales)
- comment font-elles pour les surmonter (stratégies)
- y en a-t-il qui s'en sortent mieux que d'autres
- qu'est-ce qui fait que certaines s'en sortent
- qu'est-ce qui fait que d'autres ne s'en sortent pas

- à quoi sont dues ces situations
- quel est l'avenir prévisible de ces personnes (ce qu'elles deviennent dans la vie)

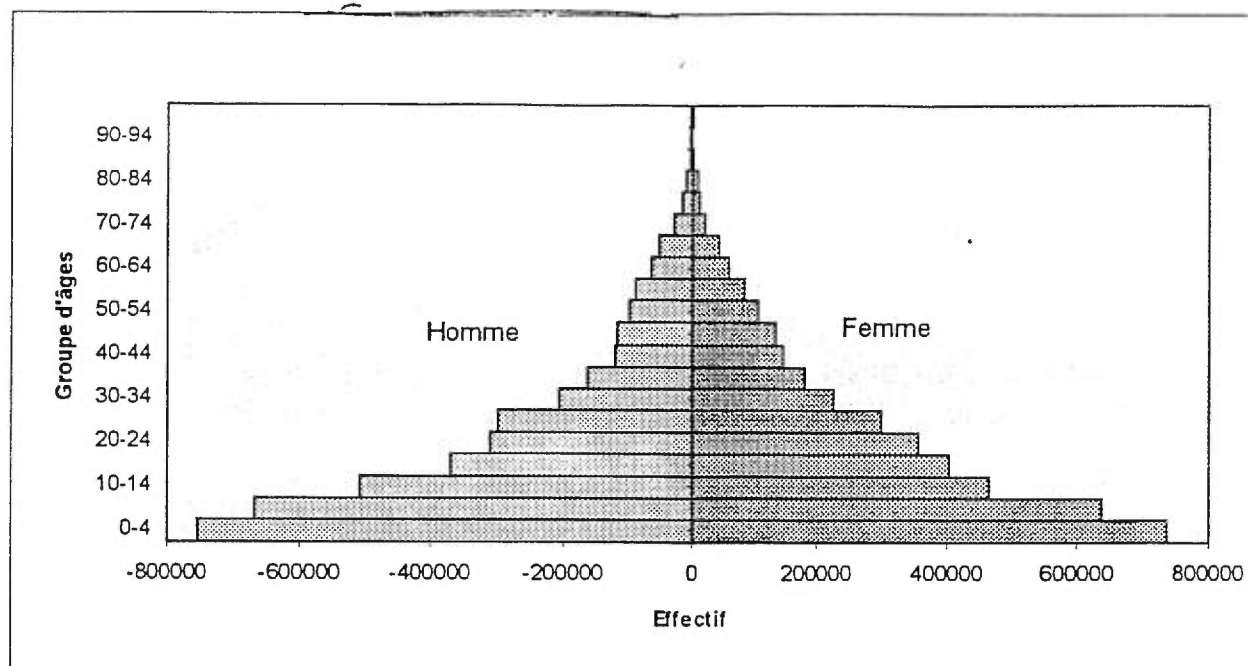


## **Annexe 2**

### **Pyramides des âges de la population de Côte d'Ivoire**

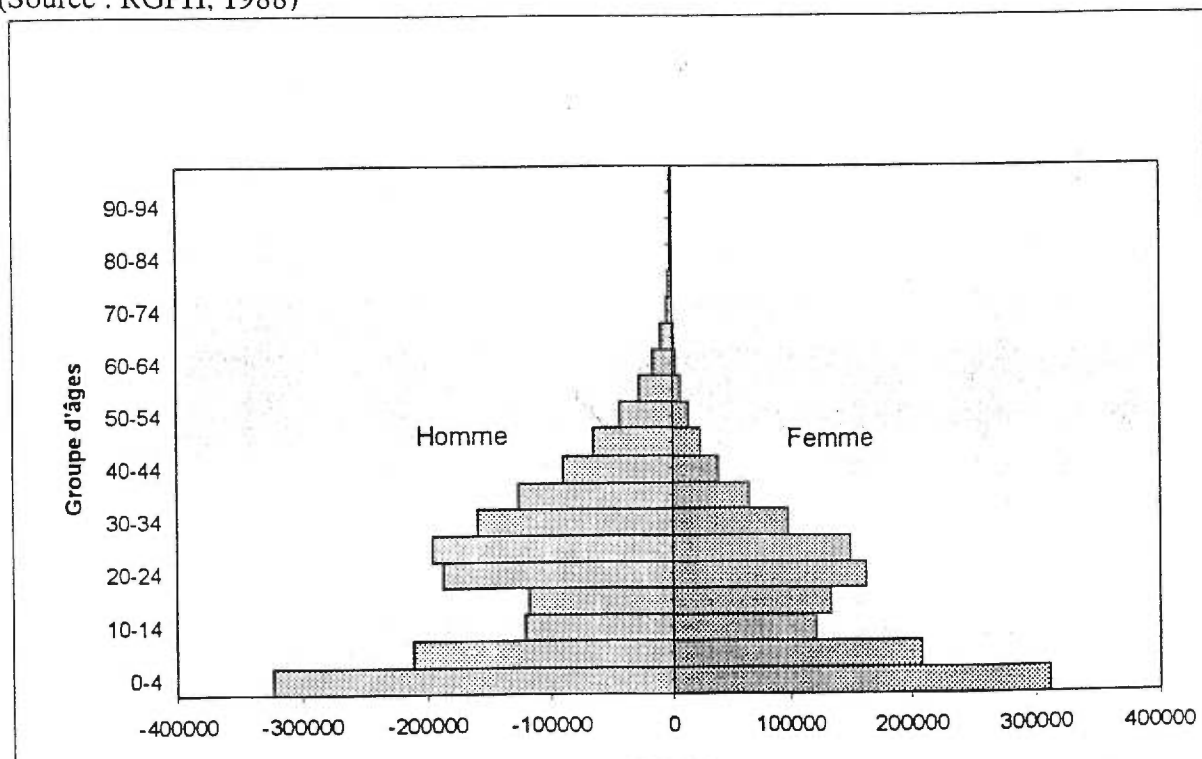
## Pyramide des âges de la population de nationalité ivoirienne

(Source : RGPH, 1988)



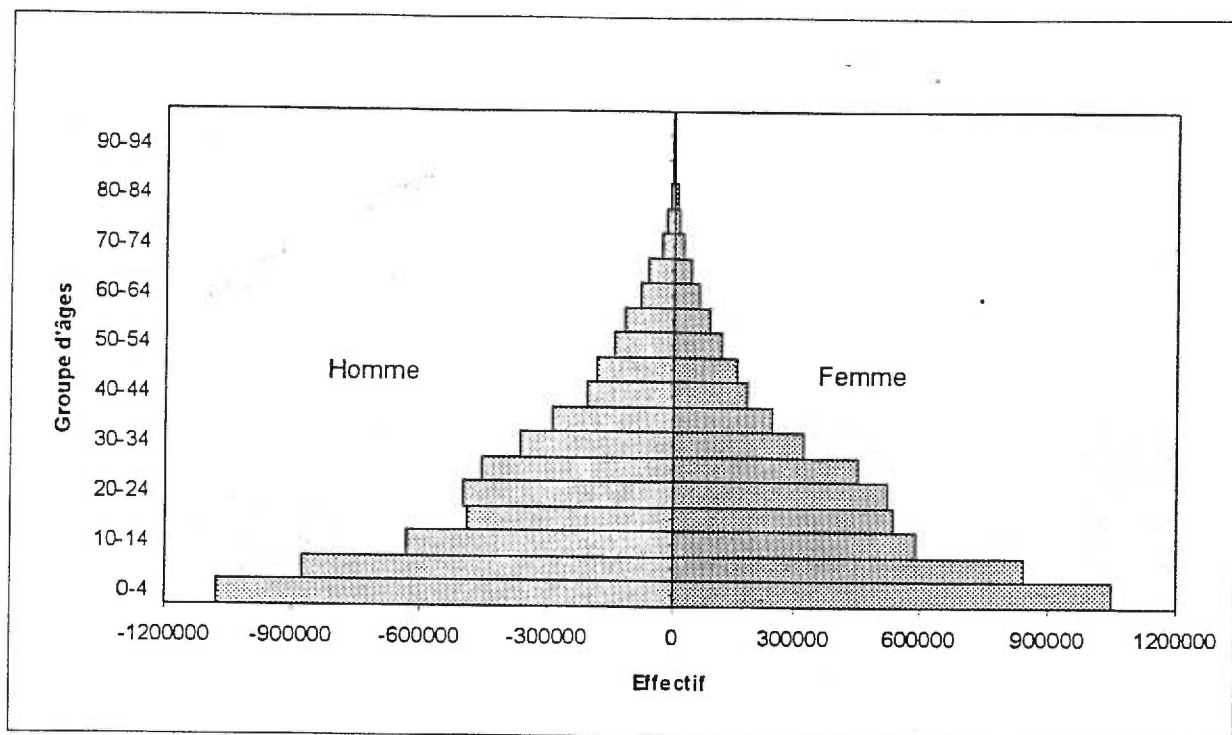
## Pyramide des âges de la population de nationalité non ivoirienne

(Source : RGPH, 1988)



## Pyramide des âges de la population de toutes nationalités

(Source : RGPH, 1988)

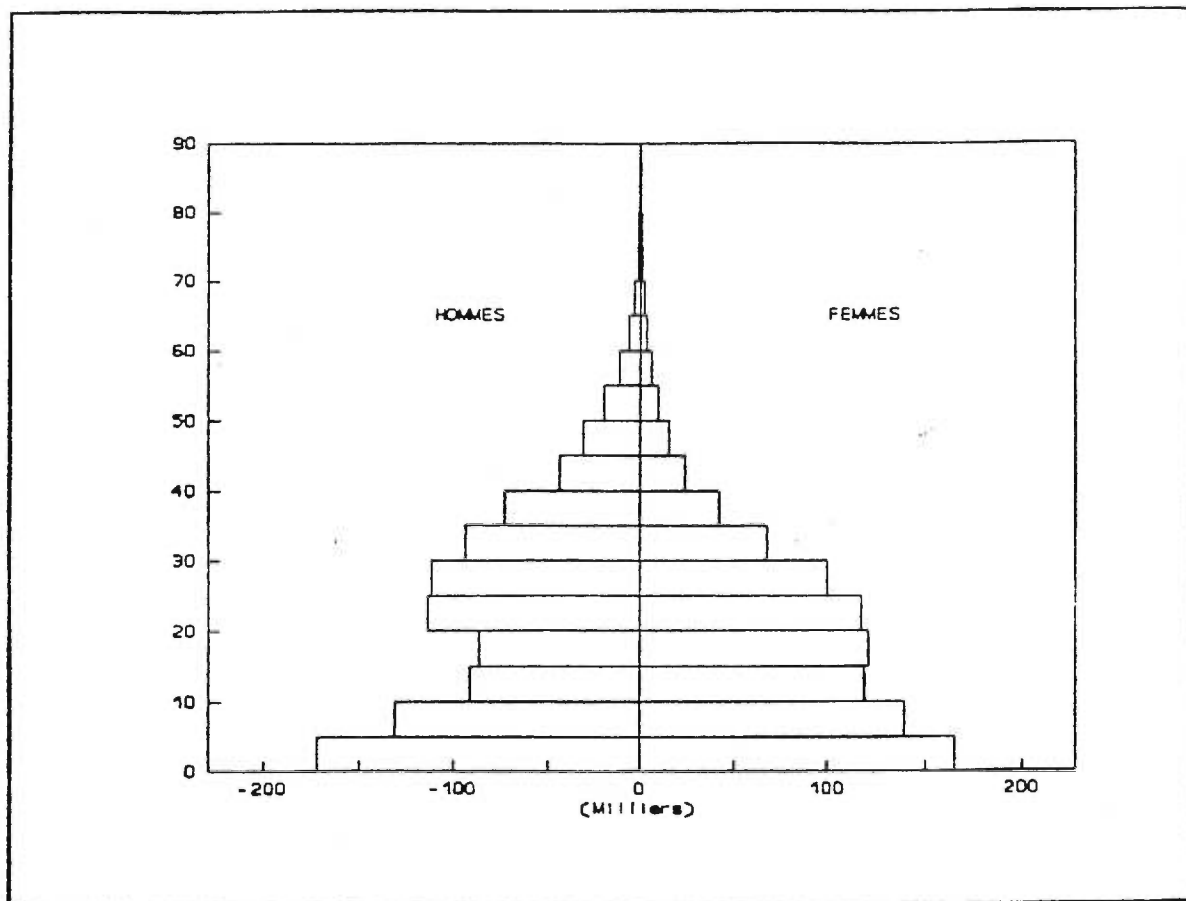


### **Annexe 3**

## **Pyramide des âges de la population d'Abidjan**

## Pyramide par groupe d'âges de la population de la ville d'Abidjan

(Source : Institut national de la statistique, 1988)



## **Annexe 4**

### **Répartition des étrangers résidant à Abidjan par nationalité**

## Répartition (en %) des étrangers résidant à Abidjan par nationalité

(Source : Institut national de la statistique, 1988)

